

Le souffle du temps

Holdstock, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT
HOLDSTOCK

LE SOUFFLE DU TEMPS

ROMAN



Robert Holdstock

LE SOUFFLE DU TEMPS

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAURENT CALLAUD



LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :

Where Time Winds Blow

© 1981, Robert Holdstock

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2004

PREMIÈRE PARTIE

Autant en emporte le temps

La nuit tombait. Lena et sa petite équipe, qui avaient quitté la Cité cinq jours auparavant, traversaient maintenant les contreforts escarpés des monts Ilmoroq en direction de l'étroite plaine côtière de la mer Palubérienne.

Mal à l'aise, épuisé par cette longue mission, Léo Faulcon, le second de l'équipe, mourait d'envie de rentrer à la base. Il ne comprenait pas pourquoi Lena, leur chef d'escouade, mettait tant de mauvaise volonté à rebrousser chemin – c'était comme si elle appréciait que cette mission s'éternise. Comme ce refus de faire demi-tour ne ressemblait guère à Lena. Faulcon, contrarié, ne pouvait s'empêcher d'en rejeter la faute sur le troisième membre du groupe : Kris Dojaan.

Kris était jeune et n'avait intégré l'équipe que peu de temps auparavant. Agréablement installé sur la large selle de sa moto, il sifflotait à travers son masque ; il était courbattu et avait mal aux fesses, mais cette expédition de routine constituait pour lui une nouveauté et l'excitation qu'elle lui procurait avait œuvré comme un baume apaisant sur ses meurtrissures des cinq derniers jours. L'indifférence que manifestait le garçon face au manque de confort physique dérangeait Faulcon, qui toutefois aurait pu se faire une raison si Kris Dojaan s'était abstenu d'enchaîner les suggestions : pourquoi ne pas essayer ceci, pourquoi ne pas explorer cela ? Quant à Lena, avec un sens des responsabilités très malvenu, et que plus personne n'attendait, elle semblait déterminée à mener cette mission à son terme et, plus inconcevable encore, à prendre le temps qu'il faudrait pour cela.

Ainsi donc, après plus de deux jours passés à explorer les collines et les vallons des Ilmoroq, terrain rocailleux riche en formes de vie dangereuses, Léo Faulcon s'était trouvé contraint de participer à une excursion sur les rives de la mer Palubérienne, ultime digression avant le long trajet du retour.

Tout du long, la plaine côtière était dominée par des forêts d'ambrosies géantes – de grands arbres nus qui se pressaient si haut vers le rouge de plus en plus sombre du ciel que leurs minuscules cimes fleuries en devenaient invisibles. Mais ce n'était pas tant la végétation qui fascinait les voyageurs que les tours et les arches en

calcite friable des coraux terrestres blottis entre les troncs de cette forêt silencieuse. Bâtis par les skarls, minuscules créatures ailées parfaitement adaptées à ces landes arides et saturées de pollens, certains de ces châteaux se dressaient presque aussi haut que les ambrosies, leurs arches et tunnels assez gros pour laisser passer une navette. Faulcon contemplait ce paysage encombré et ombreux quand une volée de skarls s'éleva silencieusement au-dessus de son château avant de fondre vers l'océan rougeoyant.

Chevauchant sa moto cabossée, Lena Tanoway emprunta le chemin le plus praticable et mena le groupe dans la même direction que les volatiles. Le terrain ne tarda pas à s'ameubler et le trio s'aventura dans un paysage de dunes et de plantes grisâtres, enchevêtrées. Des doigts mégalithiques érodés par le sable dominaient les voyageurs de toute leur hauteur ; dans leurs ombres allongées, des volées entières de skarls paniqués s'enfuirent au passage des bruyantes machines.

Ils franchirent une arête de sable plus ferme et le vent les frappa, vif et froid. De là leur regard descendit le long de la pente, survola plus d'un kilomètre de rivage quasiment désertique avant d'atteindre la mer crépusculaire et ses vagues qui ondulaient lentement. Un objet scintilla.

Faulcon crut d'abord qu'il s'agissait d'un énorme animal aquatique, échoué sur la rive de cet océan intérieur ; une chose morte, à demi enterrée dans le sable, semblant tendre dans sa direction un membre raidi, dont la peau écailleuse étincelait à la lueur d'Altuxor. La chose avait sans doute rampé jusque-là depuis les profondeurs insondables de cette mer obscure et agonisante, avant de mourir dans la chaleur intense qui régnait sur la planète durant la journée. Pourtant cette créature cylindrique n'avait rien d'un animal. Il s'agissait d'une machine – un artefact venu d'un autre âge, rejeté sur le rivage lunaire de cet océan.

L'équipe s'approcha avec prudence ; le souffle du temps devait avoir parcouru la mer ces derniers jours, et il était toujours possible qu'une brise soudaine balaie la plage sablonneuse afin de réclamer l'épave ainsi que les êtres fragiles qui l'exploraient.

Faulcon descendit de sa moto à une centaine de mètres de la carcasse, s'aventurant sur les dunes à pied, à la suite de Lena. Il était contrarié de constater avec quelle facilité elle allongeait le pas sur ce sable lourd, avec quelle assurance son corps nouveau accomplissait le moindre mouvement, et il était inquiet parce qu'elle était arrivée une bonne dizaine de mois avant lui sur le monde de VanderZande (il n'aimait pas Kamélios, son nouveau nom) ; de fait, elle avait certes plus d'expérience, mais, revers de la médaille, elle prenait bien moins de précautions qu'il n'aurait fallu. Faulcon piétinait, ses poumons

peinaient à trouver leur souffle ; il était convaincu que son instinct de survie tentait désespérément de lui faire ralentir le pas. Ce n'était donc pas la peur qui le retenait, mais plutôt le désir de survivre. Il haussa les épaules en voyant la silhouette vaporeuse de Lena disparaître derrière la machine.

Derrière Faulcon, Kris Dojaan trébucha et tomba la tête la première. Ses jurons furent étouffés par les grains de sable qui obstruaient son masque. Lena pouffa de rire en se rendant compte de ce qui venait de se produire. Faulcon regarda Kris se relever et sourit au jeune homme, même si le crépuscule naissant empêcha probablement celui-ci de remarquer son geste de sympathie.

« Comment j'ai fait pour trébucher dans du sable ? » demanda Kris d'une voix plaintive, blessée.

Trébucher dans du sable. Faulcon éclata de rire. Un bruit âpre, comme l'évacuation d'un sas de dépressurisation, accompagna le débouchage par trop enthousiaste du filtre que portait Kris Dojaan.

« Attendez-moi. »

Faulcon attendit sur place que la nouvelle recrue franchisse tant bien que mal l'étendue de sable et de broussailles épineuses qui les séparait. Il était resté en arrière, traînant peut-être les pieds autant par crainte que par respect de l'épave. Si Kris avait peur, songea Faulcon avec bienveillance, il ne pourrait pas le lui reprocher. Cette découverte était d'une importance cruciale pour un jeune homme qui vivait ses premiers jours sur la planète (Faulcon se rendit compte qu'il avait porté chance à l'équipe !). Les vents du temps fascinaient l'imaginaire autant qu'ils le terrifiaient. L'équilibre entre ces deux émotions variait, comme par l'opération d'une implacable équation mathématique, en fonction de la distance qui séparait les individus du cocon protecteur de la Cité d'Acier, cette installation mobile abritant les non-colons du monde de VanderZande.

Kris rattrapa son coéquipier, tout en se plaignant qu'il faille laisser les motos si loin derrière. Faulcon lui rappela que les motos enregistraient toute la scène, juste au cas où ils se feraient emporter par le vent. Lena se tenait maintenant dans l'ombre profonde de la machine, fine silhouette qui reflétait les derniers rayons égarés du soleil. Tel un insecte, Kris grimaça sous son masque tandis qu'il plissait les yeux à travers ses grosses lunettes et continuait à souffler du sable par l'appendice qui lui servait de filtre et de réserve d'air. Telles des fourmis, ils progressaient sur les dunes, vêtus de leurs combinaisons noires moulantes, écrasés par la carcasse grêlée de l'épave extraterrestre.

Il s'agissait d'une sorte de machine tout terrain ; on le devinait à ses roues et chenilles gigantesques. Elle avait été projetée hors du temps dans cette mer et avait rampé sur le fond océanique peut-être

des semaines durant, avant d'émerger sur le rivage et de s'enterrer dans le sable. Le métal était piqueté et grêlé par l'action corrosive des sels océaniques ; on distinguait encore des fragments d'algues. La veille encore, une tempête avait fait rage sur les contreforts des Ilmorog, et le sable s'était accumulé autour de la machine inanimée, la dissimulant aux yeux inquisiteurs des satellites. Voilà donc une prise dans les règles de l'art, une prise dont le mérite revenait entièrement à l'équipe au sol, et non à ces jouisseurs des stations orbitales.

« J'ai l'impression qu'on a eu la main heureuse », annonça Kris, visiblement excité, et son corps maigre tremblait plus que sa voix devant ce spectacle.

« On a carrément touché le pactole, tu veux dire, répliqua Faulcon. On va vivre comme des rois pendant au moins une semaine.

— Tu nous as porté chance, jeune Dojaan, dit Lena alors qu'elle escaladait corniches et espars métalliques afin de regarder par l'un des hublots.

— Si tu le dis. »

Dans le crépuscule rougeoyant, ils se tenaient devant la créature métallique et contemplaient leur découverte. Douze hublots convexes, saillant telles des cloques d'argent scintillantes, offraient à cette chose une apparence animale. Des instruments sensoriels, genre pattes d'araignée, semblaient avoir tenté de racler le sable afin de libérer la machine des sédiments envahissants ; ces dérisoires protubérances conféraient à l'ensemble un air paniqué. La coque était métallique, superposition de plaques en forme de cœur : comme des écailles, pensa Faulcon, comme une peau de reptile. Ça et là, il apercevait des écrouilles et des peintures aux motifs incompréhensibles, des tuyaux et des câbles, tordus et bouchés par les algues, des théories d'antennes hérissées, désormais brisées et inutiles. Le vent et le sable avaient laissé peu de signes d'abrasion, ce qui confortait leur intuition première : la machine n'avait émergé des fonds marins que quelques heures plus tôt. Ils levèrent les yeux au ciel, où trois des six lunes de ce monde étincelaient déjà bien haut, pour chercher les lueurs clignotantes des stations orbitales. Ils n'en trouvèrent pas, même si les halos lunaires leur permettaient de dire que la zone organique était dense en cet endroit, et rendait donc ce genre de lumière difficile à discerner. Cela n'empêcha pas Faulcon d'exulter. « On les a battus !

— Ils vont être fous de rage, dit Lena en écho. Si je pouvais te suspendre à mon cou, Kris, je le ferais sur-le-champ. »

Elle toucha son charme, éclat dentelé de byrilliac vert, qu'elle avait arraché au premier rebut temporel sur lequel elle était tombée. Faulcon porta inconsciemment la main à l'objet parcheminé qui lui servait d'amulette, chair animale momifiée dérobée au cadavre d'une créature rejetée par le vent dans une grotte du rift de Kriakta.

Kris remarqua le geste de ses compagnons et sembla écarquiller les yeux derrière ses grosses lunettes.

« Je n'ai pas encore d'amulette.

— Tu es une amulette, mon garçon, dit Faulcon.

— Il va tout de même lui falloir un collier, dit Lena d'un ton plus sérieux. Tout le monde sur Kamélios porte un morceau d'épave. On bénéficie tous d'une dose limitée de chance, mais l'amulette la fait durer. »

Ils levèrent de nouveau les yeux, vers la paroi extraterrestre.

« Un éclat de ce truc, dit-elle. Il t'en faut un pour que ça marche. Grimpe là-dessus, Kris, et décroche-toi un bout de préhistoire. »

Une lueur rouge pâle étincelait sur des centaines de petits hublots, tout en haut, sur les flancs de l'épave. Kris Dojaan s'y faufila, frappant de-ci de-là, et jura quand il se rendit compte que le métal refusait de céder.

« Vous êtes sûrs que c'est une bonne idée ? »

Lena utilisa sa sableuse pour décaper les gravillons rougeâtres autour des larges traces figées dans le sel. Faulcon chercha de son côté une porte qui aurait permis de pénétrer dans le véhicule ; il pressa, appuya, effleura, força, frappa. Rien ne bougeait.

« Tu vois quelque chose ? » demanda-t-il à Kris.

Le garçon se laissa glisser un peu avant de frotter un hublot de trente centimètres de diamètre environ. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Noir. C'est tout noir.

— Essaie un autre ! » cria Lena.

Elle était retournée aux motos et envoyait une description sommaire de leur découverte à la Cité d'Acier ; ils avaient repéré l'épave à peine quelques minutes plus tôt.

Kris Dojaan se déplaça à contrecœur sur le toit écaillé de la machine.

« On dirait un tableau de bord. Il y a des rides sur le sol, et un visage... c'est le mien. Quelque chose sur le mur d'en face me renvoie mon image.

— Le sol », fit remarquer Lena en approchant, et Faulcon gloussa sans savoir pourquoi.

Kris s'assit sur le toit du véhicule et frappa à coups de pieds une partie déchiquetée de la structure externe. En vain.

Faulcon photographia la carcasse du sol sous tous les angles, puis suivit Lena Tanoway sur le rivage. Là, la mer déferlait presque sans bruit. Une rangée d'algues emmêlées et d'éclats de roche en forme d'huître marquait la ligne de marée haute. Kamélios possédait six lunes, petits et insignifiants blocs de pierre qui sautillaient et dansaient au-dessus du monde dans l'indifférence générale, même si la

masse rose striée de Merlin, toujours partiellement occultée par une Kytara argentée, influait de manière sensible sur les mers et provoquait des marées visibles, bien que sans importance. Tharoo, disgracieuse et grêlée, était la plus grande des six lunes. Elle attirait aussi l'eau ; mais comme elle se levait et se couchait en même temps que les jumelles, on ne distinguait qu'une seule marée. Ventaard, Troilumières et Magrath étaient jolies, mais fugaces.

Il y avait des bases humaines sur tous les satellites naturels de Kamélios.

« J'en ai trouvé un bon », dit Lena, détournant l'attention de Faulcon de ces disques flous qui diffusaient une lumière crépusculaire.

Elle faisait tourner un galet grand comme la paume de sa main et caressait les dessins verts et jaunes de sa matrice. Elle le lança et Faulcon la félicita d'un sifflement à travers son masque, tandis que le caillou ricochait pour la huitième fois puis disparaissait avec un floc.

Devant eux, l'énorme disque rouge d'Altuxor se rapprochait de l'horizon ; de nouvelles étoiles surgirent.

« J'ai horreur du crépuscule », dit Faulcon en lançant un galet ; il ne ricocha que cinq fois.

Faulcon fouilla du pied la ligne de marée en quête d'un meilleur projectile.

« Moi j'aime. Ça me rappelle le temps où j'étais plus jeune, plus heureuse, plus belle, plus riche, et où le coucher de soleil était synonyme de fêtes sur la plage de New Triton, et promettait plus de plaisirs en une nuit qu'en un an à la Cité d'Acier. »

Si Faulcon l'avait prise au sérieux, il aurait pu feindre de verser une larme pour elle. Il remarqua que Kris Dojaan s'était laissé glisser hors de la machine extraterrestre et marchait lentement... comme incrédule... vers eux. Sa voix, quand il les appela, témoignait de sa perplexité.

« Bon sang, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Le premier à faire dix ricochets remporte la fille », dit Faulcon, et Lena s'esclaffa.

« À moins qu'elle y arrive d'abord. »

Sa voix rèche était légèrement étouffée par son masque, altérée par l'émetteur-récepteur. Elle lança un autre galet, mais Faulcon s'était tourné et regardait le garçon immobile.

Kris fit un pas en avant, puis se ravisa et jeta un long regard vers la carcasse extraterrestre. Ses lunettes à facettes reflétaient la lumière rouge aveuglante ; ses yeux semblaient emplis de feu.

« Et la machine alors... C'est une antiquité extraterrestre, une merveille. »

Au mot « antiquité », Faulcon fut parcouru d'un frisson inattendu. Il fronça les sourcils, les yeux rivés sur le véhicule en ruine, à méditer

sur le temps dans sa totalité, sur l'immensité du temps déjà écoulé. Mais le rire cynique de Lena, qu'il perçut comme un étrange crissement jusqu'à ce qu'il se tourne vers elle, brisa l'enchantement, s'opposant au retour des sensations qu'il avait éprouvées autrefois à propos du monde de VanderZande.

Elle fixait la plage et Faulcon devinait qu'elle était quelque peu agacée.

« C'est ce monde tout entier qui est extraterrestre, Kris. C'est ce monde tout entier qui est antique ! »

Elle se tourna prestement et lança un galet sur l'océan, en direction du soleil rouge éblouissant. Il s'en alla si loin, les ricochets devinrent si faibles, qu'il en perdit le compte. Lena s'essuya les mains sur le tissu moulant de sa combinaison et contempla l'apathique mer Palubérienne.

Kris secoua la tête tandis qu'il retournait à la machine. Écrasé par sa masse, il se pencha en avant et posa les deux mains contre les traces gigantesques. D'une voix perçante, il dit :

« Ça en tout cas, c'est des créatures intelligentes qui l'ont bâti ! C'est un signe que la vie a un jour existé ici...

— L'océan aussi », répondit calmement Lena, de manière presque inaudible.

Faulcon se dirigea avec précaution vers le garçon, car les ombres s'allongeaient et la lumière rouge altérait ses sens. Lena gloussa de nouveau.

« Tu étais au courant, Léo, pas vrai ? Ils ont taillé cet océan dans la croûte... ils l'ont rempli d'eau de mer et puis ils ont refermé le tout. On est en train de faire des ricochets dans la plus grande piscine de l'univers.

— Mais la machine..., geignit Kris Dojaan.

— Ce n'est qu'une machine.

— Quand on en a vu une, Kris, on les a toutes vues, renchérit Faulcon.

— Eh bien moi, c'est la première que je vois !

— Dans un an, tu te demanderas pourquoi tu en as fait tout un plat, rétorqua Lena. Vas-y, Kris, profite-en, fais le plein d'émotions fortes et de frissons. Pourquoi pas, après tout ? J'ai connu ça. Léo aussi. Tu as au moins le droit d'éprouver un certain respect, une certaine admiration... » Elle appuya sur ce dernier mot tandis qu'elle lançait un galet en direction du soleil. « ... pour quelque chose de mort. Mais dans un an, tu peux me faire confiance, tu ne verras plus dans ces engins qu'un paquet de fric. Pourquoi pas, après tout ? Pour le peuple qui a bâti cet engin, ce n'est rien de plus qu'une bicyclette. Est-ce que ça t'exalterait de déterrer un vélo ?

— Ouais ! Léo... dis-moi que toi ça te donne des frissons.

— Ça me donne des frissons, dit Faulcon d'une voix morne. Je vais chercher les motos. »

Il dépassa le garçon, tentant d'ignorer la colère que devait ressentir ce dernier, ou la lassitude que les cycles du monde de VanderZande avaient engendrée en lui-même. Si j'avais des frissons, Kris, j'irais le hurler avec toi, et je jetterais Lena à l'eau la tête la première. Mais je suis en train de mourir, tout comme toi, bientôt. Inutile de lutter. Le monde est déjà assez difficile à comprendre.

Une à une, il amena les motos à travers les sables sous la machine, à l'abri des vents océaniques. Là, sous le regard irrité de Kris Dojaan, il érigea la tente de survie et la gonfla d'air frais. L'obscurité les enveloppa, les étoiles se mirent à scintiller, le rougeoiement du ciel prit une teinte grisâtre, puis le crépuscule céda la place à la nuit.

Lena s'approcha de la tente et déverrouilla le sas, puis rampa à l'intérieur et se faufila jusqu'au fond. Ils reverrouillèrent le petit logis et restèrent assis sans prononcer un mot pendant un moment, à écouter les vents nocturnes. Faulcon brancha la lumière et ils débouclèrent leurs masques ; pour la première fois depuis l'aurore, ils purent se gratter le visage et respirer de l'air pur, débarrassé des substances organiques qui empoisonnaient l'atmosphère naturelle de ce monde.

Le visage anguleux de Lena était pâle, ses traits tirés, ses yeux verts cernés ; elle passa ses doigts dans ses longs cheveux et appliqua une serviette de crème hydratante sur sa peau. Elle ne regardait aucun de ses coéquipiers. En revanche, Kris l'observait avec attention, comme s'il l'étudiait. Il avait l'air aussi jeune que l'indiquaient ses paroles et sa conduite ; sa barbe était à peine visible et il était rouge de colère. Il s'était attaché les cheveux en une courte natte et une boucle verte étincelait au lobe de son oreille gauche.

« Tu préfères parler ou manger ? » demanda Faulcon tout en attrapant le petit paquet de provisions.

Il remua la boîte qui fit un bruit de mauvais augure. Il l'ouvrit et avisa avec désarroi les vestiges de leurs réserves de nourriture.

« Il reste des chiques de bœuf, trois, des chiques au halka, quatre, du concentré nutritif pas entamé, qui pourrait nous le reprocher, et... » Il tenait un objet rougeâtre tout ratatiné. « Je crois que c'est une carotte. »

Lena sourit.

« Adresse-toi à Kris, c'est lui le végétarien. »

Kris considéra le vénérable légume avec un dégoût certain ; les carottes étaient importées et donc très chères. C'est Faulcon qui s'était occupé des réserves, et il y avait inclus des légumes frais pour faire plaisir à leur nouvelle recrue ; mais la plupart des articles n'avaient pas tenu la route.

« C'est quoi, le halka ? demanda Kris.

— Un animal du coin ; les organes mous sont très goûteux ; la chique est un concentré de diverses parties...

— Je n'ai pas faim.

— Il va bien falloir que tu avales quelque chose. On ne trouvera pas de plantes comestibles avant d'avoir franchi les Ilmorog. »

Kris secoua la tête.

« Le jeûne, c'est bon pour l'esprit. Je n'ai vraiment pas faim. »

Faulcon, par contre, mourait de faim. Il se coupa une tranche de condensé de viande et s'installa confortablement tandis que la nourriture se dilatait dans sa bouche. Il mâchonna, avala et laissa les douleurs de la journée se dissiper dans ses extrémités. Lena se contenta de grignoter du même condensé que lui. Elle avait épuisé toute sa colère sur Faulcon deux jours plus tôt, à propos de la façon dont il avait organisé les réserves. Dans les montagnes, ils pourraient chasser l'olgoï, peut-être même le halka, et améliorer ainsi l'ordinaire. La carotte fut confiée au néant de la nuit, par la petite trappe à ordures située près du sas.

Ils se détendirent en silence pendant une demi-heure, bercés par le bruissement du vent. Kris avoua son inquiétude, même si Faulcon lui avait tranquillement assuré que les chances pour que ce soit un vent du temps étaient quasiment nulles... ou en tout cas très faibles. Kris sourit sans humour et toisa son aîné.

« Ça t'est souvent arrivé de t'aventurer aussi loin ?

— Quatre fois, répondit Faulcon. C'est la première machine que je trouve. J'ai eu plus de chance au nord ; il y fait plus froid, mais au moins ça a l'air d'un vrai monde ; la végétation est luxuriante, expliqua-t-il à Kris qui fronçait les sourcils. L'hémisphère Sud est composé en majorité d'eau et de quelques îles...

— De milliers d'îles », le corrigea Lena, sans ouvrir les yeux ni bouger la moindre partie de son corps étendu autre que ses lèvres.

« De milliers d'îles, répéta Faulcon. Il y a six autres vallées, ou canyons, comme celui de Kriakta. Kriakta est le plus grand de tous, et le seul à posséder une cité mobile. C'est aussi le plus spectaculaire. On voit tout ça depuis les stations satellites, évidemment. Tu en as déjà visité une ?

— Je ne suis là que depuis sept jours, dit Kris d'un ton agacé. Je n'en ai pas vraiment eu l'occasion.

— Bizarre. La plupart des nouveaux arrivants passent de deux à six semaines sur les stations-sat, pour qu'on les mette au courant, qu'on leur inculque les rudiments les plus ennuyeux du climat et de la géographie de ce monde.

— Apparemment, ils m'ont oublié.

— Tu n'as rien raté », dit Lena, les yeux toujours clos. « La

semaine du pollen compte parmi les plus grands moments d'écœurement de l'histoire humaine.

— La semaine du pollen ? »

Ne sachant pas si on l'asticotait, Kris s'était relaxé et souriait, mais il regardait alternativement Lena et Faulcon avec une régularité presque frénétique. Comme si la lumière se faisait brusquement jour, il s'exclama :

« Oh, tu parlais des leçons sur l'atmosphère organique... »

Il ramassa son masque, le reposa, le considéra d'un air songeur.

« Sans ces produits chimiques, on pourrait prendre Kamélios pour une deuxième Terre, pas vrai ?

— Oui, si elle n'avait pas la manie de transporter les gens instantanément dans les temps passés.

— Ou dans les temps futurs, intervint Lena.

— Exact. Et le temps n'est pas la donnée la plus facile à appréhender sur Kamélios, C'est donc difficile à dire.

— Cette planète n'a vraiment aucun avenir. » Lena et Faulcon s'esclaffèrent. Contrarié de ne pas saisir leur plaisanterie, Kris dit :

« Quoi qu'il en soit, j'aimerais bien observer tout ça, en orbite.

— Ça viendra, ça viendra. »

Le regard de Faulcon se perdit dans le vague, ses traits se relâchèrent.

« Je vais y aller dans six ou sept mois, et je resterai là-haut, à moins de démissionner. J'y pense d'ailleurs sérieusement. C'est le travail pour lequel je me suis engagé, la surveillance depuis l'orbite. On m'a conditionné à la vie en pesanteur artificielle.

— Je te trouvais bien maigrichon. »

Faulcon le pinça à travers la combinaison moulante. « J'étais plus mince avant. Lena aussi était censée travailler dans les satellites. On nous a oubliés, ça arrive fréquemment. La Cité d'Acier est gouvernée par la loi du chaos. Après la période d'adaptation en orbite, tout le monde doit passer six mois sur la planète. On est descendus, Lena la première, moi plus tard, et personne ne nous a rappelés. Ça fait un an que je suis là, deux pour Lena.

— Mais on vous a rappelés là-haut...

— C'est exact. Et ça va faire mal. Je ne crois pas que je pourrais jamais plus me réhabituer à vivre là-haut...

— Ce n'est pas la peine de t'en soucier, ça n'arrivera pas, Léo, dit Lena d'un ton las. Tout ce qui les intéresse, c'est la vallée. Tant qu'on sera apte au travail, on restera au sol.

— Ils vont être plus conciliants, maintenant qu'on a de la chance.

— Et qu'on est riches. Enfin, relativement riches, ajouta Lena.

— On va recevoir un gros bonus, dit Faulcon. Et une permission ; quelques jours de congés. Du temps pour aller sur les plateaux, du

temps pour aller chasser. »

Kris secoua la tête, désespéré.

« Pourquoi cette fixation sur l'argent ? Mon Dieu, Léo, j'espère ne jamais perdre mon sens du merveilleux.

— Ne compte pas trop là-dessus », répliqua Lena avant d'ajouter, sur un ton plus doux, tandis qu'elle se redressait et passait les bras autour de ses genoux :

« Mais j'espère que tu en profiteras encore un moment, Kris. Sincèrement. »

Elle regarda la boîte à provisions au centre de la tente, resta absorbée dans ses pensées pendant un instant, puis rit d'une plaisanterie qu'elle était seule à connaître.

« Tu as raison. Et tu le sais. On a perdu quelque chose de très précieux, quelque chose d'intrinsèquement humain. Je ne m'en soucie pas, ce n'est pas douloureux, je ne souffre pas... mais ça a disparu, et j'aimerais me rappeler ce genre de sensation.

— Je suppose qu'on est surexposés, dit Faulcon. Sur un monde où l'on est cerné par tant de millions d'années de passé comme de futur, il est difficile de conserver son intérêt intact. On devient blasé.

— Il ne s'agit pas de surexposition, répondit Lena d'un air grave. J'en suis sûre. C'est la faute au monde de VanderZande... Il s'insinue par les oreilles, les yeux, le nez et la bouche, et à chaque fois qu'il change... il nous change aussi. Chaque fois qu'un vent souffle à travers le temps, il souffle à travers notre crâne pour tout y bouleverser, tout changer. Comme les fiersig, mais en pire.

— Les fiersig ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu le verras bien assez tôt, Kris, dit Faulcon.

— C'est un monde déshumanisant, Kris, poursuivit Lena, et si tu avais une once de jugeote, tu t'en rendrais compte et tu prendrais tes jambes à ton cou. Mais il est probablement déjà trop tard. Tu as du sable sous les ongles. Le monde de VanderZande te tient, et je pense qu'il ne te lâchera plus. »

Kris, le front plissé, jeta un coup d'œil légèrement inquiet à Faulcon. Soudain, le vent océanique fouetta la toile de la tente et il sursauta, serra plus fort ses genoux et hocha discrètement la tête tandis qu'il ressassait pensées, faits et conseils.

Faulcon, intrigué par l'humeur lunatique du garçon, voulut l'inciter à parler :

« Pourquoi t'es venu ici ?

— Pourquoi vient-on sur Kamélios d'habitude ? » Faulcon regarda Lena, puis haussa les épaules.

« Par curiosité, peut-être ?

— Pas par curiosité, répondit Kris calmement. On y vient à la recherche... ou plutôt à la poursuite... disons, en quête d'un rêve.

— En quête d'un rêve », répéta Kris, et Faulcon vit les yeux du garçon se remplir de larmes, alors même qu'une esquisse de sourire venait d'effleurer ses lèvres blêmes marquées par le masque. « C'est certainement ce que je fais. Je poursuis un rêve, je cherche. »

Son regard sur Faulcon se durcit. Entre les deux hommes, Lena était appuyée sur les coudes, ses longues jambes croisées au niveau des chevilles. « Tu veux bien nous dire ce que tu cherches ? »

Tandis qu'elle prononçait ces mots, elle échangea un regard presque interrogateur avec Faulcon.

Kris Dojaan secoua la tête.

« Je ne suis pas encore prêt à en parler. Je vais vraiment changer ? » s'enquit-il d'un ton plus gai, pour faire diversion.

Lena sourit avec bienveillance, probablement navrée d'avoir été si brutale.

« Tu ne changeras peut-être pas autant que moi », dit-elle. Elle toucha son charme. « Et peut-être qu'avec ton amulette le monde te traitera avec respect. » Elle regarda Faulcon. « C'est l'heure des prières. »

Elle retira son collier de cuir et posa la pièce métallique étrangement ouvragée par terre, devant elle. Faulcon détacha son propre morceau de la préhistoire de VanderZande et le plaça à côté de celui de Lena. Comme Kris ne faisait pas mine de bouger, Faulcon lui demanda :

« Où est ton amulette ? »

— Quelle amulette ? »

Le garçon les regarda à tour de rôle pendant une seconde, sans comprendre, puis brusquement il se souvint.

« Le morceau de machine... », annonça Lena, un brin de colère, de panique, dans la voix. « L'amulette que je t'avais dit d'arracher à l'épave. Où est-elle ? » Mais elle ne laissa pas à Kris l'occasion de se justifier. « Léo, il n'a rien pris ! »

Surpris par ce changement subit dans l'attitude de Lena, Kris la dévisagea avec curiosité. Elle se contorsionna jusqu'à s'agenouiller dans la tente balayée par le vent, apparemment prête à s'abandonner à une crise d'hystérie.

« Désolé, dit-il. Je ne savais pas qu'il fallait le prendre si vite... je n'arrivais pas à casser quoi que ce soit... je vous ai dit que c'était du solide.

— Il n'a pas d'amulette, Léo ! »

Les larmes jaillirent. Elle considéra Faulcon, cherchant une réponse derrière son visage impassible.

« Calme-toi », se contenta-t-il de répondre.

Lena réagit en laissant sa colère exploser. Les larmes séchées, son visage blanchit, sa voix devint rauque.

« Espèce d'idiot ! Ne me dis pas de me calmer ! Ce gamin aurait tout aussi bien pu nous tuer. Il n'a pas pris de charme, il nous a condamnés à mort ! Je te l'avais dit. Je t'avais très clairement dit de te trouver une amulette. Tu crois que c'est un jeu ? une lubie ? »

Elle divaguait totalement, et Kris faillit tomber en arrière alors qu'elle faisait mine de vouloir le frapper. Elle avait le teint livide, les yeux étincelants, les lèvres humides tandis qu'elle vociférait. La peur donnait à Faulcon un sentiment d'impuissance, il tendit néanmoins les bras, l'éloigna de Kris et la força à se rasseoir. Elle serra les poings et tenta de dominer les terribles émotions qu'elle éprouvait.

« Bon sang, Léo... pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas obéi quand je lui ai dit... ? »

Kris Dojaan était déconcerté, perdu.

« Lena, je suis désolé ; Léo... je ne sais pas quoi dire... je ne me suis pas rendu compte que... pourquoi attacher autant d'importance à de simples bouts de ferraille ?

— Ils portent chance, dit Faulcon sèchement. Tu nous as aussi porté chance, Kris, quand tu nous as suggéré de venir jusqu'à la mer. Mais le monde finira par la reprendre, et nous avec, à moins de la clouer au sol, de clouer cette chance au sol en l'incorporant à la trame de nos existences. »

Kris secoua la tête. Sur son visage se dessina l'ébauche d'un sourire.

« C'est du délire... »

Lena s'arracha à l'étreinte de Faulcon et gifla Kris. Le coup retentit avec force, et le cri du garçon sembla exprimer autant de surprise que de confusion. Cet accès de violence physique apaisa Lena. Elle saisit la sableuse et rétrécit le calibre du canon jusqu'à en faire une arme. Elle lança l'instrument à Kris et lui dit d'un ton glacial ;

« Sors d'ici et éclate quelque chose, n'importe quoi, pourvu que ce soit une pièce de cette carcasse. Allez !

— D'accord. D'accord.

— Il n'est peut-être pas trop tard. Tu en penses quoi, Léo ? »

Elle se tourna et sembla de nouveau perdue. Elle avait les larmes aux yeux. Faulcon la prit dans ses bras et regarda Kris enfiler son masque.

« Je pense que tout se passera bien, dit-il. Il n'est pas trop tard. Si tu déniches une belle amulette, Kris, pas trop grosse, elle nous portera chance partout où on ira. Tout se passera bien. »

À travers son masque mal ajusté, Kris marmonna :

« Et qui va se dévouer pour expliquer les dégâts à la Cité d'Acier ? Sûrement pas moi.

— Sors ! » hurla Lena en s'écartant de Faulcon. Du revers de la main, elle frappa le garçon sur le bras, plus doucement cette fois. Kris

franchit le sas à quatre pattes et sortit dans la nuit Lena eut l'air presque gênée une fois qu'elle se retrouva seule avec Faulcon. Elle lui sourit et feignit de se donner une gifle. Faulcon s'esclaffa. « C'est arrivé quand ?

— Quoi, le changement ?

— Toute cette hystérie, ce sentiment d'insécurité. Je ne te reconnais plus. »

Lena acquiesça.

« Je suppose que c'est à cause de l'orage, juste avant qu'on parte en mission. Tu te souviens du changement ? Je n'ai pas vu de fiersig, ça n'avait rien de tangible, je n'ai pas vu de lumières. Mais il devait être là, derrière la poussière. C'est lui qui m'a réveillée, je le sentais prêt à me submerger. Mais j'ai réussi à le contenir, jusqu'à maintenant. Je vais redevenir comme avant, c'est sûr.

— J'espère bien. »

Néanmoins, Faulcon savait qu'elle avait raison. Les troubles de l'humeur n'étaient jamais permanents dans leur forme extrême, même si chacun des orages électriques qui amenaient les champs énergétiques des fiersig tordait et altérait les esprits stables un tout petit peu plus et les affectait irrévocablement, les changeant de manière si subtile qu'on ne le remarquait pas sur le moment. Les effets cumulés ne se faisaient sentir qu'après des mois, voire des années. Faulcon avait conscience que c'était stupide de rester là, mais qu'avait-il perdu, qu'est-ce qui avait changé chez l'homme qu'il était un an auparavant ? Les ruines ne l'impressionnaient plus ; le passé antique ne lui donnait plus de frissons. Pas terrible comme changement, pensa-t-il. Rien qui pourrait l'inquiéter autant que les bouleversements autrement plus néfastes qui résulteraient d'une rencontre avec une bourrasque temporelle.

Il repensa à l'orage qui s'était abattu sur la vallée et l'installation humaine, juste avant qu'ils n'embarquent pour sept jours de vagabondage dans les monts Ilmorog. D'ordinaire, les changements d'humeur n'étaient pas liés aux tempêtes de sable, même s'il y avait de l'électricité dans l'air. Des décharges électriques traversaient en permanence l'atmosphère de Kamélios, néanmoins il était rare que se forment les spectaculaires fiersig, ces cieux de flammes mouvants capables d'insinuer leur force mystérieuse dans les esprits et de transformer la Cité d'Acier en un foyer où flamboyaient les peurs et la vanité humaines. L'orage dissimulait certainement un petit fiersig en son sein et la Cité ne s'était pas rendu compte de son effet avant le lendemain matin, lorsqu'il devint manifeste que les comportements avaient été altérés.

« Je m'en suis bien tiré cette fois, dit Faulcon. Je n'ai remarqué aucun changement. Je me sentais bien quand je suis allé me coucher,

et je me sentais toujours bien au lever. »

Il sourit comme un gamin et Lena se toucha le nez du bout du doigt Va te faire voir.

« Je ne suis pas sûre que tu sois la personne qu'il me faut, dit-elle. Parfois je t'aime, parfois non. La plupart du temps je ne t'aime pas. En ce moment je ne t'aime pas du tout. »

Faulcon sourit, mais avant qu'il puisse ouvrir la bouche une détonation se fit entendre, immédiatement suivie du bruit familier du métal qui se déchire. Faulcon appela, mais la tente et le vent emportèrent sa voix ; Kris ne répondit pas.

« Je te parie qu'il va nous ramener une poutre de deux mètres de long, juste pour nous contrarier.

— Il n'y croit pas encore, dit Lena. Mais il apprendra. J'espère seulement que ce ne sera pas à ses dépens. »

Ils attendirent Kris dans un silence contemplatif. Faulcon était épuisé et mourait d'envie de se coucher, mais il avait encore plus besoin du rituel des amulettes. Il commença à désespérer de voir revenir le plus jeune membre de l'équipe. Après une demi-heure, il se sentit brusquement mal à l'aise, ramassa son masque, puis activa la radio. Il appela Kris Dojaan, mais seul un silence saturé de parasites lui répondit. Une perturbation électrique devait troubler la nuit froide.

« Je sors », dit-il, et il ajusta le masque sur son visage.

Lena opina du chef, mais elle ne fit pas mine de le suivre.

Quand il sortit de la tente, le vent l'aspira violemment, et lorsqu'il se releva il se sentit propulsé irrésistiblement vers la paroi abrupte de l'épave. Il s'y accrocha une seconde et regarda à la lueur de Kytara le sable et les galets former d'éphémères tourbillons avant de disparaître dans les ténèbres, avalés par la « brise du soir ». Il n'avait jamais entendu dire que le vent pouvait souffler si fort de manière si localisée, et même s'il savait que la tente était sécurisée grâce à ses profondes « racines », il s'inquiéta un instant pour le garçon, qui aurait très bien pu perdre l'équilibre et se cogner à la machine, assez fort pour s'évanouir.

Dès que le vent faiblit légèrement, Faulcon s'arcbuta et contourna prudemment l'épave, jusqu'à ce qu'il aperçoive l'océan étincelant, dont les ondulations léthargiques étaient illuminées par deux des lunes : Kytara, bien sûr, l'énigmatique Merlin contemplant en cachette le monde d'en bas depuis le croissant rosé de sa grande sœur, et Troilumières aux trois scintillants déserts de poussière, plus hauts et plus brillants que jamais. Il distingua Tharoo à travers les tornades de sable, basse sur l'horizon, à moitié pleine, qui paraissait planer comme si elle attendait le moment de s'élancer dans les cieux.

Il appela Kris et continua à l'appeler tandis qu'il contournait prudemment la carcasse. Il se rendit compte avec angoisse que le

garçon n'était pas là.

Alors qu'il entamait un deuxième tour, il découvrit l'endroit où Kris Dojaan avait tiré sur la coque. Le métal était replié vers l'intérieur. Une fente longue et étroite s'ouvrait dans le flanc de la machine. Son tir semblait avoir à moitié touché une trappe, car Falcon pouvait voir les vestiges tordus d'un mécanisme intramural ; l'ouverture se prolongeait sur un passage exigü, pentagonal. Il ne voyait que quelques centimètres à l'intérieur, la lueur de Kytara étant insuffisante pour ce genre d'inspection.

Il aperçut une lumière pourpre et se releva, désorienté, prenant conscience que le vent était tombé. Il leva les yeux au ciel et discerna le pourpre ténu et vacillant d'une perturbation stratosphérique. Elle était jolie, et inoffensive. Elle s'éloigna au sud et déchargea deux magnifiques éclairs fourchus dans l'océan.

La voix de Lena lui murmura à l'oreille :

« Il est là ? Il a son amulette ? »

— Je crois qu'il est entré dans la machine, répliqua sèchement Falcon. Il a ouvert une sorte de passage. J'ai essayé de l'appeler mais il ne répond pas. Quelque chose doit faire écran. »

Dans le silence, toujours à l'affût d'une bourrasque inattendue, Falcon s'éloigna de la carcasse et considéra les minuscules hublots, dans l'espoir d'y apercevoir bouger quelque chose. Il ne vit rien et fut parcouru d'un frisson en pensant à ce que son compagnon pouvait avoir contemplé à l'intérieur de cette vaste épave. Je ne l'ai pas tout à fait perdu ; pas encore, non, pas encore.

Il entendit du bruit du côté de l'océan et y jeta un coup d'œil ; on aurait dit les clapotements d'un animal qui pataugeait au bord de l'eau, et le corps de Falcon se glaça tandis que celui-ci imaginait la créature remonter la berge et ramper dans sa direction. Il vit quelque chose bouger dans les ténèbres et eut un second choc. Il recula un peu. La créature s'interposa entre lui et le reflet brasillant de Kytara à la surface de l'océan. Il vit que c'était un homme ; après un moment il reconnut Kris, qui marchait vers lui d'un pas ferme.

« Je te croyais à l'intérieur de la machine, dit Falcon d'un ton neutre.

— J'ai fait six ricochets », dit Kris en riant froidement. Puis il leva la main. « J'ai aussi trouvé mon charme porte-bonheur. »

La lumière se reflétait faiblement sur un petit fragment de cristal opaque, en forme d'étoile aux arêtes bien découpées.

« Alors tu n'es pas entré... ? » dit Falcon.

Kris hésita juste un instant avant de répondre.

« Non. Non, je n'y suis pas entré. »

Puis il dépassa Falcon et se dirigea vers la tente.

Le printemps prenait fin. La cité allait bientôt déménager. Sur Kamélios, le printemps n'était ni plus ni moins sec et venteux que les autres saisons. Malgré cela, durant cette période de trois mois kaméliens – plus longs que les mois terriens, même si l'année kamélienne se divisait elle aussi en douze sections –, la flore locale s'était visiblement assombrie, et le comportement des animaux de la vallée s'était altéré. Par ailleurs, les champs des implantations humaines, du Bord de la Vallée et de la Cathédrale de Craie jusqu'aux fermes Hawkman et Touchdown, à trois cents kilomètres de là, commençaient à arriver à maturité et seraient bientôt prêts pour les récoltes.

Pour la Cité d'Acier, la fin du printemps rimait avec déménagement. La cité allait se déplacer d'une vingtaine de kilomètres le long de la vallée qu'on avait baptisée le rift de Kriakta. Ce n'était qu'un rituel, auquel on ne dérogeait jamais.

Depuis une haute crête, à l'ouest de la Cité d'Acier, où un enchevêtrement d'arbres blanc et pourpre appelés herbes-soleil rendait les déplacements difficiles et empêchait quasiment toute implantation, Léo Falcon regardait la cité s'élever et léviter presque silencieusement au-dessus du noir cratère qui lui avait servi de demeure toute une saison durant.

Lena Tanoway se faufila entre les chicots de troncs. Elle arrêta sa moto à côté de Falcon, débarrassa sa tenue de voyage noire des fragments de feuilles et de pollen, puis observa les lointaines manœuvres. Derrière eux, Kris Dojaan jurait et criait car il ne parvenait pas à se frayer un chemin à travers la forêt. Falcon, qui entendait vaguement le jeune homme, savait qu'ils auraient dû emprunter le chemin balisé, mais ils étaient pressés de rentrer, et ce raccourci passant près de la station scientifique de la Cathédrale de Craie leur avait alors ouvert les bras. Comme il leur était à présent impossible d'entrer dans la cité avant le crépuscule, à cause du déménagement rituel dont ils avaient complètement oublié la date, ils auraient très bien pu prendre la route plus tranquille et plus longue qui suivait le bord de la vallée.

Au grand étonnement de Falcon, lorsque Kris finit par émerger du bouquet d'herbes-soleil, débraillé et couvert de l'exsudat produit

par ces plantes, au lieu de se plaindre, le garçon resta bouche bée d'admiration. Il descendit de sa moto en s'époussetant distraitement les bras, marcha jusqu'à un affleurement calcaire, grimpa dessus et contempla le paysage.

Faulcon comprit instantanément ce que ressentait Kris ; il avait donc eu raison de suggérer ce raccourci. Était-il blasé au point que les plaisirs simples du tourisme le laissaient de marbre ? Il sourit et alla rejoindre le jeune homme. Tandis qu'il regardait la cité lointaine et le paysage environnant, il éprouva un instant l'émerveillement qui l'avait habité un an plus tôt, lorsque Lena l'avait emmené dans le pays Hunderag, sur les contreforts des monts Jaraquath. Là, à proximité des nombreux territoires des Modifiés, la vue en direction du sud, par-delà le rift, était encore plus impressionnante que depuis la Cathédrale de Craie.

« On a l'impression que c'est le désert, autour de la cité ; quand on est dedans et qu'on regarde à l'extérieur, tout paraît aride et désolé. Mais c'est faux, c'est magnifique, c'est riche, extrêmement riche. Regardez-moi cette vallée ! »

Faulcon sourit, observant du coin de l'œil le visage du garçon surexcité. Il distinguait l'expression béate de Dojaan, bien que les yeux de ce dernier fussent protégés par un masque couvert de poussière.

Ils ne se trouvaient pas assez haut pour embrasser toute la vallée du regard, et ils ne pouvaient pas se rendre véritablement compte de l'étendue du paysage ; mais ils étaient suffisamment bien placés pour considérer la vallée dans toute sa largeur, soit près de deux kilomètres, avec ses promontoires rongés par le vent et ses crêtes couvertes d'un bric-à-brac d'objets brillants indistincts. La végétation semblait s'y développer par endroits et Faulcon, à l'aide de ses jumelles, remarqua qu'une vaste étendue de forêt désormais moribonde occupait le fond de la vallée sur plusieurs kilomètres. Elle avait été, sans aucun doute, arrachée à une ère future, à une époque où un sol marécageux occuperait en partie la vallée complètement érodée. Deux flèches s'élevaient au-dessus de ce feuillage vert et brun, et un mouvement sur l'une d'elles apprit à Faulcon qu'une équipe fouillait les ruines et enregistrerait la moindre information. Il n'enviait pas ces hommes ; mais il se souvint du plaisir qu'il avait éprouvé la première fois que son commandant de section, Gulio Ensavlion, lui avait permis de se joindre à une équipe de la section 8, peu après qu'un vent du temps eut traversé la gorge.

Longue de trois cents kilomètres, la vallée était par endroits si large et basse qu'elle ressemblait parfois davantage à une prairie coincée entre deux étendues vallonnées ; à son extrémité, à sa limite orientale, elle était profonde, étroite, dangereuse ; en revanche, près de sa frontière occidentale, la « grève », large et peu profonde,

marquait l'endroit où le souffle des vents du temps venait achever sa course.

De là où ils se tenaient, ils pouvaient voir la vallée serpenter sur une trentaine de kilomètres, en fait jusqu'à la station Eekhaut – un poste d'observation en ruine se dressant au-dessus du coude le plus escarpé du rift de Kriakta, le virage Rigellan.

De chaque côté de la vallée venteuse courait une bande de terre longue d'une quinzaine de kilomètres, pour l'essentiel inhabitée, couverte au sud par une jungle impénétrable et à l'ouest par les landes du comté de Gaunt, dont Faulcon et les autres venaient de traverser les frontières boisées et où la Cité d'Acier passait le plus clair de son existence agitée. Seules les installations de la section militaire de la Coopérative galactique, la Fédération comme on l'appelait, avaient accès à ce lieu. À cause du commerce touristique réduit mais vital, et afin de rendre plus pratiques les communications et les échanges au-delà de la zone de la vallée, des pistes reliaient les différents comtés situés au-delà de la zone aux gigantesques comptoirs éparpillés le long de la frontière et bâtis tout en briques. Ces comtés étaient des implantations néocoloniales. Les plus proches de la Cité d'Acier se nommaient Gaunt, Cinq Vallées, la Dérive de Seligman et Tokranda. Il s'agissait des seules régions habitées que Faulcon eût visitées.

C'était là que résidaient les première et seconde générations de colons, pionniers humains qui n'étaient pas prêts à subir des changements adaptatifs aussi radicaux que les Modifiés (changements qui, au bout du compte, adapteraient ces derniers à Kamélios et à sa célèbre atmosphère toxique et saturée de pollens). Les populations des comtés espéraient plutôt acquérir une tolérance naturelle. Les Modifiés les plus proches vivaient dans les hautes terres, dans le pays Hunderag, sur les contreforts des monts Jaraquath, et ne se montraient que rarement dans les comtés. Ces basses terres étaient essentiellement agricoles et cultivées de manière intensive ; les champs formaient un damier de couleur octogonal, et les silhouettes sombres des villes et des villages se répartissaient régulièrement entre les petites propriétés.

La zone colonisée se terminait non loin, à la Cathédrale de Craie. Là se trouvait une installation scientifique tentaculaire, bâtie sous, sur et à travers plusieurs pics érodés constitués d'une roche blanche et friable semblable à du calcaire. Faulcon avait eu l'occasion de mieux connaître cet endroit quelques mois plus tôt quand, sa relation avec Lena étant au point mort, il avait rencontré une fille du nom de Immuk Lee. Celle-ci vivait désormais à la Cathédrale de Craie avec le contrôleur de la station, un certain Ben Leuwentok, qui avait souvent déclenché des crises de sommeil chez Faulcon lors de ses interminables et rébarbatifs séminaires sur l'homme, les lunes, la folie

et les formes de vie indigènes sur Kamélios.

« Six comtés, expliqua Faulcon à Kris Dojaan, et six villes principales. À leurs abords, slalomant entre elles, se servant d'elles pour son ravitaillement, la Cité d'Acier, immense monstre à l'abri sous son dôme, dominant les agglomérations qu'il croise lors de son périple entre le comté de Gaunt et Cinq Vallées, puis au-delà, le long du rift, avant de faire demi-tour et de revenir à son point de départ. »

La cité entamait maintenant son errance de vingt kilomètres, loin de Faulcon et des autres, vers un endroit dégagé où déjà on avait délimité un site d'accueil. À travers ses lunettes, Faulcon distinguait les lumières clignotantes, les silhouettes pressées d'hommes vêtus de combinaisons et les reflets arachnéens des énormes foreuses. À cette heure de la journée le soleil était haut dans le ciel, plus orange que rouge, tandis que la terre étincelait de verdure ; la vallée du rift apparaissait comme un canal rougeâtre strié de gris, bordé par une forêt de sycomores et une jungle colorée, terrain traître qui s'étendait sur des centaines de kilomètres vers les horizons brumeux du sud.

« Il faut y aller », dit Faulcon, et ils revinrent à leurs motos, près de leur chef qui attendait patiemment.

Kris fit un petit signe de la main à Lena.

« Vous avez fini de contempler le paysage ? » demanda-t-elle, et Kris hocha la tête.

« La vue est superbe.

— Attends que je t'emmène chasser dans le pays Hunderag... », dit Faulcon.

Lena démarra bruyamment et il se tut. Ils suivirent la cité plusieurs heures durant, contournant le cratère gigantesque dans lequel elle s'était nichée auparavant. L'agglomération flottait devant eux, le gémissement de ses moteurs augmentant de volume tandis qu'ils la rattrapaient. Bientôt, ils durent tourner la tête afin de discerner la totalité de l'hémisphère en lévitation, avec, accrochés à sa partie inférieure, les renflements des unités de traversée – cinq sur six. Où est donc la sixième unité de traversée ? se demanda négligemment Faulcon, et comme pour répondre à sa question ses yeux aperçurent un reflet sur la minuscule installation mobile, située à des kilomètres et des kilomètres de là, revenant d'expédition dans les lointaines contrées orientales ; une mission qui ne prendrait fin que dans une semaine, le temps d'arriver.

Depuis les satellites, depuis les véhicules aériens, à moto et depuis la Cité d'Acier elle-même, le monde de VanderZande était étudié et exploré ; un immense contingent d'hommes et de femmes traquaient les vents du temps, cherchaient les traces de ceux qui les avaient précédés – et de ceux qui les suivront sur ce monde, lorsque la Cité d'Acier aura depuis longtemps été rongée par la rouille.

En milieu d'après-midi, promettant à Faulcon un retour plus précoce qu'il ne l'aurait cru, la cité atteignit son nouvel emplacement et se blottit dans le sol dans un déluge de bruit et de débris ; le nuage de poussière et de fumée se cramponna plusieurs minutes à l'installation. Le temps qu'il se disperse, la tour d'observation avait émergé. Elle s'était silencieusement élevée du cœur de la cité et sa plate-forme circulaire était déjà en rotation.

Faulcon regarda la cité se stabiliser et retomber dans le silence. Il adopta une position décontractée sur sa moto, à peine conscient du contrôle musculaire qu'il exerçait sur les mécanismes complexes de l'engin. Se déplacer à plus de cent kilomètres heure ne représentait rien de périlleux, mais sur ce terrain parsemé de crevasses cachées et de bourrasques soudaines, cette vitesse était tout sauf raisonnable. Voilà pourquoi Lena et Kris le suivaient de près, inquiets de le voir si relâché. Faulcon était fasciné par la Cité d'Acier. Il la trouvait incroyablement laide, et l'entaille béante dans son flanc destinée à accueillir la sixième unité de traversée lui donnait en plus un air bancal. Il ne comprendrait jamais pourquoi des milliers de personnes choisissaient de vivre à l'intérieur de cette coquille de verre (son nom métallique ne servait qu'à décrire son apparence anti-aveuglante) au lieu d'aller fonder des villes autour de la vallée.

Par commodité, sûrement ; et pour le caractère transitoire que la cité donnait aux séjours dans le monde de VanderZande ; c'était pour cette même raison qu'il y avait pris ses quartiers. Quelqu'un de sensé ne viendrait jamais ici avec l'intention de rester. Ce qui ne voulait pas dire que les nouveaux arrivants sur Kamélios quittaient tous cette planète.

La cité, donc, en dépit de son aspect repoussant, attirait Faulcon d'une manière indéfinissable. Elle était également la promesse de bonne nourriture, de repos, d'hygiène corporelle et d'un gros bonus, en vieux crédits, qu'il avait bien l'intention de dépenser avec autant d'irresponsabilité que possible. Avec Kris Dojaan dans l'équipe, il était parvenu à se convaincre qu'ils étaient les plus chanceux de l'univers. Une fois les crédits épuisés, ils pourraient toujours se fier à l'instinct du garçon.

Les trois journées du voyage de retour lui avaient paru comme une équipée en enfer. Ils étaient virtuellement à court de nourriture, et n'avaient pu trouver de formes de vie comestibles dans les défilés des Ilmorog ; les chiques de viande et les concentrés nutritifs peuvent se révéler particulièrement écœurants quand il n'y a rien d'autre à espérer. Il préférerait manger du sable ; il regrettait amèrement d'avoir jeté la carotte. Lena lui avait semblé davantage ennuyée par le manque de confort, mais elle avait la peau dure maintenant – du moins c'est ce que pensait Faulcon. Étrangement, Kris n'avait pas

semblé affecté par les souffrances du voyage de retour, et pour quelqu'un dont le séjour sur Kamélios se mesurait encore en jours, il faisait preuve d'une endurance remarquable. L'attitude du jeune homme rendait Faulcon perplexe, durant tout le voyage Kris n'avait cessé soit de se plaindre – de ne pas pouvoir explorer immédiatement la vallée, de la technologie primitive des masques et des motos – soit de prendre un air émerveillé, comme lorsqu'ils avaient traversé les Ilmoroq, par exemple, et plus tard, lorsqu'ils avaient atteint la plage palubérienne. Mais à partir de l'instant où ils avaient entamé le voyage de retour, il avait changé du tout au tout. Bien sûr, il n'avait pas arrêté de poser des questions sur les habitats et les fondations humaines de la planète, et Faulcon en avait rapidement eu assez de mettre à l'épreuve sa compréhension relativement pauvre du fonctionnement commercial et de la manière dont ce monde était gouverné. Néanmoins, il y avait quelque chose de curieusement différent chez le garçon : du détachement.

À mots couverts, Faulcon avait fait part de ses inquiétudes à Lena, qui s'était déclarée d'accord avec lui. Il y avait deux possibilités. Soit Kris avait menti lorsqu'il avait nié être entré dans l'épave, et ce qu'il avait vu à l'intérieur l'avait bouleversé ou avait, d'une quelconque manière, altéré sa personnalité. Soit un changement d'humeur provisoire et relativement léger les avait touchés durant leur dernière nuit passée près de l'océan. Alors que Lena et Faulcon n'avaient pas ressenti de changement, même subtil, dans leur profil psychologique, Kris Dojaan, fraîchement arrivé et encore inexpérimenté, avait été gravement affecté.

En fait, il y avait encore une troisième possibilité : tout cela pouvait n'être que pur fantasme ; l'admiration éprouvée par Kris et son sentiment d'écrasement devant ce lieu et ses découvertes avaient pu s'étioler ; c'était peut-être un jeune homme curieux qui se dominait très bien, maîtrisant désormais la crédulité dont il avait semblé témoigner au début.

Tandis qu'ils longeaient le périmètre de l'installation, attendant que s'ouvre une baie d'accès, la douce voix de Kris grésilla de nouveau dans la radio du masque de Faulcon pour exprimer son effarement. Comment pouvait-on être obsédé par la chance au point de déplacer une ville entière ?

Faulcon lui avait expliqué la logique de ce changement d'emplacement quelques heures plus tôt, et n'avait pas pu s'empêcher de rire avec le garçon en s'écoutant parler. L'idée que tous les trois mois la cité devait ramasser ses jupes et se précipiter à un autre endroit au bord de la falaise était vraiment ridicule, quelle que soit la manière dont on tournait la chose. Les chances d'être frappé par une rafale temporelle demeuraient identiques. Il est vrai, en revanche, que

cela permettait d'observer une portion différente de la vallée, et Faulcon supposait que le fait de varier régulièrement les points de vue sur les ruines du temps ne pouvait être que profitable. Mais quiconque – et il pensait plus particulièrement à Ensavlion, le commandant fou – souhaitait observer la vallée avec une curiosité frisant l'obsession n'avait qu'à enfiler une combinaison spéciale et descendre jusqu'au bord de la vallée. Une fois qu'on avait payé son voyage jusque-là, on pouvait faire tout ce qu'on voulait – dans les limites de la raison, des lois et de ses rares périodes de loisirs.

Tandis qu'ils se reposaient, suffisamment proches du bâtiment pour entendre les grognements sourds de ses divers systèmes, Faulcon expliqua à Kris que la Cité d'Acier possédait une autre issue de secours au cas où un vent destructeur devait déborder de la vallée et s'abattre sur elle. Les unités de traversée, les six dômes mobiles qui étaient en fait des mini-cités autonomes, pouvaient se déplacer beaucoup plus vite que lors des lents circuits qu'elles bouclaient autour du continent. Elles pouvaient, au besoin, s'élever verticalement à une vitesse ahurissante. Si les sirènes se déclenchaient – ce qu'elles faisaient à l'approche d'un vent du temps – la populace pouvait être évacuée dans les six unités en trente secondes, grâce à des centaines de toboggans qui partaient du centre de la cité. Le toboggan le plus long partait de l'immense tour d'observation. Trente secondes plus tard, les unités de traversée s'élançaient dans les airs, saines et sauves, même si la cité principale était perdue.

« Un vent du temps », répéta Kris, dont la voix avait un instant retrouvé un accent admiratif. Il avait vu une épave, une machine antique arrachée à son ère, rejetée, sans vie, sur les rives d'un océan rougeoyant. Mais il n'avait pas vu le vent qui l'avait amenée, et il était impatient de contempler un tel phénomène. Faulcon lui expliqua que, depuis qu'il était arrivé sur le monde de VanderZande, il n'avait observé qu'une demi-douzaine de vents du temps, même si une fois il avait failli être emporté par un tourbillon, brusque apparition d'un minuscule et éphémère point de distorsion. Mais les vents les plus importants soufflaient dans les vallées profondes, et surtout dans la vallée la plus proche. S'il se montrait patient, il le verrait, son vent – imprévisible, comme tous les autres.

Deux heures après leur retour à la base, Faulcon s'était nettoyé des pieds à la tête avant de passer des vêtements confortables. Repu par un repas trop généreux de langue cuite sur la braise et de légumes bouillis, Léo s'affala un moment dans sa petite chambre et fit le point sur son existence. Pour un homme de trente-deux ans, avec – si les vents du temps le permettaient – plus de soixante ans de vie active devant lui, il ne s'en sortait pas si mal. Cette chambre lui appartenait, même si elle lui avait coûté deux années-K de service. La première année s'était écoulée : plus qu'une, donc ; et bien entendu il conservait tous les bonus qu'il gagnait, si bien qu'il était rarement à court de quoi que ce soit. En ce sens, être indépendant, sans revenu régulier, l'incitait à travailler davantage et plus dur sur le terrain. Il était parfois ulcéré de rencontrer des explorateurs, des marchands, des diététiciens, des administrateurs ou l'un des innombrables fonctionnaires du monde de VanderZande qui avaient signé pour la même période de service, aussi brève que la sienne, et qui déjà, après un ou deux ans, amassaient régulièrement de petites fortunes et quitteraient Kamélios riches. Quant à lui, il n'aurait rien à vendre en dehors de cette chambre, dont la valeur avait peut-être déjà changé radicalement. Ce nid de sécurité, ce refuge exigu, discret et impénétrable, à lui et rien qu'à lui, avait à cet instant une immense valeur, et pas seulement au sens financier du terme ; c'était sa seule consolation sur un monde aussi exposé au danger que Kamélios.

Il épouserait Lena que ça lui plaise ou non. Un jour, ils se réconcilieraient, mais en attendant ils vivaient dans des chambres séparées au cœur de la Cité d'Acier, s'amusaient ensemble, s'aimaient, sans rien attendre vraiment d'un futur leur semblant dépourvu d'intérêt. Hormis le désir de vivre un jour en couple, ils n'espéraient rien au-delà des émotions et des risques du monde de VanderZande. Lena n'éprouvait plus aucune admiration ni aucun respect pour ce lieu, et Faulcon était parfaitement conscient des changements qui s'opéraient en lui, de l'ennui qui s'installait. Lena avait acheté sa chambre au comptant, avec l'argent que ses parents lui avaient légué, tous deux étant morts dans un incendie sur New Triton, monde dont ils avaient entendu parler sur Terre alors que Lena n'était encore qu'un bébé. C'était donc peut-être le fait qu'il travaillait pour sa

propriété, son pseudo-appartement de quatre mètres carrés, qui maintenait son estime pour Kamélios. Il se plaçait quelque part entre les extrêmes représentés par Lena et Kris Dojaan. Indéniablement, il éprouvait le même manque d'intérêt, la même indifférence envers l'éparpillement des artefacts extraterrestres dragués par les vents du temps que Lena et tous les résidents à long terme de la planète ; néanmoins il s'était surpris à partager le même enthousiasme que Kris, son ardent intérêt pour les merveilles d'un autre temps. Faulcon était une passerelle entre les différentes attitudes de l'équipe, fluctuant entre ces extrêmes selon la compagnie qu'il partageait. À l'image de Kamélios, à l'image de tous ceux qui vivaient à la Cité d'Acier, Faulcon fluctuait comme une étoile à la dérive ; ses émotions pouvaient virevolter en un instant pour des raisons qui ne s'expliquaient pas seulement par l'effet que ce monde avait sur lui.

Même s'il se réjouissait par avance du bonus qui allait alourdir son maigre portefeuille – peut-être deux ou trois mille crédits, l'unité monétaire de Kamélios, imprimés sur de bons vieux billets en plastique –, Faulcon décida qu'il était encore trop tôt pour affronter le commandant Gulio Ensavlion. D'après le règlement, et afin de respecter la tradition, il aurait dû se rendre immédiatement chez le chef de section pour lui faire le rapport de l'expédition et répondre à ses questions. En pratique, il s'écoulait toujours environ une heure avant le compte rendu, mais Faulcon aurait préféré tenir Ensavlion et ses obsessions bizarres à distance pendant tout un cycle nuit/jour.

Il appela Lena, mais ne reçut aucune réponse ; en vérifiant auprès de l'administration, il découvrit qu'elle avait été convoquée séance tenante dans le bureau d'Ensavlion, où elle se trouvait depuis près d'une heure. En tant que chef d'équipe, il n'était pas surprenant qu'elle soit convoquée en premier et seule, mais cela signifiait aussi que cette mission revêtait plus d'importance qu'à l'habitude. À bien y réfléchir, Faulcon ne voyait rien de tellement particulier dans la mission justifiant que la chef d'équipe soit convoquée seule. Il ne s'agissait que de la découverte d'une énième épave. Quant aux dégâts causés par Kris, il était fort improbable qu'ils pussent valoir des problèmes à Lena.

Se doutant qu'il allait lui aussi être convoqué sous peu, et toujours aussi peu désireux d'affronter Ensavlion, Faulcon appela le dortoir où logeait Kris. Le garçon n'était pas davantage joignable, mais l'un de ses camarades de chambrée laissa entendre qu'il avait pu monter à la tour d'observation, afin de contempler, avant la tombée du soir, la vallée balayée par le vent.

Faulcon quitta donc sa chambre et parcourut le niveau jusqu'à la grande place. Il y avait là des salons spacieux aux couleurs vives, confortables et silencieux hormis un susurrement lointain – l'air

conditionné – et l'écho occasionnel d'une délicieuse musique extraterrestre. Les voix étaient étouffées, même si des haut-parleurs encastrés dans des colonnes d'ivoire et de jade pouvaient discrètement attirer l'attention depuis une certaine distance ; structures purement décoratives, sans aucune fonction de soutènement, les colonnes qui surgissaient du somptueux plancher et s'élevaient vers le plafond invisible servaient à délimiter le territoire de cette zone. Les salons étaient bondés et, dans un coin, assourdie par un écran translucide, une célébration battait son plein, avec moult danses et griseries. Des équipes de réparateurs et d'ingénieurs ainsi que du personnel médical arpentaient les lieux, se hâtant d'un point à l'autre afin de sceller et sécuriser la cité avant la nuit kamélienne. Le tout donnait à la place un petit air d'affolement.

Falcon se fraya un chemin à travers cette confusion et affronta avec résignation le toboggan ascensionnel trônant au centre de la place. Celui-ci l'arracha à la terre ferme – sensation désagréable – et l'emporta cent cinquante mètres au-dessus des salons sur ce qui ne semblait rien de plus qu'un cabestan d'air chaud. Mais il se retrouva brusquement de nouveau sur une surface solide et pénétra sur la plate-forme oscillante qui tenait lieu d'observatoire pour la vallée et les terres environnantes. Disque capable d'accueillir cinq cents personnes, la plate-forme était à cet instant relativement déserte, malgré le changement d'emplacement de la cité. Elle avait cessé de bouger et Falcon longea son allée intérieure, loin des fenêtres en saillie ; il était mal à l'aise dans la lumière éblouissante du soleil, même si aucun rayonnement néfaste ni aucun reflet gênant ne pouvaient l'atteindre ; il avait toutefois passé plusieurs jours sous ce disque aveuglant – jamais rouge dans son passage à travers les cieux, et qui ne révélait son âge qu'à l'aube et au crépuscule – et, sauf en cas de nécessité absolue, il préférerait rester à l'écart de cette sphère incandescente.

Il repéra Kris Dojaan et se hâta de le rejoindre.

Le jeune homme avait passé une courte tunique rouge et un short moulant en jean. Il ne portait pas de chaussures et avait soigneusement noué ses cheveux en arrière en plusieurs anglaises, coiffure à la mode que Falcon avait lui aussi adoptée. Il était appuyé contre les barres de protection qui maintenaient les observateurs à l'écart des épaisses fenêtres légèrement teintées. Les yeux plissés, il contemplait la vallée lointaine sans recourir à l'un des nombreux télescopes.

Lorsque Falcon arriva à sa hauteur, le garçon se retourna et le salua d'un signe de tête, presque comme s'il avait eu conscience de sa présence depuis plusieurs minutes. Falcon remarqua l'amulette extraterrestre, désormais montée sur un fin collier de cuir. La vue de cette amulette, de sa régularité, de son aspect intentionnel, le mit de

nouveau mal à l'aise. Kris effleura la minuscule étoile et sourit, sans détacher ses yeux du visage de Faulcon. Durant un très bref instant, Faulcon eut la sensation d'être en présence d'un enfant malicieux. Kris avait affirmé que l'objet gisait juste à l'intérieur du passage ouvert par son tir irréfléchi. Il l'avait vu, l'avait ramassé, avait été pris de panique et avait couru jusqu'à l'océan, où il était tombé à genoux et était resté, tremblant, pendant plusieurs minutes. Seule l'arrivée de Faulcon, qui le cherchait, avait réussi à le calmer. Mais maintenant que la relique était en sa possession, rien ne pourrait l'en séparer.

Il palpa l'objet presque avec vénération.

« Il est chaud, dit-il. Tiens. Sens-le. Il possède une sorte de mécanisme interne qui chauffe. »

Lorsqu'il tendit l'amulette à Faulcon, celui-ci se surprit à éprouver une certaine répugnance à poser les doigts dessus. Il le fit néanmoins, et un frisson de peur, d'appréhension, le parcourut quand ses terminaisons nerveuses communiquèrent à son cerveau que l'amulette était froide comme la glace ; froide comme la glace.

Après un moment d'hésitation, il ferma son esprit à la voix qui lui enjoignait de se taire et informa Kris de la contradiction sensorielle.

« Froide ? »

Kris, qui avait paru vaguement amusé, resta perplexe une seconde, caressant l'étoile, le regard fixé sur Faulcon, comme s'il lui fallait du temps pour déchiffrer ces quelques mots. Puis il détourna les yeux, vers la surface de Kamélios illuminée par le soir.

« Ça ne devrait pas me surprendre. Tu éprouves déjà de la froideur envers cet endroit. Tu es aussi froid que Lena, aussi froid que toute cette cité. Un truc comme ça, comme ce morceau d'histoire, eh bien... »

Il chercha des mots pour exprimer des idées qui demeuraient confuses.

« Je suis sûr que les trucs comme cette étoile répondent à la chaleur émotionnelle. À un genre d'émerveillement, une sensation de respect et d'amour pour ce monde tel qu'il était autrefois. Peut-être que Lena a raison, peut-être que je perdrai cette sensation, mais si ce bijou est chaud, ça doit vouloir dire que, pour le moment, le monde est de mon côté. Tu comprends, Léo ? »

Faulcon éclata de rire, un rire qui, s'il n'était pas dépourvu d'humour, était également chargé de regrets. Il se mordit la lèvre avant de répondre, choisissant ses mots avec soin.

« Je te comprends autant que je comprends cette planète. Mais tu as tort d'affirmer que je n'ai plus de respect pour cet endroit. De temps à autre mon respect se met en veilleuse, mais dès que tu es dans les parages... »

Kris sourit, et son visage comme ses manières se teintèrent d'une

inquiétante lueur de condescendance lorsqu'il répéta :

« Quand je suis dans les parages... ? »

— Tout redevient comme avant, conclut Faulcon. L'impression d'antiquité. L'impression d'étrangeté. L'excitation.

— Touche l'amulette », l'exhorta Kris.

Faulcon secoua la tête, résigné, tandis qu'il tendait la main et posait deux doigts sur le cristal froid comme la glace. Oui, peut-être y avait-il en effet une trace de chaleur.

Juste après, Faulcon apprit la cause du relatif abandon de cette très populaire plate-forme d'observation : l'une des unités de traversée était sur le point de se séparer de la cité mère, et la tour d'observation, devait être évacuée. L'annonce avait déjà été faite et ceux qui demeuraient obstinément au niveau supérieur étaient maintenant dirigés vers les toboggans par plusieurs agents de la sécurité énervés. Faulcon se hâta avec la petite foule et, lorsqu'ils furent de retour au niveau quatre, il tira Kris par le bras et le conduisit vers le musée.

Là, sur des présentoirs à l'organisation chaotique, s'entassait un échantillon de tous les objets intéressants rejetés par les vents du temps sur le monde de VanderZande, du jouet le plus insignifiant, un objet monté sur roues qui était probablement la réplique d'un transporteur terrestre, jusqu'à la grande énigme en forme de cercueil, longue de cent vingt mètres, scellée de tous côtés, et qui, d'après toutes les sondes utilisées, était remplie d'une collection de petites boîtes de tailles différentes gisant pêle-mêle. Fonction : inconnue, comme presque tout ce que contenait ce musée.

La stupéfaction de Kris Dojaan devant cette débauche de pièces, certains artefacts non humains en particulier, et l'énergie presque puérile qu'il déployait eurent un effet spectaculaire sur Faulcon. Quelque chose le recharga de l'intérieur jusqu'à ce qu'il se rappelle la quasi-hystérie qui avait accompagné sa première visite dans ce bric-à-brac. Il fit même plus que se la rappeler, il la vécut de nouveau. Il guida Kris Dojaan à travers les galeries ; ils firent le tour des vitrines, firent des allées et venues entre les maquettes de la surface planétaire, regardant tout ce qui avait été élucidé jusqu'ici par les gigantesques équipes de géologues et de topographes. Et finalement, presque à bout de souffle, ils arrivèrent à la section biologie.

En silence, pleins de révérence et d'admiration, ils scrutèrent la pièce d'exposition principale, notamment les carcasses préservées de deux créatures ailées et dotée d'une carapace. Celles-ci devaient avoir vécu sur ce monde cinquante millions d'années plus tôt, ou n'étaient pas encore nées et ne l'occuperaient que bien longtemps après que la Cité d'Acier serait tombée en poussière. Emportées à travers le temps, ces deux créatures inintelligentes – à ce que l'on croyait – avaient rapidement péri dans l'horrible atmosphère de Kamélios. L'équipe du

rift avait perdu deux membres dans une bourrasque subséquente tandis que leurs compagnons survivants traînaient les cadavres distordus hors de la vallée profonde.

Le regard toujours fixé sur les yeux énormes et ternes de la plus grande des créatures, Kris dit : « Et on ne sait pas d'où elles viennent ? » Faulcon secoua la tête. Il essayait d'imaginer ces êtres en train de voler au-dessus des riches terres forestières de la Kamélios primitive. Elles paraissaient lourdes, à cause de leur carapace épaisse, et comme revêtues d'une armure, tout en ailes, leur tête jaillissant par en dessous au bout d'un long cou. Il aurait été difficile à ces bêtes d'exécuter des mouvements exagérés – comme le démontrait la vitrine d'à côté – si bien qu'elles devaient planer la majeure partie du temps.

« Le problème, c'est qu'on ne peut pas dater les choses emportées par le temps. Le seul moyen de savoir d'où elles viennent, ou plutôt de quand elles viennent, c'est d'étudier ce qui est rejeté avec elles. Les blocs de pierre, peut-être des pans de roche entiers, la poussière, ce genre de choses. On connaît assez bien l'histoire géologique de cette planète, et on peut parfois faire correspondre un roc arraché par le temps à une formation rocheuse datée et reconnaissable. Comme je le disais, le problème, c'est que la vallée du rift est elle-même un tel chaos, un tel mélange d'ères différentes, que toute tentative de datation tient du jeu de devinette. »

Il y avait d'autres créatures qualifiées d'« éteintes » ; d'apparence insignifiante, il s'agissait pour la plupart de petites créatures ressemblant en gros à un « ressort », munies de plusieurs membres préhensiles et griffus, souvent très modifiées, au niveau de la carapace, notamment dans le cas des créatures ailées. Il y avait aussi des vitrines montrant la faune existante de Kamélios, animaux qui avaient été baptisés aux premières heures de la colonisation : skarls, lièvres-serpents, ziwits, olgoïs et autres gulgaroths géants présentés sous forme d'hologrammes, ce qui n'enlevait rien à leur caractère effrayant. Il y avait trop d'informations sur leur écologie et leurs relations symbiotiques – tout spécialement les étranges relations sexuelles olgoï-gulgaroth – au goût de Kris, trop nerveux et fasciné pour rester longtemps devant une seule vitrine.

En fin de compte, il fut déçu par la présentation des formes de vie anciennes et éteintes (ou épigones, non encore évoluées) de ce monde. Ce qui manquait, bien entendu, c'était une forme de vie manifestement intelligente... Bon sang, où ils les ont mises ?... Rien ?

« Aucune créature pensante ? »

Ils revinrent à la tour, maintenant que l'unité de traversée était partie.

« Il est évident que des créatures intelligentes ont vécu ici... sûrement pendant des milliers d'années.

— C'est évident, répéta Kris avec énervement. Mais où sont-elles ? Quelque part forcément, quelque chose s'est fait rattraper par un vent du temps. »

Ils avaient atteint le toboggan et subi l'éprouvante ascension jusqu'au sommet de la tour. « Sans doute, mais personne n'a jamais découvert une telle créature.

— Ni vu ? Pas de témoignage ? »

Faulcon sourit et jeta un coup d'œil au garçon.

« C'est un sujet controversé. Il y a toujours eu des gens qui prétendent en avoir vu, mais on n'a jamais eu la moindre preuve. Tout le monde aimerait voir un extraterrestre intelligent, si bien qu'il devient très facile pour l'esprit de compenser l'image manquante. On a tout vu ces dernières années, depuis Dieu jusqu'aux poulpes géants ; et d'autres choses moins amusantes. »

Faulcon se tut, peu disposé à révéler de son propre chef ce qu'il savait. Il détestait parler de la pyramide, et de ce qu'il avait vu un an plus tôt. Pourquoi avait-il la bouche sèche, pourquoi le fait qu'Ensavlion refusât de laisser tomber le sujet le dérangeait-il autant ? Il avait souvent du mal à répondre à ces questions.

Kris, toujours aussi curieux, dit :

« Et toi, tu as déjà vu quelque chose ? »

Faulcon sourit et secoua la tête.

« J'ai tout vu, Kris. Dans un an, ce sera aussi ton cas. Je vois des choses dans mes rêves qui devraient me rendre fou. Et certains disent que chaque heure passée sur Kamélios est un rêve.

— Tu n'as donc jamais vu d'extraterrestre vivant, en chair et en os ? »

Faulcon ne put s'empêcher de rire devant l'impatience de Kris.

« Un seul homme sur Kamélios affirme avoir eu ce privilège ; généralement, toute certitude s'estompe avec le temps, mais cet homme...

— Raconte.

— Non. Il s'en chargera lui-même. Ce sera plus drôle si ça vient de lui. »

Kris comprit immédiatement ce que voulait dire Faulcon et sembla favorablement impressionné.

« Tu veux parler du commandant Ensavlion. Ce n'est pas de chance. Les commentaires que j'ai entendus à son sujet ne sont pas très flatteurs. Certains le traitent de fou, d'autres disent qu'il a des hallucinations.

— Il y a un peu des deux », concéda Faulcon tandis qu'ils marchaient vers le bord de la plate-forme, face au rift de Kriakta de plus en plus plongé dans l'obscurité.

« C'est cette vision qui l'a transformé. Mais comme je te l'ai dit, il

te décrira tout dans les détails, j'en suis sûr. Ça lui fait toujours plaisir de discuter avec les nouvelles recrues. »

L'homme potelé qui utilisait le télescope à côté de Faulcon fit brusquement pivoter l'instrument sur son boîtier et s'éloigna de la plate-forme d'observation. Faulcon s'en empara prestement, inséra un disque codé dans la fente et pressa un petit bouton rouge sur le corps du binoculaire.

« Ça dure tant que tu veux, expliqua-t-il à Kris, mais si tu enlèves ton doigt du bouton il faut remettre de l'argent. Oui, je sais... c'est comme dans les vieux films. »

Kris paraissait horrifié de constater qu'il existait encore des systèmes d'observation aussi primitifs.

« Tout est vieillot et malcommode sur Kamélios. Tu le découvriras bien assez tôt. »

Avant de laisser la place à Kris, Faulcon jeta un long regard sur la vallée lointaine, balayant tout le panorama depuis la lourde station d'observation au sommet de la gorge jusqu'à l'éclat distant d'une structure en spirale qui, s'élevant quelques mètres au-dessus du bord des falaises, marquait le virage Rigellan, à partir duquel la vallée s'incurvait au sud.

Tandis qu'il survolait du regard les deux kilomètres qui le séparaient du rift, Kris suivit son regard, les yeux plissés pour s'accommoder à la distance et à l'obscurité grandissante.

« Pourquoi est-ce qu'ils ont refusé de me laisser aller jusqu'au rift ? dit-il. C'est le premier endroit que je voulais voir... »

En guise de réponse, Faulcon fit pivoter le télescope et le dirigea vers un escarpement de roche et d'éboulis pourpre qui semblait presque incompatible avec le paysage environnant brun foncé. « Regarde », dit-il, et tandis que Kris tenait toujours le binoculaire avec perplexité, Faulcon ajouta : « C'était autrefois une station d'observation... On peut encore en distinguer des pans. Elle a disparu entre deux bourrasques... Ce petit rocher à pic est le résultat de mouvements futurs de la croûte planétaire qui déchireront la vallée, avant de l'éroder... Ce bout de rocher est tout ce qui reste. Aller au bord de la vallée, c'est inviter un vent à nous emporter. »

Kris pointa du doigt les centaines de silhouettes sombres qui se déplaçaient au sommet de la vallée, et dont certaines passaient visiblement par-dessus la falaise et descendaient dans les profondeurs qui s'étendaient au-delà.

« Ils portent tous des combinaisons, dit Faulcon. Des combinaisons spécialement conçues pour le rift – on les appelle des combinaisons-R. Tu as déjà revêtu une de ces combinaisons ? »

Il connaissait bien entendu la réponse.

« J'en ai essayé une, dit Kris. Pourquoi ? »

— Parce que ta survie dépend de ces combinaisons spéciales. Et il faut beaucoup d'entraînement pour s'accoutumer à leurs réactions. Tant que tu ne te seras pas entraîné, tu ne seras pas autorisé à l'approcher à moins d'un jet de pierre de ce conduit venteux. Il est hors de question que quiconque y aille sans protection. À moins d'être stupide. Tu n'es pas stupide, dis-moi, Kris ? »

Pour toute réponse, Kris Dojaan se contenta d'un ricanement énervé et méprisant ; mais il garda les yeux rivés au télescope, et Faulcon le vit froncer les sourcils.

« Hors de question que quiconque y aille sans protection, hein ? Et lui alors ? »

Le silence tomba un instant. Faulcon sentit l'émotion qui paralysa Kris. Le garçon se contenta de dire : « Impossible... c'est impossible...

— Bon sang, qu'est-ce que tu regardes ? » Lorsque Kris Dojaan s'écarta du télescope, Faulcon vit des larmes dans ses yeux, une expression d'incompréhension sur son visage.

« C'est impossible... pas si vieux... », annonça-t-il d'un air implorant.

Faulcon avait tenté d'empêcher la machine de s'éteindre tandis que Kris relâchait la pression sur le bouton rouge ; sans succès. Il inséra de nouveau un disque de crédit dans la fente et scruta l'horizon. Après une seconde, il remarqua ce que Kris avait aperçu et ne put se retenir d'éclater de rire.

« Tu n'as rien à craindre, dit-il. C'est notre fantôme.

— Je ne comprends pas. » La voix de Kris était calme, soucieuse.

« Notre fantôme temporel, expliqua Faulcon. Du moins, c'est ce qu'on raconte. Il porte les vestiges d'un uniforme de la Cité d'Acier. La première fois qu'il est apparu, c'était là-bas, près de la vallée... oh, je ne sais pas. Avant que j'arrive. Dix ans peut-être ? Impossible de l'approcher. Soit il se téléporte, soit il existe des terriers secrets qu'il est le seul à connaître – à moins qu'il ne disparaisse dans le temps... Personne ne le dérange, et il ne nous dérange pas. »

Alors même qu'il parlait, Faulcon sentit tout émerveillement mourir dans son affirmation. Une sueur froide le picota tandis qu'à travers les grandes fenêtres il regardait le paysage balayé par le vent, et la silhouette lointaine – impossible à distinguer de la végétation ondulante dans laquelle elle se tapissait – qu'on appelait le fantôme. Personne ne le dérange, et il ne nous dérange pas ; ces paroles semblaient le railler. Un homme qui pouvait voyager à travers le temps ! Mais il ne nous dérange pas. Le rire léger de Faulcon était indéchiffrable. Nous ne le comprenons pas, et sur le monde de VanderZande cela revient à perdre son intérêt ! La froideur lui laboura l'estomac de ses griffes. Il regarda Kris Dojaan, et aurait pu lui faire part de la brusque terreur qu'il éprouvait, de cette lumière soudaine

jetée sur le processus de déshumanisation à l'œuvre, mais Kris parlait, répondant aux paroles que Faulcon avait prononcées quelques secondes plus tôt.

« Il ne vous dérange pas ? Super. Eh bien, laisse-moi te dire une chose, Léo, moi il me dérange. Et c'est vachement dommage qu'il n'ait dérangé personne à Cité d'Acier, parce qu'on aurait pu lui épargner beaucoup de souffrances. »

Stupéfait, mais conscient que Kris fantasmaït ou s'identifiait avec l'antique relique d'humanité tapie près de la vallée profonde, Faulcon se concentra de nouveau sur le fantôme et réévalua cet homme. Il n'avait pas vu l'apparition depuis quelques semaines, et pour être honnête envers Kris Dojaan, lui aussi au début avait été enthousiasmé à l'idée qu'un homme avait apparemment conquis le temps.

Silhouette antique et flétrie, il était difficile de discerner les détails du fantôme temporel dans la lumière faiblissante, mais ses yeux plissés, dissimulés au milieu des rides de sa chair et de ses muscles faciaux contorsionnés, semblaient tout droit dirigés sur Faulcon et sur le télescope qui l'épiait. Il avait le nez aplati, comme écrasé ; il paraissait se contracter comme pour sentir le regard scrutateur de Faulcon, mais son imagination devait lui jouer des tours. Ses cheveux étaient raides, longs, gris cendre – même si certains affirmaient que le fantôme possédait des cheveux d'une teinte différente, plus foncée – et à cette distance semblaient crasseux ; ils volaient dans la brise, en désordre, ébouriffés. En guise d'appareil respiratoire, il semblait porter un masque à gaz délabré qui couvrait la partie inférieure de son visage, retenu par la seule pression de ses lèvres.

Soudain, il se leva. Voûté par l'âge, il se mit à bondir le long du bord de la vallée. Faulcon pouvait maintenant voir qu'il était grand et desséché – on distinguait ses bras squelettiques à travers le tissu élimé de ses vêtements. Lorsqu'il s'accroupit de nouveau, il sembla se replier sur lui-même.

Ses habits n'étaient plus que les vestiges d'un justaucorps, vêtement porté sous les épaisses combinaisons du rift. Il ne distinguait aucun badge nominatif ni aucun insigne.

Cet homme demeurait une énigme, et, enflammé par la jeunesse de Kris Dojaan et l'intérêt que celui-ci portait à tout ce qu'il voyait autour de lui, Faulcon se confronta de nouveau à l'aura de mystère qui émanait du fantôme. Voilà un homme qui ne parlait plus, à qui il n'était plus permis d'avoir le moindre contact avec ses semblables, mais qui, incontestablement, devait avoir autrefois vécu dans la cité. Il avait été emporté par le temps et catapulté quelque part, à une quelconque époque, en un lieu et en un temps où il avait hurlé et n'était pas tout à fait mort... une prison aux murs séculaires, dont le

temps en personne était le geôlier.

Et malgré tout cela, c'était en homme qu'il était revenu !

Impossible de savoir s'il avait disparu du temps de Faulcon, ou de nombreuses générations plus tôt ou plus tard. L'homme ne disait rien, et fuyait toujours lorsqu'on tentait de s'approcher de lui. On ne le voyait que rarement, et il avait le chic pour s'évanouir dans le néant. La croyance selon laquelle il était l'un des naufragés du temps se fondait plus ou moins sur ses brusques apparitions et disparitions, mais il est vrai qu'il pouvait aussi être capable de se téléporter ; sur une poignée de mondes colonisés, ce genre de pouvoir latent était plus prononcé que sur Terre.

Faulcon préférait croire que le fantôme temporel n'était que cela... un voyageur du temps. Il s'était rendu au rift de Kriakta quelques semaines après que le fantôme y avait été vu. Tout le monde avait cessé de travailler, tous les yeux s'étaient tournés sur la vieille silhouette énigmatique, tandis que celle-ci filait le long de la paroi, au pied de la falaise, et se précipitait d'un pan de ruine extraterrestre à un autre. Une légère brise soufflait alors, un vent ordinaire, sans aucun signe qu'il pût souffler de manière concomitante à travers le temps. Mais brusquement le fantôme avait disparu, et tous furent convaincus qu'une bourrasque temporelle l'avait emporté. Une semaine plus tard on l'avait aperçu à l'extrémité sud de la vallée... à plus de trois semaines de marche !

Faulcon avait alors éprouvé une profonde admiration pour cet homme, apparemment capable de chevaucher les vents du temps, de chevaucher le temps lui-même.

Kris réclama l'accès au télescope et Faulcon recula, gardant le doigt sur le bouton. Tandis qu'il scrutait l'horizon, Kris resta un long moment silencieux, mais sa respiration devenait plus bruyante et il commençait à transpirer. Ce faisant, déjà en phase avec la superstition de la Cité d'Acier, il tripotait l'amulette étoilée.

Le sang de Faulcon se figea brutalement ; glacé jusqu'aux os, il se mit à frissonner. Il s'enveloppa le corps de ses bras et fronça les sourcils, secoué par la violence de la sensation, puis de plus en plus inquiet. Il s'éloigna d'un pas de Kris, son regard passant du garçon courbé à la brume de l'horizon et au crépuscule qui bordait le rift de Kriakta. Il savait ce qui se produisait, pas par expérience, mais parce qu'il avait souvent entendu les plus vieux habitants de la Cité d'Acier en parler. Cette sensation soudaine était l'un des tours les plus effrayants que pouvait jouer le monde de VanderZande.

Faulcon voulait crier, mais il garda résolument le silence ; il se sentait malade ; il avait des vertiges, et sous la panique le sang se retirait de son visage. Si Kris avait levé les yeux à ce moment-là, il n'aurait pas manqué de remarquer le masque d'horreur qui tordait les

traits de son collègue. Il aurait posé des questions pertinentes, et Faulcon savait qu'il aurait été incapable de cacher la vérité au garçon.

Kris continua à observer le fantôme, inconscient du malaise de plus en plus intense qu'éprouvait son coéquipier derrière lui. Le jeune homme était encore agité, troublé par ce qu'il voyait, reconnaissant ou identifiant quelque chose chez le lointain personnage, et Faulcon se demanda si Kris commençait progressivement à comprendre pourquoi il ressentait cette impression de familiarité.

Faulcon s'éloigna lentement de son compagnon. Il sentait la raideur de son visage, une certaine amertume (Kris était si jeune, quelle injustice !) et une profonde impression de malaise. Dans l'esprit de Faulcon, cependant, il n'était pas question d'approuver ceux qui à la Cité d'Acier prêchaient pour l'étrangeté du monde ; il y avait toujours eu ceux qui considéraient qu'après quelques semaines passées sur le monde, certains sens se développaient, certaines sensibilités s'affinaient. On prétendait qu'il était possible de prophétiser le moment où la destinée d'un homme se lierait au temps, l'instant exact auquel le sort décidait qu'un homme devait se perdre dans l'Outretemps, même si la prédiction pouvait mettre un ou cinquante ans à se réaliser.

Kris Dojaan était un homme prédestiné, destiné par le monde à être emporté dans la gueule avide des années. Faulcon entendit des pas pressés derrière lui et se rendit compte que le garçon se dépêchait de le rejoindre. Mais il voulait rester seul. Il se sentait très mal à l'aise et une douleur aiguë lui tirait le creux de l'estomac : le stress. D'être dans la même équipe qu'un homme dont on a discerné la mort terrifiante, car une fois l'équipe formée, elle reste formée jusqu'à la fin. Où que Faulcon aille, en dehors de la Cité, Kris irait aussi, ainsi que Lena, et un jour une brise viendrait, et peut-être que lorsqu'elle emporterait Kris à travers le temps elle laisserait derrière elle une petite rafale pour le reste de l'équipe. Le simple fait de porter à ses lèvres le morceau de cuir parcheminé, son amulette, d'éloigner le regard maléfique de la Vieille Dame du Temps était réconfortant.

Il s'arrêta alors et se tourna pour faire face à son collègue. Il ne fut pas surpris de voir des larmes dans les yeux de Kris. Ne sachant pas quoi faire d'autre, il tapota le bras du garçon, puis l'accompagna jusqu'au toboggan. « Tu sais, alors. Tu as compris... » Faulcon sentit rétrospectivement à quel point ces paroles auraient pu être cruelles, car Kris n'avait sûrement pas encore entendu dire avec quelle finesse l'humanité sur Kamélios prenait conscience du temps et de tous ses tours. Ses paroles avaient été aussi froides, aussi irréflechies, aussi fugaces qu'une soudaine brise glaciale.

Il acquiesça d'un mouvement de tête, malheureux, mais cependant résigné, désormais, à ce nouveau savoir. Ils descendirent

aux niveaux inférieurs et entamèrent leur longue marche vers le lieu où le commandant de la section 8 les attendait.

« Je devrais être au moins reconnaissant de l'avoir vu, bien qu'il... », commença Kris. Il s'interrompt, secouant la tête, peut-être afin de masquer ses larmes. Il frappa l'amulette sur sa poitrine. « J'étais tellement sûr de le retrouver, j'étais si euphorique – jamais il ne m'était venu à l'esprit que ce que j'allais retrouver... et merde ! » Il eut alors un rire amer. « Si je suis venu ici, c'est avec l'espoir fou de découvrir ce qui lui était arrivé. Les lettres qu'on a reçues n'étaient pas très détaillées, mais je crois qu'on a tous deviné ce qui était arrivé. Il fallait que quelqu'un vienne et le retrouve. Une nuit, j'ai rêvé de lui, je l'entendais me parler, me dire de le suivre sur Kamélios. On ne s'embarque pas du jour au lendemain pour Kamélios, mais j'ai trouvé un moyen de me faire rapidement accepter, et je suis venu. »

Il braqua un regard inquiet sur Faulcon, qui était troublé par le fait d'avoir mal interprété la détresse de Kris. Il éprouvait aussi une certaine appréhension, car il était conscient du destin du garçon alors que Kris Dojaan lui-même, semblait-il, ne l'était pas. « Léo, il faut que j'aille dans la vallée. Il est vivant quelque part là-bas, et c'est tout ce qui compte. Je suis sûr que c'est lui, et je suis sûr qu'il me reconnaîtra. Il faut que j'aille dans la vallée... » Faulcon le vit trembler, vit son visage en proie au doute. « Et pourtant je n'en ai pas le cœur. En mon for intérieur, je ne veux pas me retrouver face à lui, pas comme ça. Mais il le faut... »

— De qui parles-tu ? » demanda prudemment Faulcon, dont le trouble grandissait à chaque instant. « De ton père ? »

— De mon frère », répondit Kris, comme s'il était surpris que Faulcon émette une supposition différente. « Mon frère aîné, Mark. Il a disparu il y a presque un an.

— Mark Dojaan », dit Faulcon.

Tout devint aussitôt limpide. Un froid glacial l'envahit. Il revit ce nom dans les listes des naufragés du temps. Durant les quelques mois qu'il avait passés sur Kamélios, plus de quarante hommes avaient disparu dans le temps ; conduite imprudente, peut-être, ou les imprédictibles rafales temporelles que redoutaient toutes les stations de surveillance, et qui prenaient à l'improviste les hommes composant leur personnel. Faulcon connaissait par cœur ces quarante noms. Même ivre, il aurait pu les écrire de mémoire. On ne se rappelait jamais les noms de ceux qui avaient disparu avant son arrivée sur Kamélios ; mais on n'oubliait jamais les noms de ceux qui disparaissaient pendant son séjour.

Ainsi, Kris était maintenant convaincu que le fantôme temporel, l'énigme desséchée de la vallée, était Mark, son frère disparu ; Faulcon s'était quant à lui persuadé que le fantôme était Kris Dojaan lui-même,

ce qui expliquait le sentiment de familiarité que le garçon éprouvait vis-à-vis de la silhouette floue. Ces deux opinions, ces deux idées, étaient irraisonnées, déraisonnables, inébranlables. Irrésolu, Faulcon ne savait pas s'il devait ou non partager ses impressions avec le garçon, s'il devait lui parler franchement ou avec tact. Restait l'essentiel : emmener dès que possible Kris au canyon afin qu'il aille à la rencontre de l'homme qu'il prenait pour son frère.

Une autre partie du folklore de la Cité d'Acier précisait qu'un homme sur le point de mourir par un caprice des vents du temps pouvait toujours le sentir, là où les parois de la falaise tombaient à pic vers les terres étrangères en contrebas. Il peut se tenir là et entendre le vent qui va l'emporter. Lorsque Kris Dojaan l'entendrait, il saurait, Faulcon en était sûr. Kris était un homme destiné à disparaître, et peut-être à être retrouvé, créature âgée et desséchée dont les mouvements et l'existence déroutaient et frustraient la sécurité de la Cité d'Acier.

Faulcon voulait être avec son collègue, et cependant il avait peur d'être près de lui. C'était le terrible paradoxe de la Cité d'Acier et des équipes étudiant le Souffle du Temps ; l'ironie terrible de l'amitié sur ce monde étrange.

Au-dessus et entre les six dômes des unités de traversée, le cœur de la cité n'était qu'une immense construction bulbeuse, divisée en vingt-quatre niveaux, chacun d'une superficie supérieure à un demi-kilomètre carré. Chaque niveau était équipé de ses propres salons, de ses illusions d'« espace ouvert », de ses quartiers d'habitation étriés et de ses centres administratifs plus aérés. Des couloirs tortueux reliaient les extrémités de chaque niveau, liaient les niveaux entre eux et connectaient la masse entière de la cité avec les unités de traversée et les vastes sections techniques de la partie avant du cœur. Il était possible depuis la plupart des niveaux de regarder vers l'intérieur comme vers l'extérieur à travers la grande place centrale.

La Cité d'Acier était pleine à craquer, au point que l'atmosphère suscitait souvent la claustrophobie ; seulement cinq pour cent de sa population s'aventurait régulièrement dans le monde extraterrestre. Faulcon n'avait jamais très bien compris ce qui avait attiré ces gens ici, ce qui les poussait à rester et ce qui motivait leur antipathie envers le monde de VanderZande. Et même s'il sentait qu'il serait peut-être important de comprendre la raison de cet engagement massif d'énergie humaine pour une existence apparemment si vaine, il avait depuis longtemps perdu cette curiosité naturelle qui aurait pu le conduire au-devant de gros ennuis psychologiques.

Cela ne signifiait pas que tout le monde sur Kamélios, ou dans la cité, ou parmi les villes néo-coloniales, n'avait aucune raison de rester. Ces communautés étaient d'authentiques implantations à long terme, octroyées par la charte de la Fédération, approvisionnées par les vaisseaux de la Fédération, membres de l'Organisation galactique de la Santé et conformes à la loi galactique. Il n'en était pas de même pour la Cité d'Acier, qui officiellement n'était qu'une « installation militaire », faisant partie de la même Fédération, mais placée sous la responsabilité d'un autre comité terrien pour les affaires interstellaires. À l'intérieur même de la Cité d'Acier, parmi cette population désœuvrée de fonctionnaires et de cuisiniers, d'agents de service et de médecins, de musiciens, d'écrivains et d'amuseurs de toutes sortes, d'ingénieurs de maintenance, de soldats et de membres de l'élite opulente qui avaient dépensé une fortune pour acheter l'ennui de la cité mobile sur le monde de VanderZande, même là il y

avait ceux qui savaient exactement pourquoi ils restaient, ceux dont la vie entière dépendait des bizarreries et des mystères de la planète qui s'étendait au-delà des murs de la cité.

Le commandant Gulio Ensavlion faisait partie de ces rares personnes : les plus maniaques, les plus obsédées, les plus fascinantes. En tant que chef de la section 8, section d'exploration et de surveillance dont Faulcon faisait partie, Ensavlion vivait, ruminait et planifiait les missions dans un vaste bureau semi-circulaire du niveau neuf. Un côté de la pièce était constitué d'une unique fenêtre teintée qui donnait sur les terres séparant la Cité d'Acier du rift de Kriakta. Le mur concave semblait tapissé non d'images agréables ou de couleurs douces et relaxantes, mais de cartes, croquis et diagrammes : cartes avec courbes de niveau, détaillées et précises, au kilomètre carré, des principaux continents de la planète ; photographies satellites du monde ; graphiques météorologiques des courants aériens, de la distribution des cyclones, des régions pluvieuses, des zones soumises aux tremblements de terre. Pittoresque, déroutant, convaincant, l'homme était entouré du monde de VanderZande avec un tel luxe de détails qu'on pouvait douter qu'il finirait jamais l'exploration de ses murs, sans parler du monde réel.

Une carte entre toutes dominait la pièce : une projection aérienne au dix millième de la vallée du rift, de chacun de ses trois cents kilomètres tortueux et énigmatiques. Placée au centre du mur, couvrant plusieurs sections d'un mètre, cette carte sembla d'abord floue à Faulcon jusqu'à ce qu'il se rende compte que chaque panneau était en fait composé de plusieurs vues de la vallée photographiées à différentes heures. Ces vues montraient les effets de chacun des puissants vents du temps qui y avaient soufflé au cours des années passées. Les motifs géométriques réguliers qui enserraient la vallée étaient des ruines, des structures appartenant à d'autres temps et à d'autres êtres. Ensavlion possédait des images et des plans de certaines d'entre elles : l'imposant bâtiment ressemblant à un temple qui était brusquement apparu presque deux ans plus tôt, pour être emporté de nouveau un mois après ; les cubes, les spirales, les dômes et les structures tordues et inesthétiques, creuses et la plupart du temps vides, parfois remplies du genre de fatras dénué de sens que l'on pouvait s'attendre à trouver dans n'importe quel bâtiment – conteneurs, récipients, objets décoratifs, structures de soutènement ainsi qu'une pléthore de breloques incompréhensibles apparemment sans fonction. Le bureau d'Ensavlion était rempli de tels objets, la plupart dans des caisses, certains dans des vitrines. Il avait même des répliques de quelques-unes des ruines les plus élaborées de la vallée.

Tandis que Faulcon, enfin convoqué par le commandant, entrait le premier dans la pièce, les yeux de Kris Dojaan s'illuminèrent. Il était

presque plus excitant de voir un tel fatras dans le bureau d'Ensavlion que d'examiner les vitrines soigneusement étiquetées du musée. C'était comme si la présence de ces objets dans la pièce d'un commandant de section leur conférait une aura d'importance et de mystère.

La porte se referma silencieusement derrière les deux explorateurs. Faulcon se détendit, probablement grâce à l'effet d'un produit chimique relaxant dispersé dans l'air. Il sourit à Lena, assise dans la petite zone d'entrevue d'Ensavlion, loin de l'énorme bureau où celui-ci travaillait. Elle était installée dans un fauteuil rembourré, les jambes allongées, les mains derrière la tête. Elle paraissait morte d'ennui, lasse et irritable à l'extrême. Elle leva une main et salua Faulcon, sans que son visage se déparce jamais de son expression de total épuisement. Ensavlion devait certainement l'avoir interrogée avec beaucoup d'enthousiasme. Les risques du métier.

Kris Dojaan, remarqua Faulcon, n'avait d'yeux que pour le commandant Ensavlion ; il ne fit même pas attention à Lena. Et Faulcon ne fut que modérément étonné qu'Ensavlion lui aussi semble trouver chez le jeune Dojaan un intérêt irrésistible. Tous deux échangèrent un long regard d'intense mélancolie. Soudain, Ensavlion sourit. Kris, qui jusque-là était resté béat d'admiration devant son aîné, hocha rapidement la tête et son visage se durcit. Faulcon crut y déceler un soupçon de colère.

Gulio Ensavlion était un homme impressionnant, pas spécialement grand, mais bien bâti ; ses jambes, en particulier, étaient remarquables par leur musculature, et même si Kris ne pouvait pas encore s'en rendre compte, le physique d'Ensavlion trahissait les heures, voire les jours entiers passés dans une combinaison de rift. Plus vieux que ses visiteurs, Ensavlion paraissait pourtant d'un âge indéterminé. Faulcon lui donnait la soixantaine, sur le déclin, mais avec encore une bonne quarantaine ou cinquantaine d'années de vie active devant lui. Il avait les traits tirés, des rides profondes ; ses cheveux noirs grisonnaient ; attachés en arrière en une petite natte gominée, ils semblaient luire avec une énergie sinistre. Il portait son justaucorps vert, conçu pour servir en toutes occasions, mais surtout destiné à être porté sous les combinaisons blindées. Kris fut certainement stupéfait – et Faulcon simplement impressionné – de n'observer aucun grade ni aucune médaille cousus dessus.

« Bienvenue, messieurs », dit Ensavlion en leur tendant la main. Ses yeux gris, nerveux et hésitants, les fixèrent chacun à leur tour et, bien que souriant, le commandant était visiblement mal à l'aise en leur présence.

« Veuillez me suivre. Mangeons la cerise avant de parler du gâteau. »

Faulcon fit écho au rire creux de Kris par un sourire nerveux. Il

souhaitait ardemment qu'Ensavlion se détende un peu. Mais Ensavlion s'était tellement isolé de la communauté qu'il n'y avait peut-être plus d'espoir de le voir recouvrer une attitude humaine.

Lena se leva tandis qu'ils se regroupaient autour du bureau. Elle s'approcha et serra poliment la main de Faulcon et de Kris, geste dont ils ne s'embarrassaient guère d'habitude. Ensavlion attrapa deux dossiers en plastique rouge, en posa un dans la main tendue de Faulcon et l'autre dans celle de Kris. Il éclata brusquement de rire, les yeux fixés sur Faulcon qui soupesait avidement le gros portefeuille et ses traditionnels crédits en plastique.

« C'est lourd, hein ?

— Généreux », concéda Faulcon, qui se demandait quelle valeur était codée dans chaque bande.

Il aurait été déplacé de vérifier le montant du bonus ici et maintenant ; dans les cinquante ou cent, certainement, et donc cinq ou dix mille u.g. Faulcon ne pouvait pas se résoudre à imaginer un chiffre plus élevé, mais lorsqu'il jeta un coup d'œil à Lena, celle-ci battit des paupières en direction du ciel et fit une moue suggérant qu'elle était comblée.

Ensavlion avait donné à Kris une tape sur l'épaule, geste hésitant mais amical, et lui fit signe de s'asseoir.

« Asseyez-vous, Léo. Lena... monsieur Dojaan. » Il désigna une troisième chaise. Assis derrière le bureau, penché en avant, les mains jointes sur le plan de travail, il regarda les deux hommes puis hocha la tête. « Très bon travail, messieurs. » Puis il s'adressa à Kris Dojaan : « Me donnez-vous la liberté de vous appeler Kris ?

— Bien sûr », répondit Kris, tandis que grimaçait Faulcon : me donnez-vous la liberté !

Ensavlion se détendit pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans la pièce. Il regarda Kris à travers des paupières légèrement plissées.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous. Je suis heureux que vous ayez été affecté à cette section. Bien. Nous avons besoin de jeunes hommes vigoureux, de personnes enthousiastes, motivées... » Il ne précisa jamais de quelles motivations il parlait, mais passa un moment à hocher pensivement la tête et à évaluer le garçon. « Je me souviens de votre frère. C'était un homme bien. Sa perte nous a tous affectés. »

On pouvait deviner, d'après la manière dont Kris mâchonnait ses lèvres et était assis, que celui-ci voulait intervenir sur le sujet du fantôme. Faulcon croisa son regard et secoua imperceptiblement la tête. Kris fronça les sourcils, puis se détendit de nouveau.

« Je sais que vous êtes venu à sa recherche, dit Ensavlion. Je sais que vous avez cette idée à l'esprit. Peut-être le retrouverez-vous. Je ne peux que l'espérer. J'espère que vous le retrouverez, et j'espère...

j'espère que tout se passera bien. »

Faulcon remarqua que Kris et le commandant avaient en commun une certaine sévérité. Il jeta un coup d'œil à Lena qui examinait l'une des cartes de l'autre côté de la pièce ; consciente du regard de Faulcon, elle leva un sourcil interrogateur, mais Faulcon secoua la tête et se détourna.

« Nous avons toujours besoin de nouvelles recrues, annonça Ensavlion, qui viennent d'autres mondes, de mondes lointains. Notre travail ici est important, vital... C'est un travail nécessaire, et il est vrai que... je crois que les jeunes hommes et les jeunes femmes sont porteurs de fraîcheur, d'idées neuves. C'est important si nous voulons un jour... si nous voulons terminer notre mission ici, et découvrir ce que sont ces... ces créatures, ces êtres. Nous avons besoin de toutes les idées que nous pourrions rassembler, de toutes les bonnes idées et de toutes les intuitions, parce qu'ils sont vraiment là, ils sont là-dehors, dans le temps, et nous avons besoin d'eux, et nous savons qu'ils nous observent parfois et qu'ils connaissent notre présence ici, et peut-être que, comme je l'ai déjà dit, peut-être qu'eux aussi ont besoin de nous. » Il éclata soudain de rire, un rire bref. De nouveau sérieux, il contempla ses graphiques et ses diagrammes muraux à l'autre bout de la pièce. « Ils ont besoin de nous, messieurs... et Lena. Je vous prie de m'excuser. Ils ont besoin de nous, et ce besoin d'entraide... eh bien, les autres commandants de section ont tendance à l'oublier. Nous pouvons nous entraider, nous pouvons échanger... des idées, vous comprenez ; nos cultures, nos visions des choses. Il faut les retrouver, et je pense que... je pense que si nous pouvons nous montrer... nous montrer positifs, alors peut-être que nous y gagnerons, progressant ainsi dans notre relation avec la galaxie. »

Il se tut, passa trois doigts sur son front et regarda l'humidité qu'il avait enlevée. Il était gêné, et brusquement dans un état de tension extrême. Kris paraissait horriblement mal à l'aise, et Faulcon compatit à la gêne du garçon, avide de lui apprendre qu'Ensavlion se mettait toujours à transpirer lorsqu'il parlait d'eux, et qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Ensavlion éclata soudain de rire. « Il fait plutôt chaud ! »

Faulcon acquiesça. L'air était en effet suffocant, mais maintenant qu'Ensavlion s'était tu, qu'il s'était débarrassé de son discours routinier, une atmosphère plus détendue s'installait.

Évidemment, Ensavlion savait parfaitement bien que les autres sections, et même la sienne, le considéraient de diverses manières : avec amusement ou avec mépris, avec frustration ou appréhension, et très occasionnellement avec intérêt. Il y avait ceux qui croyaient qu'il avait vu ce qu'il affirmait avoir vu, des créatures voyageant dans le temps venues des jours anciens de ce monde. Mais ses partisans étaient rares.

Voilà un paradoxe à propos duquel Faulcon l'asticotait occasionnellement. Avec une vallée pleine de reliques, et une surface présentant sans cesse à l'esprit inquisiteur des hommes de nouveaux bric-à-brac, de nouveaux débris temporels, il était difficile de comprendre comment les gens pouvaient nier si violemment le passage de ceux qui avaient autrefois vécu là et avaient construit certains de ces objets. Beaucoup se comportaient comme des enfants confrontés à d'étranges jouets, des enfants qui auraient du mal à comprendre les mains et les esprits occupés à construire ces artefacts d'une autre ère. Derrière Ensavlion, à un endroit où le mur était vierge de tout ornement sur une assez grande surface, une lumière se mit à clignoter. Un instant plus tard, sur cette surface vierge, apparut une carte de cette partie du continent qui incluait la vaste mer Palubérienne et les monts Ilmorog, avec leurs forêts denses et leurs gorges profondes. Ensavlion se tourna, saisit une baguette lumineuse et projeta la minuscule flèche sur l'écran en décrivant un large cercle.

« Vous reconnaissez le panorama ? »

Faulcon se surprit à hocher pensivement la tête, mais quelque chose le dérangeait. Il se rendit compte brusquement que la vaste étendue de terre anonyme qui se déployait jusqu'aux contreforts des Ilmorog avait été omise, si bien que l'extrémité de la vallée du rift, la plage occidentale, paraissait bien plus proche de l'océan que dans la réalité. En travers de l'océan, on avait dessiné une énorme flèche aux multiples branches dont le tracé s'incurvait vers le haut et le bas.

« Ceci est une estimation du courant temporel qui a provoqué l'apparition de votre machine. Elle se fonde sur les perturbations de surface et sur un examen plus poussé des fonds marins, maintenant que vous avez attiré notre attention sur l'éventualité d'un vent dans cette zone. Il semble que nous soyons confrontés à un courant bidirectionnel. La machine a pu être apportée par n'importe lequel des deux.

— Y a-t-il d'autres ruines ou d'autres traces sur le fond ? demanda Lena.

— Aucune, répondit Ensavlion. Absolument aucune trace, hormis quelques particularités topographiques étranges. Mais aucun vestige.

— Rien que notre épave », dit Faulcon, qui se rendait subitement compte de l'importance de la découverte.

Normalement, une telle découverte, qui permettait d'estimer un courant temporel proche, était la première d'une série pouvant se chiffrer en centaines ou en milliers, au fur et à mesure que les équipes arpentaient et fouillaient la zone. À cause de l'océan, bien entendu, il faudrait avoir recours à des équipes sous-marines, recrutées parmi les unités qui rampaient le long du rivage, elles-mêmes aidées par les satellites d'observation.

Ensavlion s'était tourné et regardait Faulcon, le visage mi-souriant mi-inquiet. « Pas même votre épave », dit-il. Les trois explorateurs réagirent avec surprise. Faulcon se pencha en avant, Lena secoua la tête, ahurie. « Je ne comprends pas », dit-elle. Ensavlion effleura le petit bouton encastré dans son bureau et la carte du continent disparut, pour être remplacée par une photographie satellite de la côte. Les traces de leurs motos, pratiquement effacées par le sable et le vent, restaient néanmoins visibles. À l'endroit où la machine s'était échouée sur la pente sablonneuse du rivage, il n'y avait plus rien. Faulcon agrippa fermement son portefeuille, se demandant si son association avec celui-ci était ou non en péril. Il contempla l'empreinte en forme de machine dans le sable pendant quelques instants avant de comprendre de quoi il s'agissait. Il se détendit.

« Elle est repartie, alors, dit-il. Elle a dû s'en aller après notre départ. Elle est retournée dans la mer. » Une autre photographie apparut sur l'écran. Celle-là montrait clairement la carcasse, et les marques des trois explorateurs qui s'étaient tant agités autour d'elle. Faulcon se sentait désormais hors de danger. Le bonus supplémentaire était sans aucun doute un cadeau d'Ensavlion pour avoir trouvé quelque chose qui pour une fois fonctionnait.

« Elle est partie entre deux orbites du satellite d'observation, soit une période de trente minutes. Il y a eu un problème avec le géostationnaire lorsqu'il s'est mis en place, le matin de votre départ ; il a fait une autre boucle, et lorsqu'il est revenu en place l'engin était parti. Il n'y a aucune trace, mais le vent a pu les effacer sur la face océane de la crête. L'un de vous a-t-il pénétré dans la machine ? »

Ensavlion pouvait devenir incroyablement bref et confiant lorsqu'il ne cédait pas aux sirènes de ses rencontres avec les extraterrestres.

Faulcon secoua la tête, puis baissa les yeux tandis qu'il attendait la réponse de Kris. Kris, cependant, nia être entré dans l'épave. Faulcon jeta un coup d'œil gêné à Lena qui haussa presque imperceptiblement les épaules. Puis Kris ajouta :

« Mais j'ai peur d'avoir endommagé le flanc de la chose, en essayant de... en essayant de dégager le sable. J'ai mis trop de puissance et j'ai arraché une partie de la coque.

— Vous y avez pénétré ? » Kris répondit par la négative. Il caressa son amulette avec amour.

« J'ai récupéré ceci presque dans les limites de la machine. J'ai dû tendre la main à l'intérieur pour la prendre. »

Ensavlion se redressa, les yeux rivés sur le garçon.

« Il est donc possible que les dégâts que vous avez occasionnés aient déclenché un quelconque mécanisme qui aurait finalement mis la machine en marche. Vous ne croyez pas ?

— Une action à retardement... dix heures plus tard, à cause d'un tir accidentel ? » Kris secoua la tête. « Ça ne me semble pas très plausible. »

Ensavlion contemplait l'amulette. Pour la première fois, il se rendit compte que la régularité de sa forme impliquait une origine artificielle. Et bien entendu, c'était tout ce qu'il restait de l'épave. Il inspira profondément, sélectionna soigneusement ses mots, puis se pencha en avant, les mains jointes devant lui. « Kris, vous êtes nouveau sur ce monde, et nous avons des codes de conduite et des manières de procéder qui peuvent paraître un peu étranges au premier abord. Je pense que Léo vous a mis au courant... vous a tout raconté à ce sujet. Voilà pourquoi vous êtes dans son équipe. Vous avez enfreint un code de conduite par ignorance... Je devrais être en colère contre lui pour vous avoir laissé faire. » Faulcon vit Kris blêmir, mais celui-ci resta calme. « Vous avez choisi un artefact pour charme, et non un éclat. Il est normal de prendre des artefacts pour charme quand il y en a plusieurs. Pas quand il n'y en a qu'un. »

Kris tripota le collier et secoua presque imperceptiblement la tête : « Pas question que tu me l'enlèves. » Ensavlion enchaîna :

« Cependant... une fois qu'un homme a pris son charme, il est trop tard. Celui-ci lui appartient. Remettre cela en question reviendrait à remettre en cause le droit à la vie. Rien ne peut... vous devez comprendre que rien ne sera fait pour vous obliger à nous laisser examiner ce morceau d'histoire. »

Il recommença à transpirer et perdit de sa cohérence au fur et à mesure qu'il s'abandonnait à l'embarras.

Toutefois, Kris avait immédiatement compris où il voulait en venir et semblait impatient de coopérer maintenant qu'il était certain de ne pas perdre son joyau. Kris s'était-il si rapidement laissé prendre au piège des superstitions de ce monde ?

« Mais si je donne mon accord pour qu'on l'étudie..., dit-il, ça ira, n'est-ce pas ? Je récupérerai mon charme ? »

Le commandant acquiesça d'un hochement de tête. « Seriez-vous prêt à coopérer ?

— Oui, bien entendu. »

Kris fit mine de retirer l'amulette ; il paraissait vaguement amusé par toute cette discussion. Ensavlion l'empêcha rapidement de passer le collier par-dessus sa tête.

« Non, non. Ne l'enlevez pas. N'ôtez jamais votre charme, Kris. Portez-le toujours, gardez-le sur vous, laissez-le absorber votre esprit vital, laissez-le vous protéger. Nous allons procéder à un examen in situ. Je ne peux que vous remercier pour votre aide. »

Étrange, songea Faulcon : ces dernières minutes, en dehors de courts moments d'inconfort, Gulio Ensavlion s'était davantage relaxé

que durant tout le temps que Faulcon avait passé sur Kamélios. Il appréciait visiblement le garçon. Il reconnaissait ou réagissait à quelque chose chez Kris Dojaan ; c'était bien pour Kris, et c'était bien pour cette minuscule équipe.

C'était également bien pour la section, car depuis longtemps le millier de personnes qui composaient la section 8 estimaient qu'Ensavlion avait besoin de quelqu'un pour le ramener graduellement, délicatement, mais fermement aux dures réalités de la vie sur ce monde changeant et déconcertant. Peut-être Kris Dojaan y parviendrait-il. Peut-être ce garçon était-il un foyer de chance ambulante.

Ensavlion frappa ses mains, puis les posa à plat sur la table, les yeux rivés sur ses articulations. Tandis qu'il le regardait silencieusement, Faulcon se rendit brusquement compte que le commandant ne semblait pas porter d'amulette. Ça ne lui était jamais venu à l'esprit, mais maintenant qu'il y pensait, il n'avait jamais vu de charme ou de collier sur cet homme. Avant qu'il puisse y réfléchir davantage, Ensavlion dit :

« Revenons au problème qui nous occupe... Est-ce l'effet malencontreux du tir qui a remis la machine en marche, ou y avait-il quelqu'un... ou quelque chose... à bord. Je suppose que nous ne le saurons jamais. Nous n'avons pas réussi à localiser la machine dans l'océan... remarquez, c'est un grand océan, dont le fond est parsemé d'escarpements et strié de profondes crevasses. Elle pourrait se cacher là-dessous. Plus probablement, elle aura été emportée par un nouveau courant temporel. L'océan semble être un lieu d'activité intense, en dépit de ses paisibles ondulations de surface et de ses marées inconséquentes. Messieurs... Lena... » Il se carra sur son siège et son regard dépassa Kris pour se porter sur les cartes murales. « Je crois que nous avons de nouveau rencontré les voyageurs du temps. »

Oh, bon Dieu, pensa Faulcon. Pas son cours magistral. Pitié, pas son cours magistral.

La prière fervente de Faulcon fut entendue et exaucée. Ensavlion se leva et fit signe à Kris de le suivre à l'autre bout de la pièce.

« Venez voir ceci, Kris. Les autres en ont probablement assez de m'entendre parler de ce sujet. Ils peuvent commencer à réfléchir au rapport qu'ils vont devoir rédiger. »

Il traversa la pièce avec Kris et s'arrêta devant la carte schématique de la vallée actuelle. Faulcon l'entendit décrire le rift, désigner les ruines du passé et d'autres que l'on pensait venir du futur, lui montrer les routes des vents du temps, et les ravines et crevasses dans lesquelles les rafales temporelles soufflaient et s'engouffraient presque constamment. Il décrivit ses propres visites dans les bâtiments intéressants et dans les structures moins intéressantes ; il frappa du

doigt les endroits où l'on avait vu d'étranges animaux vivants... Et durant tout ce temps, il tournait autour du lieu auquel il était le plus attaché, le lieu où la pyramide était apparue et avait disparu en un clin d'œil. Mais durant ce clin d'œil, cependant...

Bien que les autres aient vu la structure, seul Gulio Ensavlion avait aperçu à l'intérieur de la machine, par la grande fenêtre asymétrique, les mouvements d'êtres intelligents, les créatures qui avaient autrefois dominé ce monde, qui avaient laissé leurs ruines en abondance et avaient voyagé à travers le temps afin de voir ce qui était survenu après eux... et peut-être le contrôler, dans un but inconnu. Pendant quelques secondes, ils avaient fait halte dans la vallée puis avaient franchi les murs scintillants de leur véhicule, peut-être conscients, tandis qu'ils poursuivaient leur voyage, des yeux humains qui les observaient depuis le sommet de la falaise... et n'étaient pas restés pour échanger des salutations.

Le public d'Ensavlion, réduit à une personne, regardait et écoutait, fasciné, bouche bée, également les yeux écarquillés, imagina Faulcon. Lena vint s'asseoir près de Faulcon et murmura : « Six mille u.g. !

— Six mille ! » Faulcon secoua la tête. Il avait du mal à croire que son rêve le plus fou se réalisait. « Et pour une machine qui a pris le large ! Le vieux doit être cinglé. Plus cinglé que je ne croyais, je veux dire. » Lena rit en silence, puis fit un signe de tête en direction de l'endroit où, sans surprendre quiconque, Ensavlion racontait à Kris dans le détail l'histoire de ce qu'il avait vu, un an plus tôt à peine.

« Nous avons perdu beaucoup d'hommes là-bas, Kris. Des hommes bons, des braves. En cherchant les extraterrestres, en cherchant à entrer en contact avec eux. Certains sont sortis une fois de trop et ne sont jamais revenus. Mais il faut que nous les retrouvions, il faut que nous leur fassions signe de s'arrêter, pour ainsi dire. L'homme a appris à vivre sur cette planète, Kris ; il a appris ce qu'il pouvait en attendre et comment réagir ; rien ne le surprend plus... rien, sauf ce qui se trouve dans la vallée. Le danger y règne, certainement, et pourtant aucun danger n'est trop grand, aucune perte trop lourde pour le but que nous y poursuivons. La vallée, Kris. Y êtes-vous déjà allé ?

— Pas encore. Apparemment, il faut d'abord que je m'entraîne. »

Il y avait un brin d'irritation dans la voix de Kris Dojaan tandis que celle-ci flottait à travers le silence jusqu'à un Faulcon aux aguets. Puis un brusque changement de sujet provoqua un échange de regards gênés entre Faulcon et Lena.

« Commandant... à propos de Mark.

— Mark ?

— Mon frère. Mark Dojaan. Vous savez, l'homme dont la perte a affecté tout le monde. Mark, bon Dieu ! »

Cette colère soudaine troubla Lena Tanoway, qui se tourna pour voir la réaction d'Ensavlion. Comme Faulcon, elle ne lut qu'un embarras guindé sur le visage du commandant.

« Qu'y a-t-il ? Mark était un homme bien.

— Vous me l'avez déjà dit. Mais votre lettre n'était pas très explicite. Vous disiez seulement qu'il était perdu, mort... mais comment, pourquoi ? Qui l'accompagnait, commandant ? Est-il parti avec courage ? Si vous le pensiez mort, pourquoi ne pas avoir dit qu'il n'avait pas souffert ? Vous ne pouvez pas savoir la douleur que cette lettre nous a causée...

— Monsieur Dojaan...

— Non ! Je n'ai pas terminé ! »

Le visage d'Ensavlion était écarlate maintenant, et sa peau luisait de sueur. À la stupeur de Faulcon, il tenait ferme, observait le garçon, observait sa colère et l'encaissait.

« Vous ne nous avez rien dit, rien, sauf qu'il était mort. » Kris se détendit et jeta un coup d'œil à Faulcon. « Mais il n'est pas mort.

— Vraiment ?

— Je sais qu'il est vivant. Mais ce n'est pas là que je voulais en venir. Il m'a fallu des mois pour arriver jusqu'ici, des mois avant de commencer à comprendre pourquoi il n'avait pas réussi à survivre, alors que vous auriez pu jouer franc jeu avec nous dès le début. Mark était fort, intelligent ; c'était un survivant-né. Alors que s'est-il passé, commandant ? Quel problème a-t-il rencontré ? »

Comme s'il prenait subitement conscience de son auditoire supplémentaire, Ensavlion lança un regard à Faulcon. Lui et Lena se levèrent et firent mine de partir. Avec pertinence, car ils allaient devoir soumettre des ébauches de leur rapport d'ici vingt-quatre heures, ce qui impliquait un gros travail d'écriture.

Ensavlion poussa doucement Kris à travers la pièce.

« Kris, je peux comprendre que vous en soyez contrarié. Vraiment. Je vous demande d'excuser la brièveté de ma lettre ; et je vous demande également pardon pour ne pas avoir saisi les informations sur le réseau GHO. Pour être honnête, je dois avouer que la mémoire nous joue des tours... nous perdons tellement d'hommes extraordinaires ici...

— D'accord ! Vous l'avez oublié. Il n'était rien d'autre pour vous qu'un nom et un grade, voilà toute la vérité de l'affaire, pas vrai ? Un disparu anonyme. Même maintenant, vous ne vous souvenez pas de lui – vous venez de consulter son dossier. »

Plein de colère, peu disposé à tolérer plus longtemps les sautes d'humeur de Kris Dojaan, Ensavlion fit taire le garçon d'une remarque cassante et autoritaire. Kris se tut brusquement et Ensavlion dit calmement : « C'en est assez, monsieur Dojaan. C'en est assez. »

Il commençait à prendre un air légèrement confus. Ensavlion se détendit de nouveau, sourit nerveusement tandis qu'il raccompagnait le groupe à la porte. « À mon avis, plus tôt vous irez dans la vallée, mieux ce sera. Entraînez-vous quelques heures dans une combinaison et foncez. Allez chercher votre frère, si vous croyez vraiment qu'il est toujours vivant, et allez chercher les voyageurs. Soyez vigilant, soyez persévérant, soyez prudent... car ils vont et viennent. Ils sont éphémères comme la brise », dit-il, les yeux rivés sur les ténèbres au-delà de la fenêtre.

La porte s'ouvrit en grinçant. L'air frais du couloir éclairé au néon revigora Faulcon. Ensavlion lui serra la main.

« Surveillez le garçon. Parlez-lui, expliquez-lui. Il portera chance à la section 8, même s'il se montre un peu impatient. » Faulcon se força à rire de la fausse jovialité du commandant. « Peut-être sa présence nous permettra-t-elle d'entrevoir les voyageurs. J'attends depuis longtemps, depuis de longs mois. J'ai attendu patiemment ; et maintenant, tout à coup, je sens que nous nous rapprochons du but. Au revoir messieurs. Lena. »

« Tu fais toujours preuve d'autant de tact ? » Lena entra la première dans une cabine d'encaissement de crédits, à peine assez grande pour les accueillir tous les trois.

« Je ne veux pas en parler. » Kris Dojaan regarda Lena mettre en marche le distributeur automatique.

« Cette routine est vraiment stupide », fit remarquer celui-ci tandis que Lena insérait les minces jetons dans la fente appropriée et contemplait, sur l'écran placé devant elle, son compte augmenter proportionnellement.

Elle tapa vigoureusement ses instructions : 20 % à transférer sur son compte personnel de New Triton, 10 % sur son compte fiscal, remboursement automatique de sa note au dôme des rêves. « Nous, on l'aime, cette routine, dit-elle.

— Et comment ! »

Falcon embrassa son portefeuille, empocha les plus petits jetons – en souvenir – et contourna Lena afin d'accéder au distributeur. « Le problème avec le progrès, c'est qu'il oublie que les gens aiment la façon dont ils font les choses. » Il commença à encaisser son bonus. « Si j'étais à ta place, jeune Kris, je mettrais quelques u.g. à gauche pour les mauvais jours.

— Pourquoi ? Je n'en aurai pas besoin. » Renfrogné, abattu. Falcon le dévisagea, puis regarda Lena, qui haussa les épaules. « Je sens qu'on va bien s'amuser ce soir. » Il tapa sur les boutons. « Ensavlion n'est qu'un imbécile.

— Oui. Enfin, il a ses partisans et ses adversaires. Quoi qu'on ait à lui reprocher, il y aura toujours quelqu'un quelque part pour être en désaccord avec toi au point de se montrer violent. Alors, à ta place, je garderais mon ressentiment pour moi. C'est ton tour. »

Un peu plus tard, ils se retrouvèrent devant le distributeur et considérèrent l'agitation régnant dans la Cité d'Acier. Kris, fasciné, regardait en l'air à travers l'immense puits central dans lequel on pouvait apercevoir les différents niveaux ; plusieurs minutes durant, il observa avec délectation les mouvements des hommes et des machines qui longeaient le vaste espace découvert au-dessus de la place. Lena leur proposa d'aller dîner ensemble après la tombée de la nuit, afin de célébrer leur nouvelle chance. Elle n'avait pas encore eu une minute à

elle ; elle se gratta le torse et dans un murmure fit allusion à un voyage de rêve, à la teinture de ses cheveux, à un long bain – Falcon voulait-il l'accompagner ? En était-il sûr ? D'accord, elle n'insisterait pas – et ils pourraient ensuite se retrouver au Star Lounge vers neuf heures, neuf heures trente. Falcon et Kris acceptèrent, alors même qu'ils s'étaient gavés de cochonneries tout l'après-midi, dès qu'ils en avaient eu l'occasion en fait. Falcon expliqua à Kris que le Star Lounge, à cause des tarifs prohibitifs de ses produits exotiques et des frivolités onéreuses qu'il proposait, ne recevait que rarement leur visite. C'était l'endroit le plus alléchant de la Cité d'Acier, du moins en ce qui concernait la nourriture. C'était aussi le moyen le plus facile et le plus rapide qu'avait la cité pour récupérer leur bonus.

Lena s'éclipsa dans la foule ; Falcon regarda, songeur, sa silhouette élancée se mouvoir avec la raideur de l'épuisement, sa longue chevelure d'or teintée de bleu luisant dans l'éclatante lumière artificielle. Il eut un bref pincement au cœur en se rendant compte, maintenant qu'il avait refusé de l'accompagner, qu'elle allait certainement meubler son temps libre avec un autre homme. Leur relation devenait un peu trop distante à son sens.

Il se retourna vers Kris. Les murs protecteurs de la Cité d'Acier étouffaient le malaise qu'il éprouvait en compagnie du garçon. La première frayeur passée, c'est néanmoins avec une certaine appréhension qu'il envisageait le programme d'entraînement auquel il devrait soumettre la nouvelle recrue. « Tu veux rester seul jusqu'au repas ? » demanda Falcon, ne sachant pas comment interpréter le silence de Kris, ni s'il s'imposait à la solitude du garçon.

Kris secoua la tête et déclara plutôt gaiement qu'il voulait se saouler. Tout de suite ? Ou d'abord on se relaxe, et ensuite on se saoule ? Kris réfléchit un instant. Son corps nouveau était voûté tandis qu'il regardait la population s'agiter autour de lui. Peut-être cherchait-il dans son corps et son esprit un début d'intérêt pour le dôme des rêves. Il décida de se contenter de l'ivresse et Falcon l'emmena dans un bar aérien, avec vue sur la vallée enveloppée de ténèbres. Kris se vautra dans le salon calme et reposant, puis regarda s'allumer les lumières du monde tandis que Falcon achetait deux bouteilles d'un liquide vert translucide. Celui-ci expliqua à Kris qu'il s'agissait de baraas, distillation rare comptant parmi les boissons les plus onéreuses de la galaxie. Ils s'imbibèrent avec enthousiasme, même si après un temps ils jugèrent que le baraas serait meilleur parfumé au citron vert.

Durant la soirée, Kris rencontra quelques-unes des connaissances de Falcon et certains de ses collègues de section avec qui il échangea des plaisanteries de plus en plus fumeuses. Il se ragaillardit nettement lorsque Falcon le présenta à Immuk Lee, une fille aux cheveux sombres qui s'assit un moment et but un verre avec eux. C'était une

ancienne petite amie de Faulcon, et Kris était manifestement tombé sous son charme. Descendue de la station biologique de la Cathédrale de Craie, elle restait là jusqu'au lendemain. Elle avait apporté plusieurs spécimens de fluides corporels de gulgaroth qu'elle ferait analyser plus en détail dans les laboratoires de la cité. Pendant trente minutes, Kris Dojaan se découvrit un formidable intérêt pour le sang des carnivores indigènes. Lorsqu'elle les quitta, elle les invita tous les deux à lui rendre visite à la Cathédrale de Craie. Kris la regarda partir, puis, mélancolique et distant, s'affala sur sa chaise. Quand il eut récupéré de cette vague de désir incapacitante, comme il la qualifia lui-même, il se mit à poser des questions, pour la plupart anodines (et à propos d'Immuk), le reste ayant trait à certains aspects de Kamélios qui le rendaient perplexe depuis son arrivée.

Pourquoi, par exemple, Lena parlait-elle de manière si particulière, avec des intonations si mélodieuses ? Faulcon avait depuis longtemps cessé de considérer comme inhabituelle la voix de Lena, malgré son accent marqué, l'accent des coloniaux de New Triton, la planète dont elle était originaire. New Triton était un monde où l'on ne parlait l'interling qu'à contrecœur, la langue majoritaire étant une version primitive de l'interlingua : le français. Elle s'était donc facilement adaptée à la langue galactique, mais n'avait jamais tenté de se débarrasser de l'accent mélodieux et du rythme haché de sa langue maternelle. Faulcon laissa entendre que certains trouvaient ce trait séduisant. Il sembla légèrement troublé lorsque Kris affirma haut et fort que ce n'était pas son cas.

Mais pourquoi, demanda-t-il, portait-elle ses cheveux si longs, comme un homme, avec ces ridicules implants de favoris qui s'incurvaient presque jusqu'à ses joues ? La façon exagérée, quasiment comique, dont il les décrivit les fit rire tous les deux. Mais Faulcon attira l'attention de Kris sur le taux élevé de transplantations pilaires sur les joues et les mentons de la population féminine – certaines étaient portées touffues, d'autres rasées de près. Il fit également comprendre au garçon que son obsession pour le style de Lena tenait essentiellement au fait qu'il la connaissait bien mieux que les centaines d'autres femmes qui habitaient la Cité d'Acier. Faulcon passa un moment à enseigner à Kris les artifices et les goûts variés de la Cité d'Acier, et la manière dont évoluaient, non d'année en année mais presque de semaine en semaine, les attitudes et les modes vestimentaires, les maquillages et les coiffures. Parfois émergeait du chaos de styles et de modes un esthétisme de groupe qui subsistait plus longtemps, puis finissait par constituer un groupe permanent d'hommes et de femmes qui garderaient toujours ce style, car même si les modes changeaient fréquemment, il y avait toujours des groupes minoritaires qui optaient pour un style unique. En ce moment,

expliqua Faulcon tout en étayant son discours d'exemples trouvés dans le bar, la mode féminine exigeait le port des cheveux longs, comme les Terriennes, et les greffes de peau aux poils orange clair ou rouges, afin de créer un contraste intéressant entre les favoris et les teintes vertes ou pourpres de leurs mèches naturelles. Il lui fit remarquer le nombre important d'hommes qui se nattaient les cheveux. Les couleurs naturelles étaient chez eux plus abondantes que les rares mèches argentées, mode désuète qui avait perduré plusieurs mois, un an plus tôt environ. Les poils étaient bien évidemment teints selon les goûts de chacun, et souvent greffés ou arrangés en motifs complexes. Faulcon entrouvrit sa chemise et montra à Kris le dessin que formaient les poils de sa poitrine. Kris éclata de rire, fronça les sourcils et avala rapidement son barbaas, avant de remplir de nouveau son verre, comme si ce stimulant pouvait l'immuniser contre les coutumes bizarres de la Cité d'Acier. Il avait vécu sur Automne d'Oster à l'abri de toutes ces influences. Il fut heureux d'entendre Faulcon lui apprendre que, contrairement à d'autres colonies civilisées où les transplantations vocales et pigmentaires étaient courantes, ces arts corporels extrêmes étaient mal vus sur le monde de VanderZande.

Petit à petit, Kris ramena la conversation sur la grande vallée et ses ruines, en particulier sa ruine humaine, le fantôme. Le sentiment d'urgence qu'il éprouvait à se rendre au bord du canyon, en quête de cette silhouette fugace tapie dans un paysage jonché de vestiges, se rappela à son bon souvenir. Il jeta un coup d'œil à Faulcon. Pourrait-il sortir le lendemain ? Faulcon, inquiet pour le garçon et conscient des lois de la Cité d'Acier, secoua la tête.

« J'ai bien peur que non. Il te faudra plusieurs jours d'entraînement... Il ne suffit pas d'enfiler une combinaison du rift et de partir le cœur léger. En plus, les lois de la cité sont très claires à ce propos ; on a eu beaucoup de mal à obtenir l'autorisation de t'emmener en mission dans les Ilmoroq, alors que tu venais d'arriver. Mais ça ne veut pas dire qu'on sous-estime les dangers de la vallée. »

Kris eut d'abord l'air penaud, puis la colère sembla l'envahir.

« Pourtant, le commandant Ensavlion a dit que je devais sortir dès que possible.

— Ce qui signifie pas avant trois jours au moins. Deux si tu travailles vraiment dur.

— Ensavlion a très nettement laissé entendre que je devais aller dans la vallée aujourd'hui ! Ce soir ! »

En un coup d'œil, Faulcon comprit que cet impétueux garçon mentait. De plus, il n'avait remarqué aucune insinuation de ce genre, même s'il avait en effet entendu Ensavlion encourager Kris à s'entraîner rapidement afin de devenir membre de l'équipe à part entière.

« C'est la Cité d'Acier qui aura le dernier mot, pas Ensavlion. »

Afin d'orienter la conversation sur un autre sujet et d'apaiser la tension, Faulcon raconta à Kris quelques anecdotes sur l'équipe qu'il venait de rejoindre.

Lorsque Faulcon était arrivé sur le monde de VanderZande, Lena était déjà là depuis un an. Il était venu avec plus d'une centaine de nouvelles recrues. Très grossière erreur tactique de sa part, car cela signifiait qu'il serait affecté à une grande équipe inexpérimentée, dirigée par un vétéran blasé des merveilles de Kamélios. Il lui avait fallu patienter tout un mois avant d'effectuer son premier circuit dans la vallée, et deux mois de plus avant que l'équipe fût enfin autorisée à descendre sur les pentes inférieures du rift jonchées de débris. À partir de ce moment, et pendant quelques semaines, il avait travaillé avec les neuf autres hommes de l'équipe d'Ensavlion, qui à l'époque commandait la section 3. C'est à sa propre demande, et contre l'avis de Lena, qu'il avait ensuite été transféré à la section 8, dans l'équipe dirigée par Rick Kabazard, lui-même secondé par Lena. La coïncidence a voulu qu'Ensavlion soit transféré au même moment.

La plupart de leurs expéditions dans cette entaille de la croûte avaient pour but d'explorer les « bateaux creux », surnom que la cité donnait à tout bâtiment ou toute structure munis d'une ouverture sombre de la taille d'une combinaison-R.

« La majeure partie de ce travail, dit-il à Kris, consistait à marcher ou ramper dans des couloirs étroits et obscurs, d'un bout à l'autre de ces carcasses, ou parfois jusqu'à un cul-de-sac qui obligeait l'équipe frustrée à faire demi-tour et à revenir sur ses pas. Lorsque les passages étaient trop exigus, c'était généralement au second de retirer sa combinaison-R et de s'y faufiler nu comme un ver. »

Les bonus pour ce genre de travail étaient rares, et Faulcon, tout comme Lena, avait commencé à s'impatienter. En fait, ce qui leur arrivait était parfaitement normal, et le sentiment d'appartenir à une équipe malchanceuse était partagé par quasiment tous les membres de la section 8. Et puis, une vingtaine de jours plus tôt, une bourrasque temporelle avait rejeté plusieurs structures oblongues, empilées au hasard de manière chaotique, que l'on prit d'abord pour des formations cristallines n'ayant qu'un intérêt purement géologique. Accompagnés d'un géologue de la section 14, ils avaient tous les trois « couru le rift », descendant dans le canyon à bonne distance de l'objet de leur exploration avant de progresser vers celui-ci, suffisamment éloignés les uns des autres afin d'éviter les désagréments des tourbillons de vent et de temps qui avaient arraché ces artefacts de leur passé ou de leur futur. Les cristaux d'obsidienne mesuraient environ cent vingt mètres de long sur douze de large. Ils étaient empilés par trois, si bien qu'ils dominaient largement l'équipe. Il

sembla immédiatement évident que les creux qui parsemaient ces surfaces lisses étaient artificiels, et qu'en dessous de ces creux, là où les faces juxtaposées n'étaient pas toujours alignées, se dissimulaient des manettes, des boutons et des panneaux. Kabazard et le géologue découvrirent un passage à ras de terre, là où la bourrasque n'avait que partiellement emporté l'objet depuis son temps d'origine ; l'arrière de la structure était en partie déchiqueté, exposant d'épaisses parois cristallines. Le passage était bien trop étroit pour les deux hommes vêtus de leur combinaison-R. Ils étaient néanmoins entrés, malgré les protestations de Lena qui, puisqu'il ne s'agissait pas d'une formation géologique, réclamait le droit d'y pénétrer à la place de l'homme de la section 14. De guerre lasse, elle avait poursuivi en compagnie de Faulcon l'exploration des parties externes de ces formations que les satellites d'observation et les stations placées sur le bord du canyon ne pouvaient distinguer.

La bourrasque souffla de nouveau, tourbillon grandissant d'air et de poussière, effacement vertigineux des contours, arc-en-ciel de couleurs autour d'un moyeu d'un noir total, annonçant l'ouverture d'un portail temporel. Faulcon n'oublierait jamais les hurlements de Kabazard lorsque les premiers remous avaient arraché une partie de la structure, ainsi qu'une partie de son corps. Sa combinaison obéissant à l'instinct qui le poussait à fuir, Faulcon se trouvait déjà à des centaines de mètres de là. Lorsqu'il reprit complètement le contrôle des servomécanismes cérébraux, il fut capable de se tourner pour voir l'énigme d'obsidienne de nouveau avalée par le temps, mais en deux bouchées, comme si elle avait été trop volumineuse pour être ingérée d'un seul coup. Durant ce terrible laps de temps, alors que le tourbillon faisait demi-tour avant de revenir à la charge, il aperçut la silhouette sanguinolente de Kabazard, prise en étau dans le dédale de tunnels qui s'enfonçaient dans la structure, le flanc droit arraché, sa combinaison animée de soubresauts spasmodiques tandis qu'elle tentait vainement de démarrer. Une seconde plus tard, il disparut. Entre-temps, les combinaisons-R de Lena et de Faulcon avaient emmené leurs hôtes hors de portée de la zone dangereuse.

« Nous ne le savions pas, dit-il à un Kris silencieux et attentif, mais Ensavlion venait d'accepter ton dossier de candidature et t'avait affecté à la section 8 ; tu étais déjà en route, évidemment.

— Je ne comprends pas... je ne comprends pas le rapport. » Faulcon sourit.

« C'est grâce à ta chance ! Ta chance ! Elle avait franchi l'espace et m'avait enveloppé de ses bras. C'est Lena qui aurait dû entrer dans cet objet, tandis que le géologue aurait dû attendre dehors. En toute justice, c'est Rick Kabazard et Lena qui auraient dû mourir. Et sur ce monde nous avons des lois spéciales, comme Ensavlion a essayé de te

l'expliquer. Si deux membres d'une équipe de trois personnes sont avalés par le temps, alors... » Il se tut, mais Kris avait compris.

« Cette troisième personne doit aussi disparaître ; elle doit se sacrifier. » Faulcon acquiesça.

« C'est une tradition qui s'est développée sur plusieurs générations ; c'est la règle du jeu, un code, un code sacré.

— Mais ce n'est pas humain ! C'est stupide !

— C'est ce monde qui est inhumain, Kris. C'est un monde rude qui nécessite des lois rudes.

— Je n'ai pas dit inhumain, j'ai dit que ce n'était pas humain. Il ne sied pas à l'homme d'accepter un sacrifice pareil. C'est mal.

— C'est ce monde tout entier qui est mauvais, Kris. Le monde change constamment et, en même temps qu'il change, il change les hommes. Si tu passes suffisamment de temps ici, ton corps et ton esprit vont se tordre et se déchirer jusqu'à ce que tu aies parfois l'impression de marcher en étant assis et d'être éveillé en dormant. À moins de combattre cet état de fait, comme nous l'avons tous combattu. Résiste, résiste au changement, résiste jusqu'à ce que tu aies envie de hurler. Nous nous sommes adaptés à Kamélios, tous autant que nous sommes, tous les survivants. Nous avons compris notre relation avec le monde de VanderZande, et nous l'avons maîtrisée. Les changements sont superficiels, Kris – ils ne pénètrent pas profondément. Comme l'a dit Ensavlion, nous avons appris à vivre ici, nous savons à quoi nous attendre, nous savons comment réagir. Nous pouvons maintenant nous occuper d'explorer l'étrange. »

Échauffé et légèrement étourdi par le baraa, Faulcon éprouvait une certaine fierté à être sur ce monde. Kris Dojaan l'observait attentivement, peut-être à la recherche de quelque tic facial qui ferait mentir ses paroles.

« Donc, dit-il, l'homme n'a rien à craindre de Kamélios, ni du temps ni des ruines.

— La peur des vents du temps est viscérale. Ils sont dangereux. Il ne faut pas prendre le danger à la légère. J'ai peur du Souffle du Temps, j'ai peur d'être emporté – et j'agis avec prudence, avec respect. J'agis de même avec une arme chargée, les gulgaroths et tout ce qui recèle un quelconque danger ; surtout avec le vent. Personne ne veut être emporté par le temps. »

Kris baissa les yeux et fit tourbillonner le liquide dans son verre.

« Personne ? dit-il. Il doit bien y avoir quelques aventuriers, des hommes suffisamment désabusés par notre monde pour lui dire adieu et partir vers d'autres âges.

— On pourrait le croire, dit Faulcon. Je me rappelle y avoir cru moi aussi. Je pense. Pour être honnête, j'ai du mal à m'en souvenir, mais cette idée me paraît vraiment risible maintenant. Et terrifiante. Il

faudrait être littéralement cinglé pour risquer d'être emporté... Les traces animales que nous découvrons dans la vallée et dans les autres endroits où soufflent les vents suffisent à nous apprendre que l'atmosphère kamélienne s'est beaucoup modifiée au cours du temps. Il faudrait être fou.

— Ou obsédé ? »

Kris dévisageait son coéquipier, ses traits d'adolescent tendus, presque angoissés, pensa Faulcon. Est-ce qu'il voulait parler d'Ensavlion ?

« Le commandant Ensavlion ne prendrait pas un tel risque, dit-il. Il est obsédé par ses extraterrestres, soit, mais c'est ici et maintenant qu'il veut les voir ; il veut les inviter à boire un verre et à dîner à la Cité d'Acier. Il recherche la gloire, et on ne gagne aucune gloire quand on est coincé un million d'années dans le passé, ou quand on est incrusté dans une roche sédimentaire des premiers âges, quand il ne reste de soi qu'un masque dont la lueur est progressivement révélée par l'érosion. J'ai déjà vu un corps dans cet état, Kris. Il se trouve au bout de la vallée, et il est là-bas depuis longtemps. Je peux t'assurer qu'un seul regard jeté à ce « fossile » suffit à dissuader quiconque de se mettre sur le chemin d'une rafale ; c'est le témoin que les vents du temps sont des vents de mort... lorsqu'ils nous emportent, on meurt. Oublie tes espoirs romantiques. Moi, je ne pourrai jamais oublier Kabazard. » Faulcon hésita, conscient d'avoir haussé le ton et de s'être mis à bredouiller. « Revenons à Ensavlion, dit-il. Il croit aux voyageurs, aux voyageurs temporels extraterrestres. Pourquoi risquer la mort dans l'inconnu si ces voyageurs peuvent nous apprendre tout ce que nous voulons savoir ? C'est l'idéal. Voilà pourquoi Ensavlion n'est pas le seul à y croire. »

Puis ce fut le silence. Un silence songeur, en dépit de la rumeur des conversations et des tintements de verre qui provenaient du bar. Faulcon pensait à Mark Dojaan. Était-ce le frère de Kris qui émergeait de la paroi de la vallée sous l'action érosive de la pluie et du vent ordinaire ? Très peu probable. Et ce n'était pas non plus Mark qui arpentait mystérieusement le canyon, Faulcon en était également sûr. Lorsque Kris s'en rendrait compte lui aussi, quelle serait l'étape suivante ? Faulcon était quasiment convaincu que ce serait une étape sur le chemin d'un vent, un suicide volontaire avec l'espoir que ce ne serait pas un suicide, mais plutôt une mission de sauvetage.

Bien évidemment, ce ne serait pas le cas. Cela ne pouvait pas être le cas.

« Comment peux-tu savoir, demanda Kris calmement, que des centaines d'hommes et de femmes, de gens entraînés, de gens totalement conscients des dangers et certains d'être perdus à jamais, comment peux-tu savoir qu'ils ne sont pas des centaines à se rendre

dans la vallée chaque nuit pour s'enfuir dans l'Outretemps ? »

C'était une pensée dérangeante, et Faulcon sentit les poils de sa nuque se hérissier tandis qu'il essayait d'imaginer de telles équipées s'enfuir dans la nuit, descendre les parois du canyon puis, une à une, attraper avec joie rafales et bourrasques, s'évanouir dans les airs, certaines à moitié déchiquetées, des membres arrachés, leurs vêtements protecteurs déchirés. Lui-même était déjà sorti la nuit, mais il n'avait jamais vu ce genre de rassemblement. Personne à la Cité d'Acier ne parlait de tels événements. Mais la vallée faisait des centaines de kilomètres de long, et des stations s'échelonnaient sur son bord tous les trente kilomètres, des stations assez grandes pour abriter une population nombreuse, si cette population se contentait d'y passer. Et certaines disposaient de terrains d'atterrissage pour les navettes cargo des vaisseaux d'approvisionnement placés en orbite.

« Je donne ma langue au chat, dit-il. Quelle est la réponse ? » Kris éclata de rire.

« La réponse, c'est que tu n'en sais rien. Tu ne peux pas le savoir. Personne dans cet enfer d'acier ne sait rien de ce qui se passe vraiment sur le monde de VanderZande. Vous vous levez, vous sortez, vous gagnez un bonus, vous vous saoulez, vous baisez, vous allez vous coucher... vous dormez. Pendant la nuit, le monde pourrait s'arrêter de tourner, faire un saut périlleux et cracher une centaine d'explorateurs dans l'ère cambrienne, le matin venu, Léo Faulcon penserait toujours à gagner de l'argent avec ses artefacts, à survivre un jour de plus, et à son menu du petit déjeuner. »

Faulcon se versa un autre verre et se demanda ce qui se profilait à l'horizon – hystérie, mépris, colère ? Il était difficile de jauger un homme qu'il ne connaissait sans masque que depuis quelques heures.

« Je suis désolé que tu sois en colère, dit-il, mais les choses sont ainsi faites. Je ne crois pas à tes missions au clair de lune, parce que je ne crois pas que la Cité d'Acier nous cache quoi que ce soit. On entend parler de tout ce qui se produit.

— Et puis on oublie tout, pas vrai ?

— C'est possible », concéda Faulcon avec douceur. Il s'enfonça dans son siège et fixa le garçon.

Kris avait le visage blême, les lèvres pincées. Faulcon comprit que le chagrin qu'il avait ressenti lors de la perte de son frère refaisait surface, un chagrin désormais tempéré par le désespoir... et oui, peut-être un peu de mépris pour l'attitude mercenaire et complaisante de Faulcon.

« C'est possible, répéta ce dernier, mais le fait est qu'on n'a rien entendu de ce genre. Il y a des équipes de trois hommes, de huit hommes, des explorateurs solitaires, des sections entières spécialisées dans les communications, la géologie et la chimie. On a même créé

une section pour ce premier contact tant espéré. Mais il n'y a pas de section pour le voyage dans le temps. Je pourrais justifier la présence de chaque pièce, chaque niveau, chaque section, chaque commandant, chaque homme, femme et enfant de la Cité d'Acier et de ses environs. Je pourrais aborder n'importe qui et lui demander ce qu'il fait sur ce monde, et sa réponse s'inscrirait dans la routine de l'existence. Kamélios n'est pas la dernière grande frontière, Kris. Il n'y a pas de pionnier ici pas de chariot couvert roulant vers le voile brumeux des années pour recoloniser les terres incultes de jadis... » Il partagea brièvement le sourire de Kris pour son morceau de prose. « ... Cette planète est une anomalie. Les gens ici contrôlent cette anomalie. Certains essaient de la comprendre. La Terre attend leurs découvertes avec intérêt, mais rarement avec impatience. »

Kris Dojaan secoua la tête, comme s'il éprouvait de la compassion pour l'étroitesse d'esprit de Faulcon.

« Je pense qu'il y a quelque chose ici, à la Cité d'Acier ou dans les environs, qui aveugle les gens comme toi. J'espère que ça ne m'arrivera jamais. De toute façon, je ne resterai pas assez longtemps pour ça. »

Faulcon attendit silencieusement en regardant son collègue. « Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que lorsque j'aurai trouvé Mark, je rentrerai chez moi. Ce vieillard frêle là-dehors... c'est Mark... Ce n'est peut-être plus le frère dont je me souviens, mais c'est Mark, et je suis venu pour le ramener chez nous. Pour le retrouver et le ramener, parce que c'est ce que veut ma famille, c'est ce que je veux, et c'est ce que Mark nous a dit avant de partir. Il nous a demandé d'aller le chercher si quelque chose tournait mal, et quand les choses ont mal tourné il m'a appelé et m'a répété sa prière. » Il aperçut l'expression narquoise de Faulcon et haussa les épaules. « Mon frère et moi, on est en contact... c'est une forme de télépathie. Quand on était enfants, on jouait aux échecs, séparés d'une demi-circonférence planétaire... on a vécu comme ça pendant un moment, quand nos parents ont divorcé. J'ai toujours su quelle pièce il voulait déplacer, et inversement. On n'est pas jumeaux, on est juste télépathes. Je l'ai entendu, Léo. Je ne m'attends pas à ce que tu me croies, mais crois au moins que je pense l'entendre... Il a communiqué avec moi, il m'a appelé. Et j'ai parcouru un long chemin, j'ai pratiquement renoncé à ma vie pour le ramener.

— Un frère, c'est donc si important ? » demanda Faulcon calmement. Les yeux de Kris s'emplirent de larmes.

« Tu parles que c'est important. »

Que faire ? Que dire ? pensa Faulcon. Cet homme a le droit de se méfier de mes motivations, de me mépriser. Mais que lui dire pour le convaincre de son imprudence ? Kris Dojaan avait tendu la main et

vidait le baraas dans le verre de Faulcon. Il eut un petit sourire, presque honteux.

« Je suis désolé, Léo. J'ai eu tort de passer mes nerfs sur toi. Tu n'y es pour rien. Je dessoûle trop vite. Commandons une autre bouteille – elle est bonne cette gnôle. »

Cependant, avant qu'il ait le temps de se tourner pour attirer l'attention d'un serveur, Faulcon dit :

« Ce n'est pas ton frère qui est là-bas, Kris. Ce n'est pas Mark.

— Tu l'as déjà laissé entendre. » Kris n'était pas hostile. Seulement calme, songeur. « Si ce n'est pas Mark, alors qui est-ce ? »

Faulcon buta sur les mots. Il ne voulait pas contrarier le garçon, ne voulait pas gâcher les réjouissances de la soirée ; il savait que Kris ferait probablement fi de sa vérité, mais il craignait aussi que le garçon méprise, peut-être avec agressivité, ce qu'il pourrait considérer comme des illusions. Avant d'avoir pu mettre des mots sur ce qu'il devait révéler à Kris, ce dernier déclara :

« C'est Mark. Je sais que c'est lui. Mark avait l'instinct de survie en lui. C'était un gagneur, un gagneur-né. Parfois il me mettait hors de moi... jalousie, envie, appelle ça comme tu veux. Mais les autres se nourrissaient de sa force. On parle de chance, on dit que je sème la chance à tout va ; lorsque Mark était dans les parages, même au service national, tout allait comme sur des roulettes ; il était toujours sûr de lui, Léo. Il faisait de la vie un défi, et ça l'a rendu riche. Si quelqu'un devait revenir d'Outretemps, ce serait Mark. Mark était comme ça. C'était un gagneur, Léo, un survivant et un gagneur absolu. » Il sourit. « Voilà pourquoi j'ai l'intuition que c'est Mark... il est revenu, Léo. Il était perdu et il est revenu. Il a communiqué avec moi... par le pouvoir de l'esprit. Son esprit m'a retrouvé par-delà les années-lumière.

— Il te parle en ce moment ? » demanda Faulcon. Sa voix éteinte témoignait suffisamment de son cynisme pour assombrir le visage de Kris.

La remarque toucha au but. Faulcon enchaîna rapidement, conscient que ce serait maintenant ou jamais. Il était prêt à réagir à tous les arguments de Kris Dojaan, si nombreux fussent-ils.

« Kris, ce n'est pas ton frère qui est là-bas, c'est toi. Toi. Kris Dojaan, le jeune homme de vingt ans qui, dans quelques semaines ou dans quelques années, sera emporté par les vents et se débrouillera pour revenir. Le fantôme du temps, c'est toi. »

Kris resta un instant abasourdi, puis il éclata brusquement de rire.

« Moi ? Moi ? Oh, allons, Léo, allons ! C'est absurde et tu le sais très bien. Tu ne crois pas que j'aurais pu sentir ma présence...

— Tu sens la présence de ton frère, dit Faulcon sèchement. Mais cette sensation est quelque chose de personnel, et tu lui trouves une

explication logique en y reconnaissant ton frère.

— Je n'y crois pas. De toute façon, comment peux-tu être si sûr qu'il s'agit de moi ? Qu'est-ce qui te permet d'affirmer quoi que ce soit ? Mark et moi, on est unis par une sorte d'empathie, et même si je ne considère pas cela comme un pouvoir psychique, c'est assez puissant pour... tu m'as compris, c'est une affinité. Voilà ce que je veux dire, une affinité, une affinité spirituelle entre nous...

— De la télépathie.

— Exact, c'est le nom qu'on lui donne. Elle utilise un autre biais que les sens. Mais toi, qu'est-ce qui te permet d'affirmer avec tant d'aplomb que c'est moi, et pas Mark, ou même toi ? »

Sous le coup de la frustration, Faulcon faillit hurler. Il posa son verre sur la table, jeta un coup d'œil coupable autour de lui en se rendant compte que la scène de Kris avait fait tomber un silence gêné dans cette partie du bar. Petit à petit, les têtes se détournèrent, les conversations reprirent, et Faulcon eut face à lui le visage agressif d'un Kris triomphant. Le garçon était visiblement ivre. Il commençait aussi à s'énerver, à se sentir très affecté. Faulcon ne voulait pas entamer de discussion sérieuse dans de telles conditions, mais il n'avait pas tellement le choix.

« Écoute, Kris. D'un côté tu prétends pouvoir communiquer par empathie, et par ailleurs tu nies ce pouvoir. Si tu peux croire qu'il existe une affinité entre deux frères qui vivent à des années-lumière de distance, pourquoi ne pas croire aussi à l'existence de pouvoirs extrasensoriels sur un monde comme celui-ci, qu'on a baptisé Kamélios, réfléchis-y... Le caméléon, celui qui change sans cesse, un monde où rien ne reste identique à lui-même. Ça vaut aussi pour les gens. Je suis arrivé ici obtus et borné, d'un point de vue sensoriel du moins. En un an, mes sens se sont aiguisés. J'entends mieux, je vois mieux, j'ai un meilleur odorat même si dehors je porte un masque, et je ressens mieux les choses. Tout le monde ici peut le faire. Non, ce n'est pas vrai. Pas tout le monde, peut-être pas même la moitié de la population. Mais il y a tant de gens qui en font l'expérience qu'on peut parler de phénomène. On développe des sens particuliers. Allons, Kris, ça arrive dans toutes les colonies de la galaxie. Les mondes possèdent des auras, des auras qui imposent différentes contraintes ou différents épanouissements psychologiques aux populations étrangères.

— Je connais ce phénomène, dit Kris d'un air irrité. Le Retour, le voile, tout ça. »

Faulcon n'avait plus pensé au Retour depuis longtemps, mais l'espace d'un instant il l'éprouva de nouveau dans toute son acuité, poignant, nostalgique, désespéré – les champs, les cités, l'odeur de l'humus, l'aura de la Terre : le voile terrien à l'intérieur duquel l'homme avait évolué, l'aura du monde qui s'était si profondément

mêlé aux cellules et à la substance du corps animal. Elle avait marqué l'humanité pour l'attacher à un monde unique, et lorsque celle-ci avait quitté son monde, le lien du voile ne s'était brisé qu'avec difficulté – il tirait le cœur et l'esprit, et il pouvait briser l'âme ; ce lien pouvait détruire, et cependant il pouvait lui-même être détruit. Le Retour. La nostalgie. La voix de la Terre, qui allait en s'affaiblissant, mais qui demeurait toujours présente.

« Tout ça, répéta calmement Faulcon. C'est vrai. Comment je sais que c'est toi qui es là-bas ? J'ai ressenti une forte impression de familiarité. Je l'ai sentie brusquement, elle m'a fait mal. Une petite voix dans ma tête m'a dit que tu étais condamné. Je suis désolé d'être si brutal, mais l'un des phénomènes de ce monde permet de communiquer à certaines personnes de son entourage que l'on est "choisi" par les vents, que le destin a décidé de nous perdre dans le temps. Je suis sérieux, Kris. Même si je ne peux pas t'expliquer, tout ce que je peux dire, c'est que si tu restes ici assez longtemps, toi aussi tu le sentiras. »

Kris regarda Faulcon, sans expression, mais visiblement attentif. « Si j'ai bien compris, Léo... subitement, il y a quelques heures, tu as senti qu'un beau jour j'allais basculer dans l'Outretemps ?

— Et comme par coïncidence, toi aussi tu as éprouvé une certaine familiarité envers ce fantôme... Ça confirme mon hypothèse.

— Alors j'aimerais savoir pourquoi tu n'as pas ressenti ce qui allait arriver à Kabazard ? Ton ancien chef.

— Rick Kabazard. Oui, c'est une bonne question, une question que je me suis posée... mais pas longtemps. Le destin d'un homme condamné tel que Kabazard ne rayonne pas ; je me suis peut-être mal exprimé. À un certain moment, notre existence prend un virage, elle se lie à Kamélios. C'est à cet instant que l'on peut "sentir" son destin. Avec Kabazard c'est arrivé avant que je le connaisse, avant que je passe du temps en sa compagnie. Il le savait, il devait se savoir condamné, mais il n'en a rien dit.

— D'accord, Léo. Je veux bien l'admettre. Je ne veux plus en discuter pour l'instant, mais Léo... » Il sourit et se pencha en avant ; l'amulette se balançait et alla frapper le verre qu'il avait en main avec un bref tintement. Kris leva rapidement l'étoile à ses lèvres. « Léo, il devrait te paraître évident que je vais entrer dans l'Outretemps. Bon Dieu, c'est la seule raison de ma présence ici. Il faut que je retrouve Mark. En venant, j'étais prêt à le poursuivre dans l'Outretemps et l'y débusquer. Je le suis toujours, et je sais que j'aurai peut-être à traquer son corps flétri à travers les années afin de le convaincre de revenir. Je vais le faire. Alors ça ne m'étonne pas que tu aies senti la menace qui plane au-dessus de moi. Mais qu'est-ce qui te permet d'affirmer que le fantôme, c'est moi ? Je ne comprends pas. »

Faulcon haussa les épaules. Le baraas troublait sa vue et ses facultés mentales. Comment expliquer ce brusque accès de lucidité, cette intuition soudaine ? Et le nombre de fois que cette intuition s'était révélée non fondée.

« Tu t'es identifié avec le fantôme. Moi, je te considère comme un homme condamné dont le destin est de se perdre dans le temps. J'essaie d'être logique. Je suis d'accord, nous pourrions tous les deux avoir tort. Toi, tu veux retrouver Mark, et moi je ne comprends pas la manière dont le monde de VanderZande affecte mon esprit. Ou l'esprit de n'importe qui.

— À la folie ! »

Kris, après avoir rempli leurs verres avec une nouvelle bouteille de baraas, porta un toast en direction de Faulcon, qui répondit en souriant : « À la folie. »

Le long crépuscule kamélien s'acheva. La lumière hors des murs de la Cité d'Acier passa du rouge au gris en même temps que l'antique soleil était avalé par les montagnes occidentales enveloppées de brume. Alentour, les ténèbres étaient parsemées de lueurs et de signaux verts clignotants qui délimitaient les zones dangereuses et les chemins tracés parmi les rocs déchiquetés. La Cité d'Acier était un joyau étincelant, luisant de sa lumière intérieure et reflétant la rougeur d'Altuxor ; tel un rubis flamboyant, l'installation entraînait dans sa phase nocturne. Depuis le bar où il était assis, Faulcon contemplait la chaleureuse lumière de la vie dans les cabines et les restaurants en contrebas, dans les échoppes et ateliers de deux des unités de traversée. Mais pour le moment, même en plissant les yeux, il ne distinguait aucune étoile.

Lorsque l'horloge musicale sonna neuf heures, ils quittèrent le bar à regret et rejoignirent Lena qui venait d'arriver au Star Lounge. Elle portait une tenue plus décontractée : pantalon large, chemisier vert à volants, dont les plis cascadaient sur ses seins avec une grâce plus qu'érotique, selon l'avis de Faulcon tout au moins. Elle avait rafraîchi sa coupe et des mèches légèrement bouclées lui encadraient maintenant le visage. Les favoris que Kris trouvait si bêtes n'étaient quasiment plus visibles. De sa peau émanait un léger parfum de musc et de savon. Faulcon sentit sa gorge s'assécher. Il s'en voulait d'être jaloux, d'être sûr que Lena avait fréquenté l'usine à chair fraîche depuis qu'ils n'étaient plus ensemble ; l'alcool le rendait sensible ; sa virilité le rendait amer.

Bien qu'il feignît d'être détendu, à l'intérieur il se contorsionnait.

« Je suis content de te voir. Tu es superbe. »

Lena apprécia le compliment et sourit. Tandis qu'ils prenaient place dans la salle, elle dit en jetant un regard cynique à Faulcon :

« Une bouteille ou deux ? Chacun ? »

Faulcon fit un signe de la main : plus d'une, moins de deux.

« Vous puez. Je suis surprise que vous puissiez encore tenir debout.

— On s'est disputé, fit poliment remarquer Kris. Mais maintenant on est réconciliés. Pas vrai, Léo ?

— Kris ne veut pas croire que nous ressentons certaines choses, expliqua Faulcon, et Lena le regarda droit dans les yeux.

— Tiens donc », fit-elle.

Faulcon devina qu'elle était moins ennuyée par le sujet de leur dispute que par quelque chose dans son attitude, dans son comportement ; il dessoula subitement et croisa froidement son regard. Par pitié ne dis rien, pas encore, pas encore.

« Peu importe, annonça-t-elle. Je veux manger et discuter de ces prochains jours – il va falloir entraîner notre M. Dojaan à se servir d'une combinaison-R. Mais d'un autre côté on est en vacances, et on a seulement trois jours pour jeter par les fenêtres une grande quantité d'u.g. Il va falloir s'organiser, messieurs. »

Elle regarda de nouveau Faulcon, mais toute dureté avait disparu de ses yeux ; Faulcon se crispa, puis sentit la chaleur de l'amour l'envahir. Elle souriait, mais ses yeux en disaient bien plus que ses mots.

« Après dîner, Kris. Tu ne nous en voudras pas, j'en suis sûre.

— Il faudra bien, répondit Kris d'une voix triste. Tu n'aurais pas une sœur ? »

Ils dépensèrent en boisson une bonne semaine de travail. Les deux mangeurs de viande commandèrent des escargots dans leur coquille, importés des fermes de Cyralla 7 et cuisinés à l'ail. Faulcon se servit du beliwak, une viande blanche au goût prononcé. Le beliwak était un animal non terrestre à la structure protéinique similaire à celle des animaux de la Terre (il avait sans doute été introduit au début de la colonisation, sans que l'on en ait conservé de trace). Kris blêmit lorsque Faulcon lui en proposa un morceau. Il lui trouvait une odeur de pourriture. Faulcon lui expliqua qu'on laissait la viande travailler pendant presque deux mois dans un liquide spécial contenant des herbes et du décolorant. Kris n'en blêmit que davantage. Étant végétarien par principe, il commanda un dal épicé fait de lentilles cultivées dans les communautés coloniales des environs. Il fut conquis par le chaunavet au vin rouge. C'était un tubercule indigène, et on avait volé la recette aux colonies de Modifiés, loin dans les contreforts des monts Jaraquath. Son goût rappelait celui du gibier à plume (seul Faulcon put établir cette comparaison). Kris trouva ce plat excellent et sembla doublement se réjouir du fait de manger une plante « extraterrestre » car sur Automne d'Oster toutes les plantes existantes avaient été introduites par les Terriens.

Ce repas pour trois leur coûta huit cents u.g., dix fois ce qu'ils auraient dépensé en temps normal.

Kris finit par s'excuser. Lena et Faulcon descendirent quant à eux main dans la main vers les niveaux d'habitation, dans les quartiers de Faulcon. Lena était enthousiaste, démonstrative. Peut-être la tension de cette semaine passée à diriger l'équipe s'était-elle estompée, laissant place à la décontraction. Elle redevenait consciente des parties de son corps et de son esprit qui n'avaient aucun rapport avec le monde de VanderZande, le travail et les extraterrestres ; des parties dédiées à l'amour, et à Léo Faulcon.

Dans la lumière tamisée de la chambre de Faulcon, son corps perdit une bonne part de la dureté que lui imposaient l'entraînement et la vie sur Kamélios ; ils s'enlacèrent. Ils étaient proches, ils avaient chaud, les yeux clos, leurs lèvres jouaient doucement sur la peau l'un de l'autre tandis qu'ils laissaient la paix et la tranquillité de cette étreinte les envelopper, la première depuis la fin de la mission. Lena embrassa Faulcon sur la bouche. « Tu m'as suivie sur ce monde..., dit-elle.

— Il n'était pas question que je te perde. J'avais pris ma résolution.

— Je sais. Tu m'as suivie jusqu'ici. Il est sans doute juste que je te suive lorsque tu partiras vers ton propre monde. »

Faulcon sourit.

« Peu importe où nous irons. Le problème est de savoir si nous pourrions briser le lien avec Kamélios. » Ils se séparèrent et, main dans la main, allèrent jusqu'à la fenêtre contempler les pentes et les allées brillamment éclairées de la cité. Au-delà, le paysage nocturne se résumait à quelques lueurs rouges et vertes ; leurs silhouettes se déplaçaient sur la vitre, fantomatiques, ténues. Dans les airs, Merlin laissait voir son visage derrière la scintillante Kytara, les deux planétoïdes avançant la minuscule et pâle Ventaard – les lunes n'étaient que des demi-sphères sans substance, tels des reflets dans une mare.

« Tu te rends compte, dit calmement Faulcon. Nous venons de reconnaître que cette planète nous retient prisonniers. »

Ils n'avaient encore jamais parlé de ce que tous niaient sur le monde de VanderZande. Faulcon se rendait maintenant compte que la négation de cette réalité avait érigé une barrière entre eux, et constituait une barrière entre tous les hommes de Kamélios. Peut-être que prisonniers n'était pas le mot juste, car il impliquait un désir d'évasion.

« Nous sommes devenus les maîtres de Kamélios, dit Lena, nous avons appris à vivre sur ce monde, à utiliser ce monde, et nous avons changé. Nous avons changé tous les deux, Léo. Nos ambitions sont les

ambitions de tous ceux qui échouent à la Cité d'Acier au lieu de s'en aller dans les fermes : découvrir, enquêter, mettre au jour des choses, n'importe quoi... »

C'était une sensation familière pour Faulcon – la sensation d'avoir un but, de chercher quelque chose, même s'il ne pouvait pas décrire ou mettre de mot sur ce qu'il cherchait exactement. L'idée de quitter Kamélios le terrifiait – l'idée d'être loin de la vallée, du temps et des ruines. Quelles créatures contradictoires nous sommes, pensa-t-il – d'un côté nous sommes froids, méprisants, indifférents aux vestiges temporels, de l'autre nous sommes retenus prisonniers par le besoin de découvrir quelque chose parmi ces mêmes vestiges.

« Peut-être qu'on devrait partir... maintenant, dit-il. Des gens ont déjà bel et bien quitté la Cité d'Acier ? Non ? On devrait sortir sur le terrain d'atterrissage et attendre une navette. Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Ce serait la seule solution, dit Lena. On monte et on part. On n'y pense plus, on ne pense plus à la vallée. On s'en va, c'est tout ; Léo, je veux vraiment quitter cet endroit, partir vers un lieu simple et insignifiant. La Terre peut-être, ou n'importe quel monde rural. Qu'est-ce qu'on attend ? »

Faulcon se trouva pris d'un soudain accès de panique, de claustrophobie. Il avait la sensation que la pièce se refermait sur lui, que l'air refusait d'entrer dans ses poumons, que la bête de sang dans sa tête aboyait et tirait sur sa chaîne.

« Demain, dit-il, mais ses paroles ne contenaient aucune sincérité. Voyons comment on se sent demain matin. »

Si Lena avait envie de rire, elle le cacha bien. Elle enlaça Faulcon et acquiesça silencieusement.

« On change si souvent d'avis, Léo – il faudra vraiment qu'on fasse vite le jour où on décidera de partir. »

— On s'est adapté à ce monde, comme tu l'as dit. Nous en sommes les maîtres, mais le prix à payer est élevé, très élevé. »

Durant la première partie de la nuit, un fiersig souffla des collines et traversa la vallée, provoquant un changement dans la Cité d'Acier. Faulcon ressentit ce changement sans comprendre pendant un moment ce dont il s'agissait ; ce frisson, ce brusque changement d'humeur, ce brusque sentiment d'irritation, d'excitation, cette accélération des cœurs et des esprits, cette stimulation de l'âme.

Aussitôt, il se mit à respirer profondément, lourdement, les yeux clos, l'esprit concentré sur l'idée de permanence. À chaque seconde qui passait, il ressentait ce mélange tourbillonnant et virevoltant d'émotions, confusion effrayante de colère et de peur, d'humour et d'indifférence. Il se mordit les joues tandis qu'il résistait aux doigts inquisiteurs du fiersig, tandis qu'il luttait pour conserver en lui

l'amour et la détermination qu'il avait partagés avec Lena quelques heures plus tôt.

Il se mit à gémir, puis cria sous l'effort, mais il résistait et gagnait – il sentait qu'il gagnait, il savait qu'il l'emportait. Ses cris réveillèrent Lena.

« Tout va bien », dit-il, avant de se taire, décidant qu'il était inutile de prononcer d'autres paroles, des paroles qui pourraient se révéler dangereuses tant que passait le fiersig.

Lena se redressa, sans le regarder, elle aussi perturbée par le changement. Faulcon descendit du canapé et se rhabilla. Il avait l'esprit frais et alerte, comme toujours durant un trouble de l'humeur ; il sortit de la pièce sans un regard en arrière, conscient des efforts de Lena pour contrer le changement, puis grimpa jusqu'au Portail céleste au sommet de la tour d'observation.

Les étranges lumières étincelaient dans le ciel extraterrestre, et des foules entières s'assemblaient dans les salons pour les observer : bandes rouges et vertes qui striaient la nuit avant de s'évanouir, puis spirales et cercles jaunes, d'or chatoyant, qui zigzaguaient entre les étoiles, semblant filer dans la nuit d'un horizon à l'autre, en un clin d'œil... encore des rouges, qui se brisaient et se divisaient, se recourbaient et se dissipaient dans des explosions à l'éclat fulgurant ; puis des pourpres clignotants qui lançaient des éclairs, flottant sereinement entre le chaos d'or et le chaos strié de rouge. La féerie d'énergie atmosphérique passa au-dessus de la cité et s'éloigna dans la nuit en un petit peu plus d'une demi-heure.

Faulcon entendit alors des rires, et quelques cris : les débats houleux habituels sur la question de savoir si les fiersig étaient des formes de vie intelligente ; les arguments habituels, vides de sens. Les restaurants et les bars fermaient au fur et à mesure que les tempéraments s'altéraient et que les relations entre les individus brisaient le délicat équilibre entre intelligence et instinct qui avait rassemblé ces gens quelques heures auparavant. Les gens avaient besoin de temps pour s'adapter, de temps pour réfléchir. On se dépouilla de ses vêtements. Les corps et les âmes restèrent interdits aux doigts invisibles et inconnus de Kamélios, défiant ceux-ci d'infliger leur changement aux individus. Les silhouettes déambulaient nues, hésitantes, dans les couloirs et sur les sols doucement onduleux des salons de relaxation.

Faulcon y vit Lena, maussade, déprimée. Il s'approcha d'elle et tenta de lui parler, mais elle l'écarta d'un haussement d'épaule et retourna dans ses propres quartiers, toute son énergie dissipée en un instant.

DEUXIÈME PARTIE

Le fantôme de la vallée

Une immense silhouette noire, humanoïde, sortit par le portail sud de la Cité d'Acier et traversa rapidement le paysage lumineux qui entourait l'installation silencieuse. En quelques secondes, elle atteignit les ténèbres et ne fut plus visible que par d'occasionnels reflets sur sa carcasse métallique. Puis elle disparut totalement.

Les combinaisons-R pouvaient se déplacer très vite avec un humain aux commandes. La nuit cependant, le terrain entre la Cité d'Acier et le fond du canyon était dangereux, aussi le pilote avançait-il lentement. Après un moment, il suivit les lignes de lumières vertes et rouges qui délimitaient la voie aplanie conduisant au bord de la gorge. Dans la nuit sans vent, les servomécanismes de la combinaison produisaient un ronronnement distinct. Tandis qu'il s'approchait de la vallée, un vent frais se mit à souffler en rafales si bien que seuls une grande silhouette fugace ou un bref glissement de pierres témoignaient du passage de l'étranger.

Finalement, le canyon extraterrestre ouvrit sa mâchoire devant lui. Les lumières du casque de la combinaison s'activèrent soudain mais ne déchirèrent que l'obscurité. Le scintillement des étoiles et la lueur de la lune Troilumières permettaient d'apercevoir les structures en contrebas... Ici une plaque brillante, verdâtre ; là une spirale tourbillonnante de bleu et d'argent ; ailleurs des fragments de rouge pétillant attiraient le regard hors des vastes zones amorphes de cette nuit de poix.

L'homme se tourna et courut sur le chemin qui longeait le bord du canyon. Bientôt la cité fut loin derrière lui, tache jaune lumineuse qui tendait son nimbe vers le ciel et donnait à l'horizon une teinte sinistre. Plus loin, de chaque côté de la vallée, les stations d'observation éclairaient la nuit de leurs petites lumières peu engageantes. Une lueur se déplaçait sereinement dans le ciel et traversait la constellation kamélienne de la Hache. C'était le grand refuge orbital que l'on surnommait l'Œil de la Nuit, mais il était très à l'ouest, aussi y avait-il peu de chances que ses multiples caméras soient dirigées vers le pilote.

La combinaison reprit sa route, apparemment de son propre chef. L'homme à l'intérieur laissa ses muscles se détendre, mais il resta aux aguets, observant le moindre mouvement sur le bord du canyon et la

moindre lumière dans les ténèbres en contrebas. La combinaison avait emprunté ce chemin à de nombreuses reprises. Elle fouillait l'esprit de son pilote et s'emparait des instructions qu'elle y trouvait gravées par la routine. Elle actionnait les jambes et le casque, maintenait le confort des bras, renflait et sondait le sol droit devant, tout cela en l'espace d'un scintillement d'étoile. Chaque mouvement était coordonné entre l'esprit de l'homme et la machine, emportant celui-là dans son pèlerinage labyrinthique.

Enfin elle s'arrêta, arc-boutée presque au bord de l'abîme. Même s'il était facile de voir à cent quatre-vingts degrés à travers le grand masque incurvé, le casque pivota. Dans les ténèbres, l'homme distinguait à peu près les formes et les débris jonchant la profonde fracture qui entaillait le monde, les cubes et les sphères, les poutres et les arêtes déchiquetées des structures autrefois majestueuses et animées. Mais à ses yeux et à ses sens, il n'y avait que la nuit. Néanmoins, quelque temps plus tôt... Ses yeux et le casque de la combinaison-R trouvèrent l'endroit où étaient venues les créatures, où la lueur dorée de leur machine avait illuminé le crépuscule d'un feu différent de la lumière rouge d'Altuxor. L'émanation avait paru remplir la vallée, rayonner jusqu'aux cieux. Cette lueur était chaude. La combinaison-R avait consciencieusement ajusté sa température afin de préserver le confort de son occupant sidéré et confus. Puis les silhouettes avaient disparu, la machine dorée s'était évanouie dans le temps. Les créatures mouvantes, entr'aperçues si rapidement, de manière si imparfaite alors qu'elles traversaient la paroi, avaient emporté leurs esprits et leurs consciences ailleurs dans l'immensité cosmique de l'univers ; vers d'autres temps.

L'obscurité. Il contempla l'obscurité, et les heures vinrent et s'en allèrent, puis il se remit en marche, s'éloigna davantage de la Cité d'Acier, desséché, étouffé par la déception qui le harcelait, comme toujours, qui le distrayait comme elle l'avait distrait cent fois auparavant. Ils n'étaient pas revenus ; mais une nuit certainement... Il fallait qu'ils reviennent, il le fallait. Aussi courait-il, tandis que l'obscurité défilait autour de lui, tandis que la combinaison-R avalait les kilomètres de ses mouvements monotones, réguliers et constants. Son esprit s'envola : jusqu'aux étoiles, jusqu'au tréfonds de la terre et dans les moindres recoins du rift, vers les esprits inconscients qui devaient l'écouter depuis le vide éternel du temps.

Je suis là, je suis là... s'il vous plaît, manifestez-vous... s'il vous plaît, revenez... s'il vous plaît, communiquez...

Mais Kamélios lui répondit comme elle lui répondait toujours, par le vent, par le silence brisé d'une rafale de vent, par la lumière froide des étoiles, par l'abîme et les choses mortes qui y gisaient.

Il contourna à distance les ruines de la station d'observation

d'Eekhaut puis revint à la frontière du monde des hommes. Brusquement, il se mit à courir plus vite, sans un regard pour la vallée, en direction du nord et des collines où, si son masque avait disposé d'un grossissement suffisant, il aurait pu discerner les minuscules lumières et les feux de l'une des communautés humaines.

La combinaison s'arrêta graduellement puis retourna vers la gorge, même si l'homme à l'intérieur de la machine désirait par-dessus tout continuer. Il avait senti qu'il allait s'arrêter, comme il sentait que la brusque accélération de la combinaison, chaque fois qu'il passait devant les ruines de la station d'observation, avait une signification.

Elle s'immobilisa et observa les ténèbres du gouffre profond, et l'homme observa ces mêmes ténèbres avant de sentir le bras de la combinaison désigner un endroit dans le néant où il savait déjà être allé.

À voix haute, il dit : « Avance », mais la combinaison demeura impassible, le bras tendu, le casque tourné de côté, vers le bas, si bien qu'il pouvait voir dans la partie la plus nette de la visière l'endroit où le vent... où les hurlements...

Il pouvait entendre les hurlements, la plainte d'une banshee, le bruit annonciateur de mort, le cri d'un homme en train de se noyer. « Avance ! »

Immobile et silencieuse, la combinaison-R désobéit à l'ordre verbal, mais en vérité elle ne désobéit à rien, car elle ne tirait ni son énergie ni ses ordres de la voix, mais de l'esprit, et dans son esprit l'homme ne voulait pas avancer ; il voulait rester là et se souvenir, revivre et redevenir conscient de ce qu'il avait expulsé de son esprit, de cette inaction qu'il avait effacée de son existence, qu'il avait arrachée à cette zone de responsabilité et de moralité qui régentaient sa conscience.

Les vents du temps se déchaînèrent au loin, tonnant et mugissant, obscurcissant le ciel. Ils soufflèrent, tout proches, porteurs de temps et de changement, porteurs de destruction et de création, chassant les ruines ordonnées en un instant fugace de chaos visuel. Puis ils disparurent à l'ouest de la gorge et abandonnèrent un nouvel ordre, un nouveau silence. Le bras de la combinaison désignait les ténèbres, le doigt métallique rigide telle une flèche de culpabilité dans un arc tendu, prêt à décocher sa pointe dans le cœur de l'homme. Dans le silence obscur, il entendait le vent, discernait la silhouette titubante de l'homme prise dans l'angle étroit de deux structures extraterrestres.

Dans le récepteur de la combinaison, la voix semblait hystérique, terrifiée, au comble de la peur.

« Aidez-moi, nom d'un chien, ne restez pas plantés là, aidez-moi ! »

Peut-être qu'elles vont venir, peut-être qu'elles vont venir derrière le

vent

« Aidez-moi ! »

je les ai déjà vues, des créatures d'or dans une machine dorée, elles étaient venues derrière un vent, l'espace

« Nom d'un chien ! »

d'une seconde, elles étaient là, une seconde, créatures, dorées, une seconde

« Ne restez pas ! »

après le vent, elles m'observaient, je les observais, entités intelligentes voyageant dans le temps

« Plantés là ! »

il faut que j'observe, il faut que j'observe, je ne peux pas descendre... le vent est trop fort, trop rapide... je ne peux pas descendre... me libérer, par tous les moyens, les créatures viennent, machine dorée

« AIDEZ-MOI ! AIDEZ-MOI ! »

je ne peux pas. Je ne veux pas ! Je pourrais les manquer !

Le bras de la combinaison s'abaissa. Dans le silence, la voix de l'homme qui ressemblait à une étrange mélodie se transforma en sanglots, hurla soudain dans la nuit noire, laissa libre cours à sa frustration, à sa peur et à sa culpabilité.

« Il fallait qu'il vienne ! Il fallait qu'il me le rappelle ! »

La combinaison s'éloigna à toute allure. L'homme avait replié ses jambes sous sa poitrine de manière à diriger sa machine en position accroupie, tandis que les jambes mécaniques martelaient la falaise à des vitesses plus importantes qu'aucun membre humain ne pourrait jamais tolérer. Il tenta de semer sa honte et sa peur, de laisser derrière lui le besoin de parler au garçon, de dire quelque chose, de lui raconter comment son frère avait péri, et comment il avait vu la mort, et qu'il était resté immobile sans rien faire. Mais toutes ces choses étaient aussi transportées par la combinaison, et plus vite il courait, plus vite elles tournoyaient dans son esprit, lui brouillant la vue, lui engourdissant les sens.

Bientôt son sang se refroidit et les larmes qui lui chatouillaient le visage ne véhiculèrent plus leur message de faiblesse. La combinaison ralentit, puis s'arrêta et fit demi-tour, face aux lointaines lueurs de la cité, qu'elle contempla parce que l'homme souhaitait les contempler. Et lorsqu'elle se remit en route, c'était parce qu'il souhaitait rentrer chez lui.

L'impatience que manifestait Kris Dojaan à se rendre au rift de Kriakta et à partir en quête du fantôme temporel en faisait une recrue volontaire, un travailleur acharné et un étudiant exténuant. En plusieurs occasions, son impatience se mua en une frustration colérique, contre laquelle Lena fut obligée d'utiliser son grade. La majeure partie des deux jours suivants se déroula dans le silence, dans une acrimonie à couper au couteau. Falcon ne put s'empêcher de remarquer la fatigue de Kris, dont témoignaient la lassitude et la pâleur de ses joues. Cependant, il travaillait dur et n'offrait à ses coéquipiers aucun motif de mécontentement.

Lena et Falcon s'occupèrent de lui à tour de rôle, à raison de séances de trois heures, afin d'apprendre au garçon la fonction, la structure et les dangers des combinaisons de rift, ces environnements mobiles blindés qui représentaient souvent la seule protection entre un homme et l'Outretemps infini.

Les combinaisons n'étaient pas seulement encombrantes, elles étaient immenses. Même un homme bien bâti ne ressemblait qu'à un phasme dans l'espace volumineux de la machine, les bras rembourrés et matelassés dans les membres supérieurs articulés, le corps soutenu naturellement et confortablement dans l'espace central, cerné par les tubes, par les enveloppes striées des transmutateurs d'énergie cristallins, par les « organes » clairement marqués, dont chacun dispensait un ingrédient de survie spécifique. À l'intérieur de la combinaison, il était très facile d'oublier que l'on pilotait une structure une fois et demie plus grande que son propre corps et cinq fois plus volumineuse ; les jambes pendaient librement et confortablement dans les cuisses cavernueuses de la combinaison – lorsqu'il s'agissait simplement d'avancer à une allure normale, l'idée de marcher devait être amplifiée par une légère pression sur une pédale. La réponse rapide et silencieuse de la combinaison, qui avançait au rythme qu'on lui indiquait, donnait une fausse impression de la puissance qu'elle pouvait mettre en œuvre pour s'enfuir quand le besoin s'en faisait sentir : à trois cents kilomètres heure, elle agrippait plus fermement son pilote, faisait remonter les jambes de celui-ci sous sa poitrine, libérant ainsi les membres qui s'activaient tels des pistons, si vite qu'on avait du mal à les distinguer, emportant le corps loin du danger

comme un athlète qui courrait vers la ligne d'arrivée.

Le premier jour, une fois leurs rapports de mission achevés, ils avaient montré à Kris sa combinaison-R personnelle. Ils l'y avaient enfermé et l'avaient laissé expérimenter l'effrayante désorientation et le manque de coordination que l'on éprouve la première fois que l'on utilise ce type d'équipement, bien incapable de ne pas le submerger d'ordres mentaux conflictuels. Tous trois se trouvaient dans un environnement spécial dans l'un des niveaux inférieurs de l'unité de traversée *Perle*. Les premiers exercices de Kris, qui consistaient à courir-tomber-tourner-trébucher, furent terriblement drôles, même si Kris n'était pas de cet avis. Néanmoins, cette première séance d'entraînement contribua à atténuer les dernières traces d'humeur maussade due au passage du fiersig, la nuit précédente. Celui-ci avait violemment affecté Kris, qui avait cru perdre la tête. Voilà qui expliquait peut-être sa fatigue, songea Faulcon, rassuré.

En moins d'une journée, après des débuts incertains, Kris commença à faire des progrès. Il se sentait plus à l'aise dans la combinaison et n'était plus gêné par les contacts crâniens qui le serraient toujours plus qu'il ne l'aurait souhaité. Ils le démangeaient terriblement, lui faisaient mal, et ces sensations inédites provoquaient en lui toutes sortes de désordres psychologiques.

Le deuxième jour, ignorant de nouveau les protestations de Kris, qui affirmait être prêt à se rendre tout au moins à proximité du rift, Faulcon et Lena emmenèrent le garçon vers le sud, à travers les collines et les forêts rabougries du comté de Tokranda, puis sur les larges routes empierrées qui reliaient les implantations. Dès qu'ils sortirent des murs protecteurs de la Cité d'Acier, Faulcon sentit resurgir le malaise qu'il éprouvait en compagnie de Kris Dojaan, la peur horrible d'être happé par le temps, une peur qui pouvait infecter les gens proches de ceux dont le destin est écrit. Mais au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du rift, toute inquiétude s'évanouit. Peut-être l'avaient-ils distancée.

Tandis qu'ils couraient, Kris eut peu l'occasion d'observer les maisons de bois et de brique, la fumée qui s'échappait de leurs cheminées primitives, les hommes et les animaux pratiquement indiscernables du fond boueux de leurs villages ; leurs fermes, leurs vêtements et leur peau même semblaient piqués dans l'étoffe visuelle de Kamélios. Les villes étaient pour la plupart aussi primitives, même si autour d'elles les installations de la Fédération, et notamment la Cité d'Acier, leur fournissaient leur quota de luxe et de services.

Les gens qui habitaient ici maintenaient des liens très étroits avec leurs mondes d'origine, ainsi qu'avec les organisations gouvernementales et économiques qui avaient en partie financé la colonisation. La simple utilisation de matériaux de construction

primitifs était autant due à la modicité de ces contributions financières qu'au principe largement partagé selon lequel il était important de se servir des ressources du monde colonisé, et de ne pas dépendre de matériaux importés qui permettraient de bâtir des logements étanches et isothermes. Il était vrai, aussi, que la plupart des finances extérieures étaient destinées à l'équipement médical. En effet, même si les centaines de minuscules communautés de chaque comté pouvaient subvenir à leurs propres besoins grâce à la chasse et aux cultures, elles demeuraient incapables de résister naturellement aux organismes et aux pollens toxiques, contrairement aux Modifiés (qu'elles haïssaient). Ces communautés des basses terres avaient opté pour un compromis : une colonisation à la dure, plus en phase avec Kamélios que celle des installés de la Cité d'Acier avec leurs équipements et leurs stations orbitales. Mais elles n'étaient pas prêtes à entamer le violent et grotesque processus de bioadaptation des Modifiés dont les territoires s'étendaient bien plus loin au sud.

Les fermiers des basses terres portaient des masques pour respirer et s'alimenter. Ils pouvaient ainsi se protéger contre les ravages organiques de ce monde. À l'intérieur de leurs maisons cependant, ils profitaient de la technologie afin de maintenir chez eux un taux d'organismes kaméliens tolérable. Après plusieurs générations et bien des souffrances, ils commençaient à s'accorder avec l'environnement. La route montagnaise qui traversait le comté de Tokranda serpentait entre les villages puis, réduite à l'état de piste, tournait et longeait les forêts de peupliers poussiéreuses. Faulcon mena les autres sur cette piste après avoir programmé les combinaisons afin de tester le moindre réflexe de leur nouveau coéquipier. Kris marcha, courut et s'habitua à vivre à l'intérieur de sa combinaison ; il devint expert dans son maniement. Il apprit à se détendre tandis que les mécanismes internes de la combinaison manipulaient doucement son corps... Tourner, par exemple, lui donnait l'impression que quatre mains le poussaient dans la direction du virage. Courir, d'être soulevé de terre. Quand il ralentissait, la pression augmentait sur sa poitrine et son dos, et il avait l'impression que des mains lui agrippaient doucement le crâne. Le dernier exercice du second jour d'entraînement, sur le chemin du retour, devait habituer son corps à se replier sur lui-même avant un sprint. Sa combinaison n'était pas encore programmée pour cela, mais il répéta malgré tout les mouvements : fermer brusquement les yeux, ouvrir la bouche et laisser ses jambes se faire douloureusement éjecter des membres ultra-rapides de l'engin. À chaque tentative, ses genoux heurtaient cruellement l'avant des cuisses blindées. Les genoux sous le menton, il mesurait à peine soixante centimètres, et la combinaison, prévue pour accueillir le torse dans sa longueur, approchait de l'inefficacité totale avec un volume si

important.

Toutefois, le mécanisme fonctionnait manifestement, et lorsque la combinaison déciderait d'écarter Kris de tout danger, elle fonctionnerait de nouveau ; elle lui écorcherait les genoux, peut-être même les briserait-elle (cela arrivait souvent) ; Kris se persuada que cet inconfort valait bien mieux que la seule autre éventualité.

Dans les collines, tandis qu'ils couraient entre les cultures à soixante kilomètres heure en direction de la Cité d'Acier, Kris se plaignit de devoir subir un troisième jour d'entraînement, cette fois-ci à une vitesse insensée de plus de 250 kilomètres heure. Mais puisqu'il était impossible d'échapper à un vent du temps par la voie des airs, le sprint était la fonction première des combinaisons. C'était aussi la fonction la plus pénible à supporter.

Kris râlait toujours lorsqu'ils traversèrent le chemin de terre qui contournait l'un des villages et tombèrent nez à nez avec un groupe de Modifiés marchant en file indienne.

« Bon sang, c'est quoi ces types ? » s'écria Kris d'une voix grinçante qui trahissait clairement sa surprise et son dégoût. Falcon poursuivit son chemin vers le groupe hésitant. Il finit par s'arrêter, se tourna et, d'un ton brusque, dit au garçon : « Ferme-la, Kris. Ce sont des Modifiés. » Le groupe était composé de douze individus, six hommes, quatre femmes et deux enfants plutôt déguenillés au visage crispé. Falcon crut aussitôt reconnaître leur chef et leva une main pour le saluer. Tout le groupe s'immobilisa, visiblement tendu. Leurs énormes yeux globuleux considérèrent Falcon, leurs bouches s'ouvrirent et se fermèrent, haletantes. Leur peau, blême et déplaisante, se teinta légèrement d'un gris bleuté, et non du rouge auquel Falcon était habitué. En dehors de cela, ils semblaient parfaitement humains. Et ils l'étaient, bien entendu. Des hommes, modifiés afin de tolérer les poisons organiques de ce monde, afin de voir sans que leurs yeux se liquéfient, afin de respirer sans craindre de voir les parois de leur appareil respiratoire se faire ronger.

La vue des trois imposantes armures les gênait grandement. Les Modifiés ne se rendaient que rarement dans les basses terres, et encore moins dans les communautés et les installations du rift de Kriakta. Ils apportaient de la rosée solaire, ces petits cristaux jaunes étincelants qui se formaient dans les profondeurs de la terre et qui permettaient d'alimenter la Cité d'Acier en énergie, sans toutefois lui être indispensables. C'était donc un commerce diplomatique, la seule raison qui aurait pu mener un groupe de Modifiés si loin au nord.

Falcon vit que les hommes portaient plusieurs sacs de cette précieuse substance. La route avait été longue depuis leur plateau. Ils seraient heureux de se débarrasser des cristaux. Falcon brancha son exvox pour dire : « Désolé de vous avoir surpris. Vous n'avez rien à

craindre. Nous ne faisons que nous entraîner. »

L'homme le plus âgé, qui dirigeait le groupe, s'avança et leva les mains.

« Nous n'avons pas peur. Nous avons été surpris, comme vous l'avez dit. Nous apportons de la rosée solaire à la Cité d'Acier.

— C'est ce que je vois. »

Intrigué par le caractère familier du visage de ce Modifié, Faulcon tenta de se souvenir où il l'avait déjà vu.

« Vous êtes Audwyn ? J'ai l'impression de vous reconnaître. »

Le Modifié sourit ; son visage ne manifestait aucun étonnement. « Oui, c'est moi. Je suis Audwyn. » Il s'approcha de la combinaison de Faulcon et regarda à l'intérieur du casque.

« Le chasseur de gulgaroth – c'est toi là-dedans ? » Il parut satisfait.

« Léo Faulcon. Oui. Bonjour. » Tant bien que mal, l'homme modifié et l'armure se serrèrent la main. Le malaise ressenti par Faulcon s'évanouit en grande partie durant ces quelques secondes. Il regarda l'étrange individu devant lui, ne sachant s'il devait fuir ces créatures imprévisibles, en même temps qu'il se rappelait la rencontre de leurs destinées, la sienne et celle d'Audwyn, alors qu'il se trouvait quelques mois auparavant dans les monts Jaraquath. Son coup de fusil avait abattu le gulgaroth solitaire en plein bond, et sauvé par là même le Modifié inattentif de la mort particulièrement hideuse que ces bêtes infligeaient à leurs proies humaines. Les gulgaroths n'attaquaient généralement pas les hommes, mais quelque part dans leur masse cérébrale à demi consciente ils devaient éprouver du ressentiment à l'égard de ces intrus qui envahissaient leur domaine. Derrière Faulcon, Lena murmura : « Allons-nous-en, Léo. On a encore à faire. Viens. »

Audwyn sentit peut-être l'agitation, le malaise régnant dans le groupe de rifteurs. L'esquisse de sourire qui se dessina sur ses lèvres engendra chez Faulcon un mélange de culpabilité et d'irritation. On ne pouvait pas dire que les deux types d'humains s'appréciaient – les rifteurs qualifiaient les Modifiés de sous-hommes – ni se faisaient tellement confiance. Les Modifiés vivaient à l'écart et se montraient hostiles envers les étrangers. Ils se dissimulaient dans leurs communautés des plateaux, où ils apprenaient leurs propres règles concernant le monde de VanderZande.

« Accepteriez-vous de transporter nos cristaux jusqu'à la Cité d'Acier ? demanda Audwyn. Cela nous épargnerait un jour de marche, et vos combinaisons...

— Peuvent transporter des tonnes. Oui, bien entendu, ce serait avec plaisir. Mais vous ne voulez pas être... payés en retour ?

— Merci, mais c'est le dernier versement que nous effectuons pour des caisses de formes en métal. »

Sur ces mots, il tourna le dos à Faulcon et fit signe au reste du groupe. Enfin, tous repartirent vers les montagnes lointaines. Faulcon se chargea du plus gros des cinq sacs de rosée solaire. Ils poursuivirent leur chemin en direction de la Cité d'Acier, à peine visible à l'horizon, au-delà de la rangée des hautes formations calcaires du passage du Doigt Blanc. La plus proche colonie de la Cité d'Acier s'étendait de l'autre côté de la zone aride, sur un terrain qui s'élevait légèrement vers le bord du canyon. Tandis qu'ils couraient, Lena demanda à Faulcon de lui raconter sa première rencontre avec le Modifié.

« Je ne savais pas que tu partais si souvent tout seul », dit-elle alors que Faulcon décrivait le tour imprévu qu'avaient pris les événements pendant qu'il traquait un gulgaroth mâle qui avait quitté son repaire forestier et s'était aventuré dans les contreforts.

« J'aime parfois me retrouver seul...

— Comme si je ne le savais pas.

— J'allais chasser plus fréquemment les premiers mois. Ça me détendait. »

Lena fit mine de rire, un rire dépourvu d'humour.

« Tu ne semblais pas très détendu lorsque je t'accompagnais. »

Ils arrivèrent à la Cité d'Acier au milieu de l'après-midi, couverts de sueur. Néanmoins, les combinaisons leur avaient épargné tout autre inconfort. Ils se hâtèrent jusqu'au hangar et coupèrent l'alimentation des combinaisons. Instantanément, les trois gigantesques armures se turent et s'immobilisèrent. L'arrière des carapaces s'ouvrit et Faulcon s'en dégagea avec difficulté. L'air frais de la pièce le fit frissonner et glaça la sueur qui collait son justaucorps en laine à sa peau. Kris vint rejoindre Faulcon, qui leva les yeux vers les casques des combinaisons.

« Maintenant, tu comprends un peu mieux que si la Cité d'Acier considère ces monstruosité comme nécessaires à notre survie, c'est que la vallée du rift n'est pas le lieu touristique que tu sembles y voir. »

Kris fit la moue en regardant les combinaisons.

« Ça n'empêche pas qu'elles sont vraiment laides.

— Tu aurais dû voir celui qui les a conçues », annonça Lena d'un ton froid.

Elle était encore maussade, et légèrement déprimée, mais les effets les plus négatifs des changements abrupts survenus deux soirs plus tôt s'étaient adoucis tandis que sa vraie personnalité reprenait lentement le dessus. Faulcon lui aussi se sentait fatigué, d'humeur irritable. Il n'avait pas bien dormi, surtout parce qu'il avait mangé une nourriture trop riche et bu trop d'injuzan, boisson alcoolisée à forte concentration de caféine. Un régime identique expliquait probablement le visage las de Kris Dojaan et aussi pourquoi il ne cessait de se plaindre de ne pas pouvoir accéder à la vallée.

Plus tard ce jour-là, durant la séance de diapos qui devait expliquer à la recrue somnolente les ultimes mécanismes structurels et fonctionnels de la combinaison, le commandant Ensavlion entra dans la pièce et observa sans un mot la petite compagnie. Lorsque Lena remarqua sa présence, elle éteignit le projecteur et Faulcon et Kris se mirent debout, mal à l'aise devant cette intrusion.

Ensavlion était souvent venu observer Kris durant son entraînement. Le second jour des leçons de sprint, revêtu de sa combinaison-R, le commandant avait suivi leurs traces sur plusieurs kilomètres avant de disparaître, certainement pour bifurquer en direction de la vallée et y attendre un moment un quelconque signe des voyageurs. Le commandant n'avait fait aucun commentaire et n'était jamais intervenu, mais il était évident qu'il vouait un immense intérêt à la nouvelle recrue. Il était tout aussi évident que quelque chose chez lui perturbait Kris.

« Il me donne froid dans le dos », avait confessé Kris la veille au soir, tandis qu'ils couraient. « Sa façon de me regarder, sans jamais sourire, les sourcils froncés. Puis de me faire un signe de la main et de s'en aller... »

— Il s'intéresse à toi, dit Faulcon. Ce n'est pas le seul. L'histoire de la chance que tu as apportée à notre équipe a fait le tour de la cité. Tu es une vedette maintenant.

— Je ne crois pas qu'il y ait de rapport avec l'engin qu'on a trouvé », dit Kris calmement.

Ils s'étaient reposés, toujours engoncés dans leurs combinaisons, et se préparaient à revenir à la Cité d'Acier.

« Je crois que c'est à cause de mon frère. Je crois qu'il sait quelque chose à propos de la disparition de Mark et qu'il ne sait ni quand ni comment me l'avouer. C'est forcément ça, pas vrai, Léo ? Il commandait la section de Mark, et c'est Ensavlion qui a écrit à ma famille pour lui apprendre la mort héroïque de Mark pendant une mission. Maintenant, j'ai l'impression qu'il répugne à l'idée même de mentionner le nom de mon frère ; mais il est évident qu'il ne l'a pas oublié. Je sais que tu ne connaissais Mark que de vue, mais tu ne te souviens pas de ce qui a pu se passer à ce moment-là entre Mark et Ensavlion ? »

— Il est facile d'oublier, sur le monde de VanderZande », annonça Lena calmement ; la conversation la mettait mal à l'aise. Faulcon acquiesça avec un rire amer. « Et quand on oublie d'être prudent, on oublie tout le reste. Mais tu as peut-être raison au sujet d'Ensavlion. Peut-être que ta présence ici le perturbe. Un homme meurt, et son frère vient quasiment le remplacer... J'imagine que le vieux sent le poids de la responsabilité qu'il devrait endosser si tu te faisais avaler par les vents. »

Ce fut le tour de Kris de s'esclaffer. Son visage blême, fixé sur Faulcon derrière le masque luisant, semblait presque sourire.

« Tu te rends compte que tu as dit si et pas quand ? »

— C'est exact. Je dois me mettre à croire en toi. » Dans la salle d'éducation visuelle, Ensavlion fit signe à Lena de retourner au travail.

« Veuillez poursuivre le programme. Léo, voulez-vous bien m'accompagner dehors un moment, s'il vous plaît ? »

Alors que la pièce s'assombrissait de nouveau, et que Kris se réinstallait d'un air triste dans son siège, Faulcon suivit le commandant Ensavlion dans le couloir. Les deux hommes se dirigèrent lentement vers l'artère principale.

« Comment se déroule le programme d'entraînement ? Bien, j'espère.

— Il est très compétent, très déterminé, acquiesça Faulcon. Il mesure un centimètre de trop pour se sentir parfaitement bien à l'intérieur d'une combinaison-R. » Cette remarque parut amuser Ensavlion.

« Ce ne sont que de satanées machines. Pesantes et terriblement inconfortables.

— C'est ce que Kris Dojaan ne cesse de me faire remarquer depuis deux jours. Il est atterré par le caractère primitif de la Cité d'Acier... les masques, les motos au lieu de plates-formes volantes, les champs de force seulement aux entrées. On croirait qu'il vient de la Terre, tant la technologie semble lui manquer. Mais ce sont les combinaisons-R qui l'ennuient par-dessus tout. »

Ensavlion secoua la tête.

« Il a une vision très idéaliste des progrès dont on pourrait disposer ; il n'avait encore jamais été dans l'espace avant de venir ici, et il est déçu de ne pas pouvoir flotter dans les airs comme par magie. En plus, il n'a aucune notion des flux monétaires dans la galaxie. Il croit que les champs de force poussent sur les arbres. Quant aux combinaisons, la base dix-sept va bientôt nous en envoyer un nouveau modèle ; j'espère qu'il entravera moins les mouvements, et qu'il sera plus petit. »

Il se tut un instant, et Faulcon se demanda s'il devait interrompre leur promenade, pour indiquer au commandant qu'il désirait retourner à la salle EV. Mais Ensavlion demanda :

« Où est-ce qu'il en est ? »

— Kris ? Il doit courir avec Lena demain.

— Et le canyon le jour d'après ?

— Peut-être même avant. Ça le démange d'y aller ; il ne comprend pas qu'on retarde l'échéance et qu'on refuse de le laisser ne serait-ce qu'aller jeter un œil par-dessus le bord. »

Ensavlion se frappa les mains dans le dos et se tourna vers

Faulcon tandis qu'il s'arrêtait de marcher. Falcon vit le plaisir se mêler à l'inquiétude sur le visage du commandant.

« Bien ! Ce garçon a un bon potentiel. Mais ne le laissez pas s'approcher du canyon avant qu'il soit totalement prêt ; vous ne désobéirez pas, n'est-ce pas, Léo ?

— Bien sûr que non, commandant. » Il se retint d'ajouter que c'était les encouragements d'Ensavlion qui avaient donné à Kris l'espoir d'accéder rapidement à la vallée. Ensavlion jeta un regard en direction de la salle.

« Je ne voudrais pas que quelque chose tourne mal. Je ne crois pas qu'il apprécie réellement le danger et la nature de la mort sur ce monde. Pas encore. Pas totalement. Vous l'aidez dans cette tâche. Cela ne vous a pas ennuyé de vous occuper personnellement de son entraînement, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, non », dit Falcon, mais Ensavlion suivait le cours de sa pensée.

« J'ai confiance en vous, Léo. Je compte sur vous pour veiller sur lui. Il ne faut pas que nous le perdions. »

Le regard d'Ensavlion était dur, et pourtant Falcon décela derrière ses yeux gris une certaine inquiétude, une inquiétude plus personnelle que celle d'un commandant pour le bien-être d'une recrue impétueuse.

Falcon avait conscience de la pâleur de son propre visage, et lui aussi avait un goût amer dans la gorge ; le sang semblait avoir gelé dans ses veines tandis que lui et le commandant de section considéraient la nature de la tragédie de Kris Dojaan.

« Sauf votre respect, commandant... », hasarda finalement Falcon.

Ensavlion le fit taire d'un brusque mouvement de tête et d'un bref sourire.

« Je sais ce que vous essayez de dire, Léo. Il faut que je lui parle de son frère Mark. Il faut que je prenne ce garçon à part et que je lui parle de Mark Dojaan ; qu'il sache que nous nous préoccupons vraiment de nos hommes, que nous assumons vraiment nos responsabilités ; et nos tragédies ; et qu'un homme comme Mark Dojaan n'est pas mort pour rien. Vous lui avez déjà parlé de Mark ?

— Très peu. Il semble attendre que vous vous en chargiez. »

Falcon sentit la panique envahir l'esprit d'Ensavlion, bref aperçu de l'effroyable malaise que le commandant paraissait endurer avec un calme olympien.

« Je vais être franc avec vous, Léo. J'ignore comment m'y prendre ; j'ai peur que les mots ne viennent pas, et je n'ose pas montrer de signe de faiblesse devant ce garçon. Léo, nous nous

connaissions vous et moi ; pas complètement, mais nous avons travaillé ensemble, et nous avons vu ce que nos masques respectifs dissimulaient. Kris Dojaan est venu ici avec l'image de son frère. Il croit en la force d'esprit de Mark. Il faut garder cette image en vie, pour lui ; il ne faut pas qu'il voie Kamélios et la Cité d'Acier telles qu'elles sont en réalité avant qu'il ait réussi à comprendre les circonstances de la mort de son frère. Comment lui expliquer cela sans ébranler sa foi en l'existence réglée et ordonnée de la race humaine sur ce monde ? »

Faulcon demeura insensible à une grande partie de la souffrance qu'Ensavlion tentait de lui communiquer. Il avait ses propres soucis, et il laissa passer un long moment après que le commandant eut fini de parler tandis qu'il essayait d'envisager la meilleure suite à donner aux événements. Il décida finalement de révéler à Ensavlion que Kris croyait au retour de son frère Mark sous les traits du pseudo-fantôme, Ensavlion en fut stupéfait, puis l'inquiétude le gagna de nouveau.

« Ce n'est pas possible. Gardez un œil sur lui ; j'ai entendu dire que le fantôme était encore dans les environs...

— Le fantôme est toujours dans les environs. Il y a toujours quelqu'un pour le voir quelque part...

— Exact. Et si Kris entend cela, il risque de se mettre en tête de s'éclipser ce soir. Je vous tiendrai pour responsable si cela se produit...

— Oui, commandant, dit Faulcon d'une voix lasse. Je comprends. »

Contrarié par cette démonstration d'autorité, Léo fit demi-tour et alla rejoindre ses collègues dans la salle.

Une fois la séance terminée, ils se rendirent dans un petit restaurant où ils prirent un repas léger. Après cela, ils se reposèrent une heure avant d'aller chercher l'un des compagnons de chambrée de Kris – un jeune Terrien blond et jovial appelé Nils Istoort – afin de faire un peu de sport : deux matchs de handball et un set de badminton. Discrètement, dès qu'il en eut l'occasion, Faulcon fit comprendre à Nils qu'il serait peut-être bon de garder un œil sur Kris Dojaan pendant les heures à venir. Les deux compagnons avaient de toute façon prévu de monter dans les Salons aériens et de dépenser le bonus de Kris en alcool, si bien que Faulcon et Lena se retrouvèrent avec quelques heures d'oisiveté devant eux. Ils rentrèrent immédiatement dans les quartiers de Faulcon. Pendant un moment, ils s'affalèrent sur le sol couvert de coussins et discutèrent.

« Que voulait Ensavlion ? »

— Il m'a demandé de garder un œil sur Kris. Il ne veut pas qu'il s'aventure dans la vallée avant d'être prêt. »

Lena haussa les épaules, indifférente, épuisée.

« D'après ce que tu dis, il ira de toute manière. Tu fais confiance à son petit copain pour le surveiller ? »

— Oui. En plus, on doit se revoir tout à l'heure...

— Oh je vois ! Je ne suis qu'un intermède dans ta séance de beuverie ! »

Sans lui prêter attention, Faulcon enchaîna :

« On doit juste se revoir ! Pour parler ! Et je n'ai pas l'intention de quitter Kris des yeux jusqu'à ce qu'il tombe ivre mort. Mais je ne crois pas qu'il me désobéira. Il a le sens des responsabilités, et il sait qu'il sera libre de faire ce qu'il veut dès demain.

— Le sens des responsabilités, se moqua Lena avant d'éclater de rire, le même que le tien ? » Puis elle demanda, plus sérieusement :

« Qu'est-ce que ce garçon t'a fait, Léo ? »

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment ça, ce qu'il m'a fait ? Il ne m'a rien fait du tout.

— Tu mens. »

Elle glissa de son coussin et alla se lover près de Faulcon. Elle déboutonna sa chemise et lui caressa la poitrine.

« Il a un sacré effet sur toi.

— Quelle sorte d'effet ? Je n'ai rien remarqué.

— Pour commencer, je ne t'ai jamais vu passer autant de temps avec quelqu'un d'autre que moi, à une exception près...

— Lena, s'il te plaît, ne parle pas de ça.

— Ce n'était pas mon intention. Kris est très différent. Je sais que tu fais preuve de sympathie, et je sais que tu tentes de mettre ce garçon à l'aise. Tu veux qu'il se sente chez lui. Mais d'habitude, Léo, après chaque mission, on passe toujours du temps ensemble !

— Pas cette fois-ci. Je sais... Lena, je suis désolé de ce qui arrive...

— Je ne veux pas de tes regrets, Léo. Je suis une grande fille. Je veux seulement que tu reconnaisse que Kris a beaucoup plus d'influence sur toi que tu ne sembles le penser.

— Comme tu l'as dit, j'essaie de me montrer accueillant, voilà tout. J'essaie de le rassurer, de m'en faire un ami. » Faulcon prit la main de Lena et la porta à ses lèvres ; elle le regarda chaleureusement puis demanda : « Fini les changements d'humeur ? »

— Dieu merci. Ne change pas de sujet. Qu'est-ce que tu as dans la tête, Léo ? Que t'a fait notre jeune Terrien ? »

Faulcon resta silencieux pendant un moment. Le regard dans le vide, il essayait de mettre de l'ordre dans le chaos de pensées et d'émotions qui se bouscullaient dans son esprit chaque fois qu'il tentait de sonder les relations qui l'unissaient à Kamélios.

« Je crois que c'est de l'exaltation. De l'émerveillement. Le genre de sensation qu'on avait à l'école quand les gens parlaient d'autres galaxies et de tous les mondes qui n'avaient jamais été explorés. C'est l'imaginaire, le mystère que l'on éprouve lorsqu'on nous raconte des histoires d'îles lointaines, d'astéroïdes invisibles, de lieux secrets où tout est étrange, et où les étrangers, les intrus, c'est nous. Il y a quelque chose de magique dans l'inconnu, et je me souviens que c'est la sensation d'inconnu, le besoin impérieux de dévoiler un pan de cet inconnu, qui m'a amené ici. Et puis plus rien, tout est devenu routinier. Le canyon n'était plus qu'un canyon, les extraterrestres des extraterrestres. Et quoi ensuite ? »

— C'est là qu'intervient Kris Dojaan. L'enfant aux yeux remplis d'admiration, d'émerveillement, et voilà que Léo Faulcon retrouve son humanité. Je comprends. Tu as de la chance. »

Lena était calme. Elle avait posé la main sur Faulcon, mais elle ne lui communiquait plus aucun désir. Elle ne le regardait pas. Il passa alors un bras autour de ses épaules et caressa délicatement la peau soyeuse de sa joue.

« Tu te sens trop blasée, c'est ça ? »

— Il y a longtemps que je suis blasée. Je ne ressens plus aucun émerveillement. Mais je connais cette sensation de perte. Vraiment. Tu

le savais ça ? La perte... de quelque chose, d'une partie de moi-même. Ce monde est un assassin. Il faut partir, Léo, avant qu'il ne nous achève. »

Faulcon la serra fort, et elle le regarda ; elle avait les yeux remplis de larmes. Faulcon l'embrassa sur le nez.

« Je t'aime, Lena. Je t'aime, vraiment.

— Dis-le encore.

— Non. » Il sourit. « C'est ta ration pour ce soir.

— Radin. »

Elle s'allongea contre sa poitrine. Un silence et une quiétude agréables régnaient dans la pièce, et après un moment les yeux de Faulcon se fermèrent.

Plus tard, il alla voir ce que faisait Kris Dojaan et le trouva profondément endormi sur sa couchette, tandis que son compagnon de chambrée terminait une bouteille de baraas et lisait tranquillement. Faulcon partit se promener du côté du Salon aérien, mais la nuit était sombre et sereine, et il ne se passait rien de spécial. Au bout d'un moment, il se trouva un fauteuil confortable, s'y installa et s'assoupit.

Au matin, peu après que l'énorme disque auréolé de rouge d'Altuxor eut lentement émergé de l'horizon oriental, il retourna chercher Kris dans son baraquement pour le petit déjeuner – le garçon allait sans doute se plaindre d'être réveillé de si bonne heure. Un solide repas était indispensable avant leur ultime entraînement, qui serait aussi le plus intense.

Kris n'était pas là. Nils, son compagnon de chambrée, dormait toujours, étalé à demi hors des draps, ronflant énergiquement ; le dortoir empestait l'alcool. Faulcon se demanda un instant où Kris avait bien pu aller, ce qu'il pouvait bien avoir à faire si tôt. Peut-être regarder l'aube se lever, ou aller déjeuner. Une pensée désagréable le taraudait. Était-il possible qu'il ait décidé de profiter de la matinée pour aller se balader... hors des murs de la cité... ?

Léo s'aperçut soudain qu'une voix douce et insistante appelait son nom, presque perdue au milieu du brouhaha qui envahissait peu à peu les couloirs du baraquement. Il regarda autour de lui et aperçut un téléphone mural. Après avoir décroché le combiné et s'être identifié, quasi instantanément, il eut Lena au bout du fil. Elle lui ordonna sèchement, presque avec colère, de descendre au hangar.

Il traversa les niveaux en courant, arriva dans la salle hors d'haleine et fouilla les rangées de combinaisons, à la recherche de Lena. On avait ouvert la passerelle qui menait à la surface de la planète, mais la légère lamentation du champ de force de l'entrée empêcha Faulcon de saisir le premier masque venu. Une silhouette pesante se tenait là, une combinaison-R, les jambes tendues, les détails de son insigne perdus au milieu des lueurs étincelantes du monde

extérieur.

Derrière le masque teinté se trouvait évidemment Lena. Lorsque la combinaison se mit en mouvement et avança dans la salle, il vit son visage à l'intérieur du casque. Elle paraissait fatiguée, presque à bout de force. Et elle était apparemment porteuse de mauvaises nouvelles.

L'exvox retransmit sa voix grinçante.

« Habille-toi. Notre petit coéquipier, en dépit de son célèbre sens des responsabilités, est allé dans la vallée.

— Surprise, surprise, dit Faulcon d'un ton morne.

— Et sans combinaison, qui plus est ! On va se faire sucrer notre bonus si une bourrasque temporelle le rattrape ou s'il se casse quelque chose. Habille-toi. Ne reste pas planté là la bouche ouverte. »

Tout amour s'était évanoui devant la colère de la professionnelle. Tandis que Faulcon se hissait dans sa combinaison, grimaçant lorsque les sondes de contrôle pénétrèrent sous sa peau, il songea pour la énième fois qu'il avait été cinglé d'accepter un poste dans la même équipe que Lena. Cinglé. Il était déjà assez difficile d'aimer cette femme avec des sautes d'humeur qui compromettaient leur relation toutes les cinq minutes. Lorsqu'elle était tous les jours obligée d'assumer un poste de commandement, la tension entre eux devenait souvent insupportable.

Mais ce n'était pas totalement la vérité, s'avoua-t-il en silence alors qu'il refermait la carapace. Il était fatigué, elle aussi, et ils étaient tous les deux de mauvaise humeur. La plupart du temps leur travail se passait bien. C'était juste les périodes comme celle qu'il vivait actuellement dont il aurait aimé se passer.

Kris allait s'en prendre une – une paire de gifles de combinaison-R – Faulcon en était certain.

Dès qu'il fut prêt, Lena se tourna et fit un signe de la main aux techniciens. L'écran de protection disparut, les lumières se mirent à clignoter ; dans ses écouteurs, Faulcon entendit Lena qui lui enjoignait de sortir de la cité. Il la suivit sur la passerelle et ils se mirent à courir aussitôt qu'ils touchèrent terre.

Lena allait en tête à une vitesse de quinze kilomètres heure. C'était une vitesse assez confortable, qui exigeait néanmoins quelque effort physique afin de contrôler leur combinaison. Ils dévalèrent une ravine au fond plat, encombrée de véhicules de toutes sortes qui transportaient du ravitaillement et des spécimens entre la cité et les stations d'observation. Après quelques minutes, ils martelèrent la route de la vallée, parallèle au rift, mais située un peu en dessous des pentes d'accès rocailleuses.

Ils dépassèrent plusieurs stations d'observation, dont les ruines d'Eekhaut, et Faulcon commença à se demander ce que Lena avait en tête. Avant qu'il ait pu formuler sa question, elle vira abruptement au

nord, sur la piste d'accès, en direction de la station d'observation Shibano toute proche.

Faulcon sentit immédiatement son cœur s'emballer. Son esprit et son corps lui parurent légers comme l'air et il eut la sensation de flotter. Il avait si souvent vu cette vallée... mais il comprit soudain qu'il allait la voir différemment, ou plutôt avec davantage de précision, qu'il allait la revoir comme il l'avait vue la première fois, avec des yeux émerveillés, l'imaginaire de la jeunesse.

Ils étaient au virage Rigellan. Le canyon s'orientait au nord, s'élargissait, gagnait en profondeur et y arborait ses ruines les plus fabuleuses, champ de foire de l'Outretemps qui s'étendait sur des kilomètres de distance. En quelques secondes, ils atteignirent le bord du rift. En silence, ils contemplèrent ce panorama stupéfiant.

On trouvait ici un tel méli-mélo d'étrangetés que Faulcon en avait le vertige à chaque fois qu'il tournait la tête, il avait toujours du mal à exprimer l'impression déconcertante que lui donnaient ces formes et ces lumières, structures douces et dentelées, gigantesques, tordues et voûtées d'une autre race et d'un millier d'autres temps, toutes imbriquées et emmêlées les unes dans les autres en des arrangements pour lesquels elles n'avaient jamais été conçues. Son regard s'attarda sur plusieurs énormes tours translucides, déformées, érodées par le vent et la pluie, scintillantes sous la vive lueur teintée de rouge d'Altuxor qui était maintenant haut dans le ciel. Il était fasciné par une immense toile d'araignée tentaculaire, au dessin complexe, dont les fils brisés saillaient et tremblotaient comme s'ils cherchaient à quelle partie de l'ensemble ils appartenaient. Il discerna de larges routes vaguement familières, dont une s'élevait au-dessus du sol sur des piliers d'acier : cette route commençait et se terminait abruptement, et le vent l'avait déplacée vers la toile si bien qu'elle la transperçait en plein milieu. L'autre extrémité de cette route reposait gauchement sur une structure cubique noire, dans laquelle s'activaient plusieurs robots de la cité. Ils étudiaient sans doute le contenu du volume régulier, afin de l'extraire maintenant qu'une équipe humaine l'avait exploré. Toute la vallée en contrebas n'était qu'une décharge de bâtiments extraterrestres et d'énormes machines à demi sectionnées, à demi vivantes, au nez retroussé et aux larges ailes, sur chenilles ou sur roues, sur le dos, exhibant leurs réacteurs, ou le nez plongé dans le substrat de la vallée si bien que seul leur arrière-train se dressait dans l'atmosphère froide et immobile. Des chaussées chatoyantes tremblaient sous des brises ordinaires, structures en spirale qui s'achevaient à des centaines de mètres dans les airs.

La plupart des vestiges s'amassaient au fond du canyon, sur une vaste plaine décapée, où autrefois, peut-être, coulait un fleuve. Elle était désormais couverte en grande partie par une forêt, boisement

multicolore et confus résultant d'une accumulation d'espèces indigènes provenant d'ères différentes ; c'était les masses agitées vertes et rouges des larges-fléaux venus du passé de Kamélios qui prédominaient, ainsi que les bosquets de ces plantes blanches et cornues appelées skagbark. Sur les vastes corniches qui séparaient les divers escarpements des falaises, c'était le skagbark qui dominait, ses racines s'entortillant dans le vide en quête d'eau dans le sol pauvre des pentes. Au-dessus des corniches, le dessin des strates ondulait, se tordait, traversait la vallée en un puzzle géologique. Le rift profond serpentait au loin, dans la brume et l'obscurité. Falcon et Lena Tanoway n'étaient que de minuscules silhouettes noires au milieu de cette immensité.

Falcon se rendit soudain compte que Lena lui parlait ; sa voix s'était doucement insinuée dans la confusion sensorielle de son esprit. Il la regarda et la vit désigner un point de l'autre côté du canyon. Falcon enclencha le grossissement de son casque, et la silhouette massive du commandant Ensavlion apparut clairement devant lui, reconnaissable à l'insigne de sa combinaison. Il se tenait tout au bord d'un escarpement, au fond duquel se dressaient les tentes contenant les corps des entités sorties de l'Outretemps. Des formes de vie inintelligentes évidemment, pour la plupart animales, pourvues de pseudo-organismes inclassables en termes terrestres. Ensavlion demeurait immobile, la tête baissée tandis qu'il scrutait le fond de la vallée. Il ne semblait pas avoir remarqué l'équipe qui l'observait à deux kilomètres de là.

Falcon savait qu'Ensavlion allait tous les jours dans la vallée, parfois seulement quelques minutes, parfois des heures. Il venait là et observait, et peut-être qu'un jour il reverrait cette petite pyramide étincelante ; elle illuminerait le canyon, surgie de nulle part, et les grandes silhouettes vacillantes se matérialiseraient à travers ses parois, se déplaceraient une minute dans la vallée avant de rentrer dans leur machine et de disparaître de nouveau dans le temps. Bien que ces voyageurs fussent peut-être des visiteurs réguliers de cet endroit et de cette époque, ils ne s'étaient matérialisés qu'une fois devant un groupe d'hommes. L'un d'eux ne s'était pas enfui à leur arrivée, un homme dont le souvenir de cet événement était si altéré, par le temps et le besoin de revivre cette expérience, que la pyramide avait enflé dans ses récits jusqu'à devenir vingt fois plus grosse qu'en réalité, et les créatures s'étaient transformées en manifestations divines de la super-race qu'il cherchait dans l'univers avec tant d'obstination.

Tandis que Falcon observait le commandant Ensavlion, étrangement troublé et cependant fasciné par cet officier et par le chaos d'émotions qui semblait le tourmenter depuis l'arrivée de Kris Dojaan, la silhouette se tourna et disparut sous les pentes d'accès

du canyon. Faulcon débrancha le masque grossissant de son casque et se préoccupa de nouveau de retrouver son coéquipier.

Il s'écoula quatre heures avant qu'il ne le repère, assis sur un rocher saillant, à une centaine de mètres plus bas sur la pente intérieure de la vallée. Il paraissait contempler l'infini, la tête tournée, le regard fixé quelque part au-dessus de l'horizon du rift. Les genoux pliés, enserrés par ses bras, il ressemblait à n'importe quel touriste dans n'importe quelle gorge de n'importe quel monde. L'irresponsabilité de son comportement mit Lena en fureur, et elle manqua de hurler, mais Kris demeura impassible. Peut-être la minuscule radio de son masque ne fonctionnait-elle pas.

Faulcon resta au même niveau que Lena, dont la combinaison dévalait la pente d'une manière qui paraissait précaire mais ne l'était pas. Bientôt, ils arrivèrent derrière le garçon. Kris se retourna au dernier moment, mais il ne paraissait pas alarmé. Lorsque la combinaison-R le souleva aussi facilement qu'un chat, il resta immobile et impassible. Il fit signe à Faulcon alors qu'il remontait la pente dans les bras de sa chef d'équipe.

Lena le déposa bien moins doucement qu'elle ne l'avait soulevé. Faulcon abaissa le volume de sa radio tandis que la voix de Lena criait violemment dans ses écouteurs.

« Du calme, dit Kris. Je suis en vie, pas vrai ? » Avant que Lena puisse lui répondre par la manière forte, Faulcon, qui sentait qu'une telle réaction n'était pas à écarter, coupa court.

« Emmenons-le à la station la plus proche. Peut-être qu'Ensavlion ne l'apprendra jamais.

— Bonne idée », répondit Lena. Ils soulevèrent Kris et l'installèrent entre eux, puis coururent près de deux kilomètres jusqu'à la station Shibano.

Dans l'abri chaud et spacieux de la station, Faulcon sortit de sa combinaison et aida Lena à faire de même. Les deux techniciens de garde, vieillissants, plutôt sauvages, ne bougèrent pas de leur console ; ils surveillaient la vallée, guettant comme toujours les brusques détonations atmosphériques – symphonie électromagnétique – qui annonçaient l'apparition soudaine d'un vent du temps. Les vents ne naissaient pas à une extrémité de la vallée pour souffler à travers la gorge jusqu'à l'autre bout. Ils pouvaient se former n'importe où, et même s'ils soufflaient généralement d'est en ouest, on savait qu'ils pouvaient aussi souffler dans la direction opposée. La vallée était placée sous une surveillance constante, qui réclamait une grande concentration.

« C'était stupide », attaqua Faulcon. Assis en cercle près d'une large fenêtre dominant la vallée, ils buvaient une soupe chaude à petites gorgées ; le verre épais de la fenêtre était teinté, si bien que

l'intérieur du dôme semblait légèrement bleuté. Sur Kamélios, où le soleil vieillissant projetait sur tout ce qu'il touchait une ombre rougeâtre, cet effet était pour le moins troublant.

« T'es totalement irresponsable ! » aboya Lena, les yeux rivés sur Kris. « Dans mon équipe, on obéit aux règles. Non seulement tu as mis ta vie en danger, mais tu m'as dérangée et tu m'as mise en danger moi aussi. Et ça, je ne te le pardonne pas. »

Kris, le visage blême, ne manifestait pas le moindre repentir. Il buvait sa soupe, tenant son bol à deux mains, et regardait le panorama.

« Je crois que je suis désolé, finit-il par dire.

— Voilà qui est regrettable, annonça Lena sèchement. Si tu étais sûr d'être désolé, je t'apprécierais beaucoup plus.

— Je suis vraiment désolé, corrigea Kris en la regardant. J'ai agi comme un imbécile. Je vous demande juste de vous mettre à ma place, de rentrer un instant dans mon cerveau et de jeter un œil à ce qui s'y trouve. » Il leva des yeux implorants vers Faulcon. L'honnêteté transpirait de ses traits juvéniles. « Il faut que vous sachiez ce que c'est... ce que c'était... de venir de si loin pour retrouver Mark, pour le voir, et d'être privé de sa présence à cause... d'un danger que depuis mon arrivée je n'ai jamais vu ni entendu, dont je n'ai même jamais eu vent, si vous me pardonnez ce piètre jeu de mots. »

Lena écarta cette boutade d'un regard méprisant. Kris tenta de l'ignorer et se tourna vers Faulcon.

« J'ai vu le fantôme, Léo. Je t'assure.

— Beaucoup de gens ont vu le fantôme. »

Faulcon reconnaissait dans l'expression de Kris la preuve qu'il avait fait plus que l'apercevoir de loin. Il se demanda à quelle distance il s'en était approché, mais il ne voulait pas tenter de soutirer des informations à Kris, pas dans cette atmosphère hostile.

Au loin, les deux techniciens rirent de quelque plaisanterie ; leur console avait produit des craquements, signe qu'ils communiquaient avec quelqu'un se baladant sur la planète. Faulcon les considéra une seconde, puis son regard retomba sur Kris Dojaan, qui se mâchonnait la lèvre inférieure, anxieux et pensif.

« Je sais que beaucoup de gens l'ont aperçu, dit-il. Mais moi je m'en suis approché. »

Lena paraissait maintenant plus intéressée.

« À quelle distance ?

— Comme toi et moi », dit Kris. Sa réticence à parler était exaspérante. « La première nuit, je ne me suis pas beaucoup approché. J'ai vu la silhouette et elle s'est échappée. » Faulcon était horrifié.

« La première nuit ? Tu veux dire que tu es sorti toutes les nuits depuis qu'on est revenus ? »

Kris sourit.

« Je vais me faire taper sur les doigts ?

— Crétin », dit Lena calmement, et Kris haussa les épaules.

« Je ne suis pas le seul de la cité à sortir la nuit. Le premier soir, j'ai vu quelqu'un en combinaison-R, qui courait comme un dératé le long du canyon, et qui hurlait, je crois. J'entendais des sons sortir de son casque. J'étais loin et il ne m'a pas vu. Je me cachais. Mais ça ne change rien au fait qu'il portait une combinaison-R et que, s'il cherchait le fantôme, la chance ne lui sourirait pas. Les combinaisons se déplacent trop vite et le fantôme ne prend pas de risque. Moi, comme j'étais quasiment nu, il m'a fait confiance.

— Je doute qu'il cherchait le fantôme, dit Lena, plus probablement une pyramide dorée.

— Tu insinues qu'il s'agissait du commandant Ensavlion ? Oui, c'est possible. »

Faulcon le regarda gravement, calmement, et finit par dire :

« Et le fantôme ? Qu'est-ce que tu as appris ?

— Trop de choses », répondit rapidement Kris, sans croiser son regard.

Après quelques secondes de silence, Faulcon enchaîna :

« Alors, j'avais raison ? Tu comprends un petit peu mieux ce monde ?

— Tu veux dire que c'est moi qui cours là-dehors en haillons ? »

Kris ne sourit ni ne fronça les sourcils, mais sa voix se fit triste pendant un instant.

« En tout cas, ce n'est pas Mark. J'étais convaincu que c'était Mark, mais je me trompais. Il faut donc que je reparte à sa recherche. Ça ne fait rien. C'est la raison de ma venue sur Kamélios. C'est dans mon contrat. »

Faulcon et Lena échangèrent un regard gêné. Dans son contrat ? Son contrat de travail ? Il ne comportait sûrement aucune clause obligeant un homme à sacrifier sa vie dans l'Outretemps. Mais Kris ne précisa pas sa pensée.

Laissant pour le moment cette phrase énigmatique de côté, Faulcon insista.

« Si ce n'est pas Mark, alors qui est-ce ? Tu dois le savoir si tu lui as parlé !

— Je ne suis pas sûr de le savoir, répondit le garçon. Et je préfère ne pas dire ce que je pense. Ne me force pas, Léo. S'il te plaît. Je ne veux vraiment pas en parler. »

Exaspérée, Lena se leva, lissa son justaucorps et secoua la tête.

« Je rentre à la cité. On m'a dit qu'un transport de marchandise allait passer ici dans deux ou trois heures ; il te ramènera. C'est compris ? » Kris hocha la tête. Lena regarda Faulcon.

« Tu viens ?

— Plus tard », répondit-il. Lena resta perplexe un moment et le regarda avec curiosité. Comme il ne faisait pas mine de s'expliquer, elle tourna les talons et partit en direction de l'alcôve où se dressait sa combinaison. Avant que Falcon puisse se lever pour l'aider, elle avait sauté dans la machine et marchait vers le sas.

« Je ne veux vraiment pas en parler », dit Kris tandis qu'elle s'en allait, regardant Falcon, ennuyé.

Il supposait évidemment que Falcon était resté parce qu'il pensait que Kris se sentait mal à l'aise en compagnie de Lena. Ce n'était pas le cas. Falcon sourit à son coéquipier et s'aperçut que celui-ci avait l'air épuisé.

« Je suis claqué. C'est vrai. L'entraînement, les nuits blanches... je commence à en payer les frais.

— Alors va dormir », dit Falcon. Kris marcha jusqu'à un canapé et s'y recroquevilla avec reconnaissance.

Falcon le regarda un moment, puis se leva et alla chercher le masque de sa combinaison. Les deux techniciens le regardèrent sèchement tandis qu'il attachait le masque, et l'un d'eux dit :

« C'est contre les règles de sortir sans combinaison-R.

— Vous n'aurez qu'à me signaler, répliqua âprement Falcon. Mais d'abord, laissez-moi sortir. »

À contrecœur, le technicien obtempéra.

Courir. C'était comme courir à travers le temps : une liberté exquise, une façon de se déplacer si terrifiante qu'elle en était presque intellectuelle. L'abandon de toute responsabilité, le superflu de la combinaison protectrice, la course à travers ce bras mort du grand fleuve du temps, tout cela s'apparentait à une expérience religieuse, et Falcon voulait en chanter les louanges, célébrer la sueur qui couvrait son corps, chanter la tension des câbles qui le faisaient avancer.

Il descendit les pentes du canyon et perdit le soleil de vue. Le manteau rouge foncé se changea en nuit obscure, une terre d'ombres, où les structures et le délabrement étaient soulignés, puis illuminés, puis rougis, puis plongés subitement dans les ténèbres ; tandis qu'il serpentait entre ces étrangetés, il découvrit que le déplacement d'une ruine contre une autre était d'une beauté incompréhensible. La spirale de cristal rougeoyant se transformait brusquement en gigantesque silhouette noire, qui traversait son champ de vision pour lui montrer de merveilleux enchevêtrements de pyramides et de cubes, illuminés par le vert et le rouge de l'arc-en-ciel.

Plus profond ; plus sombre ; un éclat de lumière dans le sédiment aride du temps, courant à travers les âges du monde, rampant le long des éons. Les rocs et les fossiles des strates qui s'éparpillent, s'effritent

et tracent leur propre chemin depuis le parapermien jusqu'à un cambrien stérile, et toujours plus profond jusqu'aux plaines couturées de cicatrices des parties les plus profondes de la gorge crépusculaire.

Avant d'atteindre le fond, après plus d'une heure de descente, la détermination de Faulcon s'étiola submergée par le frisson de la peur, et il s'assit pesamment dans le silence. Il arborait un sourire de triomphe derrière son masque, le triomphe d'être allé si loin, d'avoir surmonté ses craintes à ce point. Tout le malaise qu'il éprouvait en compagnie de Kris Dojaan avait disparu. Il était désormais confronté à la terreur de se perdre dans le temps, terreur qui le hantait depuis ses premiers jours sur Kamélios. Exposé aux vents, il pouvait mesurer l'étendue de son courage ; depuis qu'il était ici, et cela faisait des mois, jamais il n'avait osé s'approcher de la vallée sans combinaison, et petit à petit cette combinaison était devenue un masque pour son appréhension, une béquille qui s'était presque greffée sur son corps. Pour la première fois depuis une éternité, il découvrait la nature de sa relation avec le monde de VanderZande. Il sentait son souffle le bousculer et l'aspirer tels les doigts d'une brise ordinaire annonçant la tombée de la nuit. Jouissant d'un panorama sur la vallée et l'horizon occidental, il s'assit tout comme Kris et, face à la paroi opposée du canyon, il médita sur les esprits qui avaient conçu ce carnaval de ruines ; il examina ensuite la nature de ses craintes, et l'extase, l'excitation qu'engendrait sa contemplation de la terre étrangère déroulée devant lui, une terre qu'il avait tant de fois observée auparavant, toujours avec une indifférence blasée, y cherchant à la manière d'un mercenaire tout ce qui pouvait se revendre.

Oui, une grande part de la froideur provenait de la combinaison-R, de l'environnement stable, de la machine fabriquée par l'homme qui renfermait la créature de chair, intelligente, vaquant à ses occupations, consciente que la combinaison accroissait ses chances de survie, de façon si exponentielle que la partie était pratiquement gagnée d'avance. Et lorsque la sensation de danger disparaissait, peut-être la déférence lui emboîtait-elle le pas. L'appréciation entière du mystère exigeait un lien direct avec l'âme, et les combinaisons-R déconnectaient l'âme aussi durement et aussi certainement qu'elles vous déconnectaient du vent, de l'air, des vagues d'énergie, du souffle même du temps.

Désormais il était libre. Son cœur et son âme s'élancèrent au-dessus du canyon, se posèrent sur une structure, puis sur une autre, volèrent de vestige de cité en vestige de cité, sans jamais savoir si un milliard d'années séparaient chaque saut visuel d'une spire à une arche de pierre, puis de nouveau jusqu'au sol.

Où es-tu donc ? Allez, montre-toi. Je n'ai pas toute la journée.

Un long moment s'écoula, mais Faulcon resta immobile, fouillant

du regard le canyon et les bâtiments en quête de mouvement. Le jour rougit, s'assombrit. Il sut que bientôt il devrait remonter la pente ou risquer de passer la nuit dans la vallée, exposé au terrible froid de la nuit kamélienne, exposé surtout à la moindre bourrasque temporelle qui ne manquerait pas de cingler l'air dans les prochaines heures. Son justaucorps pouvait maintenir une certaine chaleur ou fraîcheur en cas de modeste fluctuation des températures. Mais la nuit insinuerait petit à petit son froid vampirique à travers l'étoffe.

Un mouvement, au loin, lui coupa le souffle. Il plissa les yeux vers l'ouest, en direction de la Cité d'Acier, au-delà des quelques kilomètres de canyon qu'il pouvait distinguer avant que la vallée ne s'incurve et lui bouche la vue. Au fur et à mesure qu'il regardait, il se rendit compte qu'il s'agissait de douze silhouettes revêtues de combinaisons-R qui couraient au fond du canyon. Elles disparurent au loin dans une structure invisible. Falcon se demandait ce qu'ils pouvaient bien faire là. Il avait toujours cru que toutes les missions revenaient à leurs stations ou à la cité au crépuscule.

Il ne parvenait à s'interroger sur ces lointaines silhouettes que depuis quelques secondes, lorsqu'il entendit des pierres dégringoler, et le bruit reconnaissable entre mille de quelque chose se déplaçant sur les corniches au-dessus de lui. Il se souvint en frissonnant que cette partie de la vallée était le terrain de chasse favori du gulgaroth mâle, qui, après plusieurs jours de jeûne, incluait volontiers dans son menu les humains sans défense. Il se leva en hâte, se tourna et scruta les deux, en quête de la silhouette lisse et brillante de la créature. Ce faisant, il sentit ses poils se hérissier. Il imagina qu'on l'observait depuis le fond de la vallée. La présence était si forte qu'il cria, mais lorsqu'il fit demi-tour il n'y avait rien à voir et la sensation s'estompa. Il reporta son attention sur le haut de la pente. Pendant un moment, il ne vit rien d'autre que la falaise et les ondulations de la végétation qui s'accrochait aux pentes les plus douces. Puis quelque chose, trop petit pour que ce soit un gulgaroth, fila vers sa gauche. Il pensa d'abord qu'il s'agissait d'un animal, mais lorsque la chose glissa et s'arrêta, il se rendit compte qu'il regardait un homme, un vieillard, vêtu de l'uniforme en loques de la Cité d'Acier et d'un petit masque de survie. Falcon comprit sans hésiter que c'était l'homme qu'il cherchait. Il lui cria d'attendre, mais son propre masque étouffa le son de sa voix. Il lui fit signe. L'homme se tourna, lui jeta un bref regard, puis s'élança sur la pente du canyon, derrière un affleurement irrégulier de roche scintillante.

Falcon partit à sa poursuite sur la déclivité et l'appela de toute la force de ses poumons. Le fantôme fuyait, mais Falcon le rattrapait. Il était plus proche de lui qu'il ne l'aurait jamais cru possible. Qui que soit cet homme, il rechignait à utiliser sa capacité à se téléporter. Il

voulait que Faulcon s'approche, et cependant il avait peur de se retrouver face à lui.

« S'il vous plaît ! Attendez ! Vous avez parlé à mon ami, parlez-moi. Bon sang, attendez... »

Pourquoi ai-je aussi peur ? Mon impatience ne fait que refléter ma peur, n'est-ce pas ? Évidemment.

Tout à coup, le fantôme se recroquevilla devant lui, tremblant, le visage dans les mains, les doigts écartés de manière à dissimuler les traits ridés que le masque ne recouvrait pas. Faulcon se demanda s'il avait l'air effrayant, inhumain avec le masque étroit qu'il portait lui aussi ; peut-être que s'il le retirait, s'il montrait son visage, le fantôme comprendrait la sincérité de sa démarche. Il enleva ses lunettes à facettes et, durant une seconde, fut pris de haut-le-cœur à cause de l'atmosphère de Kamélios avant de pouvoir replacer le respirateur dans sa bouche. Maintenant, il pouvait respirer mais ne pouvait plus articuler normalement. « Je suis votre ami ! »

Des paroles condescendantes, difficiles à prononcer : retirer le respirateur et parler sans avaler d'air ; remettre le respirateur ; évacuer les larmes de quelques clignements d'œil ; subir le supplice des sensations asphyxiantes provoquées par les composés organiques qui rendaient irrespirable l'atmosphère de Kamélios. La silhouette de l'homme, recroquevillée, restait muette, sans plus émettre le moindre de ces gémissements étrangement animaux.

« Qui êtes-vous ? » demanda Faulcon, qui apprenait à parler et respirer sans s'étouffer. « Dites-le-moi, s'il vous plaît. » Respire ! « Je ne suis pas un simple curieux, je veux vraiment savoir. »

La silhouette se détourna et l'étoffe de la combinaison en lambeaux s'étira sur son dos. Le fantôme leva une main ridée, tremblante, la leva vers Faulcon, tendit le bras en un geste qui se voulait le plus éloquent possible : s'il vous plaît, n'approchez pas.

Faulcon s'approcha et entendit le fantôme hurler, d'une voix étrangement vieille, aiguë, la voix d'un très très vieil homme, presque enfantine, presque désespérée. La main trembla, puis fut happée par le corps et la silhouette sembla se tapir encore davantage. Faulcon se passa la main sur les yeux afin de s'éclaircir la vue, conscient que moins d'une minute d'exposition à l'atmosphère kamélienne suffisait à attaquer la cornée. Il se rendit compte qu'il était sur le point de perdre, et alors même qu'il criait – « Non, attendez, s'il vous plaît... Il faut que je sache qui vous êtes... » – la silhouette s'effaça à travers ses larmes, sembla bondir hors de vue, et disparut subitement, aussi facilement, aussi complètement qu'une brise passagère. Faulcon se surprit à contempler un rocher nu à travers ses lunettes, encore en position de suppliant, encore occupé à tenter de fixer correctement le masque. Il se redressa et regarda autour de lui. Amèrement déçu, et

cependant rempli d'allégresse en son for intérieur parce qu'il venait d'accomplir plus qu'il ne l'avait cru possible durant toutes ces années, il remonta lentement la falaise. Longtemps après, pendant la dernière heure du crépuscule rouge vif de Kamélios, il pénétra sous le dôme de la station d'observation Shibano et appliqua un onguent spécial sur ses yeux larmoyants. Dans sa vision trouble, il remarqua que Kris Dojaan ne se trouvait plus dans la salle principale. Il demanda aux techniciens si le transport de marchandise l'avait ramené à la Cité d'Acier et apprit que celui-ci avait été retardé.

Pendant une seconde, l'inquiétude empêcha Faulcon de parler puis, le visage impassible, il regarda les techniciens.

« Où est-il, alors ? »

— Un des commandants de section est venu. Il y a quelques minutes à peine.

— Ensavlion ? » demanda Faulcon, et le technicien sourit.

« En personne. Il allait chercher des extraterrestres et il s'est arrêté pour prendre un verre. »

Les techniciens trouvaient cette plaisanterie très amusante. Faulcon demeura impavide. Qu'est-ce qu'Ensavlion faisait ici ? Coïncidence ? Il savait certainement que trois membres de son équipe s'étaient présentés. Les techniciens devaient avoir refusé de passer outre au règlement et avaient signalé leur arrivée. À moins que le commandant ne les ait encore suivis ? Que racontait-il à Kris de si important qu'il dût le faire hors de la salle principale, loin des oreilles indiscrètes ? « Ils sont là-bas », dit-il à Faulcon. Faulcon suivit le regard du technicien pointé vers la salle de détente et de télévision, maintenant éclairée. La porte était entrouverte. Faulcon alla silencieusement se poster juste à côté et jeta un coup d'œil prudent à l'intérieur.

Kris était assis le dos à la porte. Le commandant Ensavlion était appuyé contre le meuble en ébène qui abritait la télé. Il ne regardait ni le garçon ni l'intrus qui les observait de l'extérieur.

« Je sais que j'aurais dû vous en parler plus tôt. Je suis navré. Ça m'a fait plaisir que Léo Faulcon vous suggère de partir directement en mission. Je pensais que cela vous aiderait à vous accorder psychologiquement avec Kamélios, à comprendre ce lieu dans une certaine mesure. Et puis j'ai pensé qu'il serait facile de vous parler de Mark, de la mission, de moi... de la raison pour laquelle je n'ai pas pu empêcher la mort de Mark. Mais ce n'était pas facile. J'aurais dû vous parler dès votre arrivée. Je dois avouer que, même maintenant, j'ai peur de vous parler. Je me demande ce que vous pensez de moi... »

Kris, tendu, regardait son commandant. Pendant quelques minutes la conversation avait été forcée, sans intérêt. Ensavlion semblait incapable de regarder Kris Dojaan, mais il lui jetait à la dérobée des petits coups d'œil et des sourires. Il semblait chercher à gagner la sympathie du jeune homme si sévère, passif et gêné ; du moins une réaction amicale. En fait, Kris était embarrassé. Et aussi en colère. Il était troublé. Ce monde et ses habitants le troublaient plus que tout. Si Ensavlion voulait bien accoucher de ce qu'il avait à dire, il rendrait les choses plus faciles pour tout le monde. Si seulement il disait :

« Je l'ai laissé mourir j'ai fui mes responsabilités, je suis coupable, je lui ai tiré dessus, je l'ai poussé... » Si seulement il avouait ce qui rongait son âme, l'atmosphère de la pièce s'en trouverait adoucie, et Kris pourrait se détendre ; peut-être alors pourraient-ils discuter sagement d'un homme brave, d'un homme « mort », ou plus précisément d'un homme qui avait disparu dans le temps. Mark n'était pas revenu ; ce n'était pas lui le fantôme. C'était un rêve stupide, une lubie de première grandeur. Néanmoins, Mark restait un survivant, et si quelqu'un devait survivre à un futur ou à un passé hostile, Kris était certain que ce serait Mark. L'instinct de survie de son frère était bien plus grand que celui de Léo Faulcon ou de Lena Tanoway... bien plus grand. Il pensa un instant à Faulcon, un instant fugace, un instant inconfortable dans le silence qui suivit la confession maladroite et guindée d'Ensavlion. Pauvre Faulcon. Pauvre homme. Il se sentait proche de Léo, assez proche pour le considérer comme un ami. Il éprouvait une sympathie pour lui qu'il n'aurait jamais pu éprouver pour Lena. La transpiration lui picotait le visage. Il tenta d'écarter cette horrible pensée et reporta son attention vers le commandant

Ensavlion.

« Vous comprenez, je l'ai envoyé en mission. Je l'ai envoyé en mission en sachant que ce n'était pas sûr. Il n'y avait pas eu de vent important depuis des semaines, mais des séries de rafales soufflaient dans la vallée, totalement imprévisibles. Vives, nettes, rapides comme l'éclair. Elles annoncent souvent un gros vent. Des structures apparaissaient dans la vallée avant de disparaître de nouveau au bout de quelques heures seulement. Je brûlais d'envie de tout contempler, d'entrevoir tout ce que rejetait le temps, j'ai envoyé beaucoup d'hommes en mission. La plupart ne tenaient qu'une heure dans le rift, puis fuyaient. Mark avait de la volonté, et il suivait le règlement à la lettre. Je lui ai dit de sortir, et il est sorti. Lorsque le vent est arrivé il s'est fait surprendre... il s'est fait avoir. » Ensavlion jeta un coup d'œil à Kris, le visage livide, les yeux ternes derrière des paupières fatiguées. « Personne n'a rien pu faire. J'en suis convaincu. Il n'y avait rien à faire. Vous devez me croire. S'il avait été possible de sauver votre frère, vous vous doutez bien qu'il s'en serait tiré. Vous savez cela, j'en suis sûr... »

Il regardait Kris bizarrement. C'était un regard franc, inquisiteur. Il voulait que le garçon réagisse. Il voulait qu'il flatte sa psyché, un mot aimable, un geste d'indulgence.

Kris, conscient de l'injustice de ses sentiments, ne voulait cependant pas mettre Ensavlion à l'aise. Il ne parvenait pas à croire que l'homme tremblant, faible et craintif était son commandant de section, le chef de la mission qui avait fait franchir à Mark sept cents années-lumière ; et qui avait poussé Kris à suivre la même route interstellaire afin de prendre la place de son frère.

« Je suis sûr que vous avez fait tout votre possible, dit-il. Je ne comprends pas pourquoi vous avez le sentiment d'avoir échoué. »

Ensavlion fit maladroitement les cent pas devant le garçon assis.

« Il savait que j'avais tort de l'envoyer en mission. Mais il est tout de même sorti, lui comme les autres... j'oublie leurs noms. Après cela, nous avons essayé d'oublier, de nous sortir cette idée de la tête. Je n'avais cure de sa sécurité, mais il n'a jamais trouvé les mots, ou n'a jamais eu assez d'esprit rebelle en lui, pour corriger mes instructions.

— C'est une erreur de guerre, commandant. Chaque commandant est responsable de la vie et de la mort de ses hommes, mais ce n'est pas comme si vous l'aviez poignardé. Vous avez eu tort, et mon frère s'est fait prendre au dépourvu ; si j'étais convaincu de sa mort, j'éprouverais un peu plus d'amertume à votre égard. Mais il n'est pas mort. Je le sais. »

Ensavlion s'esclaffa, apparemment soulagé (peut-être du tour que prenait la conversation). Il appréciait sans doute aussi le soutien dogmatique de Kris pour ce qui devait sûrement se révéler une cause

perdue.

« Vous voulez parler du fantôme desséché de la vallée... eh bien, j'apprécie votre enthousiasme, et votre imagination, mais il faudrait vraiment songer à... » Kris l'interrompt.

« Ce n'est pas le fantôme. Non... Je le sais maintenant. Je me rends compte que j'avais tort et ça me met en colère. Mark n'est pas le fantôme... » Il caressa l'amulette autour de son cou. Son contact froid et lisse le rassura ; Ensavlion suivit des yeux ce geste imperceptible. « Le fantôme m'a dit quelque chose... Je sais que mon frère est en vie. Quant à savoir si je pourrai le retrouver, c'est une autre histoire. »

Kris s'amusa de l'expression consternée qu'arbora le visage autrement terne et impassible de son commandant de section. Ensavlion s'éloigna du poste de télé, les mains derrière le dos. Il se retourna d'un air théâtral et plongea son regard dans celui de Kris.

« Vous insinuez que vous avez parlé à cette personne ?

— Pas vraiment parlé. Disons qu'on a échangé des cris, des bribes de mots, des phrases. Ce fantôme est une épave temporelle plutôt peu encline à communiquer. On a suffisamment discuté, cependant, pour que je verse une larme ou deux : une de chagrin, une autre de joie. Je n'ai pas reconnu mon frère chez ce fantôme, mais j'ai senti qu'il me transmettait son identité. Lorsque j'étais sur Automne d'Oster, le monde d'où je suis originaire, et qu'on nous a appris la mort de Mark, j'avais déjà rêvé de lui, et après cette nouvelle mes rêves se sont faits plus insistants. Je l'entendais parler. J'en suis convaincu. J'ai ressenti la même chose en arrivant ici. Parfois, j'entendais Mark m'appeler, un appel puissant, désespéré. Il était vivant, mais prisonnier. Le fantôme relayait son pouvoir télépathique...

— Pouvoir télépathique ?

— Peu importe. Je connais l'étendue de mes sens, commandant. Je n'essaie pas de les restreindre par la raison. Quand je sens quelque chose, je le sens. Je ne commence pas à me demander si je le sens avec mon nez, avec mon lobe olfactif, ou même si je l'ai réellement senti. Si je sens quelque chose, c'est à cause d'associations visuelles inconscientes. Quand quelque chose pue, ça pue. Quand quelqu'un communique avec moi par l'esprit, il communique avec moi par l'esprit. »

Il fronça les sourcils, puis sourit en avisant l'expression cynique d'Ensavlion.

« J'essaie seulement de dire que je suis l'esclave de mes stimuli sensoriels et je ne m'en soucie pas. C'est ça qui me motive de même que ça a motivé plus d'un prétendu cinglé à travers les siècles quand les gens se moquaient de la téléportation – vous vous rappelez ? – alors qu'aujourd'hui certains environnements planétaires accroissent ce pouvoir. Autrefois, les gens ne croyaient pas non plus qu'il y ait

jamais eu de créatures divines sur Terre, alors qu'aujourd'hui on communique avec elles. Elles vivaient simplement en décalage par rapport à l'humanité, ces mêmes entités qui ont inspiré toutes nos légendes et nos mythes. »

Ensavlion acquiesçait par des hochements de tête, lui accordant ce point.

« Et enfin, bien sûr, les gens méprisaient autrefois aussi l'idée du voyage dans le temps. »

Les sourcils d'Ensavlion s'arquèrent légèrement.

« Nous n'en sommes toujours pas certains, vous savez. Rien ne prouve que le phénomène que nous observons dans la vallée, sur le monde de VanderZande, n'est pas quelque chose d'autre, une illusion sensorielle ou spatiale.

— Vous croyez vraiment cela ? Vous croyez vraiment en une illusion cosmique ?

— Non », répondit Ensavlion en s'essuyant le visage de la main et en lissant ses cheveux en arrière ; il avait de nouveau chaud. « Je n'y crois pas car je les ai vus, les responsables de ces effets, les voyageurs. J'ai vu leur machine. Mais malgré ce que prétendent mes collègues, je ne suis pas sourd à leurs arguments, ni à ceux qui contestent l'acceptation pure et simple que les vents du temps sont des vents qui voyagent à travers le temps. »

Kris considérait sa propre expérience avec suffisance.

« Il s'agit bien de voyage dans le temps. Vous avez raison et ils ont tort. J'en suis convaincu, et j'ai parlé à quelqu'un qui traverse le temps aussi facilement qu'on traverserait un pont. Voilà pourquoi la mission Attrapevent est si importante. Voilà pourquoi je m'étonne que personne n'y soit encore parvenu.

— Ah... »

Ensavlion se tourna de nouveau, réfléchissant à cette phrase avec un air proche de l'embarras.

« Oui, vous avez raison de vous interroger. Votre frère faisait partie de l'équipe originelle. Il était ici depuis plusieurs mois, et pourtant la mission n'a pas abouti ; plusieurs mois se sont écoulés depuis sa disparition, et nous en sommes toujours au même point. »

Lorsqu'il parut évident à Kris qu'Ensavlion se contenterait d'énoncer des généralités, il protesta.

« Pourtant, je vois sans cesse des hommes dans le rift. Dehors, la nuit dernière, j'ai aperçu du mouvement. Ce n'était pas comme d'habitude une silhouette solitaire courant le long de la vallée. C'était vous, je crois.

— Moi ? »

Ensavlion sourit.

« J'avoue que je passe beaucoup de temps là-bas, c'est vrai. Mais

continuez donc. Vous avez vu des hommes. Des hommes en combinaisons-R ?

— Évidemment.

— Des hommes et des femmes en combinaisons-R, pour être précis. C'est l'équipe en question. Régulièrement, quand des tourbillons se produisent, ou que des nuages noirs se forment, ou qu'apparaissent des perturbations électriques, qui parfois, mais pas toujours, présagent un vent du temps... ils sortent. Mais tant que je ne leur donnerai pas d'ordre, ils n'agiront pas.

— Et c'est arrivé plusieurs fois. »

Ensavlion eut l'air horrifié, puis en colère. Il fit un pas vers Kris et son visage s'empourpra de rage contenue. Puis il eut un sourire mécontent, frappa ses mains derrière son dos et détourna le regard.

« Mon Dieu, monsieur Dojaan, vos talents de fouineur m'impressionnent. Vous allez sur le rift avant d'y être autorisé, et vous posez des questions qui en toute justice devraient rester sans réponse.

— Vous êtes fâché ? »

Ensavlion réfléchit, se calma durant ces quelques secondes de silence et répondit :

« Pas pour l'instant, non. »

Kris décida d'avancer avec précaution et choisit ses mots avec soin.

« Je pensais avoir touché un point sensible. Je n'ai pas fouiné, c'est la vérité. J'ai parlé à un membre de la section pendant mon entraînement, et il a supposé que j'étais la nouvelle recrue d'Attrapevent. Peut-être à cause de ce que j'ai dit, fait ou insinué.

— C'est plus probablement votre nom.

— Il m'a dit immédiatement que nous n'étions pas censés parler de la mission, mais aussi qu'il en faisait partie. Qu'ils attendaient depuis plus d'un an, et qu'ils avaient toujours été présents lorsque le vent soufflait, mais que vous n'aviez jamais donné l'ordre. Et vous ne leur avez jamais expliqué pourquoi. Ils commencent à en avoir assez d'attendre, et c'est pourquoi il va devenir urgent de trouver des remplaçants. »

Ensavlion observait le garçon. Il ne fit pas un bruit, cessa presque de respirer. Kris sentit l'imminence ternie de la question, et son cœur commença à s'emballer tandis qu'il se demandait ce qu'il devrait répondre.

« Je suppose qu'ils disent que j'ai peur. Le commandant Ensavlion est mort de peur d'accomplir cette mission, et à cause de sa lâcheté il empêche l'univers de profiter des bénéfices potentiels de la première expédition organisée et volontaire dans l'Outretemps. Ai-je raison, Kris ? »

Kris ne dit rien, ne fit rien, mais garda un silence gêné.

« Ils pensent que vous avez peur, confirma-t-il après un moment. Cela leur permet de nier leur peur. »

Ensavlion apprécia manifestement son tact et sa générosité. Si ce n'était pas totalement honnête de la part de Kris, et si Ensavlion s'en rendait compte, rien n'en transpira.

« Tout le monde a peur, bien entendu, c'est naturel, ajouta Ensavlion. Mais ces hommes et ces femmes étaient prêts à risquer la mort ; ils s'étaient engagés dans la mission Attrapevent et ils étaient prêts à aller jusqu'au bout. Brisés de peur, trempés de peur, malades de peur, ils l'auraient quand même fait.

— Pourquoi avez-vous si peur ? » demanda Kris, maintenant que la glace était brisée, et qu'Ensavlion et lui s'étaient rapprochés davantage qu'il ne convenait pour deux hommes de rang et d'âge si différents ; néanmoins, ils s'étaient rapprochés, et il était inutile de nier ou de fuir cette réalité.

Le commandant secoua la tête.

« Je n'ai jamais totalement compris, Kris. Un jour, j'ai regardé un vent du temps... un spectacle magnifique. Je ne saurais pas comment le décrire. Le spectacle le plus fabuleux, le plus incompréhensible de tout l'univers, une expression artistique si distincte, si naturelle qu'elle me remplit de joie, une joie telle que je voudrais chanter avec ce vent, chanter à jamais, faire à jamais partie de ce vent. Pendant des années j'ai lutté, j'ai débattu avec la Fédération, avec les financiers, avec le gouvernement de ce secteur afin d'autoriser une mission suicide dans le temps. J'ai trouvé des volontaires à qui j'ai répété que ce serait folie de ne pas envoyer de mission dans l'Outretemps. Ils m'opposaient sans cesse le même argument : personne n'était revenu, et donc personne ne reviendrait. Aucun renseignement ne nous est parvenu sur l'Outretemps, et donc aucun renseignement ne nous en parviendrait. »

Kris resta un instant interdit.

« Ça n'a pas de sens.

— Je suis d'accord. Ils affirmaient qu'une expédition réussie signifierait que l'on pourrait contrôler l'écoulement aléatoire du temps dans la vallée... Vous voyez ce que je veux dire ? Que le temps s'écoulerait d'un point précis vers un autre point précis, et que tous ceux qui partiraient dans le temps suivraient le même chemin. Si un tel contrôle était possible, alors les hommes perdus ou partis dans le cadre d'une expédition, seraient réapparus, et réapparaîtraient depuis des années...

— Quelqu'un l'a fait. »

Ensavlion éclata de rire.

« Je ne crois pas que l'appui du fantôme aurait pu servir notre cause. En tout cas, le conseil a fini par accepter que soit créé un petit corps expéditionnaire, qui serait maintenu dans le plus grand secret, et

dont tous les membres devraient avoir un travail normal et attendre leur décision, leur ordre d'y aller. Puis, lorsque j'ai vu la pyramide – je n'étais pas seul à ce moment-là même si je suis le seul survivant à avoir vu les voyageurs –, l'opinion officielle s'est suffisamment laissée influencer. On m'a donné la responsabilité de la mission, avec une totale latitude d'action pour envoyer le corps expéditionnaire dans la vallée. Le secret a été maintenu. Après quelques semaines, tout intérêt pour la pyramide dorée s'est estompé et je suis devenu... je ne sais pas, la risée de mes hommes sans doute ? Ça ne doit pas être très loin de la vérité. » Il esquissa un sourire.

« Puis deux événements se sont produits, deux événements terribles. En fait, il se peut qu'un troisième événement se soit produit, un changement sur Kamélios, l'une de ces tempêtes électriques qui embrouillent les esprits pendant quelques jours et nous imposent des personnalités différentes. Je ne sais pas. Peut-être le monde et le destin ont-ils conspiré pour retirer l'acier de mes nerfs, mais quoi qu'il se soit produit, j'ai brusquement perdu toute confiance. Même si j'avais peur pour moi, j'avais tout aussi peur pour les personnes que je me préparais à emmener dans le temps avec moi. Brusquement, je ne pouvais plus le faire.

— Qu'est-il arrivé ? C'est peut-être trop...

— Trop quoi ? Trop difficile d'en parler ? Plus maintenant. Au début, oui, et c'est pourquoi je m'en suis abstenu. Oh oui, la mort de votre frère constitue l'un de ces funestes événements. Vous devez le savoir.

— Mais ce n'est pas la raison principale...

— Je l'ignore. Qui peut quantifier ce genre de choses ? Et quel bien cela nous ferait-il, de toute manière ? Mark est mort deux jours après que j'ai mené une expédition dans la vallée vers un endroit baptisé Crête Dix-sept. On ne peut pas le voir d'ici ; il se situe à une soixantaine de kilomètres à l'est, bien loin de la Cité d'Acier. Il y a des stations d'observation là-bas, mais ce ne sont rien d'autre que des stations d'observation. Elles surveillent les vents et nous avertissent en cas de rafale temporelle ou de perturbations électriques. Elles ne sont pas équipées pour envoyer des hommes dans la vallée, ou alors uniquement pour des études préliminaires. Lorsque quelque chose d'intéressant se produit, la section 4 sort avec les groupes de scientifiques, puis c'est ma section, la 8, qui sort avec ses groupes de trois hommes afin de passer la zone au peigne fin, et finalement les grandes sections, de nouveau avec des scientifiques. Tout cela est très complexe, et souvent le plan n'est pas respecté. Bref, juste avant que votre frère soit emporté, j'étais descendu avec un membre d'une des équipes de huit hommes, un groupe chargé de pratiquer une étude superficielle à caractère géologique. Ils voulaient examiner des

structures et formations particulièrement fines rejetées par une rafale temporelle – c'est-à-dire un écoulement temporel persistant dans une zone restreinte ; il n'y a aucune manifestation physique, hormis le bruit, une sorte de hurlement aigu. Le temps s'écoule comme un torrent déchaîné et tout ce que l'on voit est uniquement constitué d'impressions sensorielles, de vibrations souterraines – vous étiez au courant que la vallée semble séparée physiquement des terres environnantes, pourtant elle y est connectée. Nous sommes descendus dans la vallée quelques heures après que la rafale se fut apaisée. L'expérience nous a appris que ces écoulements rapides de flux temporels s'éteignent d'eux-mêmes. Je me trouvais en compagnie du groupe de géologues et j'ai aperçu ce qui ressemblait à un fossile dans une strate de roches sédimentaires. Et comme vous le savez probablement, les fossiles sont rares. Je me suis approché, pensant regarder un coquillage plissé et grêlé. Soudain, l'image s'est précisée. Le fossile était de la même couleur que la roche autour de lui, une sorte de gris anthracite ; c'était un casque de combinaison-R. En l'observant bien, on pouvait vaguement discerner la forme d'une combinaison allongée horizontalement. Elle était très écrasée, mais la forme du gant, les cinq doigts fermés, était parfaitement nette. On pourrait contempler cette forme et débattre pendant des heures pour savoir s'il s'agit réellement d'une combinaison-R. Les détails sont pour la plupart effacés, et le casque est tourné vers l'intérieur de la falaise. Nous regardions le casque de derrière. Il est toujours là-bas. Aucun vent ne l'a touché depuis. Personne n'est jamais allé là-bas pour le déterrer.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi un homme sortirait-il sans son amulette ? Pourquoi la perte d'un membre d'une équipe implique-t-elle un savant rituel d'exorcisme pour les survivants ? Pourquoi les rifteurs époussettent-ils leur combinaison avant de quitter la vallée ? Parce que agir autrement porte malheur. Parce que sur Kamélios nous n'invitons pas la Vieille Dame du Temps à dîner. Parce que nous respectons les morts, et nous respectons encore plus l'Outretemps.

— Je comprends », dit Kris, avant d'ajouter : « J'ai remarqué que vous ne portiez pas d'amulette. » Ensavlion sourit un bref instant. « Je n'en ai pas besoin, Kris. » Il se toucha le crâne, au-dessus des yeux ; en regardant bien, Kris put distinguer la fine cicatrice d'une opération chirurgicale. « Je porte mon amulette à l'intérieur. »

Il y eut un moment de silence. Kris songea à des rifteurs surgissant d'autres époques non en tant que fantômes, mais en tant que silhouettes vagues dans de profondes strates sédimentaires. Ecrasés et tordus par les forces planétaires, ces explorateurs continuaient d'exister, pétrifiés, fragiles éclats de vie charnelle

témoignant de l'intérêt que l'on portait à l'énigme extraterrestre, monumentale mais en un sens futile, malgré le paysage du rift et toutes ces choses remplissant cette entaille creusée dans le monde. Il pensa à Mark.

« Quelques jours plus tard, pour ne rien enlever à l'anxiété que ce fossile humain avait fait naître en vous, vous avez poussé Mark à aller explorer la vallée et vous avez entendu dire qu'il y avait péri. »

Ensavlion acquiesça silencieusement d'un air sinistre et froid.

« C'est à peu près cela. Quand j'ai entendu dire qu'un vent avait emporté Mark, j'ai d'abord éprouvé de la peine, puis de la colère, et enfin une très très profonde déprime. Plus une nuit ne se passait sans que je pense à lui. Il m'a fallu trois semaines pour écrire la lettre à vos parents – je ne pouvais pas me résoudre à utiliser un moyen plus direct. C'était une lettre terrible, pleine de lieux communs. Évidemment, j'avais déjà écrit de telles lettres auparavant, de nombreuses fois. La section 8 est un fer de lance, un groupe de têtes brûlées ; ils vont partout et meurent partout. J'ai envoyé des lettres dans un millier de mondes, dans un millier de maisons, à un millier d'hommes et de femmes que je n'avais jamais vus et qui, pour ce que j'en sais, n'ont jamais reçu ces notes personnelles, mais ont appris les détails par fax-u. Cependant, tous ces morts étaient engagés dans des missions approuvées et sanctionnées. Ils savaient quels risques ils prenaient, et ils les ont pris volontairement ; j'ai souffert de les perdre, mais l'enjeu était plus important. Il était facile de se montrer froid.

— Mais Mark savait que c'était une erreur de sortir, et il vous a fait part de son opinion sans désapprouver vos ordres. Vous l'avez forcé, et il a obéi. C'était un imbécile.

— Il m'a fait confiance. Vous ne comprenez pas cela, Kris ? Il m'a fait confiance, il m'a obéi, parce que même s'il était conscient du risque, du danger, il avait décidé de placer toute sa confiance en moi ; il n'a pas pu se résoudre à douter de moi. Si j'insistais pour qu'il parte, c'est que je savais quelque chose, ou que je possédais un instinct différent, plus rationnel, plus éprouvé. Votre frère est allé dans la vallée parce que je lui avais pour ainsi dire affirmé que rien ne lui arriverait ; j'avais mes références et mon rang, mais je n'avais aucune expérience. Il est mort. Je me demande s'il est mort en pensant à moi, en se demandant si je l'avais fait exprès, si d'une manière ou d'une autre je l'avais méprisé au point de me débarrasser de lui de cette façon. Mais ce n'était pas le cas. Il était comme vous, Kris, sur de nombreux points. De même que je me sens lié à vous, je me sentais lié à lui. Le rang ne signifie rien. Nous partagions un même enthousiasme, un même respect pour cet endroit. Une sensation d'étrangeté, une sensation viscérale d'émerveillement que perdent généralement les gens sur ce monde comme Lena et Léo, vos

collègues. Ils sont morts, comme l'acier, fourbi, aiguisé, mais froid, froid. Pas vous. Vous n'êtes pas encore aiguisé, et pas encore fourbi, mais l'énergie qui vibre en vous est presque tangible. Vous êtes venu à la recherche de Mark, et vous avez découvert un monde qui vous a galvanisé. Je l'ai senti dans l'odeur de votre transpiration quand nous nous sommes rencontrés. Piquante, aromatique, la puanteur la plus merveilleuse au monde, la puanteur de l'enthousiasme. C'était la même chose avec Mark. Mais j'ai poussé ce pauvre type, je l'ai poussé parce que je craignais d'accomplir mon propre travail. Je l'envoyais dans la vallée à chaque fois que j'aurais dû y aller en personne. Car la vallée est notre ennemie ; c'est notre mort ; il faut la respecter, même si parfois elle est entièrement sans danger. Elle recèle trop souvent des périls incompréhensibles. J'ai abusé de sa confiance et de son admiration. C'est moi qui l'ai tué. »

Kris regardait le commandant Ensavlion. Un froid terriblement glacial l'habitait. Il se refusait à penser à son frère comme à un homme obéissant stupidement aux ordres ; son frère était un survivant, tous les Dojaan étaient des survivants. Mark aurait dû sentir qu'il ne fallait pas aller dans la vallée ce jour-là. Il n'aurait jamais cru Ensavlion aussi facilement, pas quelqu'un d'aussi faible. Il aurait vu cette faiblesse et aurait remis ses ordres en question. Pourtant, il croyait en l'obéissance. Il haïssait la hiérarchie, mais il respectait toujours les règlements sensés, sincères, réfléchis ; et les ordres tenaient du règlement ; les ordres découlaient des lois d'un lieu, d'un jeu ou d'une situation. Il a donc pu se sentir déchiré, déchiré entre le mépris qu'il éprouvait à l'égard d'Ensavlion – car il ne pouvait évidemment pas avoir eu de respect pour cet homme tremblant et suant – et son respect pour l'autorité et les règlements. Mark aurait-il pu commettre une erreur ? Kamélios aurait-elle pu l'affecter au point que son jugement en aurait été émoussé ? C'était une possibilité trop raisonnable pour la nier. Kris éprouvait de la colère. C'était certainement irrationnel, mais tandis qu'Ensavlion se passait une serviette sur le visage pour éponger la sueur abondante qui avait perlé du front au menton alors qu'il parlait, Kris entendit une voix dire : Frappe ce salaud, frappe-le maintenant. Il ne mérite que ça ! Vas-y ! Lâche-toi ! Mais il resta calme et silencieux. Il obéit aux règles. Il resta assis, tendu, silencieux, conscient que sur le monde de VanderZande, avec son double nom compliqué (la confusion des identités s'étendait jusqu'au monde lui-même !), il devait toujours contrôler parfaitement ses émotions et ses réactions. Pour vaincre ce monde, il était nécessaire de comprendre la nature des forces à l'œuvre en vous. Il savait cela, désormais, et il lui fallait seulement faire l'expérience de ces forces. Il commencerait par ne plus permettre à Ensavlion de se décharger de son embarras, car il ne se laisserait plus fléchir, il ne

ferait plus preuve d'aucune pitié. Tout ne serait plus qu'une question de survie, comme Falcon le lui avait dit deux fois durant son entraînement. Kamélios déteste notre bravoure, elle veut nous castrer mentalement. Lutte. Rebelle-toi et tu auras partie gagnée. Les misérables hériteront des vents du temps, les imprudents hériteront d'un corps coupé en deux par une bourrasque.

Ensavlion avait senti que l'esprit de Kris Dojaan s'endurcissait ; il semblait de nouveau mal à l'aise, à cran. Il s'adossa au poste de télé. Son visage était empreint d'incertitude. Pourtant l'histoire était terminée. Il avait mis son âme à nu devant le jeune homme (ou du moins, il en avait donné l'apparence), il avait exposé les facteurs de sa peur, et peut-être que ce faisant il les avait effacés. Kris ne disait rien. Assis silencieusement, le visage immobile, aussi impassible qu'il était humainement possible d'en donner semblance, il fixait Ensavlion avec arrogance, méprisant le vieillard qu'il voyait. Après de longs instants passés dans cette tension, Ensavlion détourna le regard et baissa les yeux.

« Enfin voilà, Kris, maintenant vous savez. Je ne vous reproche pas d'être un peu revêche, mais peut-être que lorsque vous aurez passé plus de temps sur Kamélios, vous éprouverez un peu plus de compassion... les responsabilités créent des pressions... »

La froideur de la voix d'Ensavlion, se rendit compte Kris, était due à sa propre hostilité. Il devait paraître terriblement sinistre, aussi essaya-t-il de se détendre. Ensavlion avait raison. Ce monde contribuait de façon importante à évaluer les hommes et la valeur de l'expérience qu'ils avaient pu acquérir. Il était inutilement cruel, et naïf, de juger Ensavlion comme s'ils se trouvaient sur Automne d'Oster.

« Je vous prie de m'excuser, commandant. Je suppose... Je suppose que d'avoir entendu parler de Mark et d'avoir affronté le monde qui l'a assassiné, tout cela m'a affecté. Je sens que je me dessèche, que je me recroqueville sur moi-même.

— Je comprends. J'imagine très bien.

— C'est peut-être aussi une réaction face au silence concernant Mark depuis que je suis arrivé. Je pensais vraiment qu'à l'instant même où je descendrais de la navette, quelqu'un allait venir me prendre par le bras et me dire qu'il connaissait mon frère, que c'était un type génial, que sa mort avait été une tragédie, qu'il avait beaucoup d'amis. Je pensais que cette personne allait m'inviter à dîner pour discuter de Mark, voir ce qu'on pouvait faire pour lui porter secours. Vous savez, une sorte d'amitié née en dépit de la tragédie ; des gens qui se sentent concernés.

— Les gens ne se sentent pas concernés sur Kamélios. Du moins, pas après y avoir séjourné un certain temps. »

Kris secoua la tête.

« Ce n'est pas toujours vrai. Vous par exemple ; vous vous sentez manifestement concerné. Par le monde, par vos hommes, et par l'éventualité d'une tragédie. »

Ensavlion acquiesça.

« Oui, vous avez raison. Je généralisais, bien entendu, mais quoi qu'il en soit, même moi, même Léo Faulcon avons été engourdis par ce monde. Il est possible de prendre le contrôle du monde de VanderZande. Nous pouvons devenir ses maîtres, mais le prix sera élevé, terriblement élevé.

— Vous venez de dire que Léo était perspicace.

— D'une certaine manière, oui. Il laisse parler son instinct. Il est perspicace dans le sens où il comprend les humeurs de cette planète, et où il n'y réagit pas impulsivement. J'imagine, cependant, qu'il avait oublié Mark avant que vous ne veniez, et qu'il a comme moi, trouvé délicat de vous en parler. »

Kris était déconcerté. Pendant une seconde il tenta de se rappeler ce que Faulcon lui avait dit, les premiers jours, dans les montagnes, et plus récemment durant leurs longues conversations.

« Je ne crois pas que Faulcon connaissait Mark. Il a entendu parler de lui, bien sûr, mais il ne semblait rien savoir à son sujet.

— Bizarre, dit Ensavlion d'un ton songeur. À quel jeu joue-t-il ? Je me suis mis d'accord avec Faulcon pour que les premiers jours il ne vous dise rien à propos de Mark, afin que vous ayez le temps de vous acclimater à ce monde et de faire connaissance avec lui. Mais je pensais lui avoir bien fait comprendre, l'autre jour, que je voulais qu'il vous parle de leur amitié, afin de briser un peu la glace. Peut-être m'a-t-il mal compris. »

Kris s'était levé. Les sourcils froncés, il fit un pas vers le commandant Ensavlion, puis s'arrêta et croisa les bras tandis qu'il laissait les paroles d'Ensavlion faire leur effet.

« Je ne comprends pas. Léo et Mark étaient amis ?

— Les meilleurs amis du monde, dit Ensavlion calmement. Je me demande pourquoi il ne vous a rien dit.

— Non seulement il ne m'a rien dit, mais il a explicitement et catégoriquement nié connaître Mark. Pourquoi mentirait-il à ce point ? »

Ensavlion haussa les épaules.

« Comme je vous l'ai dit...

— Non ! Je n'y crois pas. Les premiers jours, d'accord, peut-être qu'il aurait pu estimer préférable de me laisser m'adapter. Mais on a passé tellement de temps ensemble... on a parlé, on s'est saoulés, on s'est entraînés... il n'a pas manqué d'occasions de me dire ce qu'il avait à me dire. Vous êtes sûr que lui et Mark étaient amis ? »

Ensavlion était mal à l'aise, mais résolu. Il hocha imperceptiblement la tête.

« Évidemment. Vous devriez lui poser la question. La seule raison pour laquelle je vous ai affecté à cette équipe... pour laquelle je les ai obligés, lui et Lena, à attendre une nouvelle recrue pendant plusieurs semaines... c'est que j'étais au courant de votre venue... Je voulais qu'il vous aide à comprendre ce qui s'était produit. Je voulais qu'il vous donne une image bienveillante de Kamélios, afin que vous puissiez accepter ce dans quoi Mark s'était engagé, et ce que vous vous êtes engagé à faire à sa place. »

Ensavlion s'était-il servi du jeune remplaçant comme d'une excuse pour différer la mission dans l'Outretemps, se demanda Kris tandis qu'il suivait son commandant jusqu'à la salle principale de la station. Seuls les techniciens étaient présents. Tout cela n'était-il qu'une série d'excuses, de délais, qui tous semblaient raisonnables, dans le but de masquer les craintes d'Ensavlion ? Mais pourquoi Falcon ne lui avait-il rien dit ? Il devait y avoir une raison, et parce qu'il était possible que Falcon ait voulu qu'il découvre de sa propre initiative certaines vérités et certains faits au sujet de son frère avant d'en discuter avec lui plus personnellement, Kris décida à contrecœur d'interroger Léo avec circonspection et pondération. Discuter et ne pas laisser ses poings parler en premier.

Ils crurent d'abord qu'il s'agissait d'un gigantesque animal marin, vu à travers la lentille d'une caméra immobile, à peine visible alors que sa masse écailleuse, délabrée, s'enfonçait dans le sable, dans l'obscurité. Cependant, lorsque l'image projetée devint plus nette et brillante, on put voir la machine pour ce qu'elle était, gisant légèrement de guingois sur une élévation du rivage. L'océan n'était qu'une étendue miroitante à l'arrière-plan. Une silhouette apparut sur l'image rouge et floue. Elle traversa le champ de vision de droite à gauche et sortit de l'écran ; puis elle réapparut, à une plus grande distance de la caméra fixée à la moto, et examina la carcasse sous toutes les coutures.

« C'est lui ? Ça doit être Kris Dojaan, non ? »

La voix désincarnée surprit Léo Faulcon. Il sentit sursauter Lena, qui, assise à côté de lui, avait les yeux rivés sur la scène de leur découverte dont ils se souvenaient si bien.

« C'est exact, dit Faulcon à voix haute. Il avait oublié de prendre une amulette et Lena... le chef Tanoway... l'avait envoyé en chercher une. Nous étions en colère et bouleversés. Il s'est dépêché de sortir. »

Tandis qu'il parlait, Faulcon jeta des regards autour de lui. Grâce à la lumière provenant de la salle de projection, il put entrevoir les rangées de visages blêmes et impassibles derrière lui. Impossible de dire qui avait parlé.

Ils étaient dans les profondeurs de la Cité d'Acier quelque part sous la grande place, à huit cents mètres au moins au-delà de la barrière d'accès restreint du quatrième niveau, au sein d'un centre administratif que Faulcon connaissait à peine, secteur silencieux, solennel, bien gardé et propre à un point tel que ça en devenait dérangeant. Les gens qu'il avait vus y travailler portaient tous des badges d'identité de manière ostentatoire. Il n'avait pas vu beaucoup d'amulettes.

« Il n'est pas conscient de la caméra ? dit la même voix derrière lui. Vous en êtes sûrs ?

— On en est presque certains, dit Lena d'un air irrité. Il n'avait pas l'habitude des procédures de routine à ce moment.

— De plus, ajouta Faulcon, il est très facile d'oublier ces procédures. Jusqu'à notre retour, j'avais oublié que nous avions été

filmés. »

Sur l'écran, la silhouette indistincte du garçon, qui se déplaçait de manière exagérément saccadée, devint encore plus floue lorsqu'il s'approcha de la plage et contourna la machine. Pendant plusieurs secondes, ils contemplèrent une image immobile. L'étrange mouvement confus de la mer, qui ondulait doucement, était difficile à apprécier. Était-ce une photographie ou non ? Soudain, il sembla régner une certaine agitation devant l'œil de la caméra. Le vent avait forci et le sable tourbillonnait en vortex éphémères autour de l'épave. L'œil de la caméra tremblota. Faulcon ne se rappelait pas si les motos étaient tombées durant la nuit, mais il avait la conviction que non.

« Il est entré, là ? demanda une voix de femme. Que voyons-nous à l'écran ? »

Faulcon échangea un regard moqueur avec Lena. Ils estimèrent inutile de faire des commentaires.

Se confondant avec la grande paroi sombre de la machine, Kris finit par réapparaître, accroché à la coque métallique, avançant pas à pas vers le plan de la caméra. Son corps semblait plus maigre, plus fantomatique à travers le brouillard de sable rouge. Pendant un long moment, il resta sans bouger, trop près de l'angle de la caméra, et considéra la carcasse. Puis il sembla tripoter quelque chose entre ses mains, les yeux baissés et jetant des regards appuyés en direction de la tente toute proche. Il leva la main et l'écran s'illumina brièvement lorsqu'il envoya une boule d'énergie contre l'épave. La coque vola en éclats ; un petit nuage de fumée fut rapidement balayé par le vent. Kris s'avança, s'accroupit, puis sonda l'ouverture qu'il venait de pratiquer.

« Regardez, maintenant. Regardez attentivement. Le film s'obscurcit un peu et nous voulons être absolument sûrs que tout le monde est d'accord sur ce qui se produit. »

Cette voix, étrangère à Faulcon, recelait quelque chose d'inquiétant. Elle, ou plutôt la personnalité qui se cachait derrière, semblait avoir observé cette séquence un nombre incalculable de fois.

Sur l'écran, il pouvait voir Kris penché à l'intérieur de la carcasse, mais son corps et la machine étaient difficiles à distinguer dans ce déchaînement de sable et de vent. Faulcon parvenait à discerner la silhouette du garçon lorsque des éclats de lumière ternes et éphémères se reflétaient sur ses lunettes à facettes à chaque fois qu'il jetait un coup d'œil en direction de la tente, et plus nettement lorsqu'il se redressait et regardait la paroi de l'épave. Soudain il disparut.

« Là, dit la même voix. Il est entré. Vous avez vu ça ? Il est entré. »

Faulcon sentit le froid l'envahir. Il avait su d'instinct que Kris lui mentait en affirmant ne pas être entré dans l'épave, mais là, devant

ses yeux, il en avait la preuve irréfutable. Cependant, lorsque Lena murmura : « Pourquoi faire tant d'histoires ? Il est entré. Et alors ? » il dut admettre que son inquiétude était irrationnelle.

Plusieurs minutes durant, la salle fut lourde du silence de ses occupants (hormis les bruits de toux, de mouvement, et les murmures agacés de ceux que ces événements n'intéressaient que de loin) ; l'écran affichait une vue de l'océan, un rivage balayé par les vents et une machine extraterrestre qui semblait changer d'apparence proportionnellement avec l'insistance du regard qu'on lui portait. Faulcon commençait à avoir des sueurs. À côté de lui, Lena lui toucha la main, mais il ne comprit pas le sens de ce geste. Finalement, l'image à l'écran fut prise de tressaillements. Quelque chose d'énorme passa devant l'objectif, sortit du plan de la caméra, puis revint dans le champ. C'était Faulcon, qui allait voir ce qui était arrivé à son jeune coéquipier. Il lutta contre le vent, contourna la carcasse, puis réapparut et regarda par le trou creusé dans la paroi de la machine.

« Quelqu'un a-t-il vu quelque chose bouger autour de cette ouverture jusqu'à maintenant ? »

La voix appartenait à une femme. Faulcon se retourna en hâte et aperçut une personne assise seule.

Un murmure s'éleva qui signifiait « non ». Faulcon se vit s'éloigner du trou et regarder autour de lui : la tente, l'océan, le ciel nocturne, puis encore la machine. Subitement, Kris, surgissant du rivage, fut de nouveau là, sombre silhouette, insignifiante, dont les gestes dénotaient un air d'importance. La silhouette marcha tranquillement vers Faulcon, qui soudain l'aperçut, bondit de peur – ce qui provoqua l'hilarité de ceux qui n'avaient pas encore vu le film – puis fit quelque pas à la rencontre du garçon.

Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles ils discutèrent, immobiles, en silence, puis Kris tendit un objet à Faulcon.

Une lueur bleue étincelante noya l'écran, puis s'évanouit brutalement et laissa à Faulcon une image résiduelle, même si le Faulcon de l'écran – plusieurs jours auparavant – n'avait pas eu conscience que l'amulette étoilée de Kris ait émis la moindre lumière. Le film s'arrêta et la salle s'illumina. Faulcon et Lena se retournèrent dans leurs sièges baquets. Ils se retrouvaient maintenant dans la disposition originelle de la salle, sur le côté d'un carré, face à un bureau derrière lequel étaient assis deux hommes et une femme, qui prenaient des notes et murmuraient entre eux. La salle était remplie de docteurs, de psychologues, de géologues, de commandants de section (Ensavlion ne se trouvait pas parmi eux). On distinguait aussi les silhouettes noires de deux commandants galactiques, ces superviseurs de toutes les colonies planétaires. Les deux hommes n'avaient rien dit, et allaient probablement continuer à se taire. Ils

étaient là en tant que spectateurs, et leur seule fonction était de rapporter des informations à la Fédération. Cependant, ils travaillaient de concert avec la structure tripartite qui contrôlait le monde de VanderZande, et que représentaient les trois personnages au visage impassible assis devant Faulcon. La femme appartenait aux bureaux du Magistar Colona ; elle était assez jeune d'allure, avec des traits délicats et des cheveux soigneusement tressés. Elle resta un moment plongée dans ses notes avant de dire : « Dojaan vous a-t-il donné l'impression de mentir ?

— Quand il m'a affirmé ne pas être entré dans la machine ? » Faulcon réfléchit et tenta de se rappeler exactement ce qui l'avait rendu mal à l'aise dans le comportement de Kris Dojaan près de l'océan. « Oui, je crois qu'il m'en a donné l'impression. Il hésitait. Il avait l'air coupable. Et il me paraissait absurde qu'il ne soit pas entré dans la machine.

— Et vous ? Vous n'y êtes pas entré ? » demanda l'homme au teint cireux, assis à la droite de la femme du Magistar Colona. Il appartenait au bureau du Secrétariat provincial. Tandis qu'il observait le compte rendu, son visage ne bougea pas d'un cil ; Faulcon avait beau regarder, il ne parvenait pas à le voir cligner des yeux.

« J'avais peur, dit-il. Et je cherchais Kris Dojaan à l'extérieur.

— Dojaan était-il coupable ? Ou désorienté ? »

Cette intervention provenait du troisième homme. Il était plus âgé, avait les cheveux gris et un embonpoint affirmé ; Faulcon l'avait déjà vu, Marat Inhorts, conseiller au Magistar Militar. « Pouvait-il être désorienté ? Embrouillé ? Ne pas savoir ce qu'il lui était arrivé ?

— Oui... oui, je suppose que c'est possible. » Un psychologue anonyme prit la parole.

« Ça correspondrait au schéma de parole et de comportement que Faulcon a mentionné. Il est peut-être délibérément entré dans la machine, et par la suite a été désorienté. Peut-être même a-t-il perdu la mémoire.

— Il ne se montrait pas possessif à l'égard de l'amulette, l'artefact qu'il aurait découvert en entrant, dit Faulcon. Il était prêt à la donner au commandant Ensavlion afin qu'elle puisse être analysée.

— Mais Ensavlion l'a empêché de l'enlever, ajouta Lena. Je crois qu'elle a été analysée in situ. »

Les membres du conseil acquiescèrent en chœur, puis la femme exhiba une feuille de papier qu'elle lut attentivement. Elle effleura un petit bouton sur le bureau, et derrière elle apparut une photographie transray de l'étoile. Celle-ci montrait un enchevêtrement de tubules, de structures circulaires et de formations géométriques – cristallines ? Avec plus de puissance, on pouvait voir que la face interne de l'étoile était littéralement couverte de petites égratignures, un microcircuit

peut-être, au dessin rudimentaire et maladroit.

« Comme vous le voyez, dit Inhorts, cet artefact possède une structure interne détaillée, en majorité incompréhensible. Elle est apparemment très inférieure à notre propre technologie. C'est un mécanisme rudimentaire qui produit de l'énergie sur toutes les longueurs d'onde, sûrement contrôlé de l'extérieur par la pression et la chaleur ; ces microcircuits nous sont totalement inconnus, mais très rudimentaires ; les cristaux remplissent une fonction de canalisation et de réverbération et sont inutilement gros. C'est un jouet d'enfant. Une bricole sans intérêt.

— Peu après la rencontre entre votre équipe et l'épave, dit la femme, la machine a disparu. Selon l'opinion générale, elle est retournée dans l'océan et s'est envolée dans le temps, peut-être via un courant sous-marin, une rafale, ou peut-être par ses propres moyens. L'absence de traces de chenilles et l'impossibilité d'observer la moindre perturbation dans l'océan durant les heures suivantes semblent aussi indiquer que la machine a disparu du site sur le rivage. Il n'y a pas eu, non plus, de signe de perturbation sur le rivage. Il nous faut envisager la possibilité d'un contact délibéré, dans un but que nous ignorons. » Elle présenta une photographie qui, d'après Faulcon, semblait reproduire l'amulette de Kris. « Certainement pas pour ce jouet. Toutefois... » Elle haussa les épaules, reposa la photo et tourna brusquement son regard vers Faulcon, le visage sévère. « Une question nous intrigue, c'est la véritable raison de votre présence à cet endroit. C'est une incroyable coïncidence que vous, Faulcon, soyez désormais la seule personne à notre connaissance qui, apparemment, ait été exposée deux fois à cette forme de vie qui nous surveille. »

Dès que ces mots parvinrent à ses oreilles, Faulcon commença à avoir mal à la tête et la salle sembla se refermer sur lui. À côté de lui, la présence de Lena prit une importance exagérée. Il pouvait entendre chaque souffle, chaque battement de cœur, chaque froncement de sourcil, chaque question silencieuse, chaque bouffée de colère et de confusion. Lorsqu'il la regarda du coin de l'œil, elle avait les yeux rivés sur le conseil, mais ses joues étaient rouge vif et sa poitrine se soulevait rapidement, signe de la violence de ses émotions.

Tendant d'ignorer Lena, Faulcon dit, d'une voix mal assurée, mais qu'il espérait maîtriser raisonnablement :

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire... Qu'est-ce que vous insinuez ? »

La femme rit sans humour, comme si elle n'éprouvait que du mépris pour l'attitude défensive de Faulcon.

« Nous n'insinuons rien, rifteur. Nous avons ici un plan satellite de votre itinéraire durant cette mission. Nous avons aussi vos instructions. Pendant plusieurs jours, vous avez exploré les montagnes

et une partie du désert, le tout en vous dirigeant vers le rivage nord de l'océan ; vous avez brusquement changé de direction, vers le sud-ouest à travers les terres forestières, un changement de direction très conséquent qui vous a amenés droit sur l'épave extraterrestre, même si à ce moment-là vous ne pouviez pas l'avoir vue ; et même si, comme nous pouvons nous en rendre compte sur les photos satellites, éparses et plutôt sans intérêt, l'épave était encore invisible quelques jours avant votre arrivée sur les lieux... Elle n'était pas là. Elle semble être sortie de la mer pour vous accueillir. Qui a eu l'idée de changer de direction ? »

La salle était plongée dans un silence presque absolu. Tous les yeux étaient fixés sur Faulcon, tous les visages étaient graves, une gravité témoignant de la profonde méfiance et de la curiosité malsaine qui battaient dans la trentaine de poitrines de la salle.

« Je ne sais pas, répondit calmement Faulcon. Nous avons obéi à une impulsion, je suppose. »

Avant que quiconque puisse réagir à ces propos, Lena intervint rapidement :

« En fait, c'était l'idée de Kris Dojaan. Il voulait voir l'océan, et il savait qu'au nord il aurait été gêné par des salants. Nous avons bifurqué alors que nous étions dans les montagnes et nous avons simplement suivi le soleil. Lorsque nous avons fait notre découverte, nous l'avons attribuée à la chance que nous avait portée Kris Dojaan. »

Les membres du conseil débattirent en silence pendant quelques secondes, et durant cette courte pause Faulcon essaya d'attirer l'attention de Lena. Énervée, inquiète, celle-ci continua à regarder droit devant elle ; mais Faulcon était convaincu qu'elle avait remarqué son angoisse. Elle l'ostracisait, et il savait exactement pourquoi.

« Rifteur Faulcon ? »

Il reporta difficilement son attention vers le conseil, vers la femme qui l'appelait avec insistance depuis un moment.

« Désolé. J'étais à cent lieues d'ici. »

— Nous avons décidé de vous expliquer quelque chose, à tous les deux, étant donné la nature de votre relation et le niveau d'habilitation du chef Tanoway. Ce monde, cette époque, toute cette installation est surveillée. Nous ne pouvons que deviner la nature de ce qui nous observe. Nous n'avons pas non plus encore les moyens de déterminer pourquoi on nous observe. Il semble, cependant, que ces individus établissent des contacts ; ces contacts peuvent prendre diverses formes, du moins c'est ce que nous présumons. Il se peut notamment que l'amulette soit un exemple de contact, un appel inconscient vers un site et une sorte de processus de transmission... à Kris Dojaan dans le cas présent, même si vous avez probablement tous été sondés en détail. Les témoignages visuels sont une autre forme de

contact ; du moins c'est ce que nous pensons. Il existe encore d'autres moyens, mais ce n'est ni le lieu ni le moment d'en parler. Nous savons, bien entendu, que vous avez officiellement nié avoir vu les voyageurs... » — elle s'adressait directement à Faulcon — « ou d'ailleurs leur machine. Votre commandant de section a vu les deux à l'époque, et lorsque d'autres membres de l'équipe, maintenant décédés ou fous, ont aussi déclaré avoir vu quelque chose, vous avez prétendu être inconscient. Le fait que vous ne soyez ni fou ni mort, ou que vous ne vous sentiez même pas concerné, laisse supposer que vous dites la vérité ; votre histoire tient la route. Nous savons, bien entendu, que vous mentez. Le scanner que vous avez passé après l'incident nous a appris tout ce que nous voulions savoir ; vous en avez vu autant qu'Ensavlion... »

De nouveau, Lena inspira brusquement ; elle se demandait sans aucun doute ce qui viendrait ensuite, quels autres mensonges et tromperies on allait mettre au jour. Faulcon ne pouvait que rester assis en silence, terrifié, en sueur. Il ne savait même pas qu'ils l'avaient scanné lors du compte rendu de fin de mission. Il ressentait de la colère, de l'hostilité, à l'idée que son intimité eût été violée.

« ... l'obsession d'Ensavlion, dont il se vante publiquement, nous fait honte, mais trouve également son utilité. Il a l'impression qu'il est le seul à avoir vu cette structure et les voyageurs, à avoir fait cette rencontre, alors qu'il s'agit en fait d'un phénomène bien documenté et souvent observé. Quant à savoir si les voyageurs sont réels ou non, nous ne pouvons pas encore en juger... »

— Pourquoi ne le scannez-vous pas, comme vous m'avez scanné ? » demanda amèrement Léo, le sang aux joues. Inhorts secoua la tête.

« Vous nous en avez donné la permission sur votre formulaire d'arrivée, au cas où vous seriez témoin d'un contact. Pas Ensavlion. Nous n'abusons ni de notre technologie ni de nos responsabilités, rifteur. Même si je vois que vous ne me croyez pas. »

Il avait raison ! Faulcon avait en effet accepté de passer au vidscan au cas où il serait inconscient ou infirme à la suite d'une mission.

« En outre, dit la femme, nous nous préoccupons moins de savoir ce que vous avez vu que si ce que vous avez vu est vrai. »

D'un ton las, presque mécanique, Lena prit la parole.

« Vous avez vidscanné Kris ? Vous avez sondé son cerveau pour voir ce que lui avait vu ? »

Inhorts hocha pensivement la tête, les yeux rivés sur elle.

« Il nous y a autorisés. Rien d'autre que des images intenses en haute résolution de son frère, et de l'océan... la mer Palubérienne. Impossible de dire s'il est même entré dans l'épave. Les images ne

nous ont pas aidés...

— Ce qu'il veut dire, c'est que... », dit la femme du milieu, d'un air presque sardonique, « Kris Dojaan paraissait délibérément nous bloquer l'accès à son esprit. » Que manigancez-vous, monsieur Dojaan ? « Si nous vous révélons tout cela, rifteur Faulcon, chef Tanoway, c'est que vous faites désormais partie d'un plus grand projet. » Tandis qu'il parlait, Inhorts ralentit son débit, prononça les mots avec une précision presque comique, comme s'il avait peur que leur pleine signification ne pénétre pas complètement dans l'esprit des gens simples qu'il avait devant lui. « Vous continuerez à travailler dans la section 8. Bien que votre officier supérieur ait le niveau d'habilitation requis, dorénavant vous recevrez vos ordres de nous ; le commandant Ensavlion ne sera pas mis au courant. »

Conscient que ce serait inutile, Faulcon protesta néanmoins :

« Je ne suis pas entièrement militaire ; je suis indépendant ; partiellement.

— Plus maintenant. La loi nous interdit de vous surveiller, de contrôler votre vie privée... à moins que vous nous y autorisiez ? Non, ça m'aurait étonné... en public, cependant, vous serez épié en permanence. Vous connaissez la routine : si vous avez des objections, elles doivent être remises dans les cinq jours au pouvoir judiciaire central, sur cassette enregistrée, et appuyées par un représentant de la section 8. À ce propos, il vous est formellement interdit de mentionner cette affaire à un représentant de la section 8... » Quel sens de l'humour, songea Faulcon. Il ne put s'empêcher de sourire.

« Ce que vous avez entendu aujourd'hui, ce que vous savez désormais de Kamélios et de la vallée tout cela est classé top secret. Si vous en parlez, si nous vous soupçonnons d'en avoir parlé, vous serez passible de déportation et d'emprisonnement cellulaire. J'espère que c'est clair. Lorsque vous sortirez, prenez des disques d'identification gris. Vous devrez toujours les avoir sur vous, dissimulés. »

Faulcon hocha la tête d'un air abasourdi et regarda les visages inébranlables des membres du conseil.

« C'est la première fois que vous paraissez devant le conseil, dit la femme. C'est aussi la dernière. Mais nous ne serons jamais très loin. »

Faulcon se leva et suivit Lena jusqu'à la porte. « Cette pensée me réconforte », dit-il alors qu'il pénétrait dans la fraîcheur du couloir.

Un soleil étincelant inondait la place centrale de la Cité d'Acier lorsque Faulcon et Lena traversèrent rapidement et en silence la foule grouillante en direction des couloirs inclinés desservant les niveaux d'habitation. Une fête battait son plein, probablement une foire du négoce venue d'un ancien monde colonisé, une fête apportant son lot de produits étranges et de spectacles non moins étranges. Faulcon vit deux hommes aux habits multicolores se balancer sur une corde raide et combattre à l'aide d'épées en bois. La place n'était plus qu'une gigantesque arène, et des centaines de personnes s'agglutinaient autour des espaces ouverts ; il était difficile de discerner davantage qu'un pan de couleur ou des mouvements indistincts.

Tandis qu'ils remontaient la pente et contournaient les abords de la place, lançant des regards vers le tapis de verdure en contrebas, Faulcon prit terriblement conscience des minuscules points noirs des caméras de contrôle de la circulation ; il ne faisait aucun doute dans son esprit que ces mêmes caméras étaient désormais connectées à son profil personnel. Les clichés les plus intéressants devaient atterrir entre les mains d'un officiel blasé dans une salle de surveillance, blanche et tentaculaire, quelque part dans les niveaux inférieurs de la cité. Lena aussi supportait mal l'idée d'être constamment observée. Lorsque Faulcon tenta de lui parler, elle le fit taire d'une remarque cinglante. Tendue, contrariée, elle le distança. Faulcon, sans même savoir si elle le laisserait entrer dans sa chambre, la suivit, résigné, lui assurant qu'elle s'inquiétait pour rien, n'attendant que son silence pour toute réponse. Elle ouvrit la grande porte de sa suite et se retourna afin de l'empêcher d'entrer. Faulcon fit un pas en avant.

« Lena, il faut qu'on parle... »

Elle l'interrompit d'une gifle violente et douloureuse.

« Pauvre crétin.

— Je savais que tu allais dire ça. » Il se força à sourire tandis qu'il se massait doucement la joue.

« J'avais oublié que tu étais si malin. Mais ce n'est pas très malin de mentir et de tromper son monde. C'est crétin de mentir. Tu es un crétin. Tu as menti à Kris Dojaan, tu m'as menti. Je croyais que nous étions proches, Léo...

— C'est trois fois rien, un si petit mensonge... » Lena s'étrangla de

rage.

« Petit ! Tu ne comprends toujours pas ? Ça n'a rien à voir avec le mensonge, mais avec le fait même de mentir. Je crois que je ne t'aime plus beaucoup.

— Laisse-moi t'expliquer, Lena. »

Elle lui claqua la porte au nez. Il n'avait pas d'autre choix que de quitter la Cité d'Acier quelque temps. Il connaissait suffisamment bien Lena pour savoir qu'elle bouderait longtemps. Il serait totalement vain d'essayer de lui faire entendre raison avant au moins le lendemain. Il savait qu'il avait eu tort ; la colère de Lena était entièrement justifiée. La frustration qu'il ressentait le rendait furieux, il ne pouvait ni s'expliquer ni tout raconter à Lena. Tandis qu'il descendait les niveaux, et jusqu'à ce qu'il pénètre sur la passerelle aérienne contournant la place, il songea d'un air piteux qu'il serait peut-être grand temps de parler à Lena de ce qui le hantait depuis si longtemps. Mais elle lui avait claqué la porte au nez. Il devrait patienter, aussi craignait-il de voir ce bon moment passer ; de voir ses obsessions le hanter à jamais.

Pendant un moment au moins, il faudrait compter avec deux certitudes : il ne pourrait pas se tourner vers Lena, et il devrait éviter Kris Dojaan. S'il aurait été approprié de parler avec Lena maintenant, ce n'était pas le cas avec Kris. Le garçon débordait de questions, débordait de colère refoulée, de ressentiment. Faulcon ne pouvait pas le lui reprocher. Mais ce qu'il avait à dire à Kris devrait attendre, attendre qu'il ait exorcisé un fantôme. Attendre que le passé s'efface de son esprit.

La chose la plus raisonnable à faire pour l'instant était de quitter la Cité d'Acier, de partir en randonnée, à moto peut-être, un périple nocturne dans les collines. Il fallait fuir. Avant cela, cependant, il mangea dans un minuscule bistrot peu fréquenté, puis appela le répondeur de son appartement pour vérifier ses messages. Kris avait appelé deux fois. Et il y avait un message d'Immuk Lee. Elle était encore à la Cité d'Acier ?

Immuk, Faulcon pensa avec joie à elle et à l'aide qu'elle lui avait apportée dans le passé. Ils avaient été très proches, peu après la disparition de Mark Dojaan à un moment où Faulcon avait besoin de bons amis ; ils étaient devenus amants, mais leur relation n'avait pas été un franc succès. Ils avaient fini par rompre d'un commun accord, mais en restant proches, presque amusés de constater leur incompatibilité sexuelle. Lena était distante à cette époque. Il n'avait même pas essayé de se tourner vers elle. Il avait l'intuition que c'aurait été vain.

Immuk Lee, oui ; ça lui ferait du bien de parler avec elle. La seule chose qui ennuyait Faulcon, c'était que Kris lui avait témoigné

beaucoup d'intérêt. Peut-être étaient-ils ensemble maintenant ? Il décida de courir le risque. Elle travaillait au Biolab 5. Il se mit en route. Immuk allait sortir du complexe scientifique lorsque leurs chemins se croisèrent.

« Léo ! » dit-elle gaiement, et elle tendit le cou pour l'embrasser.

Ses yeux en amande étincelèrent lorsqu'elle le regarda, mais elle s'écarta un peu, apparemment inquiète.

« Qu'est-ce que tu as fait à Lena ? »

— Tu l'as vue ? » Immuk acquiesça.

« La confrontation est proche, continua Faulcon. Pour l'instant, elle est fâchée.

— Pour l'instant, elle doit toujours être dans le Salon aérien en train de se saouler. Je l'ai vue il y a une heure ; je lui ai parlé et elle n'a pas hésité à me dire de me mêler de mes affaires.

— Elle est de mauvaise humeur.

— Sans blague. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Tu as besoin d'une oreille compatissante ? »

Elle sourit.

« Ça me rendrait service. Mais avant toute chose, il faut que je quitte la cité pendant quelque temps. Je dois m'éclaircir les idées. Tu restes ici jusqu'à quand ? »

— Je ne reste pas, même si je vais travailler ici en permanence à partir de la semaine prochaine. Je m'en vais à Regard Supérieur ; Ben est là-bas. Ben Leuwentok...

— Oui, je connais. Le spécialiste des olgoïs.

— Il fait du bon boulot, Léo. Et pas seulement sur les olgoïs. Je dois lui apporter des diagrammes, des renseignements sur les lunes. Pourquoi ne pas m'accompagner ? »

Il fallut moins d'une seconde à Faulcon pour accepter. « D'accord. C'est une très bonne idée, merci. »

En moins d'une heure, ils avaient sorti leurs motos du hangar et se dirigeaient vers l'ouest, loin de la cité, selon un itinéraire proche de celui qu'avait suivi Faulcon quelques jours auparavant en revenant de mission. Mais Immuk Lee s'éloigna brusquement du bord de la vallée et gravit les collines calcaires escarpées en direction de la Cathédrale de Craie et du promontoire érodé par le vent qu'on avait baptisé Regard Supérieur. La station n'était qu'un amas de maisons cubiques, monotones, regroupées autour du grand dôme abritant le laboratoire et l'observatoire. Elle semblait déserte et très silencieuse, mais lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte et se tournèrent pour embrasser du regard la forêt en contrebas. Faulcon entendit des bruits d'allégresse dans l'une des cabanes et, petit à petit, prit conscience que l'endroit bourdonnait d'animation.

Ben Leuwentok avait la cinquantaine, la peau tannée, les cheveux

grisonnants et le teint très hâlé. La zone de son visage couverte par le masque, lorsqu'il sortait, formait une bande blanche tape-à-l'œil qui englobait son nez, le front et une partie des joues. Faulcon ne put s'empêcher de pouffer quand il aperçut cette étrange coloration. Il avait oublié qu'Altuxor émettait énormément de rayons UV, et qu'à l'équateur il était presque aussi facile de bronzer que sur Terre, d'où la légende affirmant qu'il suffisait de quelques heures aux peaux claires pour dorer. Mais ce que Faulcon remarqua tout particulièrement chez Leuwentok, ce fut son intensité. Ses yeux bruns étincelaient comme s'ils brillaient de leur propre feu ; son visage, mince et dur, n'était jamais immobile : il rit, l'observa attentivement, réfléchit, puis se mit à jacasser pour expliquer son travail à Faulcon. Il montrait une immense fierté dans son travail. Ses mains étaient aussi infatigables que son corps, et ne s'immobilisaient que lorsqu'il les enfonçait profondément dans les poches de sa blouse verte de laboratoire.

« Notre tâche principale ici est d'étudier les formes de vie indigènes de Kamélios. Mon intérêt se porte en particulier sur la symbiose olgoï-gulgaroth.

— La symbiose ? »

Faulcon suivit Leuwentok dans un couloir exigu puis entra dans une salle pleine d'animaux, spacieuse mais à l'odeur infecte. De tous côtés on entendit une certaine agitation et des pas précipités alors que les créatures, grandes et petites, réagissaient à cette intrusion.

« Je croyais que les gulgaroths mangeaient les olgoïs, sauf quand ils les envoyaient dans les collines pour féconder les femelles. Où la symbiose intervient-elle ? »

Leuwentok nettoya les déjections pestilentielles accrochées aux parois des cages du bas ; l'exsudat avait coulé des cages du haut, dont la façade antérieure était fermée par des barreaux, et dans lesquelles les silhouettes accroupies de quatre olgoïs aux yeux luisants observaient les humains.

« Celui qui les a laissés sombrer dans cet état va se faire renvoyer à la Cité d'Acier », dit-il d'un ton irrité. Puis il se tourna vers Faulcon : « La symbiose... évidemment... avez-vous déjà essayé de capturer un olgoï dans les basses terres ? On les protège, on les nourrit, on les garde au chaud, on les transporte là où sont leurs femelles. De nombreuses formes de vie sur Kamélios se réjouiraient d'avoir de l'olgoï à dîner. Mais lorsqu'un être arachnoïde d'une demi-tonne bardé de crocs et de griffes aiguisés comme des rasoirs s'invite au dessert, on y réfléchit à deux fois. Les olgoïs ne sont vulnérables que durant la course des six lunes.

— Ce qui ne se produit que quelques semaines chaque année, pas vrai ? Je sais que la saison de la chasse est limitée. » Leuwentok eut l'air épouvanté. « Vous êtes chasseur ? Vous chassez les olgoïs ? Vous

les tuez ? »

Faulcon haussa les épaules en jetant un regard gêné à Immuk Lee.

« Pourquoi pas ? C'est un gibier intéressant, et bon à manger. On ne trouve pas d'olgoï à la Cité d'Acier, les villageois ne les touchent pas car ils sont tabous et les Modifiés n'en tuent pas assez, même pour leur usage personnel.

— C'est écoeurant. »

Leuwentok était sincèrement épouvanté. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Falcon qu'il existait sur Kamélios un instinct de conservation en rapport avec ces petits animaux rapides qui allaient gambader, durant quelques semaines en été, dans les territoires des femelles gulgaroths. Il décida qu'il valait mieux ne pas lui révéler que la principale raison qui le poussait à chasser était de rapporter des trophées de gulgaroth : griffes, crocs, mandibules en cisaille et cristaux de gulzite multicolores que leur corps fabriquait comme ornementation.

« Je suppose qu'il est inutile d'espérer une attitude différente de la part d'un rifteur, continua Leuwentok. Mais les pièges des Modifiés dans les hautes terres me désolent déjà suffisamment comme ça. Le pays Hunderag est l'un des quatre itinéraires principaux de l'espèce, et les colonies de Modifiés interceptent jusqu'à vingt pour cent des interpolants !

— Des interpolants ? Qu'est-ce que c'est, du jargon pour désigner les olgoïs migrants ?

— Très perspicace », bougonna Leuwentok. Immuk sourit à Falcon depuis l'autre bout de la pièce. Le plus gros des olgoïs émit une plainte et vint sur le devant de la cage, où il se mit à mâchonner les barreaux avec les quatre mandibules triangulaires de sa bouche ronde à l'allure faussement inoffensive. Falcon crut voir ses quatre yeux minuscules pivoter pour le regarder.

« Ces créatures ne sont-elles pas magnifiques ? demanda Leuwentok, soudain détendu.

— Oui, dit Falcon. Elles mordent ?

— Si elles mordent ? » Leuwentok jeta un coup d'œil à demi amusé à Immuk. Il leva la main gauche ; le petit doigt manquait. Il paraissait encore en voie de guérison, et de profondes cicatrices bordées de rouge lui couturaient la paume et la base du pouce. « Seulement de temps en temps », ajouta-t-il.

Cependant, malgré ces blessures effroyables, Leuwentok ouvrit la cage et y enfourna rapidement la main. Les olgoïs se blottirent au fond, mais le plus hardi, celui qui s'était avancé, fut attrapé par le cou. Leuwentok referma la cage et tendit l'animal hurlant et déféquant vers Falcon. La puanteur était épouvantable, une odeur chimique qui retournait l'estomac : douceâtre, malsaine, écrasante. Leuwentok

s'esclaffa.

« Vous ne l'avez peut-être jamais remarqué, mais le monde a la même odeur ; du moins là-bas, dans les forêts. »

L'olgoï, dans cette attitude disgracieuse, suspendu à la main du biologiste, donna l'impression à Faulcon d'un poulet déplumé vert et bleu, sauf que ses pattes étaient munies de méchantes griffes ; l'animal poussa des cris aigus de protestation.

« Cette odeur, dit Leuwentok, n'est pas la sienne. C'est celle du gulgaroth. J'ai attrapé ce spécimen alors qu'il partait dans les montagnes. Chaque année, un petit pourcentage d'olgoïs commence à escalader les montagnes alors que seules cinq lunes sont présentes. C'est Merlin qui exerce l'influence principale, évidemment, mais c'est seulement lorsque les six lunes sont à plus de trente degrés au-dessus de l'horizon que d'importants changements se produisent dans la faune. Je crois que cela dépend plus des gulgaroths que des olgoïs. Les olgoïs ne servent que de transporteurs, comme vous le savez, et ils sont programmés par les symbiotes. Dès qu'un mâle gulgaroth dépose sa semence dans un olgoï, l'olgoï se met en route, quel que soit le nombre de lunes dans le ciel. »

Il tendit de nouveau la créature vers Faulcon, puis écarta l'orifice musculaire qui courait le long de son bas-ventre. Faulcon se retrouva à observer une cavité gris-pourpre, lisse, couverte de nodules à pointe jaune et enduite d'une gelée translucide extrêmement déplaisante.

« Vous savez combien il y a de gulgunculi là-dedans, combien de spermatozoïdes agitant leur flagelle ? À peu près quatre. Ridicule, n'est-ce pas ? Du protoplasme reproducteur dans la gorge, et quatre spermatozoïdes ; ils ne prennent même pas la peine d'inséminer leurs femelles en personne. Comment diable peuvent-ils espérer que ça fonctionnera sur un plan biologique.

— Mais ça marche.

— Évidemment » Leuwentok libéra enfin l'olgoï, qui, pris de panique, s'enfuit stupidement autour de la cage. « Tout écosystème littéralement programmé par les déplacements de six lunes ne peut que paraître étrange, ne peut que fonctionner étrangement. Ce mode de reproduction intermédiaire fonctionne. Je suis vraiment curieux de savoir ce qui se passerait si jamais un mâle et une femelle gulgaroths se rencontraient un jour. »

Faulcon remarqua qu'Immuk était discrètement sortie de la pièce, et Leuwentok le reconduisit jusqu'aux paillasses en désordre. Du café bouillait dans un ballon conique. Du café ! Faulcon se pencha pour renifler la boisson importée et jugea l'arôme conforme à ce qu'il imaginait venant d'un tel produit de luxe – étrange, mais merveilleusement indispensable. Il refusa néanmoins qu'on lui en serve un gobelet (il ne comprit pas vraiment pourquoi), et regarda

Leuwentok en siroter un demi-verre. Immuk entra, les bras chargés de diagrammes qu'elle déposa sur un petit bureau au fond de la pièce.

« J'espère que c'est ceux que tu voulais. Il faut les ramener d'ici deux jours. »

Subitement, Faulcon se sentit de trop, comme un intrus. Il avait abandonné la Cité d'Acier et pendant un moment avait oublié Lena et Kris Dojaan. Mais Leuwentok avait maintenant du travail à faire. Faulcon s'excusa et alla seul visiter la station, avant d'escalader le promontoire calcaire. Il décida de ne pas prendre le risque d'inspirer une bouffée de la véritable atmosphère. Il s'assit là pendant un long moment et contempla le soleil descendre vers l'horizon, les étendues de terre rougir, s'assombrir et prendre une apparence différente, d'une certaine façon plus étrangère que l'univers familier de la journée. Au crépuscule, il sentit quelque chose bouger en contrebas, dans la forêt et dans les ombres profondes de plusieurs rochers blancs et escarpés. Il était sur le point de retourner à la station, par mesure de sécurité, lorsqu'il aperçut Immuk à quelques centaines de mètres, qui courait entre les troncs apparemment pétrifiés d'antiques skagbarks, au milieu des bouquets d'herbes-soleil poudreuses. Il se leva, s'étira et dévala les pentes douces jusqu'à se retrouver sur le sol spongieux qui bordait la maigre forêt. Il ne pouvait pas discerner Immuk parmi les arbres, car le disque rouge d'Altuxor rendait invisible une partie de la forêt, dont on ne voyait que la silhouette. Il cria à travers son masque, l'appela par son nom. Sa réponse donna l'impression qu'elle avait peur. « Léo ? C'est toi ? Mon Dieu, sors de la forêt ! Où es-tu ? »

Une brise avait troublé ses sens. Il n'était plus sûr de savoir d'où venait sa voix ; dans ces conditions, les petits écouteurs du masque, conçus pour ne pas altérer la réception, n'auraient rien pu faire pour l'aider. Il resta immobile au milieu des skagbarks, conscient de l'obscurité, conscient des mouvements furtifs des petits animaux. Il lui vint tout à coup à l'esprit qu'il avait agi comme un imbécile, et qu'il n'avait pas d'arme. Il n'avait jamais, au cours de toutes ses expéditions dans les forêts, rencontré le moindre gulgaroth. Mais il ne s'y était jamais aventuré de nuit.

Il revint en direction du promontoire, avec l'intention de l'escalader et d'attendre qu'Immuk le rejoigne au sommet. Il continua de marcher jusqu'à la falaise et remarqua une zone plus sombre à sa base. Il pensa une seconde que c'était une grotte. Un bruit, semblable à un bris de brindilles, le força à s'arrêter brusquement. Il blêmit. Son cœur s'emballa. Ce bruit de branches cassées lui était familier : des griffes qui sortaient de leurs coussinets. L'instant d'après, un olgoï s'enfuit comme une flèche de la zone d'obscurité, hurlant de manière horrible. Faulcon fut si stupéfait qu'il eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing ; il se figea. Il était vaguement conscient qu'il aurait dû

tendre la main vers son étui de pistolet, vaguement conscient qu'il ne le portait pas, et conscient surtout que l'énorme silhouette se dressait lentement sur huit pattes arachnéennes et tournait la tête dans sa direction, plusieurs yeux étincelèrent dans la jungle de poils noirs et hérissés qui lui couvraient le crâne ; des vrilles sensorielles sur le corps boursoufflé et luisant frémissaient avec frénésie, cherchaient à le localiser ; un trou béant s'ouvrit dans le visage et deux cisailles se frottèrent silencieusement l'une contre l'autre.

Le gulgaroth émit un bruit de gorge cliquetant, fit plusieurs pas rapides en direction de Faulcon, puis s'arrêta et se mit à pivoter de tous côtés, sa tête se tournant alternativement vers Faulcon et le ciel. Faulcon savait que l'animal aurait dû attaquer immédiatement. Les mâles gulgaroths n'hésitaient jamais. Il aurait déjà dû être en train de mâchonner ses entrailles, pas pour le manger, juste pour le tuer. Il atteignit deux fois la taille de Faulcon quand il se dressa sur quatre pattes, tandis que ses autres appendices se tendaient vers lui, caressant l'air.

Derrière Faulcon, la forêt se mit à bruire lorsque deux silhouettes humaines sortirent précipitamment de leur abri. Le gulgaroth poussa un cri grave, cliquetant et crépitant. Il fit un pas en arrière. Faulcon entendit le cliquetis d'une arme de poing que l'on armait, puis la voix de Leuwentok : « Non. Ne tirez pas ! »

Le biologiste avait l'air troublé en criant à travers son masque.

« Est-ce que tu es fou ? » demanda Immuk, en colère.

« Ne tirez pas ! insista Leuwentok, et un moment plus tard il saisit Faulcon par le bras. Reculez lentement, contournez-le par la droite et escaladez le promontoire.

— Pourquoi n'attaque-t-il pas ?

— Regardez derrière vous. Doucement, pas de mouvement brusque. »

Tandis qu'ils s'éloignaient furtivement, le gulgaroth se tourna avec hésitation en même temps qu'eux et Faulcon regarda la forêt ; dans le ciel crépusculaire, cinq lunes formaient un losange : la minuscule Ventaard au sommet, les jumelles largement grêlées Kytara et Tharoo sur les côtés, et Troilumières à la lueur verdâtre en bas ; presque totalement sortie de l'occultation de Kytara, le disque rouge strié de Merlin ajoutait une touche étincelante et inhabituelle à la figure. « Ça commence », dit Leuwentok, laconique. Ils avaient mis de la distance entre eux et le gulgaroth, et Faulcon remarqua avec soulagement que l'animal géant, lentement, se tournait de nouveau en direction des lunes. « Sauvés par enchantement, dit-il.

— L'enchantement de Merlin », murmura Immuk, développant inutilement l'allusion de Faulcon.

Ils gravirent le promontoire (le gulgaroth avait disparu lorsqu'ils

le cherchèrent des yeux du haut de la falaise) et contemplèrent la double lune se détacher lentement de la figure. Le disque de Merlin pâlit visiblement et s'étrécit un peu tandis que Kytara revenait l'occulter. Quelques minutes plus tard, un hurlement lugubre s'éleva de la forêt qui descendait vers la zone aride des cheminées calcaires à la végétation broussailleuse et rabougrie. L'obscurité tombait rapidement maintenant et la clarté des lunes dominait de plus en plus le ciel. Seule la pâle Ventaard s'affaissait vers l'horizon et perdait de sa netteté. Magrath était à peine visible au nord.

« Je crois que c'est notre gulga, dit Leuwentok en regardant vers le bas. Il est assez loin. Rentrons à la cachette. Mais marchez doucement, et ouvrez l'œil. Ces masques ne nous permettent pas de sentir les gulgaroths comme les autres créatures. »

La cachette était une petite cabane en préfabriqué, aux doubles murs suffisamment résistants pour supporter l'attaque des animaux géants qu'elle servait à observer. Sa tenue de camouflage se résumait à des taches grisâtres. L'intérieur se composait d'une unique pièce spacieuse, munie de couchettes murales, d'un coin-bureau, d'un coin-cuisine et d'un cabinet de toilette que Faulcon utilisa avec gratitude. Lorsqu'il pénétra de nouveau dans la pièce principale, Immuk et Ben Leuwentok étaient assis l'un à côté de l'autre et étudiaient des chiffres. Ils se tenaient par la main. Faulcon eut encore la sensation d'être importun. Il aurait aimé rentrer à la Cité d'Acier, et surtout pouvoir parler à Lena, immédiatement ; la convaincre de se rallier à lui.

« Tu prends la couchette du haut », annonça Immuk d'une voix claquante.

À cet instant, toute idée de quitter la cachette s'évanouit de l'esprit de Faulcon, même s'il dit ;

« Je pensais retourner à la cité...

— Alors que la face de Merlin est si visible ? Je ne m'y risquerais pas si j'étais vous, dit Leuwentok. C'est le temps où les lunes se séparent, c'est le temps où tous les rifteurs à la gâchette facile partent à la chasse. C'est aussi le temps des problèmes pour les gulgaroths. Ils vont surveiller féroceement leurs petits intermédiaires une fois qu'ils auront brisé le sortilège de Merlin. Comme notre ami là-dehors, n'est-ce pas ? Enivré par Merlin, mais seulement quelques minutes. Vous êtes plus en sécurité ici. Ça ne nous dérange pas. »

Faulcon se trouva donc une chaise et s'assit à table avec eux. Il avait faim. Le vide lui tenaillait l'estomac et l'empêchait de se concentrer. Comme s'il lisait ses pensées – à moins qu'il n'ait entendu gronder son ventre – Leuwentok sourit.

« Ragoût de légumes. Il est en train de chauffer ; ce ne sera plus très long. En attendant, venez voir ça. » Tandis que Faulcon contournait la table afin de jeter un coup d'œil aux graphiques,

Leuwentok le regarda d'un air narquois.

« Vous vous cachez, d'après ce que m'a dit Immuk. C'est vrai ? »

— Je me tiens à carreau pendant quelque temps. Difficultés personnelles.

— Je croyais que vous étiez venu vous renseigner sur nous. La Cité d'Acier envoie parfois des gens pour voir si nous découvrons des choses réellement intéressantes. Des formes de vie intelligentes, en d'autres termes. Mais vous êtes juste curieux, exact ? »

Falcon haussa les épaules.

« Fasciné. Curieux. Intrigué. Tout semble beaucoup plus vivant ici qu'à la section scientifique de la cité.

— Vous avez raison », dit Leuwentok. Apparemment, il n'éprouvait pas grand-chose d'autre que du mépris pour les scientifiques de la cité. « Nous appartenons à la section 2. Nous agissons en périphérie. Bien sûr, les données de la cité sont utiles ; migrations, témoignages, spécimens. Mais c'est ici, sur le terrain, qu'on accomplit le vrai travail. »

Les feuillets de statistiques concernaient tous les déplacements des six lunes, qu'elles mettaient en relation avec les comportements individuels et de groupe des olgoïs, des gulgaroths et de toutes sortes d'autres créatures.

« Les lunes sont très importantes. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi ; je le savais, mais je ne m'en rendais pas compte, si vous voyez ce que je veux dire. Merlin est la plus importante de toutes. Je ne sais pas non plus pourquoi. »

Leuwentok chercha parmi les feuillets jusqu'à ce qu'il trouve un diagramme de l'activité de reproduction des olgoïs. Cette dernière était mise en relation avec les différentes phases de Merlin, lorsque cette lune sortait de derrière le disque de Kytara. Leuwentok avançait ses conclusions une à une tout en frappant le papier du doigt, si précipitamment que Falcon n'eut aucune chance de réfléchir un tant soit peu à la moindre de ses explications : que le taux d'une hormone appelée attractine augmentait formidablement durant les premiers mois du printemps ; que les olgoïs mâles répondaient au premier quartier de Merlin en fabriquant des quantités astronomiques de cellules germinales ; que les femelles retenaient les embryons fertilisés en état de stase jusqu'à ce que Merlin soit de nouveau à moitié occultée, vers la fin de l'été, mais que l'ultime facteur déclenchant pour le développement était le premier alignement vertical de toutes les lunes, après l'effet Merlin. Les gulgaroths aussi montraient des changements physiologiques et comportementaux très liés à l'occlusion, à la montée et au déclin de la lune rouge. Cela concernait en particulier leur reproduction, au moment où Merlin était presque pleine. L'insémination rituelle des olgoïs commençait (de nombreuses

preuves étayaient ces résultats) dès l'instant où émergeait le disque plein de Merlin, alors que s'achevait le cycle de reproduction des olgoïs. Certains spécimens, comme ceux qu'ils avaient aperçus ce soir, se comportaient différemment. Ils agissaient trop tôt, inutilement, peut-être en réponse à un mauvais signal céleste.

« Les lunes forment un programme hautement complexe. Leurs déplacements sont identiques d'une année sur l'autre. Je peux vous montrer les corrélations entre les changements de couleur des herbes queues-de-rat et des feuilles de fougère et la distance de Troilumières au-dessus de l'horizon. Je pourrais vous montrer des milliers de corrélations. La vie sur le monde de VanderZande suit les ficelles tirées par les lunes, à un degré stupéfiant. Mais surtout les ficelles de Merlin. C'est elle la force principale. Peut-être parce qu'elle est cachée la majeure partie de l'année. Elle n'émet aucun rayonnement mesurable, du moins avec la technologie actuelle, aucune force qui viendrait s'attaquer à des caractéristiques physiologiques. Les stimuli visuels sont uniquement dus à ses apparitions et disparitions, et l'attraction gravitationnelle de Merlin combinée à celle de Kytara agit probablement comme un stimulus invisible. »

Leuwentok se rassit et leva les yeux vers Faulcon, qui secoua la tête, en partie ahuri par les colonnes de données qu'il parcourait et reparcourait, en partie à cause d'un sentiment de culpabilité (après tout, Leuwentok lui avait déjà expliqué tout cela au cours de ses premiers séminaires), et en partie aussi sous le coup de la surprise. Il parvint enfin à formuler la question qu'il brûlait de poser.

« Il n'y a rien là-dedans sur les hommes ? Nous ne sommes pas concernés ? » Leuwentok gloussa.

« J'ai vu arriver cette question à des kilomètres. » Il écarta les papiers jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. « Voici une corrélation entre le fiersig et la position des lunes. Dans la mesure où le fiersig affecte l'homme, les lunes l'affectent aussi. Vous pouvez constater l'afflux d'activité lorsque quatre lunes sont visibles. Comme vous le savez, les fiersig tendent à se déplacer du sud au nord. Ils viennent des montagnes et survolent la vallée. Ils suivent dans leurs déplacements une ligne pointée soit vers Ventaard, soit vers Tharoo et ne changent de direction que lorsque leur lune cible se couche ou grimpe à l'oblique. Ne me demandez pas ce que ça signifie, parce que je n'en ai pas la moindre idée, et je ne crois pas que quiconque résoudra jamais ce problème. Si nous devions jamais démontrer que les fiersig sont des formes de vie, je pense que ce serait déjà fait. Tout découle de ce lien cosmique, des lunes à Kamélios, des lunes à la vie. La Terre possède un lien similaire, mais il est beaucoup plus simple puisque cette planète n'a qu'un satellite et que la plupart des formes de vie y sont programmées par la lumière du jour. Ce qui n'empêche

pas ce satellite d'avoir de l'effet : les chiens hurlent à la lune, la physiologie animale et végétale fluctue au même rythme qu'elle, l'essentiel des marées lui est dû. Sur Kamélios, nous avons tout cela multiplié par six.

— Voilà pourquoi il n'y a pas de chien ici, dit Immuk avec sérieux. Ils hurleraient littéralement à la mort. » Faulcon fronça les sourcils et la regarda. « C'est vrai ? » Elle eut l'air gênée. « C'était une blague, Léo.

— Incidemment, continua Leuwentok, il n'existe aucune corrélation entre les lunes et les vents du temps, pour autant qu'on ait pu le déterminer. Ni entre les lunes et les rafales temporelles, ou les tourbillons. Quelle que soit la force qui gouverne l'écoulement du temps dans la vallée, elle répond à d'autres stimuli que ce que nous percevons du climat ou de l'environnement.

— Et la pyramide ? »

Faulcon se sentit un instant mal à l'aise. Il avait si longtemps évité de parler de la pyramide, il avait tellement essayé de la refouler, qu'il eut l'impression de devoir lutter contre une puissante résistance interne rien que pour aborder le sujet.

Leuwentok le regarda pensivement, avec juste un soupçon d'appréhension. Devinant ce qui posait problème et espérant que ce qu'il faisait n'était pas contraire au règlement, Faulcon sortit le petit disque de sécurité gris. Aussitôt, Leuwentok se leva, s'approcha de Faulcon et saisit le morceau de plastique.

« Bon Dieu... il a un niveau d'habilitation gris. Comment avez-vous eu ça ? Vous n'êtes pourtant qu'un rifteur... ?

— J'ai été témoin d'une apparition. J'ai juré de garder le silence sur tout ce que je verrai, entendrai ou ferai, sous peine d'emprisonnement.

— Ne vous en faites pas trop pour ça », dit Leuwentok.

Il montra à Faulcon son propre disque et Immuk agita le sien en l'air.

« Les niveaux d'habilitation gris ne signifient pas grand-chose ; ils signifient toutefois que je peux vous parler des extraterrestres. Mais ça ne change rien au fait que tout ce que vous entendrez sur le sujet ne devra pas sortir de cette pièce. Les olgoïs, les gulgaroths, les lunes, c'est bien, c'est de la culture. Mais certaines personnes à la Cité d'Acier ne veulent pas que l'on parle des apparitions, ni de ce que nous en pensons. Ils font leur possible pour que ça reste une rumeur ; rien de concret. Ils ne veulent surtout pas que les gens se mettent à croire aux extraterrestres. Du moins, pas encore.

— Alors vous savez que le témoignage du commandant Ensavlion... l'engin extraterrestre et les voyageurs... est authentique et que ces créatures sont réelles ? »

Faulcon avait chaud, son visage rougi le brûlait.

« Vous les avez vus aussi ? demanda calmement Leuwentok. Je veux parler des extraterrestres, pas de ces pseudo-créatures humanoïdes, ces voyageurs du temps. Je veux parler des véritables extraterrestres. Vous les avez sentis quand vous étiez assis dans la vallée ? »

Que répondre ? se demanda Faulcon. Sa tête lui tournait. Il était troublé. Allait-il l'admettre ou non ? Allait-il se décider après son expérience dans la vallée, la nuit précédente (il avait ressenti plusieurs fois cette présence étrange auparavant, mais seulement lorsqu'il était nu, notamment lorsqu'il partait chasser), allait-il se décider maintenant que cette expérience était confirmée ? Ou n'était-ce qu'un produit de son imagination ?

« J'ai senti quelque chose, dit-il, quelque chose de proche. Comme si on m'observait. Oui.

— Vous avez vu le fantôme ?

— Bien sûr. Plus d'une fois.

— Et les naufragés du temps, les silhouettes sombres qui rampent sur les pentes de la vallée ? »

Faulcon resta un instant perplexe ; il n'avait jamais entendu parler de telles apparitions, et l'avoua. Leuwentok acquiesça.

« Ces apparitions sont beaucoup plus rares, et très troublantes. Tout cela pour montrer qu'il se passe encore plus de choses sur ce monde que même un vétéran comme vous n'en connaît. »

Faulcon avait déjà entendu ce type de discours quelque part. Leuwentok enchaîna : « Et les tourbillons ? »

Faulcon avait entendu parler des tourbillons qui soufflaient parfois dans la vallée, mais il les avait toujours considérés comme des illusions d'optique, ou comme une forme de fiersig. Il n'en avait jamais vu. Leuwentok hocha pensivement la tête et demanda calmement : « Et Dieu ?

— Dieu ? L'homme en tunique blanche ? C'est absurde. C'est une plaisanterie, une plaisanterie de la Cité d'Acier. »

Le grand fantôme à l'allure arrogante qui marche au milieu des ruines, les pieds dissimulés dans un nuage de poussière. Faulcon avait ri à cette plaisanterie. Sur Kamélios, on peut tout voir si on attend assez longtemps, même Dieu !

« Ce n'est pas une plaisanterie, Léo. C'est une apparition authentique, et terrifiante. Le vieillard lui-même est terrifiant, les bras en croix pour vous accueillir dans son royaume. Il est étonnant de voir la quantité de gens qui le suivent et disparaissent. »

Faulcon ne dit rien. Il regarda et attendit. Il commençait à être pris de vertiges. Il avait bien vu le fantôme, mais il n'avait jamais ajouté foi aux apparitions insensées d'araignées, de dieux, de figures

tournoyantes, de spirales et de formes extraterrestres miroitantes qui provoquaient des nausées chez ceux qui les apercevaient, tant leur apparence était indéfinissable et perturbante. C'était le folklore de Kamélios, le type d'absurdités qui s'accumulent sur tous les mondes.

Mais dans les instants qui suivirent, Leuwentok lui dit franchement ce qu'il pensait des esprits bornés.

« Vous seriez surpris d'entendre ce que les gens déclarent avoir vu dans la vallée, au bord de la vallée, dans les collines et au-delà. Une multitude d'informations sont classées secrètes. Une multitude de gens ont quitté Kamélios chamboulés ; la plupart se taisent. Les gens qui vivent dans les villages, à des kilomètres de la vallée, eh bien, peut-être qu'ils se taisent aussi... mais régulièrement des équipes médicales vont, pour ainsi dire, "soigner les manies" de quelques citadins qui ont vu des choses, qui se sentent obligés d'entreprendre des tâches irrationnelles ou dangereuses : de longues marches en quête de l'illumination, un rendez-vous avec une chose ou une personne issue de leur vie passée. Tous les citadins sont convaincus d'une manière ou d'une autre que des membres de leur famille sont sur ce monde et qu'ils les attendent, perdus, seuls, effrayés, peut-être après un accident dans un canyon. C'est très étrange.

— Je n'avais jamais remarqué. Ils paraissent toujours calmes, indifférents. Ils apprennent à s'adapter à ce monde de leur propre manière et ne s'inquiètent ni de nous ni de notre cité au bord de la vallée. »

Immuk prit la parole pour la première fois depuis plusieurs minutes. Elle était absorbée par des diagrammes et traçait des signes à côté de certains chiffres.

« On fournit des doses massives de médicament refoulant à la plupart des villageois. Ça les empêche d'être aussi agités que nous et de partir à l'aventure en quête de leurs rêves. C'est officiel ; ce sont eux qui ont réclamé le traitement. »

Leuwentok s'esclaffa tandis qu'il regardait le visage grave de Faulcon.

« Ce n'est rien d'autre que ça, Léo. Des rêves. Vous sentez une présence extraterrestre parce que c'est ce qui vous intéresse. Nous sommes tous à la merci de nos désirs. Nous voyons des parents perdus, des amis perdus, des images de notre passé... nous voyons des trésors, des extraterrestres, des manifestations religieuses, et surtout nous voyons des énigmes, nous voyons des choses qui nous enflamment parce qu'elles sont mystérieuses. Cette part de mystère nous retient ici plus solidement que la pesanteur. Nous n'en sommes pas conscients parce que, pour la plupart, nous nous engourdissons, nous devenons indifférents, comme si nous étions incapables d'éprouver le moindre enthousiasme. Et cependant, en notre for intérieur, nous ne parvenons

pas à abandonner ce monde, nous ne pouvons pas renoncer à ces images, à ce besoin de visualiser nos rêves, ou nos peurs. »

Ça sonnait faux à l'oreille de Faulcon.

« C'est seulement votre opinion ?

— Seulement mon opinion. Sauf que... vous m'avez interrogé sur l'effet des lunes sur l'homme. Eh bien, le nombre de témoignages ou d'apparitions fluctue de manière assez impressionnante. Il est en corrélation avec l'émergence de Merlin, Lorsque Merlin cesse d'être éclipsée par Kytara, l'activité neurale M-Z-alpha augmente ; ainsi que la mobilité des leucocytes dans les tissus, mais je ne crois pas que ce soit important. Au même moment, l'homme voit les fantômes du rift de Kriakta.

— Certains de ces fantômes ont été holographiés. Du moins, le fantôme. »

Leuwentok ne perdit pas une miette de cette remarque. Il hésita un instant.

« C'est vrai, évidemment. Il se peut que le fantôme soit un phénomène entièrement différent...

— Un phénomène voyageant dans le temps, peut-être ?

— Peut-être. C'est la seule image qu'on ait holographiée avec certitude. La pseudo-pyramide, qui sous hypnose se transforme en une structure bien moins pyramidale que vous ne pourriez l'imaginer, a été plusieurs fois photographiée... mais rien n'apparaît sur les clichés. Cette figure est un symbole humain très puissant, plus puissant que les gens n'en prennent souvent conscience. L'or est aussi un symbole puissant. Il n'est pas surprenant que tous deux se combinent pour apparaître de manière énigmatique à des individus qui recherchent justement ce genre de signe.

— Pourtant, ce n'est pas du tout une pyramide... c'est ce que vous avez dit ? Pourquoi les gens imagineraient-ils une forme alors qu'ils seraient conscients d'une autre ?

— Ce sont les rêves, dit Leuwentok. Un désir profond, des images profondément ancrées. On n'a jamais vu d'extraterrestre, en dépit de ce qu'affirme une certaine personne. Pourtant, quelque chose rêve en même temps que l'homme. C'est ce que je crois. La pyramide est l'image onirique de quelque chose de non humain, la présence extraterrestre dont nous semblons tous si conscients à un niveau non intuitif. Nous partageons cette image. Nous la transformons pour qu'elle nous appartienne. Sur Kamélios, non seulement nous pourchassons nos propres rêves mais parfois nous chassons aussi ceux de quelqu'un d'autre.

Faulcon rentra à la Cité d'Acier au matin, après une nuit agitée et inconfortable. Leuwentok avait travaillé tard et dormait encore quand, à l'aube, Faulcon s'était préparé un petit déjeuner et avait abandonné la cachette pour enfourcher sa moto. Immuk, d'un air endormi, lui avait souhaité bonne chance.

Lena était dans son appartement, toujours en chemise de nuit malgré l'heure tardive. Elle avait passé une nuit tout aussi agitée que Faulcon ; la colère et l'excès d'alcool marquaient encore son apparence : yeux rouges, cheveux ébouriffés, apathie. Elle ouvrit la porte à Faulcon, resta immobile un instant, le regarda (lui non plus ne dit rien), puis fit un pas de côté pour le laisser entrer.

« Je suis allé à Regard Supérieur », dit-il tandis qu'elle fermait la porte, mais elle l'ignora et traversa la pièce jusqu'à la petite fenêtre.

D'un air maussade, elle considéra la surface inclinée de l'unité de traversée Opale et observa les ingénieurs de coque qui posaient des câbles à l'extérieur. Eût-elle agi différemment, Faulcon aurait été sûr de l'avoir perdue ; mais par cet accueil glaçant elle l'invitait à s'expliquer, à la convaincre qu'elle avait tort d'être si furieuse.

Le problème, songea Faulcon, contrarié, c'était qu'elle avait entièrement raison.

Il alla s'asseoir dans le coin-repas, les mains jointes devant lui. De là, il pourrait soit la regarder, soit baisser honteusement les yeux vers ses mains, selon ce qu'il éprouverait.

« D'accord, Lena, je comprends ton amertume. On s'était promis d'être honnêtes l'un envers l'autre même si le fiersig nous mettait la tête à l'envers. Il n'est jamais facile de garder prise sur ce qui se passe en nous, surtout ici, sur Kamélios ; mais d'une certaine manière, on avait toujours réussi...

— T'avais réussi, annonça Lena avec raideur, sans bouger de la fenêtre. Tu as tenté de me faire croire que tu étais le Léo Faulcon que je connaissais. Mais c'est faux, tu es un homme différent. Tu portes le même nom, mais tu n'es pas l'homme que j'ai fréquenté pendant cinq ans, sur Kamélios et avant. »

Pendant une seconde, Faulcon fut suffisamment troublé pour penser qu'elle insinuait quelque chose de très sérieux : que d'une certaine manière il était une réplique, qu'il avait tué le véritable

Faulcon et s'était glissé à sa place. Un espion, un agent infiltré. Une fois réaccoutumé aux métaphores que Lena utilisait pour s'exprimer, il se demanda comment il allait pouvoir lui dire qu'il l'aimait, profondément ; qu'il ne l'avait pas toujours aimée, mais que ce n'était pas sa faute, que c'était celle de Kamélios qui, parfois, jouait avec lui. Il voulait lui expliquer ce qu'il lui était arrivé, car dans le cas contraire il en aurait le cœur brisé, alors qu'elle prenait une place de plus en plus importante dans sa vie. Il voulait lui avouer qu'il attendait impatiemment le jour où ils quitteraient le monde de VanderZande pour plusieurs mois, et qu'il avait même posé sa candidature pour un poste sur la colonie non établie de Tyrone, pas très loin de New Triton.

Aucun mot ne se forma pour expliquer tout cela. Comment cette chose si intime, si facile et si sincère pouvait-elle être si difficile à dire ? Il connaissait la réponse à cette question. Mark Dojaan. Mark Dojaan, ce misérable emmerdeur de service. Elle ne le connaissait même pas. Elle n'avait sans doute fait que l'entrevoir lorsqu'il travaillait avec Faulcon. Et pourtant, il s'immisçait dans la vie de Lena comme il s'était immiscé dans la sienne ; comme il s'était immiscé dans la vie de tout le monde, où qu'il aille, et sans doute, connaissant Mark, où qu'il soit sur le flot du temps.

Subitement, Lena retraversa la pièce et s'assit en face de Faulcon. Il était à des kilomètres de là. Il courait dans la vallée, partageait – ce dont il avait encore honte – l'enthousiasme destructeur de Mark Dojaan, prisonnier du vortex tourbillonnant de sa vigueur mercenaire tandis qu'il explorait, retournait à coups de pied, renversait et se faufilait dans les structures et les ruines.

« Tant de mensonges, Léo, dit Lena. Tant de tromperies. Est-ce que tu m'en veux d'avoir pété les plombs ? Je n'arrête pas de me demander ce qui viendra ensuite. Tu me connais, Léo, je ne peux pas affronter ce genre de problèmes. J'ai besoin que ma vie soit en ordre, réglée comme une horloge. J'ai besoin d'honnêteté comme j'ai besoin de nourriture. Non seulement je dépends de cela, mais c'est aussi ce qui me permet de m'épanouir. Ça doit faire des mois que je suis consciente de ton manque d'honnêteté ; je ne savais pas pourquoi, mais je ne m'épanouissais plus. Je me flétrissais. Toi-même tu as remarqué que j'avais l'air maussade, déprimée, trop facilement perturbée par les changements d'humeur.

— Je n'ai pas d'autres mensonges à confesser », dit calmement Faulcon.

Il tendit le bras par-dessus la table et saisit la main de Lena. Elle ne résista pas, mais elle ne répondit pas non plus à son geste.

« Il y a encore des détails superflus, des idées, des faits qui découlent de mes mensonges. Mais il n'y a plus de tromperies, plus de

mauvaises surprises.

— Encore heureux. Léo, je ne suis pas sûre de vouloir que tu m'en dises plus ; et pourtant je sais que je serai incapable de me détendre jusqu'à ce que tu le fasses. Il va au moins falloir que tu m'expliques pourquoi tu as estimé nécessaire de me mentir. Et ensuite je suppose que tu pourras parler à Kris de son frère. Il est venu deux fois. Il te cherchait, il m'a posé des questions. Je n'ai rien dit, évidemment, mais il est temps que tu admettes avoir été ami avec Mark.

— Ça va être difficile. Il a une image de Mark, une image que je vais devoir lézarder. Kris idolâtre son frère. Je me demande si je ne vais pas le briser lui aussi en deux par la même occasion. Je me demande.

— Tu n'aurais pas dû lui mentir ainsi. C'était stupide. Je savais que tu ne voulais rien lui avouer tant qu'on était en mission, mais j'ai pensé que la raison pour laquelle vous vouliez être seuls ce premier soir – tu te souviens ? –, je pensais que c'était pour lui parler de Mark. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que tu ne l'avais pas fait. Si on n'avait pas passé autant de temps en combinaison, j'aurais certainement commis une gaffe. Mais Ensavlion s'en est chargé à ma place. »

Faulcon parvint à rire, mais sans enthousiasme. « Je croyais que mon crâne allait exploser. Vraiment. J'ai quitté cette station sur la pointe des pieds. Si Kris m'avait surpris là, il me serait sûrement tombé dessus avant que je puisse placer un mot.

— Tu es le froussard le plus nul que je connaisse. » Mais elle aimait ça, car elle n'était pas non plus la dernière des froussardes. Voilà pourquoi elle et Faulcon étaient toujours en vie, alors que des hommes comme le chef Kabazard étaient morts, eux. Lâcheté, prudence, c'était du pareil au même. Léo Faulcon et Lena Tanoway étaient semblables ; Faulcon savait que, à moins de manquer de tact, de se mettre à jouer les hypocrites, ou à moins qu'un fiersig ne frappe la cité durant les minutes à venir, il avait reconquis Lena.

Elle enleva ses mains des siennes et appuya sur un petit panneau du mur, près du rebord de table qui servait de coin-repas. Le mur s'ouvrit en un clin d'œil et exhiba un bar bien garni. Elle connaissait les goûts de Faulcon en matière d'alcool et retira deux petits flacons de baraas, glacés à point. « Aux deux pires menteurs du monde... qui s'apprêtent à déballer leur sac. » Elle remplit un verre et le leva. Faulcon l'imita et dit amèrement :

« À Mark Dojaan. Puisse-t-il pourrir dans les marais du crétacé de VanderZande. »

Tandis que Lena sirotait son baraas, elle observa Faulcon attentivement, pensivement.

« J'ignorais que tu avais autant de haine en toi, Léo. Je n'aurais

jamais imaginé que toi et Mark ayez pu être de tels ennemis.

— On n'était pas ennemis, dit Faulcon. La haine est apparue après sa disparition. Une haine réfléchie, une haine rétrospective. »

Elle hocha la tête comme si elle avait deviné la noirceur qui habitait l'esprit de Faulcon, ce dont elle était évidemment incapable. « Parle-moi des voyageurs. C'est ça qui m'a mise en colère. Le problème Mark Dojaan ne concerne que toi et Kris.

— Tout est lié, dit Faulcon avant de vider son verre.

Le baraas le traversa comme un fleuve enflammé, contracta ses muscles pendant un instant, puis le détendit à l'extrême. Il remonta de plusieurs mois dans le passé aussi facilement que s'il avait franchi le seuil d'une porte ; des souvenirs vivaces et détaillés s'affichèrent dans son esprit après des mois de refoulement. Glacé, il blêmit. Lena ne dit rien, et quand il fut prêt il lui raconta sa première mission.

« J'étais déjà allé dans la vallée, pendant mon entraînement. Mais on ne m'avait pas autorisé à y descendre. Je passais donc beaucoup de temps à contempler le panorama, à observer les vents ordinaires et les hommes qui fouillaient les ruines. Je m'attendais à tout instant à voir surgir un vent du temps, mais jamais il n'en a soufflé un seul. Les gens me les décrivaient, et surtout ils décrivaient ce qui arrivait aux personnes qui se faisaient attraper. J'ai commencé à assimiler ces expériences comme si je les avais vécues. Mais j'ai aussi commencé à sursauter chaque fois qu'un souffle un peu trop fort frappait ma peau nue...

— Je me rappelle. Tu étais vraiment à cran les premières semaines.

— C'est vrai. À cran, parce que je passais tout mon temps au bord, les yeux rivés vers le fond de la vallée. L'attente et le suspense étaient insupportables. Les gens parlaient des vents du temps comme s'ils soufflaient tous les jours, telle la brise d'automne à la tombée du soir. Je m'asseyais, je restais debout ou je courais et j'observais, j'observais, et intérieurement je me torturais de plus en plus. Je t'ai alors demandé pourquoi je me sentais comme ça et tu m'as répondu : "ajustement". Tu m'as dit que tout le monde devait en passer par là, et j'étais trop heureux d'entendre ces mots pour envisager que tu aies pu me servir des lieux communs. Non, ne m'interromps pas. Écoute-moi jusqu'au bout. Il faut que tu comprennes quelque chose. Il faut que tu comprennes ce qu'il s'est passé la première fois que je suis descendu dans la vallée. Bon Dieu, Lena, c'est comme si c'était hier ; j'éprouve la même chose qu'à l'époque, toute cette tension, toute cette peur, toute cette culpabilité et cette confusion. Alors laisse-moi t'expliquer, et essaie de comprendre.

— Désolée, Léo. Vas-y, je ne dirai plus rien.

— Je connaissais à peine Ensavlion. À mes yeux, ce n'était qu'un

homme en combinaison-R qui donnait des ordres. Je m'entraînais avec l'équipe de la section 3. On désossait les objets transportables pour les étudier, mais au début je n'étais autorisé à descendre qu'aux deux tiers de la pente. Ensavlion était avec la section, en tant que commandant – tu t'en souviens –, et il ne sortait jamais de la vallée. Il était toujours là, et il descendait même avec d'autres sections. Il était obsédé, pensant qu'un jour il verrait les entités intelligentes qui avaient bâti ces ruines, qu'il découvrirait un corps, ou un message. Il était persuadé que quelque part au milieu de tout ce bric-à-brac ils trouveraient un Kaméliion vivant, en train de finir son petit déjeuner. Personne ne pensait en termes de voyage dans le temps contrôlé ; ou du moins, personne n'en disait rien. La distance entre la distorsion temporelle naturelle et le voyage à travers le temps en toute sécurité semblait énorme. Tu en as fait l'expérience toi aussi, tu sais ce que je veux dire. C'est peut-être de la folie, mais c'est ainsi que fonctionnent nos cerveaux sur Kamélios. Le jour fatidique est enfin arrivé ! Je devais pour la première fois descendre au fond de la vallée. J'étais accompagné par une dizaine d'hommes de la section. On suivait Ensavlion tandis que les autres s'éparpillaient au sommet de la vallée. Apparemment, il y avait eu deux rafales, et plusieurs structures inédites étaient apparues durant la nuit. Alors même qu'on atteignait le fond du canyon, les sirènes d'alarme ont retenti. On s'est tous arrêtés pour écouter. Au loin, on voyait en effet le ciel s'assombrir et d'immenses éclairs pourpres éclairer l'horizon. Il y a eu des discussions pour savoir si oui ou non on devait ficher le camp de là, mais les plus anciens membres de l'équipe trouvaient l'idée stupide. On avait des combinaisons du rift et on pourrait aisément déguerpir en cas de besoin... pourquoi tant d'histoires ? Les alarmes retentissaient plusieurs minutes avant que le vent s'enfonce dans la vallée. Ensavlion a donné raison aux vétérans et on a commencé à s'activer. Je courais au milieu et j'avais une peur de tous les diables. Les ténèbres semblaient se rapprocher, mais elles devaient se trouver à des kilomètres de là. Ensavlion s'intéressait à une maison intacte, qu'il voulait explorer avant qu'elle ne soit de nouveau emportée. C'était comme je te le raconte. Tu as vu les photos, je pense, une vraie maison de brique, avec un toit, des portes et des fenêtres. Elle ne ressemblait pas à une de nos maisons, toutefois, mais c'était une maison, un véritable lieu d'habitation, antique, clos et intact. On pouvait presque entendre Ensavlion penser au couple d'extraterrestres qu'il allait y trouver, toujours au lit, toujours en *coitus temporis interruptus*. Nous nous sommes approchés comme une meute de loups, chancelant et nous propulsant entre les parois rocheuses, autour des ruines et à travers des ravines escarpées, certaines encore remplies d'eau. Cet endroit était un cauchemar géologique. On ne pouvait

même pas regarder de côté sans voir quelque chose qui ne collait pas avec le reste, une strate, un rocher, un dépôt sédimentaire ou glaciaire qui n'appartenait pas au milieu dans lequel il se trouvait. Je ne sais vraiment pas comment la croûte peut résister à de tels bouleversements. Mais c'était une vallée de cauchemar, et même les combinaisons-R avaient du mal à garder l'équilibre.

» Et puis on est arrivés à ce petit bâtiment de brique, totalement bizarre, construit de guingois, faut le dire, et qui commençait manifestement à se craqueler aux endroits où la tension avait brisé la structure de soutènement. L'équipe s'est rassemblée, envahie par un sentiment proche de l'extase. Alors ils sont entrés, pendant que je prenais des photos depuis l'extérieur, et qu'Ensavlion donnait des instructions stupides du genre : "S'ils sont à l'intérieur, traitez-les avec courtoisie. Reculez et ne faites pas de mouvements brusques." C'était vraiment pathétique. La vallée était encore calme. Ensavlion a estimé qu'il nous restait encore une dizaine de minutes. Mais les combinaisons-R nous avertissent de la moindre brise ou du moindre courant d'air, et je n'y étais pas habitué. Mon cœur s'arrêtait à chaque fois que le vent s'engouffrait en gémissant dans les senseurs. Je n'étais qu'une loque aux nerfs à fleur de peau. Je suis quasiment sûr que c'est le jour où j'ai eu le plus peur de toute ma vie.

» C'est alors qu'un vent infernal s'est levé. Ce n'était pas un vent du temps, aucune alarme n'avait retenti, le ciel ne s'était pas obscurci ; ce n'était qu'un vent vigoureux, de ceux qui précèdent souvent un vent du temps de plusieurs minutes. Personne n'a réagi. Ils ont continué à travailler, et à la radio je les entendais rire et papoter comme si le danger n'existait pas... et je suppose qu'à cet instant ils avaient raison. Mais à l'époque je ne savais pas... je voyais ce voile noir au loin, j'entendais ce vacarme dans mes écouteurs, dans les senseurs, et je suis devenu fou. À un point tel que j'ai dû hurler de peur. J'ai tellement perturbé la combinaison-R qu'elle s'est mise à fouetter rapidement l'air avec les jambes et à courir en cercle. J'étais là, fou furieux dans une combinaison folle furieuse, tandis que le reste de l'équipe riait à gorge déployée. Ils me regardaient sans rien faire. On aurait cru qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi drôle de toute leur existence. C'était peut-être le cas. Ensavlion est intervenu. Il s'est approché et m'a injecté un tranquillisant dans le bras par le biais de ma combinaison. J'ai senti la piqûre. Je hurlais toujours. Lorsque la combinaison s'est calmée et que je me suis calmé à mon tour, il a dit : "Tout va bien, mon petit. Dans quelques semaines, vous aussi vous pourrez vous moquer des bleus qui vivront exactement la même chose. Je vais vous aider à remonter la falaise." J'avais l'impression d'être un idiot. En fait, je me sentais plutôt l'âme d'un suicidaire. Peut-être que la drogue avait quelque chose à voir là-dedans. En tout cas elle me

troublait la vue. Mais le spectacle de toutes ces combinaisons qui se balançaient tandis que leurs occupants se tordaient de rire me paralysait. Arrivé en haut du canyon, je pleurais. En réaction à cette peur horrible, au sentiment que le vent allait me saisir d'une seconde à l'autre ! Et alors devine ce qu'il s'est passé...

— Une rafale temporelle, évidemment », dit Lena. Pendant tout le récit de Faulcon, elle était restée immobile, silencieuse, grave, légèrement irritée par la manière dont il insistait sur des détails qu'elle connaissait très bien – Faulcon s'en rendit d'ailleurs compte – mais qui peut-être rassemblaient dans son esprit les événements de ces derniers mois telles des pièces de puzzle. « Une rafale temporelle ?

— Un tourbillon, annonça Faulcon. Le premier et le dernier que j'aie jamais vu. Peut-être que c'est mon instinct de survie qui m'a averti, je ne sais pas. Mais ce vent a surgi du temps en un éclair. Ces pauvres types au fond n'ont eu que huit secondes pour s'enfuir. Ça a suffi à ceux qui se trouvaient près de la paroi pour bondir hors de la vallée. Trois hommes s'en sont sortis. Je ne sais plus combien sont morts. J'en ai vu deux s'envoler grâce à leurs réacteurs, droit dans les airs. Ça n'a pas marché évidemment ils ont disparu dans la rafale... non, ça ne ressemblait pas à une rafale ; ça ressemblait à un véritable vent, un véritable vent du temps, mais qui émergeait de nulle part et s'étendait dans les deux sens. Pour nous, il ressemblait à un vent du temps surgi sans crier gare. Le bâtiment de brique a disparu. Je me suis forcé à m'éloigner du bord. Je n'entendais plus que des cris, le gémissement du vent et les grondements de l'atmosphère. Il faisait si sombre, comme si j'étais prisonnier sous un ciel enténébré. Ensavlion est resté au bord de la falaise. Il regardait en bas. Il regardait ses hommes mourir.

» Alors l'air s'est rempli d'une sorte de lueur dorée. C'était comme un feu de joie en pleine nuit. Cette lumière éclatante emplissait les ténèbres, mais ne les repoussait pas. Ensavlion prononçait des mots, des paroles incohérentes. Je pouvais l'entendre, mais je ne pouvais pas le comprendre. Il restait pétrifié et regardait le fond du canyon. J'ai rampé vers lui, incapable de maintenir la combinaison debout. Je tremblais toujours. Je suppose que je continuais de pleurer, les yeux voilés par les larmes et le vertige. J'ai regardé dans la vallée et oui, je l'ai vue ; une minuscule pyramide, qui émettait une énorme quantité de lumière dorée. Des ombres s'activaient à l'intérieur, mais je ne pouvais rien distinguer. Ça arrive souvent dans les ruines rejetées par le temps... tu sais, la manière dont la lumière traverse les différentes densités du cristal dans certaines structures. Je regardais cette pyramide et j'étais encore en train de l'observer quand elle a disparu, abruptement, disparu comme le grand tourbillon de confusion et de changement temporel autour d'elle. On n'a pas pu s'empêcher de

penser que c'était la pyramide qui provoquait le vent, qui attirait les choses dans le temps avec elle comme les gens l'ont laissé entendre après ça. Mais à l'époque, je n'y pensais pas comme à une machine à voyager dans le temps. Ce n'était qu'un magnifique, un merveilleux et redoutable bout de ferraille temporel.

» Je me suis de nouveau écarté du bord de la falaise et j'ai réussi à remettre la combinaison debout. Ensavlion a accouru et je me suis rendu compte que la lueur dorée s'était évanouie. Il s'est mis à crier : "Vous les avez vus, vous devez les avoir vus !" J'ai secoué la tête. J'ai prétendu ne rien avoir vu. Tout ce qui concernait cette vision n'est plus devenu que cela... une vision, un souvenir onirique. Je ne croyais plus avoir vu quoi que ce soit. Le ciel s'est éclairci et a repris une teinte rosée. Le bruit du vent s'est estompé, mes tempes se sont mises à battre et tout a pris un air irréel. J'ai regardé Ensavlion qui, debout, observait le rift en contrebas. Il n'arrêtait pas de dire : "Quelqu'un doit bien les avoir vus. Quelqu'un." À ce moment-là, j'ignorais que plus de la moitié de l'équipe avait péri. Il s'est approché de moi et s'est mis à me demander si j'avais vu quelque chose. J'ai avoué avoir aperçu une lueur dorée mais, sans savoir pourquoi, j'ai nié avoir vu la pyramide. Je suppose que je croyais ne rien avoir observé, et je ne voulais pas non plus me mêler de ce qui devait déjà être une obsession pour cet homme. Mais Ensavlion, lui, avait vu plus qu'une lueur. Il avait vu des personnages divins, qui entraient et sortaient de la pyramide à travers les parois. Je n'avais rien vu de tel. Je n'avais vu que des ombres. Mais il soutenait que des personnages étaient apparus, il s'acharnait, et parfois, quand j'y repense, je peux en effet discerner des formes humanoïdes dans ces ombres, et je me demande s'il n'avait pas raison ; mais à l'époque, plus il insistait, plus je taisais ce que j'avais vu. Je n'arrêtais pas de penser que je savais ce qui allait arriver. J'aurais pu les alerter, j'aurais pu crier ; ou peut-être que je l'ai fait, et qu'ils sont morts parce qu'ils ne m'ont pas prêté attention. J'ai survécu et ils ont péri. À chaque jour qui passait, ma honte grandissait. Les gens venaient me trouver et me demandaient pourquoi j'avais survécu, moi un bleu – toujours les premiers à partir –, alors que leurs camarades s'étaient fait prendre. Est-ce que j'étais dans le canyon, ou est-ce que je tirais au flanc ? J'ai menti encore et encore. On me demandait si j'avais essayé de leur porter secours. J'ai menti encore et encore. On avait entendu parler de mon moment de panique, et les gens trouvaient ça très drôle. Ensavlion continuait à parler de ces stupides personnages divins. Les trois autres survivants n'avaient vu que la pyramide, enfin c'est ce qu'ils racontaient. Et en une semaine, ils avaient tous disparu. L'un d'eux est tombé du bord du canyon. Il n'était pas parti chercher la pyramide, il avait juste perdu l'esprit. Il n'est plus resté qu'Ensavlion. Et moi. Même Ensavlion en est venu à

croire que je n'avais rien vu. Mais j'étais près de lui... près de lui. Alors il m'a pris sous son aile. Il était avec moi comme tu l'as vu avec Kris. Protecteur, amical, paternel. Soucieux. Comme il l'avait aussi été avec Mark Dojaan, et a continué de l'être après l'événement. »

Lena parut quelque peu surprise.

« J'ai perdu le fil... Mark n'a pas été tué dans le tourbillon ?

— Mark n'était pas avec nous ce jour-là. Ensavilion me l'a présenté quelques jours plus tard. Tu étais sur les îles, tu te souviens ? Tu fourrageais là-bas avec je ne sais plus quelle section, tu déterrais des fossiles et tu oubliais de me contacter. »

Lena eut un petit sourire, se leva de table et marcha jusqu'à l'immensité duveteuse de son canapé. Elle s'affala et allongea les jambes, la tête tournée vers le plafond, Faulcon la regarda, se demandant, agacé, à quoi ressemblerait son existence sans une Lena pour y tenir un rôle.

« Ce qui me frustre, c'est que ça n'aurait probablement fait aucune différence que tu aies su ou non que j'avais eu la frousse et que j'avais vu cette pyramide. Pas la moindre différence.

— Tu as certainement raison. Je pensais que la vérité me ferait mal, mais pourquoi donc ? Il n'y a rien de méchant là-dedans, rien de très scandaleux, rien qui puisse te rabaisser à mes yeux. Il n'y a rien non plus dans ce que tu m'as raconté qui puisse me laisser penser que tu aurais gardé le silence, que tu m'aurais contrariée simplement à cause de ce mensonge, et c'est bien évidemment ça qui me met en colère. En d'autres termes, Léo, tu ne me dis pas tout. En d'autres termes – et je me rends compte que tu n'as pas prononcé les mots “et voilà toute l'histoire” – j'attends autre chose de toi, quelque chose d'assez crédible pour me convaincre qu'un homme puisse refuser d'admettre, jusqu'à en refouler le souvenir, qu'il a vu une machine à voyager dans le temps. »

Elle releva la tête et le regarda, puis après un moment elle se fit un oreiller avec les coudes.

« J'imagine que Mark Dojaan est sur le point de faire sa réapparition.

— Mark Dojaan ! »

Faulcon laissa exploser son amertume lorsqu'elle prononça son nom. Peut-être le baraas avait-il amoindri ses défenses émotionnelles, mais soudain une terrible colère s'empara de lui, et le verre qu'il tenait ne sembla plus avoir d'autre fonction que celle d'être projeté contre le mur opposé. Le bruit de verre brisé était merveilleux, bouleversant. Des fragments scintillèrent et s'éparpillèrent sur le sol. Faulcon sentit une partie de la tension se dissiper.

« Ce nom me rend malade », dit-il d'une voix douce, glaciale. Il regarda Lena qui haussa les épaules.

« Il ne représente rien pour moi. Je l'ai à peine connu, annonça-t-elle.

— Pourtant... même si tu ne le connaissais pas, il est encore là, derrière toi. Son ombre plane au-dessus de toi. Il fait partie de ta vie, que tu le veuilles ou non. Il est comme cette satanée planète, toujours présent, toujours aux aguets, un doigt toujours fermement posé sur le cours de notre existence. Mark Dojaan ! Comme je regrette qu'il ne soit pas mort avant que je fasse sa connaissance. »

La brusque colère de Faulcon attisa celle de Lena. Elle ôta ses jambes du canapé et se leva, alla jusqu'à son lit-placard et retira sa chemise de nuit.

« Plus de mensonges, Léo, hein ? Plus de révélations désagréables. »

Faulcon lui lança un regard glacial, en partie rempli de désir devant son corps nu, en partie rempli de peur.

« Il n'y a rien de plus », dit-il, mais il savait qu'elle pouvait entendre la prière silencieuse qu'impliquait cette terrible affirmation.

Elle se tourna et laissa tomber un ample caftan sur ses épaules. Son visage n'exprimait aucun amour, aucune compassion. Pendant une seconde elle resta silencieuse, puis elle dit :

« De quoi tu as peur, Léo ? Qu'il t'écoute depuis l'Outretemps ? C'est ça ? Tu as peur qu'il revienne et qu'il te domine de nouveau, qu'il te donne l'impression d'être un imbécile, qu'il se moque de toi ? C'est ce qui s'est passé, pas vrai ? Il te menait par le bout du nez comme un bon petit chien. Par ici Léo, par là Léo, fais ça pour moi, Léo. Ce n'est pas drôle, Léo. Je sais que les dix prochaines minutes vont être très embarrassantes pour toi. Tu suivais Mark Dojaan comme s'il te tenait au bout d'une laisse. Tu crois que je n'avais pas remarqué ? Tu me crois aveugle ?

— Ce n'était pas comme ça. Pendant un moment, on a été très amis... »

Le rire de Lena jaillit, amer et cynique. Elle s'approcha de Léo et vint se tenir dans la lumière étincelante du jour kamélien. L'expression de son visage reflétait de la malice.

« Espèce d'idiot. Espèce d'idiot intergalactique. De l'amitié ? Est-ce que tu sais, est-ce que tu sais vraiment ce que c'est que l'amitié ? L'amitié ne consiste pas à rester plongé dans ses souvenirs et à offrir son pardon. L'amitié ne consiste pas à vérifier qui peut vomir son baraas le plus loin par-dessus le bord du rift. Être amis, c'est partager son intimité ; partager, Léo, pas donner, pas discuter, mais échanger. L'amitié n'est pas à sens unique : un qui donne, un qui prend. C'est pourtant exactement ce que Mark Dojaan et toi faisiez. Je te sais, Léo. Je le sentais en toi, et je l'ai entendu. Je suis restée loin de toi le temps de cette amitié parce que je craignais, au cas où j'aurais essayé de

m'immiscer entre vous, qu'il détruise ce que toi et moi on avait en commun. Peut-être qu'en mon for intérieur j'avais peur de Mark. Même si je ne le connaissais pas, peut-être que tout ce temps je me protégeais contre lui. Peut-être que tu as raison, Léo peut-être qu'il était plus puissant que la plupart des gens le pensent. Il avait son toutou, qui donnait tout ce qu'il avait. Tu lui donnais tout, Léo ? Et tu étais trop obnubilé par ton amitié pour te rendre compte qu'il se servait de toi, qu'il te tourmentait et qu'il te faisait faire des choses contre lesquelles ton bon côté devait hurler. Voilà pourquoi tu le hais maintenant. Tu le hais parce que tu l'aimais, et tu l'aimais parce que tu avais peur de lui. Tu le redoutais et tu as justifié toute votre relation en vous qualifiant de bons amis. Il y a quelque chose de ce salaud qui demeure. Tu as raison, Léo, il est ici, il est tout autour de nous, le pouvoir de son esprit, parce que tu as le visage blême, tu trembles, ton cœur bat à tout rompre et tu défends quelqu'un et quelque chose contre lesquels il y a quelques instants tu proclamais ta haine. Il t'a retourné la tête, Léo ; tu ne t'es pas encore débarrassé de lui. »

Elle tendit la main et lui caressa le visage, puis la nuque. Elle le prit dans ses bras, sentit le désespoir qui l'habitait et les larmes qui montaient rapidement à ses yeux.

« Je l'aimais, murmura-t-il.

— Je sais. »

Faulcon l'étreignit plus fort, involontairement, et même si elle ne pouvait pas le voir, il avait les yeux fermés, la mâchoire serrée, tandis qu'il luttait contre le désir brusque et impérieux de hurler et de frapper des poings comme un bébé.

« J'attendais que tu trouves la force de déballer ce que tu avais sur le cœur, dit Lena. Voilà pourquoi j'avais si peur, Léo. Je suis désolée. Je savais qu'un poids terrible pesait sur toi, même si tu dois savoir que je ne suis pas choquée... Je suis de New Triton, tu te rappelles ? Tout le monde croit à l'amour sans contrainte là-bas. Mais je savais que ce n'était pas ton cas. Je savais que tu en souffrais, et je pouvais voir que tu le refoulais. Mais je suis moi aussi un être humain, Léo, et je ne pouvais pas m'empêcher de me demander quels autres mensonges ton inconscient superactif effaçait et enterrait graduellement. »

Faulcon relâcha son étreinte. Il s'écarta d'elle et lui donna un petit baiser sur les lèvres. Elle sourit et lui donna elle aussi un baiser, long, puissant, tentant d'exprimer par cette seule action l'amour et le respect profonds qu'elle lui portait et lui porterait toujours, quoi qu'il advienne, en dépit de tout.

Faulcon s'approcha de la fenêtre et s'appuya le front contre la vitre. Il regarda la cité, les habitants qui s'agitaient, mais ne vit rien.

« C'était un criminel ; c'était un mercenaire, un putain de kleptomane, impitoyable et imbu de pouvoir. Il pillait la vallée et m'a convaincu de la piller aussi. On y descendait dans nos combinaisons et on dissimulait dans leurs jambes et leur corps tout ce qu'on trouvait d'assez petit et de négociable. Ça rendait les combinaisons difficiles à manœuvrer, mais on sortait toujours prudemment de la vallée et en quelques semaines on avait monté un petit commerce d'export, grâce à l'aide d'un autre ami de Mark, un pilote de navette qui procédait à des largages de nourriture, le genre d'affaire à laquelle le capitaine du port n'accorde qu'un regard dédaigneux. Bon sang, il avait tout organisé à la perfection. Ça me paraissait une bonne idée... offrir à la galaxie un morceau du monde de VanderZande... Pourquoi diable aurait-il fallu tout amasser dans une seule cité, alors que le musée n'en montrait qu'une fraction. De quel droit la Fédération interdisait-elle qu'on emporte des artefacts hors de ce monde ?

« Et puis un jour, on effectuait un saccage en règle, au cours d'une exploration de routine, et comme d'habitude on avait pris un peu d'avance sur l'équipe. J'ai gravi la pente pour garder un œil sur le chef, tandis que Mark s'activait dans les ruines, en quête d'objets transportables. Alors un gros vent s'est levé. On a été averti comme d'habitude, plusieurs minutes à l'avance. J'étais sacrément content d'être en haut, et j'ai retransmis l'avertissement à Mark, au cas où sa combinaison aurait été hors de portée des sirènes. Il est sorti en vitesse des ruines qu'il explorait, a regardé au loin et m'a demandé à combien j'estimais le délai dont il disposait – on s'est mis d'accord sur cinq minutes – et il est de nouveau rentré. Il avait découvert une pile de petits objets qui semblaient contenir une sorte de machinerie. Il chargeait sa combinaison. Ça lui a pris deux minutes. Les sirènes continuaient de hurler et je pouvais voir le reste de l'équipe gravir le canyon en file indienne. Mark s'extrayait de l'enchevêtrement de structures métalliques et cristallines quand soudain il m'a crié qu'il était coincé. "Comment ça, coincé ? ai-je crié. Sors de là !" Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas. La ferraille qu'il avait ramassée dépassait de sa combinaison et devait bloquer un mécanisme. Il était coincé là, dans sa combinaison, incapable de bouger. Et moi j'étais pétrifié, malade, épouvanté, songeant que les voyageurs... qu'elles pourraient revenir, les créatures divines d'Ensavlion. Pendant une demi-seconde, l'idée de revoir la pyramide et de la suivre dans le sillage du vent m'a obnubilé. Les hurlements de Mark se sont estompés, comme les sirènes et le vacarme du vent dans les senseurs de ma combinaison. Ce satané vent a frappé, et à l'instant où il a frappé je me suis détourné. Je ne l'ai même pas regardé partir ; je ne me rappelle même pas quelle injure il criait lorsqu'il a été coupé en pleine phrase.

— Alors tu l'as tué et du même coup tu as tué ta culpabilité. Tu as dû vivre avec ce que tu avais fait, et ce souvenir aussi tu l'as tué.

— Je crois que oui. Il m'a fallu très peu de temps pour effacer Mark Dojaan de mon esprit, pour ignorer ce que j'avais fait, pour considérer tout cela comme un rêve. Et puis Kris est arrivé, et tout est revenu, avec une acuité intense et terrifiante. Je me sentais déchiré en sa compagnie : si proche d'un côté, et d'un autre côté si effrayé, si distant. J'ai ressenti son lien avec le vent après ce qui est arrivé il y a quelques jours, et ça ne m'a pas aidé. »

Lena le prit dans ses bras. « Je crois qu'il vaudrait sans doute mieux ne rien raconter à Kris. Tu as raison de dire qu'il a une image de son frère, une bonne image, l'image d'un homme courageux et honorable. Il ne faut pas punir Kris à la place de Mark Dojaan. Qu'est-ce que tu en penses ? » Avant que Faulcon puisse répondre, cependant on frappa à la porte, des coups puissants, presque colériques. Faulcon se tourna, perplexe, et Lena haussa les épaules. Elle marcha jusqu'à la commande de la porte. « Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Kris. Laisse-moi entrer, s'il te plaît. » Lena échangea un regard gêné avec Faulcon et ouvrit la porte de son appartement.

Tout se déroula trop vite pour que Faulcon comprenne ce qui se passait. Kris entra à la volée, le visage blême, le corps crispé par la tension. « Sale menteur ! » s'écria-t-il, et il se précipita sur Faulcon. Il lui donna un violent coup de poing à la mâchoire, puis le frappa au visage jusqu'à ce que Faulcon tombe à genoux. « Tu n'es qu'un menteur ! Un putain de menteur ! » Puis il se mit à donner des coups de pied enragés dans la poitrine de Faulcon, envoyant son coéquipier culbuter vers la fenêtre. Lena surgit derrière le garçon et, d'un mouvement du bras, fit tomber Kris par terre. Celui-ci se remit aussitôt debout et esquissa un sourire de triomphe. Il avait du sang sur les lèvres. Faulcon aussi s'était relevé. Il s'agrippait le torse et avait du mal à respirer. « Sors d'ici, dit Lena au garçon.

— Mark était un homme bien, dit Kris, lentement, posément. Je ne sais pas pourquoi ce salaud a raconté tout ça, mais ce n'était que des mensonges. C'est un menteur. Il cache quelque chose. Et s'il dit encore un mot sur mon frère, je le tue. Vous feriez mieux de me croire, monsieur Léo Faulcon le menteur. »

Lena s'approcha d'un pas et le gifla brutalement.

« Je t'ai dit de sortir d'ici. »

Kris se tourna et sortit en courant de l'appartement. Lena jura à voix basse, alla ouvrir un tiroir, fouilla le bric-à-brac qui s'y trouvait et en tira une petite boîte métallique, un détecteur. Il ne lui fallut qu'une seconde pour découvrir la petite aiguille fixée au-dessus de la porte, grâce à laquelle Kris avait épié leur conversation.

« Comment diable s'est-il procuré cet engin ? dit Faulcon. À moins

qu'Ensavlion ne le lui ait fourni.

— Merde. »

Ce fut le seul commentaire de Lena tandis qu'elle cassait l'aiguille en deux.

« Il a dû la cacher ici quand il est venu te chercher. »

Elle lança un regard inquiet à Faulcon.

« Tu crois vraiment qu'Ensavlion lui aurait donné le feu vert pour nous espionner ? »

Faulcon s'assit doucement sur une chaise. Il se tenait le ventre tout en essuyant le sang sur ses lèvres. Lena se mit subitement en branle, ôta son caftan et sortit sa salopette grise.

« Oublie la douleur. Tu as mérité chacun des coups que tu as reçus. Tu ferais mieux de t'inquiéter pour l'idiotie qu'on vient de commettre. On n'aurait jamais dû laisser Kris s'en aller comme ça. Il peut t'envoyer à la chambre d'éviscération s'il décide de révéler ce que tu viens de raconter. Tu as peut-être appris à vivre avec, et à garder le secret. Mais tu es coupable d'un crime contre la Fédération, et je doute que tu aies envie d'en parler au conseil ? Non, évidemment. Parfait, tu es coupable d'avoir abusé des responsabilités que tu as acceptées lorsqu'on t'a autorisé à venir sur ce monde. Il faut qu'on parle à Kris, et il faut qu'on s'assure de son silence. Et n'oublie pas, le conseil nous tient à l'œil maintenant. Alors agis avec calme. Fais un brin de toilette avant qu'on aille à sa poursuite.

Après avoir fouillé les salons, les couloirs et les sas de sortie pendant presque une heure, Faulcon fit ce qu'il aurait dû faire dès le début : il se rendit au hangar où on lui apprit que Kris Dojaan était parti dans la vallée avec sa combinaison. Léo était furieux contre lui-même et se déchargea de cette colère sur le technicien du hangar.

« Vous ne lui avez pas demandé son identité ? Si vous aviez vérifié, vous auriez découvert qu'il n'a pas encore terminé son entraînement ! Vous êtes stupide ou seulement fainéant ? »

Il grimpa dans sa propre combinaison, attendit non sans impatience que Lena se prépare, puis sortit au pas de course dans l'après-midi teinté de rouge.

Le canyon était à deux kilomètres. Ils y arrivèrent en moins de deux minutes, en dépassant la vitesse autorisée, mais pas de beaucoup. Après avoir sondé la zone d'activité pendant une minute, scrutant chaque silhouette en combinaison en quête de l'indice qui trahirait Kris, ils décidèrent de poursuivre leur chemin le long de la vallée en direction de l'est, en direction du dernier endroit où l'on avait aperçu le fantôme. Faulcon était certain que Kris était retourné voir le fantôme temporel, peut-être pour se rassurer, peut-être pour découvrir comment voyager lui aussi dans le temps.

Lena n'en était pas aussi sûre ; elle s'inquiétait de la sécurité de Kris, même si cette deuxième poursuite après le garçon l'irritait quelque peu. En tant que chef d'équipe, elle était responsable de sa sécurité, et elle se révélait inapte à cette fonction. Elle assumait sa faute, tout en étant déterminée à n'en subir aucune conséquence. Kris reviendrait à la Cité d'Acier même si pour cela elle devait le traîner derrière elle.

Ils dépassèrent deux stations et en contactèrent les techniciens, mais ceux-ci leur apprirent seulement qu'ils n'avaient rien vu. Ils les interrogèrent sur les vents, sur des signes de rafale ou de perturbation atmosphérique : rien encore ; ainsi ils continuèrent, Lena moins inquiète, Faulcon étouffé par la crainte de se trouver si proche de Kris à l'intérieur de la vallée.

Le canyon s'élargit et les parois de la vallée s'évasèrent. Le vent et la pluie avaient creusé d'étranges formations dans la roche de la paroi. Des pinacles colonnaires de roche jaune s'élargissaient au niveau du

sol et se perdaient dans les strates sédimentaires houleuses d'un fond lacustre, peut-être, qui cernaient majestueusement ces pinacles et semblaient les consumer. De petites structures en forme de bijoux scintillaient, certaines écrasées sous la roche, d'autres incrustées dedans. Quelque chose bougea.

Lina le vit la première. Le déplacement fugitif d'une silhouette humaine, loin au fond du canyon ; perdue derrière les parois tordues d'une tour penchée. En même temps qu'elle vit ce mouvement, Faulcon repéra la combinaison-R, debout sur une étroite corniche où les parois du canyon étaient moins abruptes qu'ailleurs ; les bras de la combinaison pendaient le long du corps et le hayon du dos était ouvert. Kris l'avait utilisée pour descendre presque jusqu'au fond de la vallée, puis l'avait abandonnée avant de pénétrer dans les profondeurs du canyon.

« Quel crétin ! » explosa Faulcon.

Il se rendit compte de l'anxiété et de l'inquiétude qu'il ressentait pour Kris, malgré la douleur lancinante qui lui agrippait la mâchoire et la cage thoracique.

« Là ! Tu le vois, Léo ? Juste en dessous. »

Faulcon suivit la direction que lui indiquait le bras levé de Lena et, après une seconde, aperçut Kris ; celui-ci était tapi et observait quelque chose que ni lui ni Lena ne pouvaient distinguer depuis leur position. Un instant plus tard, Kris regarda autour de lui, leva les yeux, et le soleil lança des éclairs sur son masque. Il avait dû voir les deux énormes silhouettes immobiles au-dessus de lui, car il se leva brusquement et tenta de se dissimuler.

« Allons-y », dit Lena, et elle sauta de la corniche.

Elle utilisa sa propulsion verticale pour descendre la première centaine de mètres abrupts et atterrit sur une piste naturelle en contrebas. La combinaison de Faulcon obéit aux instructions muettes similaires qu'il lui donna. Il atterrit en douceur, courut un bout de chemin, puis suivit Lena au bas d'un précipice plus important ; le sol se rapprocha rapidement de lui et l'enchevêtrement de bâtiments extraterrestres décrivit un arc de cercle vers son corps qui pivotait lentement ; il se sentit guidé entre les poutrelles frémissantes et les saillies dentelées qui tentaient de le saisir et, après un moment, la combinaison le déposa par terre sans ménagement avant de lui rendre les commandes principales.

Il avait à peine eu le temps de se réorienter, d'accepter et d'ignorer la douleur agaçante dans ses genoux, quand sa tête se remplit du hurlement strident des sirènes annonciatrices de danger.

Il se figea et regarda au loin l'obscurité qui s'agglutinait. Le son le transperça comme un couteau hachant son corps en menus morceaux, pénétrant jusque dans ses cellules. Plaintive, lancinante, montant et

descendant, c'était la voix de la panique qui précédait la voix du vent.
« Léo. Remue-toi ! »

La voix de Lena était perçante, furieuse. Il se rendit compte qu'elle se tenait près de lui, la combinaison prête à agir. Son visage n'était qu'une image blanche et floue derrière le masque. « Qu'est-ce que tu as ? »

Faulcon se propulsa en avant, bien trop vite, et se força à ralentir. Son cœur s'emballait au rythme de la sirène gémissante, la sueur gouttait de son front tandis qu'il se faufilait à travers les ruines. Il ne pouvait pas détacher ses yeux des ténèbres au loin. J'ai peur, songea-t-il. Je suis terrifié, mais je vais rester ici. Je ne courrai pas.

Il vit quelque chose bouger sur sa droite. Kris était là, fuyant entre les murs, les poutrelles et les rocs déchiquetés. Faulcon ne pouvait le suivre directement, Lena non plus. Ils choisirent des passages que les combinaisons pouvaient emprunter et pénétrèrent plus profondément dans le labyrinthe de ruines rejetées par le temps.

« Kris ! » hurla la voix stridente de Lena dans les écouteurs de Faulcon. « Arrête de courir, Kris. Laisse tomber. Il faut qu'on te ramène. Tu sais qu'il faut revenir. »

Impossible de se méprendre sur le rire acerbe de Kris. Faulcon s'arrêta, regarda autour de lui, entre les murs, les panneaux, les poutrelles, les rochers... Il aperçut Kris. Son masque insectoïde jeta des éclairs lorsqu'il se tourna pour regarder Faulcon. « Tu n'entends pas les sirènes ? hurla Faulcon.

— C'est une ruse, Léo ? Tu essaies de me faire sortir par la ruse ? Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ? Retourne à tes fantasmes. »

Il s'esquiva et Faulcon dut revenir sur ses pas jusqu'à ce qu'il trouve un autre passage à travers ces rebuts. Subitement, il se rendit compte, horrifié, que Kris ne portait pas son amplificateur de sirène. C'était un appareil spécialisé dans la réception de la longueur d'onde des sirènes de manière à ne pas interférer avec les communications vocales.

« Lena ! s'exclama-t-il. Il ne peut pas entendre le vent. Il ne sortira jamais d'ici, on va devoir le poursuivre jusqu'à ce que le vent frappe.

— Alors on va le poursuivre jusqu'à ce que le vent frappe ! » répondit-elle.

La panique submergea Faulcon. Il se mit à trembler. Perturbée par le manque de maîtrise de son pilote, mais pas encore prête à passer en « mode survie », la combinaison n'exécutait plus correctement ses ordres. Faulcon regarda au loin et vit les ténèbres envahir le ciel rose ; il voyait des formes mouvantes dans cette obscurité, des flux aériens tourbillonnants comme si les nuages vivaient et se tortillaient tandis qu'ils franchissaient les siècles. « Il faut sortir d'ici ! »

Sa combinaison commença à courir, heurta un mur, rebondit.

« Calme-toi ! Léo, calme-toi, ordonna Lena. Si tu piques une crise, tu es mort. » Le rire narquois de Kris retentit puis il se moqua : « Calme-toi, Léo, du calme. N'aie pas peur, mon pauvre petit Léo. Contente-toi de sortir de la vallée et de regarder les gens mourir, comme quand tu as vu mon frère se faire emporter...

— Ferme-la, Kris », dit Lena, anxieuse, un soupçon de panique dans la voix. Mais Kris continuait :

« Pauvre Léo. Il est tellement mort de trouille que sa combinaison en est toute détraquée. Mais ne te fais pas de souci pour moi, Léo. Tout va bien. Tu peux me regarder sans m'aider, parce que je n'en veux pas de ta putain d'aide. Va trembler dans ton coin et rappelle-toi comment c'était de voir Mark appeler au secours, alors que tu avais trop peur pour lever le petit doigt, alors que tu avais trop la trouille pour prouver que tu étais un homme. Tu n'as rien fait pendant que mon frère appelait au secours quand sa combinaison t'a laissé tomber, et il s'est fait emporter. C'était un homme courageux, Léo, un homme avec l'instinct de survie. Penses-y, pense à ce que ça signifie de faire confiance à quelqu'un, de placer charitablement sa confiance en un individu qui ne vaut pas un clou. Penses-y, et pense à toute cette trouille accumulée dans ton estomac, pense à toutes ces fois où tu vas courir à la nuit tombée, que tu t'arrêtes et que tu hurles de peur quand tu regardes en bas et que tu te souviens comme tu avais les jetons ce jour-là. Oh oui, Léo, je sais que c'est toi que j'ai vu courir cette nuit-là, que j'ai vu courir et hurler et vomir sa peur. Ce n'était pas Ensavlion, comme tu as essayé de me le faire croire. C'était toi ! Combien de nuits, Léo ? Combien d'heures passées à hurler, combien de seaux de larmes ? »

Faulcon s'approcha des mouvements qu'il distinguait. La voix de Kris se résumait à une lamentation discordante ; elle avait frappé et piqué, elle avait enragé et blessé, puis elle était redevenue la voix d'un homme en danger de mort, d'un homme qui s'accrochait à un rêve, qui avait besoin d'aide comme son frère avait eu besoin d'aide, et peut-être plus encore... Il n'y avait rien de mauvais chez Kris Dojaan, sauf qu'il ne savait pas ce qui allait lui arriver.

Faulcon courut après lui, et les passages entre le labyrinthe de ruines s'élargirent ; subitement, il fut en terrain découvert. Il dévala une pente et pénétra dans une zone de grands rochers épars, au sol jonché de briques et de murs de pierre. Il aperçut Lena à quelque distance, mais elle suivait la même direction que lui. La sirène hurlait, et il dut se forcer à ne pas regarder l'horizon ; déjà, la combinaison commençait à entonner son chant du vent. Le gémissement saccadé des senseurs de surface réagissait au vent physique qui forçissait.

« Pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ? » s'écria Kris, et Faulcon imagina qu'il s'adressait à Lena ; sa voix contenait de

l'anxiété, mais pas d'hostilité.

« Tu ne vois donc pas ces ténèbres ? dit Lena. Arrête tes conneries, Kris. Ta vie est en danger.

— Je veux y aller. Laisse-moi... Je vais suivre Mark...

— Compte là-dessus. »

Faulcon écouta cet échange et sentit un froid terrible l'envahir. Il entendait maintenant le grondement du vent, le tonnerre grave de l'atmosphère qui se tordait et se déchirait contre la structure du temps. Il avait la tête qui tournait. Son esprit ne devint plus que vertige et détermination ; il avait l'impression de courir dans un rêve, comme si ses jambes bougeaient à peine. Même s'il l'avait voulu, il sentait qu'il ne pourrait pas courir assez vite, désormais, pour échapper au vent.

Il vit Kris courir derrière une sphère constituée d'un matériau vert translucide ; il pouvait voir le garçon à travers la structure, debout, le souffle court tandis qu'il cherchait par où s'enfuir.

Faulcon le suivit et, brusquement, il se retrouva face à face avec le fantôme temporel, la silhouette misérable, en loques, qui se tenait maintenant près de lui et qui le regardait. Il s'arrêta et contempla ce visage parcheminé. Il vit, au-delà du masque de la vieillesse, l'âme même de ce naufragé du temps. À l'instant où il le reconnut sans l'ombre d'un doute, il éprouva un choc.

Son estomac se souleva ; de la bile lui remonta dans la gorge et lui coula le long du menton. Son estomac se contracta avant qu'il ne vomisse. Ses muscles crispés contractèrent douloureusement son corps vers le bas, contre la combinaison-R qui lui résistait. Il n'était plus qu'un homme paralysé par le choc. La combinaison prit le relais.

Les vents du temps résonnèrent à nouveau dans ses écouteurs, plus fort maintenant. Ils semblaient se rapprocher plus vite qu'à l'accoutumée ; la sirène lui rappelait de manière persistante et frénétique que, quelque part dans la vallée, des hommes et des femmes s'égaillaient tel un troupeau affolé ; que la Cité d'Acier faisait pivoter ses stations d'observation ; que l'on prenait des photos ; que des voitures, des camions et des navettes se mettaient sur la ligne de départ afin de récupérer le maximum de choses déplacées par les vents ; que l'on mobilisait les équipes, revêtues de leurs combinaisons, pourvues de leurs instructions pour la mission rapide qu'elles étaient censées mener dans le sillage des vents du temps ; et qu'au-dessus de leur tête, dans les profondeurs de l'espace, des techniciens en orbite sautaient à bas de leurs hamacs, rampaient jusqu'à leurs caméras, moniteurs et autres consoles de surveillance.

Et que quelque part aussi, peut-être à proximité, l'opération Attrapevent se mettait en place, attendant un mot d'Ensavlion, l'ordre du départ.

Tout cela était en train de se produire et Faulcon, immobile, regardait le fantôme temporel et se rappelait les paroles de Leuwentok. Incapable de saisir la signification de ces souvenirs, il était seulement conscient de ce visage ; il sentit finalement son corps bouger sous l'impulsion de la combinaison, s'éloigner, s'éloigner presque hors de vue. Il lui resta cependant un champ de vision suffisant pour voir le fantôme se dissiper, perdre de sa substance...

Il reprit le contrôle de la combinaison, sachant que la machine, consciente du choc et de l'hystérie grandissante qui le submergeaient, ne lui avait pas rendu la totale maîtrise de ses déplacements. Il sortit des amas de rochers et retrouva un terrain dégagé. Kris se précipita hors de sa cachette. Il s'arrêta et le fixa. Il y avait quelque chose chez ce garçon, quelque chose dans son comportement, son attitude... il était épuisé, sa poitrine se soulevait lourdement, sa peau, la peau nue de ses mains et de ses joues luisait de sueur ; son masque était sale, sa vision gênée par la poussière. Lena apparut près de là et se mit à courir vers eux. Kris l'entendit et se remit en mouvement ; quoi qu'il ait pu penser alors qu'il fixait Faulcon, Faulcon l'ignorerait à jamais. Kris Dojaan s'écarta de deux pas de Lena, puis il remarqua quelque chose derrière Faulcon et s'arrêta de nouveau. Cette fois-ci, il se tourna complètement en reculant, les muscles agités de soubresauts, le visage ridé par une peur atroce et soudaine ; il arracha le masque de son visage afin de mieux voir. Sa voix était presque hystérique lorsqu'il hurla sa panique, s'étranglant au fur et à mesure que les mots sortaient.

« Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est... Oh, mon Dieu !

— Attrape-le, Léo ! » cria Lena, et elle avança vers Kris. « Viens, Léo, viens, bon sang. Ma combinaison ne me laissera pas traîner dans le coin très longtemps. Léo ! »

Faulcon s'était tourné. Il ne pouvait plus l'entendre. Il écoutait la bourrasque hurlante, cette lamentation et ce grondement terrifiant : le tonnerre du vent physique qui accompagnait le vent silencieux du temps.

Et il observait ; au-dessus de la vallée flottait un grand nuage noir, qui roulait, se disloquait et coulait vers lui, hideuse caricature mouvante de ses cauchemars les plus effrayants. Sous ce nuage, la vallée changeait plus vite, plus confusément que l'œil ne pouvait le voir : le terrain et les structures du terrain ondulaient et se distordaient, se pliaient et disparaissaient, projetés dans un futur unimaginable. Faulcon vit des tours blanches cesser d'exister en un clin d'œil, pour être remplacées par des formes en spirale qui émettaient un rayonnement rougeâtre en tournoyant. Il vit une immense toile d'araignée constituée de poutrelles arrachée à sa vue, tremblotant un instant alors qu'une rafale temporelle hésitait à l'enfoncer dans

l'Outretemps, puis elle disparut et une forme hideuse se dressa à sa place, portail gravé orné d'une gargouille appartenant à une ère primitive. Puis le portail disparut lui aussi, sa place volée par des dômes globuleux, puis par des immeubles de béton délabrés, puis par une gigantesque plante ressemblant à un arbre, les branches chargées de fruits verts et juteux.

Partout dans la vallée les formes se modifiaient. Les parois de la vallée elles-mêmes changeaient de couleur et de texture, des changements à peine précédés par le voile de poussière que soulevait l'incroyable affrontement entre temps et matière.

Cette terrifiante tempête approchait de Faulcon, voulait le dépasser. C'était peut-être le vent le plus puissant qui ait jamais soufflé sur Kamélios...

La combinaison-R de Faulcon prit les commandes ; peut-être avait-elle compris le danger, à la fois celui représenté par le vent et par la peur paralysante de son hôte. Elle fit demi-tour et se mit à courir... de plus en plus vite, jusqu'à ce que les jambes de Faulcon soient forcées de se replier et qu'il soit emporté à une vitesse proprement ahurissante. En quelques instants, il avait dépassé Lena et un Kris Dojaan pétrifié.

Si jamais Faulcon entendit la voix de Lena ; « Léo arrête-toi et donne-moi un coup de main... aide-moi à le porter... », il ne put rien y faire.

Après un moment cependant, tandis que le terrain défilait, tandis que la combinaison gémissait sous l'effort, Faulcon s'éveilla subitement de sa torpeur et se tourna. Il vit Lena courir sur ses talons, la silhouette flasque de Kris Dojaan dans les bras, l'immense noirceur, le front de vague tremblotant, juste derrière elle. Elle criait toujours, l'appelait toujours. Mais sa combinaison refusait de s'arrêter ; l'esprit mécanique de l'appareil n'était habité que par une chose : la survie de son occupant. Elle l'emmenait dans un lieu sûr, au sommet de la paroi abrupte qu'elle escaladerait en quatre ou cinq bonds, aidée par ses propulseurs. Léo n'était qu'un passager dans cette machine à forme humaine. Il courait droit devant, regardait derrière lui et vit, épouvanté, la combinaison de Lena laisser Kris tomber par terre. La machine avait refusé de supporter plus longtemps un tel fardeau, mettant en danger sa passagère. Les oreilles de Faulcon effacèrent le hurlement horrifié de Lena de son esprit ; il lui avait suffi d'entrevoir, d'imaginer le dégoût et l'impuissance ressentis par la chef d'escouade. Kris rampa par terre, puis se releva à tâtons. Il regarda autour de lui, n'importe où, partout, sauf vers la paroi abrupte de noirceur qui se profilait au-dessus de lui. Il se mit à courir, et comme si cela avait pu le protéger du vent qu'il craignait maintenant, il se jeta à l'abri d'un bâtiment cubique gris translucide dans les murs duquel des silhouettes

automatiques remuaient comme elles avaient remué à des millions d'années de distance. Un instant plus tard, le front de la vague de distorsion le submergea ; le cube disparut, pour être remplacé par un immense escarpement rocheux, au moment où Kris s'engouffra en un éclair dans l'Outretemps et où une forme tournoyante, luisante et indéfinissable apparut à sa place. La poussière du sol avait pris une teinte différente et l'endroit où il s'était tapi, sentant la mort si proche, n'était plus qu'un tourbillon de poussière, de ruine et de temps... Le hurlement de Lena se transforma pour exprimer la peur qu'elle éprouvait. Faulcon l'imita et le flot de panique fut dissipé par quelques cris de terreur bienvenus. Le vent grondait, les combinaisons gémissaient tandis que le vent titillait leurs capteurs sensitifs. Lena rattrapa Faulcon, mais le bord du canyon, la zone de sécurité, ne semblait se rapprocher pour aucun des deux coéquipiers. Faulcon distingua des formes sombres se disperser au loin vers le sommet des parois, des combinaisons pour la plupart, mais aussi quelques vaisseaux à déplacement vertical qui justifiaient leur coût. Il distingua les reflets de la lumière sur l'acier, et sut que les caméras de surveillance étaient en place tout le long du bord. Et tandis qu'il regardait au loin, en un clin d'œil, la pyramide apparut devant lui, la machine à voyager dans le temps des créatures énigmatiques qui, d'après Ensavlion, dirigeaient ce monde hors de vue des observateurs humains. La combinaison de Faulcon vira sur la droite et en quelques instants il dépassa la structure dorée qui vibrait faiblement. Mais alors qu'il la frôlait, il se tourna et vit une silhouette qui parut jaillir du sol devant la machine, une caricature ridée de silhouette humaine, d'abord accroupie avant de se relever, une silhouette qu'il reconnut, car il l'avait vue cinq minutes plus tôt.

Faulcon put seulement imaginer que le fantôme, en se levant, avait croisé le regard de la femme qui se précipitait vers lui. À l'instant où elle l'avait reconnu le choc et la confusion avaient dû arrêter la combinaison de Lena dans sa course. Faulcon était déjà à près d'un kilomètre d'elle, mais il tenta de regarder en arrière et la vit affalée sur le sol rocheux, les vents du temps tourbillonnant autour d'elle avant de l'emporter dans une soudaine bourrasque.

Subitement, la combinaison de Faulcon vira encore plus à droite, courant en diagonale par rapport au front de la vague temporelle qui approchait. Il atteignit la paroi du canyon et s'éleva dans les airs, le corps tordu et commotionné par chacune des accélérations des réacteurs et chacun des impacts sur les corniches, les affleurements et les pentes. Hurlant à cause de la vitesse, impuissant, craignant de ne pas arriver jusqu'au bord du canyon, il passa par-dessus le bord de la vallée avant d'avoir eu le temps de dire ouf, trébucha et tomba, fut rattrapé et soutenu par des mains secourables. Les vents du temps et

les ténèbres le dépassèrent dans le canyon. Le tonnerre, les éclairs et les crissements du vent transformèrent toutes les terres en un cauchemar ambulante.

Le vent disparut alors, le silence régna de nouveau et les ténèbres s'estompèrent tandis qu'elles filaient à l'est. Faulcon resta immobile dans sa combinaison, allongé sur le dos, pendant un très long moment, les yeux rivés sur le ciel vespéral, attendant de subir le choc, d'être pris de tremblements et de voir couler les larmes. Quelque part, il était sûr d'entendre rire le fantôme, et sa voix féminine si familière.

TROISIÈME PARTIE

Les Modifiés

Il se rendit compte qu'il n'avait jamais réellement connu la solitude et maintenant il était seul. Cette discontinuité le faisait souffrir, physiquement, jusqu'à le faire pleurer, ou vomir, quand ses sens n'étaient pas abrutis par l'alcool et les drogues. À de nombreuses reprises dans sa vie, il avait nommé « solitude » certains sentiments de frustration et d'isolement ; désormais, il considérait qu'il n'avait fait que transiter d'un moment d'activité à un autre, et que ce qu'il avait ressenti se résumait à de l'impatience. La solitude n'avait jamais réellement fait partie de son existence, et maintenant il découvrait qu'il ne pouvait s'y résoudre, seulement y succomber. La solitude le submergeait comme les vents du changement : elle enfonçait des doigts glacés et moqueurs dans chaque recoin de son corps, l'appelait à travers le néant rempli d'échos qui lui faisait office de crâne. Il était seul, totalement seul. Il y avait des gens autour de lui, mais ils n'étaient pas avec lui ; deux univers de sensations se chevauchaient, le leur et le sien, mais aucune communication ne s'établissait entre eux. Il se trouvait à des galaxies de distance, littéralement dans un autre univers. Lorsque ces participants fantomatiques à la vie de Kamélios lui souriaient, leurs sourires ne s'adressaient pas à lui, car il n'était plus le corps que voyaient les gens. Ce corps le transportait, mais il n'en faisait pas partie. Il était seul, même avec lui-même.

Cinq jours durant, il hanta les couloirs et les places de la Cité d'Acier, erra de bar en salon, et finalement se recroquevilla dans ses quartiers silencieux. Après un temps, il prit conscience du sentiment d'hostilité dirigé contre lui. Subitement, il se rendit compte que la sympathie qu'on lui avait d'abord témoignée, liée au deuil qu'il avait enduré, s'était muée en colère. On lui reprochait de ne pas s'être encore laissé emporter par le vent, comme ses coéquipiers. Les rituels de la Cité d'Acier revinrent à sa mémoire avec une netteté alarmante et le remplirent du froid et de l'amertume de la peur. Il comprit que les gens n'étaient pas seulement indignés par sa présence, ils exigeaient aussi une mort expéditive. La peur et la solitude se mêlèrent pour vider son esprit de tout sauf de la panique, et le sixième matin, à l'aube, il quitta la cité ; chacun de ses pas fut escorté par les gardiens muets du rituel de la Cité d'Acier, les quelques irascibles qui le suivirent, invisibles, mais dont il discernait très clairement la

présence. Ils hésitaient au coin des couloirs, se dissimulaient parmi les machineries et rôdaient entre les combinaisons inertes dans le hangar. Il signa le formulaire de sortie de sa moto, plutôt que de sa combinaison-R, et partit dans la brise matinale. Dès qu'il fut hors de vue de la cité, il s'éloigna du rift.

Il s'aventura dans les grandes plaines du Sud, à travers les amoncellements de calcaire et de craie, puis au-delà des forêts tentaculaires du pays Hunderag. Sur les contreforts des monts Jaraquath, il atteignit un haut plateau où s'était depuis longtemps établie une grande et prospère implantation de Modifiés. Le voyage lui prit cinq jours et durant tout ce temps il ne mangea rien. Il se contenta de prendre quelques gorgées d'eau tiède de sa gourde. Les deux premiers jours, la faim l'avait tenaillé toutes les dix heures ; mais désormais il avait seulement conscience de devoir s'alimenter afin de reconstituer ses forces. Il ne souffrait plus que de la perte qu'il avait subie.

Il approcha donc de l'implantation. Escorté par le ronflement grave de sa moto, il se traîna entre les clôtures et les champs cultivés, se demandant où il devrait s'arrêter, et pour combien de temps. Au loin, il aperçut des groupes de bâtiments, blanc sur blanc, rarement hauts de plus de deux étages. Les maisons étaient collées les unes aux autres autour d'une vaste enceinte, comme si elles hésitaient, ne se sentaient pas en sécurité et n'avaient pas encore trouvé le courage de s'éparpiller un peu vers l'extérieur pour chercher leur propre espace. Il pouvait voir des gens travailler dans les champs aux cultures vertes et pourpres, et quand il les dépassa ceux-ci levèrent les yeux, avant de retourner rapidement à leurs tâches.

Il avait toujours été déconcerté par l'apparence de la quatrième et de la cinquième génération d'habitants des hauts plateaux, par leurs yeux globuleux qui brillaient d'une lueur surnaturelle, par leurs bras striés là où les purificateurs apparaissaient sous la peau, à travers leur chair maigre. Ils n'avaient pas encore réussi à se défaire entièrement de la technologie ; Kamélios était encore une terre étrangère pour eux, mais lentement ils évoluaient vers la modernité, et bientôt ces hommes pourraient arpenter ce lieu hostile et le revendiquer comme leur.

Faulcon acheva son long voyage à quelques centaines de mètres du village. Il n'avait pas encore croisé un des rares Modifiés qu'il connaissait. Il descendit de sa moto et pénétra dans l'enceinte au-delà des bâtiments, conscient qu'on l'observait depuis les fenêtres, conscient de faire sensation. Il était rare que des gens du rift s'aventurent aussi haut dans les montagnes, et Faulcon savait qu'il n'était pas le bienvenu. Pourtant quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'une jeune femme mince, aux cheveux noirs, sortit d'une sorte

de grange par une ouverture sans porte et entra dans l'enceinte souriant et lui faisant des signes de la main. À sa suite apparut un grand homme musclé, les cheveux grisonnants, la peau tannée. Derrière son masque, Faulcon sourit comme il put.

C'est ainsi que, louant les humains pour leur propension à l'amitié, en dépit de leurs ajustements physiologiques, Léo Faulcon fit véritablement la connaissance d'Audwyn et de sa jeune femme Allissia.

« Je n'étais même pas certain de me trouver sur le bon plateau, dit-il, nerveux et mal à l'aise. J'ai juste besoin de nourriture. Juste quelque chose à manger, et un peu de repos. Ensuite je reprendrai ma route.

— Tu resteras jusqu'à ce que tu repartes », annonça Audwyn avec un sourire.

Il conduisit Faulcon jusqu'à une petite maison exiguë, composée de deux pièces, avec une table, un lit, un coin-cuisine et pas grand-chose d'autre ; les toilettes étaient dehors.

« C'est très gentil de votre part, dit Faulcon. Si vous êtes sûrs...

— Tu n'as pas le choix », dit Audwyn en gloussant, et il fit signe à Faulcon de s'asseoir à table. « Il me semble que les rifteurs croient tout ce qu'ils entendent au sujet des sous-hommes... C'est comme ça qu'on nous appelle, n'est-ce pas ?

— C'est exact », reconnut Faulcon. Appuyé sur la table, il regarda Allissia découper de grosses tranches d'une viande grise sur une articulation peu appétissante. Audwyn versa à boire depuis un baril en bois : trois gobelets en terre cuite d'un liquide vert à l'odeur sucrée et au goût encore plus sucré. Allissia alla s'asseoir tandis que les steaks cuisaient. Faulcon se sentait moins à l'aise avec elle qu'avec son mari. Il savait que c'était parce qu'il la trouvait très jolie au-dessus et au-dessous de ses énormes yeux. Mais tandis qu'il l'observait, il vit son nez se fléchir et excréter une substance jaune et solide : les poisons et les poussières de Kamélios qui s'accumulaient dans la cavité nasale. Durant les heures suivantes, il s'accoutuma à la manière qu'elle et son mari avaient de se tourner vers la gauche et d'éjecter par terre le mucus multicolore solidifié.

Avant de manger, Faulcon alla récupérer son matériel sur la moto et mit celle-ci à l'abri. Il appréhendait le repas, car le masque ne constituait pas un filtre très efficace lorsqu'on l'utilisait pour s'alimenter. Il mangea très peu et fut pris de nausées avant même d'avoir terminé ; mais son système digestif supporta la viande indigène, et deux gobelets de cet alcool sucré l'aidèrent grandement. Il fut amusé, tandis qu'il mangeait, de remarquer les tremblements de la lumière dans la pièce, des changements trahissant les coups d'œil indiscrets des gens du coin. À chaque fois que Léo relevait la tête,

ceux-là disparaissaient mais il sentait leurs yeux et leurs esprits aux aguets.

Après le repas, Allissia le regarda avec sympathie et lui assura que si son estomac rejetait la nourriture, elle lui trouverait des légumes moins toxiques. Faulcon la remercia, mais déclina son offre. Après quelques minutes de sueurs froides, les nausées passèrent et il se détendit, repu et reconnaissant envers l'effet étourdissant de la boisson.

« Pourquoi tu ne travailles pas ? demanda-t-il à Audwyn.

— Mais nous travaillons, répondit-il. Nous installons des calcas, de petits tubercules locaux. Par installer je veux dire que nous les plantons dans un terreau à vers. Dans quelques semaines, les vers auront transformé les tubercules en une substance plus solide et digeste que nous utiliserons en tant que denrée de base pendant l'hiver pour nous et nos animaux – nous avons même des animaux terrestres : porcs, chevaux... que nous avons adaptés. Nous utilisons aussi les calcas pour fabriquer ce breuvage, que tu sembles apprécier. »

Faulcon sourit tandis qu'il s'appuyait contre la seule chaise à dossier de la maison ; il leva son gobelet à ses lèvres avec délectation et se révolta en apercevant le corps boursoufflé d'un petit ver qui flottait près du fond.

« Pour le goût », dit Audwyn, apparemment inconscient de l'épouvante que de tels détritrus pouvaient suggérer à des étrangers.

Faulcon attrapa précautionneusement le corps incriminé et l'ôta de son gobelet.

« Tu es là mais nous travaillons toujours. Nous nous montrons juste hospitaliers. C'est uniquement lorsqu'il faut sillonner les champs, c'est-à-dire les débarrasser des parasites, que nous sommes toute la journée dehors. Et toi ? Qu'est-ce qui amène un rifteur aussi loin de sa matrice métallique ? »

Faulcon se demanda rapidement quoi répondre, quelle portion de la vérité révéler. Lorsque le silence commença à se faire lourd, il murmura :

« Un de mes amis est mort. Je devais partir de la Cité d'Acier, je devais sortir un peu de moi-même... quelque chose comme ça. »

Tandis qu'il parlait, il ne prit pas conscience du regard amusé qu'échangèrent ses hôtes. Quel que fût ce qu'ils partagèrent, ils ne le partagèrent pas avec lui, et il décida de considérer cela comme typique de l'étrange comportement de ces fermiers montagnards. Ce n'est que plus tard qu'il découvrit ce qui les avait amusés ; on le présenta à un jeune homme, un cousin d'Allissia, alors qu'il était en route vers les champs afin de prêter la main à l'ouvrage.

« Voici Léo Faulcon », dit Audwyn tandis que Faulcon et

l'adolescent se serraient la main. « Monsieur Faulcon n'est que partiellement ici, un bout de lui-même est resté dans la vallée. Il y a toutefois suffisamment de lui ici pour travailler, alors montre-lui comment sillonner la pulpe, et peut-être aussi comment déraciner. »

Faulcon apprécia le travail qu'il effectua les deux jours suivants. C'était dur. Les parasites de la pulpe qui rampaient à travers les cultures étaient petits et insaisissables. Il n'y en avait pas beaucoup, mais ils se révélaient extrêmement destructeurs pour les cultures en phase de maturation. Faulcon en vint à comprendre combien l'équilibre entre le succès et la famine était précaire et dangereux dans ces hauteurs. Le travail lui permit de verser ses larmes – sans pleurer et en silence. Il lutta pour ne pas hurler, mais trop souvent à son goût il s'abandonna à son chagrin, se sentant honteux et gêné lorsqu'il se rendait compte que les autres l'avaient entendu pleurer. Il remarqua aussi, cependant, qu'ils faisaient mine de l'ignorer et ne lui offraient aucun geste de sympathie. De temps en temps, il se mettait debout, s'appuyait sur l'outil en bois et regardait au nord, de l'autre côté du plateau, les terres vertes et grises qui roulaient et se dressaient de colline en montagne. La vallée formait un réseau reconnaissable du côté des terres cultivées qui s'étendaient autour du canyon où le temps était maître. Tandis qu'il contemplait ce panorama naturel et lointain, il aperçut Lena ; toujours et toujours il la voyait, qui marchait vers lui, ou s'asseyait en silence, d'un air morose, essayant de s'affranchir des effets d'un fiersig. Elle lui manquait de toute la souffrance de son corps, de toute la réaction des nerfs de son torse et de tout le froid que son esprit pouvait réunir. Il travailla durement et avec acharnement, s'abandonnant à la colère, se complaisant dans cette colère, invectiva les parasites qui se tortillaient alors qu'il les écrasait entre le pouce et l'index, laissant leurs sucs visqueux répandre leur puanteur sur sa chair.

Chaque nuit, tandis qu'il s'enroulait dans les couvertures qu'Allissia lui avait fournies, il parlait à ses hôtes par la porte ouverte entre les deux pièces, pendant que ceux-ci se reposaient ou faisaient l'amour en toute décontraction dans leur lit.

« Je ferais mieux de ne pas m'imposer une nuit de plus. Je ferais mieux de partir. »

À chaque fois, Audwyn répondait : « Tu es le bienvenu, Léo, reste jusqu'à ce que tu partes. Une chose est sûre, c'est qu'il n'y a pas une chance sur un million que tu sois encore là lorsque tu seras parti. »

Le troisième jour, il se coupa assez méchamment la main et retourna au village trouver Allissia. Tandis qu'il se faufilait entre les maisons, il se sentit de nouveau mal à l'aise. Il se sentait comme un étranger dans cette petite communauté hermétique et inamicale. Il n'avait rencontré qu'une poignée de villageois, et ceux-ci s'étaient

montrés amicaux et communicatifs, mais il sentait leur distance, leur réticence à se confier à lui ; ils se montraient amicaux parce que c'était leur coutume. Mais ils l'observaient, s'interrogeaient à son propos, et beaucoup n'acceptaient pas son intrusion. Il savait qu'il devrait bientôt partir, parce qu'il perturbait l'équilibre délicat de la vie dans la communauté.

Il trouva Allissia dans la petite forge. Elle travaillait sur un outil complexe dont la lame spiralée s'était fendue. La forge était brûlante et le brasero de roches organiques brillait d'une lueur bleutée tandis qu'elle actionnait de petits soufflets avec le pied ; elle martelait la lame de métal avec une grande habileté, et Falcon la regarda travailler jusqu'à ce que la mince ligne de la cassure ait disparu et qu'elle paraisse raisonnablement satisfaite de son ouvrage.

« Ça suffira pour l'instant », dit-elle en souriant à Falcon. Elle remarqua le sang sur sa main. « Tu as utilisé tes doigts au lieu de la sillonneuse.

— C'est exact, dit-il. Les pierres de votre sol sont bien cruelles.

— Ce sont des cristaux de rosée, et on n'en trouve que rarement dans les champs. Plus tard, tu me montreras l'endroit où tu travaillais. Nous déterrerons cette pierre et nous l'enverrons à la cité avec toi. »

Il suivit Allissia dans la petite maison et trouva Audwyn affairé à riveter un gros baril de skagbark. Le Modifié ne fit preuve d'aucune compassion envers la blessure de Falcon, mais Allissia lui sourit tandis qu'elle nettoyait l'entaille et la pensait avec un tissu sombre à l'odeur relativement âcre.

« Bois quelque chose avant de retourner dehors, dit Audwyn en enfonçant le dernier rivet et en tendant la main vers les gobelets.

— Il va falloir me confier un autre travail, dit Falcon. Cette main va devoir se reposer pendant un moment. » Il s'assit à la table.

Audwyn sourit tandis qu'il versait la boisson sucrée, qu'ils appelaient calcare, dans les gobelets en terre.

« Vaincu par un éclat de cristal, Léo ? Je ne peux pas croire qu'avec une attitude pareille, tu aies réussi à vivre jusqu'ici. Je suis surpris que tu n'aies pas succombé au premier désagrément venu. »

Falcon accueillit avec réconfort le feu de la boisson ; le plateau était froid et exposé aux intempéries. Tandis qu'il savourait l'alcool en surveillant l'éventuelle présence de vers, il dit :

« Même si je le voulais, je ne pourrais pas me servir de la sillonneuse ; je ne peux plus fermer la main. »

Audwyn s'esclaffa et secoua la tête.

« Ah, ces rifteurs...

— Je suis un étranger.

— C'est encore pire ! Tu ne sais donc pas qu'il est possible de tout faire si on le souhaite vraiment ? Tu ne sais donc pas, personne ne t'a

donc jamais dit qu'un homme est plus grand et plus magnifique qu'un morceau de terre ? On dirait que non, hein, Léo ? La douleur, l'inconfort, les désagréments, tout cela est plus fort que toi, n'est-ce pas ? »

Ne voulant pas se disputer avec lui, malgré la douleur lancinante de sa main, Faulcon dit :

« Je peux toujours essayer de manier la sillonneuse...

— Je ne veux pas que tu essaies de faire quoi que ce soit, Léo. Si j'essayais de te parler, je ne te parlerais pas. Si tu essaies de manier l'outil, tu ne le manieras pas. Si tu manies l'outil, tu le manies. Peu importe ce que tu fais. Peu importe que tu fasses ce que tu fais, mais il me semble assez vain d'essayer de faire quelque chose que l'on ne fait pas si tout ce qui en résulte est que l'on continuera à ne pas le faire.

— Verse-moi encore à boire », dit Faulcon d'un air maussade.

Les sourcils froncés, il regarda son gobelet se remplir. Sa main le faisait horriblement souffrir, et silencieusement il éprouvait de la colère pour ce qui lui paraissait comme un impardonnable manque d'attention de la part d'Audwyn.

« Tu veux dire que tu ressortirais travailler avec une entaille de dix centimètres en travers de la paume qui t'empêche de fermer la main, qui te fait énormément souffrir et qui t'empêche d'être efficace ?

— Pourquoi pas ? Si je trébuche, je ne me dis pas : "J'ai été vaincu par ma mère la terre qui m'a fait tomber, je vais donc rester par terre le restant de mes jours et reconnaître que je suis insignifiant par rapport à la puissance des circonstances." Je ne fais pas ça, Léo.

— Moi non plus, la plupart du temps, mais...

— C'est ce que tu as fait toute ta vie, Léo ! Ne te moque pas de moi. Tu étais totalement heureux lorsque tu étais content et totalement malheureux lorsque tu étais triste ; tu as classé les moments de ta vie en bons et mauvais moments. Toi et les milliards de tes semblables, vous n'avez jamais compris que les bons et les mauvais moments, ça n'existe pas. Il n'y a que des moments pendant lesquels on est vivant, des moments pendant lesquels on fait l'expérience de la vie, d'être en vie, peu importe que l'on éprouve de la douleur, du plaisir, de la déprime ou de la solitude. Il est extrêmement facile, tu seras sans doute le premier à le reconnaître, d'être heureux lorsqu'on est heureux ; mais qu'il est difficile d'être déprimé lorsqu'on est déprimé... il faut toujours lutter contre cet état, non ? Il faut toujours traiter la déprime comme une chose dont il faut se débarrasser, à laquelle il faut résister, alors qu'en fait il est évident qu'on n'est jamais non déprimé quand on est déprimé. On n'a jamais mal à la main quand on n'a pas mal à la main. Tout cela pour dire que tu es plus grand que cette douleur ; est-ce que tu es prêt à hausser les épaules et dire ; bon, j'ai horriblement mal à la main, et alors ? Tu vois, Léo, c'est

comme ça qu'on vit ici, et ça fonctionne plutôt bien. On fait les choses, on ne laisse pas les choses nous faire ; il arrive qu'on ait faim, mais on ne laisse pas la faim nous avoir. Je peux t'affirmer, Léo, qu'il n'existe aucun homme, aucune femme ni enfant sur ce plateau qui n'ait pas faim quand il ou elle a faim. La différence entre nous et vous, Léo, c'est qu'ici sur le plateau la faim fait partie de notre expérience, fait partie de la vie que nous menons. Elle fait partie de la vie ; pour vous, c'est une souffrance qu'il faut satisfaire pour la faire disparaître. La faim vous a à chaque fois que vous avez faim... elle vous distrait, elle vous nargue. Ici, quand nous avons faim, nous avons faim, et plus tard quand on mange on mange, et quand on dort on dort. Tu me suis, Léo ? »

Léo vida son gobelet et ajusta son masque. Il se sentait amer, assez furieux. Il n'aimait pas les absurdités que débitait l'homme aux yeux de crapaud assis en face de lui avec ses airs supérieurs ; il n'aimait pas le sourire satisfait d'Allissia, la manière dont elle le regardait, totalement subjuguée par les paroles de son mari.

« Comment peux-tu prétendre en savoir autant sur nous, pauvres mortels ? » demanda Faulcon.

En guise de réponse, Audwyn retroussa ses manches et ouvrit sa tunique au niveau de la poitrine. Faulcon avisa les horribles cicatrices, les inclusions gonflées et bosselées dans son corps, plus importantes que celles qu'on associait généralement au processus de modification.

« Je ne suis pas né Modifié, Léo. J'ai vécu plusieurs années parmi les hommes, dans les villes des basses terres, dans ta cité. Je ne suis pas plus âgé qu'Allissia... »

Faulcon était pris par surprise. Il paraissait deux fois son âge.

« Le processus a un effet vieillissant sur un corps adulte. J'étais au courant et je l'ai accepté. J'ai choisi de venir ici, première génération parmi les quatrième et cinquième. Les cueilleurs m'ont amené ici alors que j'errais seul dans les montagnes. Je ne regrette pas un jour de mon existence. Je ne regrette jamais d'avoir perdu du temps quand je fais la grasse matinée. Je ne regrette jamais d'avoir manqué une opportunité, perdu un amour, échoué dans une tâche. Mes mémoires d'homme sont un constant processus d'insatisfactions, de regrets, de résistances à tout ce qui ne semble pas aller de la manière que je veux – c'est un processus de non-vie. Je me souviens, Léo, de ne pas avoir fait partie à cent pour cent de la vie. Je me souviens des hommes comme d'une engeance résistant sans cesse à sa propre humanité : à ses faiblesses, ses défauts, ses échecs, ses imperfections. Ce type de résistance est le plus court chemin vers l'autodestruction. C'est le meilleur moyen de se faire piéger par les faiblesses mêmes que l'on cherche à éviter. »

Tandis qu'Audwyn remettait de l'ordre dans ses vêtements,

Faulcon dit, avec plus de colère qu'il ne l'aurait voulu :

« Si tu te sens si vivant ici, pourquoi est-ce que tu te montres si peu amical ? » Confus, il se leva de table. Audwyn échangea un regard curieux avec Allissia. « Qui se montre inamical, Léo ? demanda-t-elle. Ne t'avons-nous pas offert l'hospitalité ?

— Si, et je vous en suis très reconnaissant. Mais ces communautés montagnardes sont si isolées, si hostiles envers les étrangers. Pourquoi diable croyez-vous que si peu de gens viennent ici ? Ce n'est pas à cause de votre manière de vivre satisfaite et proche de la nature, c'est parce que vous n'êtes que des consanguins qui se méfient des étrangers. Vous ne pouvez peut-être pas le voir de là où vous êtes assis, mais de mon point de vue, c'est manifeste. »

Audwyn se leva de son tabouret et suivit Falcon jusqu'à la porte.

« Je dois avouer, Léo, que depuis là où je suis assis je vois seulement que tu es venu dans notre communauté et que nous t'y avons accueilli... Je sais que nous te mettons au travail, mais nous faisons pareil avec tous nos hôtes ; si tu veux arrêter de travailler, ça ne nous pose aucun problème. Sens-toi libre de faire ce que tu veux. Mais Allissia et moi t'avons ouvert notre demeure, et je t'ai présenté à plusieurs personnes. Je ne vois pas où peut se cacher l'hostilité que tu sembles percevoir. »

Ils étaient dehors, dans le jour glacial. Le justaucorps moulant de Falcon n'était pas très confortable dans le vent puissant, mais il remarqua qu'Audwyn frissonnait légèrement sous sa veste à motifs et sa culotte grise. Il regardait curieusement Falcon. Il le regardait droit dans les yeux, derrière les lunettes qui couvraient la partie supérieure de son visage. Falcon désigna d'un geste de ta main les maisons blotties autour du petit espace découvert.

« Pourquoi ne sont-ils pas venus m'accueillir, alors, quand je suis arrivé ? Pourquoi est-ce qu'ils se sont cachés comme s'ils avaient peur ? Quand je suis entré ici, j'ai senti tous les yeux braqués sur moi, j'ai vu des gens m'épier depuis leur fenêtre. Je suis venu ici, j'ai effrayé tout le monde ; moi, un homme des basses terres, un étranger. Et depuis que je suis ici je n'ai pas changé, je suis toujours l'étranger, on se méfie et on a toujours peur de moi. »

Audwyn éclata de rire.

« À part Allissia et moi, tout le monde dans cette ville te trouve terrifiant. Est-ce que ça ne fait pas de nous aussi des étrangers ?

— Vous faites partie de cette ville. Et je ne crois pas que je voulais dire terrifié... plutôt mal à l'aise, soupçonneux.

— Nous sommes une partie de la ville, Léo, c'est vrai ; mais nous sommes une partie de la vie. Dis-moi, est-ce que tu te sens mal à l'aise lorsque tu marches seul depuis les maisons jusqu'aux champs ? Est-ce que tu te sens mal à l'aise maintenant ? »

Faulcon essaya de plier sa main entaillée mais échoua. Ce faisant, il regarda autour de lui.

« J'ai l'impression d'être un objet de curiosité et de suspicion, oui. Je ne me sens pas véritablement mal à l'aise parce que je suis avec toi. Mais ça ne serait pas plus mal qu'il y ait un peu plus de vie et de communication ici, que les gens arrêtent de se barricader dans leurs maisons.

— Léo, dit Audwyn calmement, il n'y a personne. Il n'y a pas âme qui vive dans ces bâtiments. Seule une poignée d'entre nous est restée pour s'occuper des champs inférieurs ; la plupart sont dans les champs d'altitude et dans les forêts giboyeuses. C'est la saison de la danse des lunes, le temps de la chasse. Quand tu es venu ici il y a quelques jours, il n'y avait qu'Allissia et moi, en plus de ceux qui étaient dans les champs. Tu as été accueilli par les deux seules personnes capables de l'accueillir.

— Tu veux dire que j'imaginais être épié ? » Faulcon regarda autour de lui, troublé par ce qu'impliquaient les paroles d'Audwyn. Les maisons semblaient ne pas avoir changé depuis trois jours, désertes, sans vie, vides... et pourtant il avait senti les yeux l'épier, les mouvements furtifs des gens, inquiets de voir leur territoire envahi par un habitant des basses terres.

« Je ne comprends pas. Je suis sûr qu'il y avait des gens quand je suis arrivé, quand j'ai longé ces maisons. »

Allissia rit et posa une main douce sur son bras ; Faulcon crut lire de l'humour dans ses grands yeux fixes, mais il n'était plus sûr de rien.

« Qu'il est agréable de voir des gens quand ils ne sont pas là, dit-elle. Qu'il est triste de n'être capable de voir que des gens effrayés.

— Quelle autre sorte de gens pourraient donc bien voir les gens effrayés ? dit Audwyn. Pauvre Léo, tu as si peur que tu t'effraies tout seul. Le monde t'inquiète tellement qu'aucun monde à tes yeux ne peut être autrement qu'inquiétant.

— Tu me fais passer pour une victime... » Faulcon essaya de jouer l'insouciance, mais il n'y avait rien dans les paroles d'Audwyn que l'on aurait pu traiter à la légère.

« Il faut croire que nous sommes tous ainsi, près du rift de Kriakta. »

Audwyn acquiesça d'un hochement de tête et regarda gravement Faulcon.

« C'est la première étape pour te débarrasser de ton statut de victime. Persévère, Léo, et bientôt tu verras que tu n'as aucun besoin d'être la victime de quoi que ce soit, et surtout pas de tes ombres. Et tu as des ombres, n'est-ce pas, Léo ? Beaucoup d'ombres. Allissia et moi avons vu tellement d'ombres ramper autour de toi que parfois nous pensions que les lumières s'étaient éteintes. Il y a plus de

cadavres dans ton passé que dans la vallée du temps... tous ces amis hein, Léo ? Tous ces gens que tu as laissés tomber, désertés, reniés, trompés. Nous pouvons les voir, et nous pouvons les entendre, parce qu'ils sont ce que tu es, ce sont tes propres illusions, de même que nous sommes tes illusions, et que les gens qui t'épiaient étaient tes illusions. C'est toi qui fabriques tes propres fantômes, Léo. Rien de ce que tu pourras dire ou faire ne changera une molécule de ce satané univers, alors il n'y a vraiment aucune raison de se faire des idées noires, ou de s'inquiéter, de se laisser mourir, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non, sauf que je suis un rifteur, tu te rappelles ? Je vivote en descendant dans la vallée où soufflent les vents du temps. Mon existence n'a qu'un but : ma survie. Dès le moment où je céderai à l'inévitable, comme vous le faites...

— Comme tu penses que nous le faisons. Je n'ai jamais dit cela, Léo.

— D'accord, tu ne l'as jamais dit. Mais tu me dis qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter pour quoi que ce soit parce que tout est inévitable et qu'on ne peut rien y changer, et donc qu'il est inutile d'essayer.

— C'est ce que tu penses que j'ai dit, Léo. C'est comme ça que tu l'as interprété, mais ce n'est pas grave. Rien n'est grave du moment que tu es honnête et vrai. Peu nous importe ce que tu ressens, ce que tu fais ou ce que tu dis aussi longtemps que tu mets tout ton être dans tes sentiments, tes actions et tes paroles. Tu vois, nous aimons les gens, pas les rôles, pas les étiquettes – ni les survivants, ni les victimes, ni les manipulateurs ou les agresseurs. Nous aimons les gens, et la raison pour laquelle ce village est si vivant est que personne n'y porte de masque, personne ne nie ce qu'il est, personne ne se cache... Si nous avons peur, il n'y a pas de problème. As-tu déjà connu quelqu'un qui n'avait pas peur lorsqu'il avait peur ? Mais tu as passé toute ta vie à essayer de ne pas avoir peur lorsque tu avais peur, te privant de la possibilité d'éprouver ta véritable peur mortelle, et en l'éprouvant, en lui permettant de s'exprimer totalement et en lui accordant sa juste place dans ton existence, d'être sa cause et non son effet, de la dominer au lieu que ce soit le contraire. Ta vie entière n'est que peur. Même tes ombres ont peur. Même tes paroles ont peur. La survie. Tout se résume à cela pour toi, n'est-ce pas ? Kamélios est un monde de changement et de mort soudaine. Voilà pourquoi les étrangers qui viennent ici doivent immédiatement l'accepter, survivre à ses changements, survivre à son hostilité.

— Si on ne survit pas, on meurt.

— Exactement. As-tu déjà connu quelqu'un qui n'était pas mort lorsqu'il était mort ? Non, évidemment. Alors qu'est-ce que survivre ? Tu crois pouvoir faire quelque chose, n'importe quoi qui différerait ta

mort d'un millionième de seconde ? Y a-t-il quelque chose que tu puisses faire pour que lorsque sera venu le moment de tomber raide mort tu restes debout quelques secondes de plus et que tu dises : Eh bien, je suis là, on ne peut plus mort, mais vous remarquerez que je suis toujours vivant. Bien sûr que non. Une machine à survivre, Léo, ne survit que jusqu'au moment où elle cesse de survivre et meurt. Les machines à survivre n'existent pas. Il n'existe que des machines à l'espérance de vie plus ou moins longue... des machines de mort. Tu appréhendes Kamélios comme si, en faisant ce que tu fais, tu pouvais arrêter ou différer quelque chose qui arrivera forcément, que tu le veuilles ou non. Tu survis, tu acceptes ton sort, tu cries et tu luttas, tu te caches et tu trompes, et tu t'es convaincu qu'en faisant cela tu pourrais différer ta mort, mais lorsque vient la mort, on est mort, et rien de ce que l'on a fait ne peut y changer quoi que ce soit.

— À part avoir différé le moment où la mort frappera.

— Comment le sais-tu ? Comment peux-tu savoir quelque chose qui ne s'est pas encore produit ? De plus, ne vois-tu pas qu'en différant la mort, si c'est ce que tu penses faire, tu axes ton existence sur la peur de mourir, plutôt que sur l'expérience de la vie ? Tu existes parce que tu es ballotté par les moindres circonstances que l'univers te jette à la figure. Nous, nous vivons ici parce que nous créons nos propres circonstances, nous acceptons toutes nos responsabilités. Tu luttas contre l'inévitable... si tu dois entrer dans les vents du temps, tu crois que ce que tu pourras dire ou faire y changera quelque chose ? Bien sûr que non. Alors pourquoi lutter, pourquoi être traîné les pieds devant vers l'inévitable, pour émerger de l'autre côté hors d'haleine et ensanglanté et dire : Mon Dieu, j'ai réussi. Tu ne crois pas que tu aurais réussi de toute façon ? Le passage aurait sans doute été bien plus agréable si tu t'étais détendu et si tu avais apprécié ce qui t'es arrivé. »

Faulcon n'écoutait plus depuis quelques secondes ; la référence aux vents l'avait surpris et choqué, et il ne put s'empêcher de dire, d'une voix forte et véhémence :

« Comment diable est-ce que tu sais ça ? Je n'en ai pas parlé. » Audwyn sourit et secoua la tête. « Ne lutte pas, Léo. Comment je le sais ? Les gens comme toi ne viennent pas très souvent dans les hauts plateaux, comme tu as pu le remarquer. Lorsqu'ils viennent ici, dans l'une ou l'autre de nos communautés, c'est pour réfléchir, et le sujet de leurs réflexions concerne toujours les vents, leur relation avec les vents, et la nécessité d'être détruits par les vents. Léo, tu n'es pas le premier. Nous vous connaissons bien.

— Ça suffit », implora Faulcon, étourdi et troublé par ces affirmations en faveur de l'inévitable.

Il voulait être seul pour mûrir sa décision dans la douleur, il

voulait venir dans ces collines pour réfléchir. Au lieu de cela, il se révélait transparent pour les gens parmi lesquels il se trouvait, et il n'était pas sûr d'aimer tellement cela. Allissia le gratifia d'un sourire rassurant tandis qu'elle retournait à son travail. Faulcon plia la main et traversa lentement la ville déserte, jusqu'aux champs où il avait laissé sa sillonneuse. Les gens le saluèrent lorsqu'il les dépassa, mais ils étaient épuisés et en sueur, absorbés par leur difficile labeur, et n'avaient pas le temps de discuter. Il travailla jusqu'au crépuscule rougeâtre, presque jusqu'aux derniers rayons d'Altuxor, avant que l'étoile ne disparaisse sous l'horizon lointain. Sa main le faisait souffrir, mais il l'avait ignorée, et la douleur n'était plus un frein à son travail. Il avait aisément appris à se servir de son outil de la main gauche, il avait déterré l'éclat de cristal sur lequel il s'était coupé et pendant un moment il avait fait tourner la forme exotique dans ses mains et avait admiré cet objet utile autant que séduisant, sa couleur au grain profond qui changeait selon l'angle sous lequel on l'observait. Il toucha la petite amulette en cuir autour de son cou, la leva jusqu'à son visage et la contempla se demandant s'il ne devrait pas l'enlever et la remplacer par ce cristal. En son for intérieur, il craignait qu'en enlevant sa chance, même pour une seconde, la mort ne se fasse plus proche et plus expéditive. Pourtant, les paroles calmes et simples d'Audwyn l'avaient à demi convaincu. S'il devait mourir, pourquoi lutter, pourquoi résister ? Mais l'amulette était synonyme de force ; autour de son cou, elle interagissait avec lui et lui donnait sa force. L'enlever maintenant reviendrait à nier ses désirs, aussi la laissa-t-il autour de son cou, mit le cristal dans sa poche et résolut d'attendre le bon moment pour changer d'amulette.

On appela son nom, et lorsqu'il se tourna vers le soleil couchant, il aperçut la silhouette élancée d'Allissia qui lui faisait signe. Il jeta sa sillonneuse sur l'épaule et, après un dernier regard vers le nord, vers l'endroit où scintillait parfois la Cité d'Acier durant les heures les plus claires de la journée, il remonta les sentiers tortueux qui serpentaient entre les cultures jusqu'au chemin qui menait à la ville. Allissia l'attendait et, tandis qu'il approchait, il se rendit compte qu'il y avait beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire, dans l'enceinte ou sur les collines au-delà de la ville ; les chasseurs revenaient. Il pouvait en voir plusieurs qui portaient des animaux de toutes tailles sur leurs épaules ; il compta trois olgoïs parmi ces proies, et regarda rapidement autour de lui au cas où Ben Leuwentok les épierait. Au même instant, son attention fut attirée par la surface pleine de Merlin, rouge et étincelante. Sa sœur jumelle brillait d'un or pâle à côté d'elle. Les lunes se levaient.

« La saison de la chasse est déjà terminée ? demanda-t-il à Allissia, tandis qu'elle le prenait par le bras et le conduisait au village en

souriant.

— Non, non, pas encore. C'est la veille de la danse des lunes. Ce jour-là, nous célébrons les dons de la terre et du ciel. Les chasseurs et les cueilleurs reviennent, et ceux qui travaillent dans les champs abandonnent leur tente pour cette nuit. Ils amènent des animaux, des échantillons de leurs récoltes. Si la Maison Grise a un homme solitaire en résidence, celui-ci sort et établit son premier contact avec nous.

— Un homme solitaire ? La Maison Grise ? Qu'est-ce que c'est ? » Allissia fronça légèrement les sourcils. « La Maison Grise est l'endroit où nous naissons, Léo. Tu dois sûrement le savoir. La naissance pour les Modifiés est un peu différente de la vôtre. C'est un hôpital. Un homme solitaire est un homme comme Audwyn... un homme comme toi qui as quitté la cité. Les cueilleurs les guettent tout au long de la saison de la danse des lunes et les ramènent pour en faire des Modifiés si tel est leur désir. Non, la saison de la chasse n'est pas terminée. Ce n'est que le début. Après la veille de la danse des lunes, tout le monde retourne au travail. Audwyn et moi irons dans les champs d'altitude cette fois-ci, et un autre couple s'occupera des installations et de la ville.

— Et ils attendront des gens comme moi, qui viennent directement ici, hein ? »

Elle lui serra le bras. Ce témoignage d'affection le troubla et il se demanda si c'était la coutume de son peuple. Là d'où il venait, il était convenu de modérer les démonstrations publiques d'affection, surtout entre un homme et la femme de son hôte. Mais Allissia s'accrochait fermement à lui et marchait à ses côtés. Leurs deux corps se collaient de manière très intime. Tandis qu'ils approchaient d'un grand feu allumé dans l'enceinte, Falcon vit Audwyn embrocher d'énormes quartiers de viande et les poser en travers des flammes. Il salua Falcon d'un signe de la main joyeux et lui cria : « Comment va ta main ? » Puis il éclata de rire lorsque Falcon lui répondit qu'il l'avait à peine remarquée de tout l'après-midi.

Ils pénétrèrent dans la maison et Allissia retira le bandage de Falcon. L'entaille avait coagulé et n'était pas très belle à voir. Il eut mal lorsqu'il en prit de nouveau conscience, mais Allissia avait sorti un onguent bleu, à l'odeur très déplaisante, dit-elle, et Falcon sourit derrière son masque. Elle nettoya de nouveau sa main et étala du baume le long de l'entaille. Il eut mal un instant, puis ne ressentit plus que des chatouilles. Allissia éclata de rire lorsque cette nouvelle sensation fit grimacer Falcon.

« C'est de la pulpe de racine que j'ai préparée cet après-midi ; elle va aider la peau et les muscles à se cicatriser. Elle va aussi assouplir ta main. On en était à court tout à l'heure. Tu vois, on a même des médicaments... On ne reste pas sans soins quand on peut faire quelque

chose pour y remédier. »

Faulcon ne dit rien. La présence d'Allissia s'imposait à lui, et même s'il la trouvait atrocement laide (à cause de ses yeux), les traits de son visage ne parvenaient pas à atténuer la chaleur qu'il éprouvait à son égard, ni la forte envie qu'il avait d'embrasser ses lèvres. Son respirateur lui permit de remarquer l'odeur corporelle subtile et intrigante d'Allissia et la fraîcheur de son haleine sur son visage lorsqu'elle riait. Sous sa tunique multicolore, il imaginait un petit corps de jeune fille, dont les rondeurs pas encore pleines étaient néanmoins celles d'une femme.

Peut-être Allissia était-elle consciente de l'excitation qu'elle faisait naître en lui. Elle parut un instant gênée, regarda en direction de la porte, puis baissa les yeux tandis qu'elle s'agenouillait à côté de la chaise sur laquelle il était assis.

« Je suis de la cinquième génération, dit-elle, ses grands yeux observateurs rivés sur lui, et il comprit que c'était une question : sais-tu ce que cela signifie ?

— De la cinquième génération de Modifiés, tu veux dire. Oui, je comprends. »

Elle secoua la tête.

« Cela signifie que je suis née telle que je suis, modifiée pour ce monde... modifiée physiquement. Tu sais que nous ne sommes pas réellement modifiés, nos personnalités ne changent pas. Nous modifions nos vêtements et nous modifions nos corps afin de vivre plus confortablement ici, mais à l'intérieur nos personnalités restent identiques. Je viens du ventre de ma mère et on m'a adaptée dans la Maison Grise, où toutes les machines sont mises sous clef. Je suis née en grande partie génétiquement modifiée... une grande part de mon moi adapté m'a été transmise par les gènes de ma mère. Mais pas tout, pas encore. Ils pensent que seule la dixième génération commencera à naître pure, je serai morte depuis longtemps.

— Je ne comprends pas comment ça fonctionne mais j'ai toujours cru qu'ils programmaient l'esprit pour qu'il accepte sa forme, sa nouvelle forme... »

Il avait imaginé qu'elle était affligée par son apparence anormale, comparée à l'apparence de Faulcon, la forme humaine naturelle. Il avait même pensé : Tant pis pour l'acceptation.

« Ils ne programment rien, dit Allissia. Une partie de notre adaptation consiste à évoluer psychologiquement. Sur le plateau, dans toutes les communautés des hautes terres, nous en sommes venus à accepter ce qui est. Nous vivons et nous sommes vivants, et lorsque nous avons des doutes et des peurs nous acceptons de douter et d'avoir peur. Rien en nous n'est artificiel au point de nous empêcher de pleurer, ou de souffrir de l'apparence horrible que nous devons

offrir aux gens comme toi. J'en souffre beaucoup, Léo. Je devais te le dire. J'ai si peur de la façon dont tu me vois.

— Je te trouve... ravissante. Je n'aime pas tes yeux, mais toi, tu es ravissante. » C'était la vérité, pensa-t-il. C'est ce que je ressens.

« Vous êtes comme des dieux pour nous », annonça-t-elle.

Elle tendit la main pour lui effleurer le visage. Faulcon attendit le doux contact de sa main sur sa peau, et se rendit compte au moment où il sentit ses doigts sur le masque que ce qu'elle voyait, c'était un homme portant des lunettes et un tube respiratoire.

Il fronça les sourcils, voulut retirer le masque un instant, mais le visage d'Allissia exprimait une telle passion qu'il se ravisa ; elle fit glisser ses doigts sur ses joues et sur les lunettes, dans ses cheveux et jusqu'à l'attache en cuir de l'embout buccal ; elle enroula les doigts autour des cinq centimètres du tuyau strié qui émergeait du masque et abritait les filtres ; elle donnait l'impression de caresser quelque chose qui pour elle était plus érotique que des lèvres.

« Je rêve de visages comme celui-ci, de vrais visages, des visages d'hommes, dit-elle.

— Je suis un homme qui porte un masque. Le véritable moi est en dessous.

— Dans nos histoires, les grands hommes sont masqués. Les masques sont dorés, ou rouges, ou noirs, ou blancs, et certains sont étranges, certains ressemblent à des visages posés sur des visages ; mais c'est comme cela que nous nous rappelons le temps des premiers hommes, non révélés, et pourtant inchangés par les masques qui les dissimulent, de même que nous sommes réels et inchangés. Tu es beau, Léo, et tu vas beaucoup me manquer.

— Ça ressemble dangereusement à des regrets, Allissia. Je croyais que vous désapprouviez l'idée du regret. » Elle secoua la tête.

« Ce n'est pas du regret, Léo. Juste de l'honnêteté. Juste des sentiments vrais. »

Elle ressemble à un insecte, songea-t-il, et elle me considère de la même façon. C'est comme ça qu'elle se souviendra de moi et que je lui manquerai. Il faut que je lui montre mon visage, tout mon visage... pas une fois depuis que je suis ici je n'ai enlevé mon masque... Il fit mine de retirer les lunettes qui protégeaient ses cornées sensibles de l'atmosphère irritante de Kamélios ; Allissia poussa un petit cri paniqué et leva la main pour l'en empêcher.

Faulcon attrapa délicatement sa main et sourit, se demandant si elle pouvait voir ce sourire, se demandant si elle s'était jamais rendu compte qu'il avait souri.

« Il existe une plus grande distance entre ton peuple et le mien que même toi tu ne l'admetts...

— Peut-être.

— Vous refuserez toujours de venir à la Cité d'Acier, vous refuserez toujours de fréquenter les rifteurs. »

Ce n'était ni une question ni une affirmation. Il y avait comme du regret dans sa voix.

« Oui, tu dois avoir raison. C'est ici que nous vivons. Lorsque nous faisons du commerce, nous prenons la longue route qui descend des montagnes, et si l'un de nous avait envie de rester, il resterait. Généralement, nous préférons reprendre la longue route en sens inverse. »

Faulcon se pencha en avant, près des yeux étranges qui le regardaient avec tant de chaleur.

« Vous ne vous rendez donc pas compte à quel point il est frustrant et difficile, vous ici, nous là-bas, de se regarder l'un l'autre avec peur et mépris ?

— Parle pour toi, Léo...

— Mais vous avez des choses à offrir. Vous avez à offrir la vie, la chaleur, l'expérience. Vous ne regrettez jamais que personne ne puisse partager l'expérience de votre vie, l'amour de la vie ?

— Nous ne le regrettons pas, Léo. Il nous suffit que tu emmènes nos vies par-delà le plateau. Tu partages nos vies pendant un temps, tu fais l'expérience de notre amour, de nos esprits et de nos traditions, puis tu nous quittes et tu emportes cela avec toi. Tu ne le perdras jamais. De quoi d'autre pourrions-nous avoir besoin ? Que pourrions-nous demander d'autre ? Quelques personnes portent nos vies dans leur cœur. »

Dehors, on poussa des acclamations, puis des rires fusèrent et ils se tournèrent tous les deux vers la porte, leur intimité soudainement brisée. La nuit de célébrations s'étendit devant eux, exigeant leur attention immédiate. Ils éclatèrent tous les deux de rire, nerveusement, peut-être avec un certain soulagement. Bras dessus, bras dessous, ils sortirent dans l'enceinte ; le feu ronflait, bleu et jaune, envoyant de temps en temps une flamme rouge foncé lécher la nuit. Des étincelles voletaient en direction des étoiles et le skagbark crépitait et se carbonisait, bruissant de vie. Faulcon regretta de ne pas pouvoir sentir le bois et les quartiers de viande grésillants, mais son masque laissait filtrer un soupçon d'odeur de fumée, ainsi que le souvenir impérissable du parfum d'Allissia.

Ils célébrèrent donc la veille de la danse des lunes, la nuit du retour des chasseurs. La viande dont ils se régalerent était exquise, semblable à nulle autre que Faulcon eût jamais goûtée ; ce n'était pas la viande grise qu'il avait mangée plusieurs jours durant, ni de la viande d'animaux terrestres importés ; c'était, comme il l'apprit plus tard, la chair d'une créature qu'ils appelaient pathak, gros et rapide prédateur, mangeur d'hommes, qu'on avait modifié pour Kamélios à

partir des cheptels de fauves terrestres ; c'était une expérience de domestication qui avait mal tourné. Faulcon se gointra tant de viande non toxique qu'il fut de toute façon malade. Appuyé contre les murs en bois de la maison, il écarta son masque et vida son estomac de son contenu avec une force surprenante ; Allissia se moqua de lui et le réprimanda pour cet inutile excès de nourriture. La boisson aussi était bonne. C'était essentiellement du calcare, complété par trois grosses cruches en porcelaine de baraas. Il vomit encore un peu et son esprit, stimulé par la joie, l'alcool, et comprenant mieux ce qu'il était et ce qu'il devait faire, se teinta d'euphorie ; il allait tout essayer, depuis la sensation répugnante de la nausée jusqu'au moment ultime et effrayant où il se mettrait en travers du chemin des vents du temps. Pas un instant ne passerait sans qu'il soit vivant et conscient de la plus simple et de la plus éphémère sensation. Il irait à la mort plus vivant qu'il ne l'avait jamais été en trente-deux ans. Et lorsqu'il mourrait, il serait mort. Il n'y aurait aucune résistance. Il n'y aurait que la peur, et cette peur il l'éprouverait lorsqu'il découvrirait ce qui se trouve réellement au-delà de la Vieille Dame du Temps. Là, il saurait qu'il mourrait en Léo Faulcon, et non en homme niant la souffrance la plus profonde de ce moment ultime. Et peut-être n'affronterait-il pas la mort, trouvant à la place une nouvelle liberté ; et Lena.

Les flammes s'amenuisaient et toute la viande avait disparu ; la boisson était plus abondante que jamais, probablement parce que la moitié de la communauté était tranquillement écroulée par terre, ou papotait près du feu, ou dans les ombres près des maisons. Minuit était passé depuis longtemps et Faulcon était allongé sur le dos, près de la chaleur mourante du feu de joie de skagbark, écoutant vaguement Allissia parler avec son mari, contemplant vaguement l'incroyable étendue étoilée, la large bande blanche du centre galactique, les vingt étoiles bleues éblouissantes des Twioxna, amas constitué d'une abondance de mondes inhabitables. Il venait juste de décider de fermer les yeux et de s'endormir, là, sous le ciel – même s'il allait se réveiller gelé et trempé par la rosée –, quand retentit au loin le grondement sourd du tonnerre et le craquement terrifiant d'une perturbation atmosphérique. Au-dessus de lui, les étoiles semblèrent onduler un instant, comme s'il les voyait dans le reflet d'une mare. « Un fiersig », dit-il à voix haute. Il se redressa, puis se leva et scruta le ciel nocturne. Il regarda attentivement jusqu'à ce qu'il aperçoive enfin la lueur pourpre, qui se dirigeait vers eux par-dessus les collines. C'était une large bande de lumière dansante, aux volutes rouges et dorées qui se pourchassaient dans la nuit en dessinant des figures effrénées. Sous cette perturbation, la terre était baignée d'une sinistre lumière vert irisé, qui se changeait en jaune et en bleu à chaque fois que le tonnerre grondait et que les éclairs bondissants frappaient le

sol.

Autour de lui, les Modifiés s'étaient calmés. Lentement, un à un, ils se levèrent, le regard tourné vers le sud et l'ouest. Mais tandis que Falcon les observait, il se rendit compte de l'absence de toute appréhension, de toute crainte ou d'attitude défensive auxquelles il se serait attendu à l'approche de ces interférences kaméliennes. Les gens contemplaient celles-ci comme s'ils étaient impatients, comme si le phénomène et tout ce qu'il impliquait entravait leur célébration. Ils semblaient pressés que ça se termine aussi vite que possible. Allissia murmurait toujours tranquillement à l'oreille d'Audwyn. Celui-ci remarqua que Falcon les observait, et un moment plus tard Allissia se tourna aussi vers lui. Ils se levèrent et s'approchèrent de lui. « Tu as peur ? demanda Allissia.

— Pas du tout, répondit Falcon. Mais le charme de la soirée va être brisé. Ces changements frappent si violemment qu'il vaut mieux se contenter d'aller dormir seul. Je suis déçu, voilà tout. J'appréciais cette tranquillité.

— N'y résiste pas, dit Audwyn. Laisse-le agir, laisse-le passer. Il est dommage que ce phénomène se produise ce soir justement, mais que pouvons-nous y faire ? Il est là, laissons-le passer. La meilleure partie de la fête est encore à venir... à l'aube, tu vas adorer. »

Falcon se dit qu'à l'aube plus personne dans l'enceinte ne parlerait plus à personne, car il n'y avait aucun moyen de résister aux effets cruels et déchirants de ces orages électriques. Mais il ne dit rien et reporta son attention vers le tonnerre et les lueurs qui dansaient dans les cieux.

La peau de Falcon commença à fourmiller ; il sentit une vague de changement le traverser. Il sentit la vivacité, la spontanéité et l'agitation qui régnaient dans son cerveau comme s'il les voyait à travers une lentille de cristal ; il s'accrocha à son amulette et se concentra sur elle. Aussitôt, il se sentit gai et plein d'entrain, puis fut submergé par le chagrin, avant qu'un sentiment de panique, brusque et terrible, ne vienne recouvrir les autres émotions, s'infiltrant jusqu'à son cœur palpitant. Les paumes de ses mains se couvrirent de sueur froide. Autour de lui, le silence régna un long moment et il remarqua que la communauté observait nerveusement les lueurs se ruer vers elle et la survoler. Le centre de la perturbation passa au-dessus des champs mais l'essentiel de la zone lumineuse enveloppa les maisons et les gens agglutinés sur le plateau.

Subitement, ils commencèrent à gémir, d'abord doucement : quelques têtes seulement étaient penchées en avant et participaient à la vague croissante de désespoir ; les gémissements devinrent plus intenses au fur et à mesure que davantage de Modifiés y joignaient leurs voix, et bientôt Falcon, qui résistait au bouleversement de ses

propres émotions, fasciné par le vacarme qui l'entourait, se retrouva au milieu d'une foule hurlante. Il vit Allissia, la tête rejetée en arrière, les yeux clos, sa voix perdue parmi la clameur. Audwyn quant à lui, debout à côté d'elle, manifestait de la colère. Il criait et sa voix portait suffisamment pour que Falcon saisisse les paroles, les bredouillements incohérents de sa fureur ; d'autres riaient, ou pleuraient, mais par-dessus tout on entendait la plainte d'une centaine de Modifiés qui partageaient un sentiment commun. Falcon y réfléchit et commença à comprendre ce qui avait pu se produire.

Le changement passa et laissa Falcon alerte, légèrement inquiet. L'acceptation sereine qu'il éprouvait un peu plus tôt n'avait donc subi qu'une légère altération. Cependant, la nervosité le gagna lorsque Allissia, un large sourire aux lèvres, s'approcha de lui et lui suggéra d'aller prendre un verre. Autour de lui, les gens retournaient vers le feu ou à l'endroit où ils étaient assis auparavant. Le son des rires et des discussions résonna de manière inattendue. Même ceux qui avaient pleuré essuyaient toute trace de larmes de leurs yeux et de leurs joues, et parlaient comme s'ils ne faisaient rien de plus qu'écarter une mèche de cheveux rebelle.

Lorsqu'il fit part de ses remarques à Allissia, celle-ci fronça les sourcils et haussa les épaules.

« Pourquoi faut-il toujours que tu te poses des questions, Léo ?

— Parce que je suis perplexe, et que ça m'intéresse. Tu paraissais totalement désespérée, mais maintenant c'est comme si rien ne t'était arrivé. Je me sens tendu et à cran. Je connais des gens à la Cité d'Acier que ce changement aurait sonnés pour plusieurs jours. Je sais, je sais... les gens de la Cité d'Acier ne sont pas les meilleurs exemples au monde.

— Tu l'as dit », fit Allissia avant d'ajouter : « Je me sens un peu nerveuse maintenant, mais ça n'a pas d'importance. Ça passera d'ici quelques minutes ; la plus grande partie de cette nervosité m'a traversée quand le fiersig est passé dans le ciel. Ces changements ne sont pas permanents, mais plus on leur résiste, plus ils restent longtemps.

— À la Cité d'Acier, il a été prouvé que si on ne les combattait pas, on gardait les idées confuses et on restait perturbé pendant des semaines... il doit y avoir une raison...

— Des raisons ! »

Allissia lâcha ce mot d'un ton brusque. Un soupçon de la tension qui persistait en elle émergeait sous forme de frustration.

« On peut trouver des raisons à tout, Léo. C'est le privilège des hommes. La raison peut tuer plus rapidement que n'importe quoi d'autre. La raison n'est qu'une menteuse. »

Falcon ne dit plus rien, ni ne posa d'autres questions. Allissia

s'éloigna de lui pour parler avec des amis et prendre part à une danse lente, presque hypnotique, aux dernières lueurs du feu. Faulcon se faufila jusqu'à la maison et se recroquevilla dans un coin pour s'y endormir d'un sommeil lourd ; à l'aube, il fut réveillé par le bruit des rires. Il regarda par la fenêtre et vit les Modifiés danser avec frénésie, brandissant des serpentins multicolores de papier ou de tissu. Il ne se sentait pas d'humeur à les rejoindre et retourna dormir. Sa dernière pensée éveillée fut pour les vents du temps, pour Lena, pour la manière dont il la suivrait bientôt et pour l'enthousiasme qu'il éprouvait soudain, la détermination qu'il mettrait à respecter les termes de son contrat sans crainte, sans contrainte et sans larmes.

Il dormit tard et, lorsqu'il s'éveilla, trouva la maison et le village déserts. Les chasseurs étaient repartis dans les collines ; du feu s'élevait encore une fumée verdâtre et un vaste rond de cendres et de terre carbonisée montrait jusqu'où il s'était étendu au-delà du brasero métallique. Il n'y avait aucun signe d'Audwyn ni d'Allissia, ce qui réjouit Faulcon. Il écrivit un petit mot sur un morceau de papier qu'il trouva dans la maison, puis se rendit dans la grange vide où il avait rangé sa moto. Le bruit de son moteur dut résonner dans le village silencieux, mais personne ne se montra pour le voir partir. Il traversa lentement les champs et suivit les sentiers tortueux jusqu'au chemin qui descendait vers les basses terres. Plusieurs Modifiés travaillaient là. Ceux qui le virent se redressèrent et le saluèrent. Il leur fit signe tout en accélérant. Le dernier villageois qu'il aperçut était une femme. Elle lui tournait le dos et, sous son vêtement fouetté par les vents, il devina un corps petit et mince. Le bruit de la moto ne la fit pas réagir et Faulcon se rappela qu'Allissia était censée travailler dans les champs d'altitude. Il lui fit quand même signe.

QUATRIÈME PARTIE

Promenade sur les rives du temps

Aux premières lueurs de l'aube, Faulcon se leva de l'endroit humide et glacé qu'il avait choisi pour dormir et s'approcha du bord du canyon. Il resta là quelques minutes, à scruter les ténèbres de la vallée dans lesquelles il discernait des formes et des structures. La lente ascension d'Altuxor dans le ciel apporta des nuances de rose, puis de jaune à la confusion extraterrestre qui s'étalait sous lui. Le vent frais soufflait sur ses joues nues et l'humidité de la sueur nocturne le glaçait sous son justaucorps. Il regarda les étoiles mourir dans le ciel et remarqua que les dernières lueurs à disparaître derrière le jour strié de rouge furent celles des satellites géostationnaires qui surveillaient la vallée du rift et qui l'épiaient probablement.

Il n'éprouvait aucune peur. Il souffrait pour Lena.

Entre ses mains, il tenait sa vieille amulette, le petit fragment de cuir, lissé et usé par ses caresses continues. Il portait cet objet autour du cou depuis bien trop longtemps ; il se rendait maintenant compte qu'il en était venu à incarner Mark, et s'en débarrasser reviendrait à détacher un des doigts de Mark de l'étreinte effrénée qu'ils exerçaient sur son bras. Autour de son cou, désormais, il portait l'éclat de cristal, soigneusement serti dans un support de platine neutre, suspendu à la bande de tissu noir qui avait enveloppé sa main blessée. Il n'était pas homme à rejeter le moindre sentiment, pas Léo Faulcon. Allissia occupait ses pensées, et une petite place aussi dans son cœur. Depuis qu'il avait quitté les Modifiés, elle et Audwyn avaient pris une plus grande importance dans sa vie. Ils étaient la chaleur qui luttait contre le froid de cette planète ; ils étaient la certitude qui luttait contre l'incertitude de VanderZande ; ils étaient la détermination qui luttait contre sa peur, qu'il avouait, éprouvait et ne pouvait pas maîtriser.

Pourtant, il ne parvenait pas à se défaire de ce morceau de peau parcheminée, ce morceau de lui, cette partie de son passé. Il souhaitait ardemment le confier au néant du canyon, le regarder tomber dans le vaste inconnu, où il attendrait la prochaine rafale temporelle venue de l'au-delà.

« Jetez-la, espèce d'idiot ; brisez le sortilège une bonne fois pour toutes. »

Faulcon avait senti Ensavlion approcher. Il se tourna et constata

qu'il portait le même vêtement que lui : un justaucorps de service blanc cassé, relativement chaud, conçu pour des environnements moins risqués que le bord du canyon. La combinaison-R d'Ensavlion attendait à quelques centaines de mètres-de là, sur le chemin, tordue dans sa direction ; Faulcon avait l'impression qu'elle le regardait. Faulcon le salua.

« Commandant. Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

À coup sûr, une nouvelle occasion ratée par la mission Attrapevent, mais Faulcon n'en dit rien.

« Vous, évidemment », dit Ensavlion, le visage crispé derrière son masque, les paupières visiblement étreintes derrière ses lunettes. « Je vous ai cherché dans la cité, mais vous ne devez y avoir passé que peu de temps. Je me demande bien où vous étiez ces derniers jours. »

Venant d'Ensavlion, cette marque d'inquiétude pour l'un de ses rifteurs troubla Faulcon ; ce qu'il avait à faire, ce qu'il devait affronter ne concernait que lui. C'était une épreuve à laquelle personne d'autre ne pouvait prendre part. Cependant, il dit, espérant apaiser son officier supérieur :

« Je me suis absenté sans permission.

— Je le sais. J'ai signé des papiers qui vous accordent un congé officiel. Vous êtes tiré d'affaire, mais où êtes-vous allé ? »

Faulcon lança un regard cynique au vieil homme.

« Vous voulez dire que vous ne le savez vraiment pas ? Je croyais que vous aviez des yeux partout, commandant. Vous en aviez même dans la chambre de Lena. »

Ensavlion ne parut nullement décontenancé ; la partie de sa joue que laissait entrevoir le masque ne rougit pas ; au contraire, Faulcon eut l'impression que ça l'amusait.

« Je n'écoutais rien. Je vous présente mes excuses. Considérez que nous sommes quittes, moi pour avoir permis à Kris Dojaan d'épier vos conversations avec Lena, vous pour vous être absenté sans permission. Où êtes-vous allé ?

— Sur les plateaux du pays Hunderag. Je me suis arrêté dans une colonie de Modifiés. Ils m'ont fait comprendre que j'étais idiot de m'incliner devant la peur... de m'incliner devant quoi que ce soit, ils m'ont permis de comprendre que moi, Léo Faulcon, j'étais dix fois plus grand que le destin. Le destin peut donner le *la*, mais je mène la danse. »

Ensavlion applaudit trois fois, lentement.

« Bravo, Léo. Hourra pour l'homme qui s'est dressé devant le destin. Ce qui ne vous empêchera pas de sauter sur le chemin d'un vent du temps, et d'être emporté vers un futur inimaginable. Ce que vous voulez dire, c'est que les méthodes persuasives et hallucinogènes des Modifiés vous ont débarrassé de vos appréhensions ; ou peut-être

que non... Vous en êtes venu à accepter le fait que les choses sont comme elles sont, que rien ne changera, et que vous pourriez tout aussi bien aller plonger dans le temps le sourire aux lèvres. Je crois que c'est un bon résumé. »

Irrité par le ton d'Ensavlion, Faulcon dit, d'une voix aussi glaciale que possible :

« Je crois que vous avez raison, oui, c'est un bon résumé. Pourquoi ces sarcasmes, commandant ? Cette approche est-elle un peu trop simpliste pour vous ? »

Ensavlion pointa du doigt l'amulette que Faulcon tenait dans son poing. Son regard froid croisa celui de Faulcon et fit de son mieux pour communiquer de la raison de masque à masque.

« Qu'elle soit simple ou complexe, on s'en moque. Ce qui me préoccupe, c'est qu'un homme puisse déclarer une telle soumission envers l'inévitable, une telle maîtrise des circonstances, qu'un homme puisse caresser la chose qui l'enverra valdinguer cul par-dessus tête dès qu'il fera mine de bouger. Jetez cette amulette. Vous ne croyez pas qu'elle a suffisamment pesé à votre cou ? Jetez-la, espèce d'idiot, maintenant vite... vite ! »

Faulcon, le cœur battant la chamade, prit son élan et lança l'amulette dans les airs. Il regarda la lanière en cuir se tortiller derrière l'amulette tandis que celle-ci plongeait hors de vue et allait cliqueter contre une corniche, quelque part en contrebas. Faulcon revint à la Cité d'Acier à moto, suivant de près la silhouette imposante de la combinaison-R d'Ensavlion. Il se présenta à sa section afin de mettre un terme officiel à sa permission non officielle et attendit quelques minutes dans la salle, conscient du silence gêné qui y régnait. Il se rappela l'erreur qu'il avait commise dans le village du plateau. Il avait cru qu'on le considérait avec hostilité, comme un étranger, comme une menace. Aussi s'approcha-t-il de l'un des vétérans qui, affalé dans une bergère, lisait un journal. Il salua le vieillard. Celui-ci, sans esquisser le moindre sourire, dit, avant que Faulcon puisse entamer la conversation ; « Hors d'ici, Faulcon. Tu es perdu.

— Pas encore », répliqua sèchement Léo, qui sentait le rouge lui monter aux joues.

Dans la pièce, les hommes et les femmes avaient tourné vers lui des visages blêmes et furieux. L'homme à qui il s'était adressé dit :

« Nous avons perdu le jeune Cal Reza dans un vent à cause de toi. Plus tôt tu t'en iras, mieux ce sera. Pas un rifteur dans cette pièce ne sera en sécurité tant que tu vivras. Si je le pouvais, espèce de jeune dégonflé, je te balancerais moi-même par-dessus le bord du canyon. »

Un homme que Faulcon ne connaissait que vaguement dit :

« Tu as passé un contrat, Faulcon... c'est ton intégrité qui est en

jeu ; c'est ton humanité que tu trahis !

— Fais-le, Léo, nom d'un chien », ordonna une femme derrière lui.

Faulcon sentit le froid l'envahir lorsqu'il se tourna et se retrouva face à Immuk. Elle entra dans la salle et s'assit lourdement dans une bergère. Elle allongea les jambes et lui lança un regard glacé.

« Tu penses que je n'en ai pas l'intention ? demanda-t-il.

— Peu m'importe ce que tu as l'intention de faire, dit-elle. Fais-le, c'est tout. Quand je te vois, j'ai envie de vomir. Je t'aimerai beaucoup plus lorsque tu seras mort. » Elle fit une grimace de dégoût. « Tu es d'une lâcheté consternante. Tu vas finir la nuque brisée et on jettera ton cadavre par-dessus bord. Je ne verserai pas une larme sur toi, pas la moindre larme.

— Ça me fait peur de t'entendre parler comme ça. Je me rends compte combien ce monde a pénétré dans nos veines, combien il nous a changés. »

Quelqu'un ricana et Faulcon sentit son visage rougir.

« Très bien, Léo, dit Immuk Lee. Tu ne pensais pas comme ça auparavant, il y a quelques mois encore, quand tu nous as aidés à escorter Opuna Indullis dans la vallée. Mais maintenant que c'est toi qui dois montrer la couleur de ton courage, oh, c'est une tout autre histoire alors. Tout à coup, il semble très raisonnable de se souvenir que nous avons des règles étranges, des rituels étranges, et de les invoquer afin de prouver que nous sommes fous. Tu me rends malade ! » Avant que Faulcon puisse répliquer, deux gardes de la section apparurent dans le fond de la salle. Faulcon se tourna à la vue de leurs uniformes jaunes, ne voulant pas provoquer d'incident ou en être la cause. Tandis qu'il marchait vers la porte, il entendit les deux hommes se précipiter derrière lui. Il venait à peine de décider de se retourner lorsqu'ils le poussèrent brutalement dans le dos et le plaquèrent contre le mur, une main placée derrière sa tête afin de lui écraser le nez. Puis ils le frappèrent à l'aine à coups de pied et le firent rouler sans cérémonie hors de la salle, jusque dans la rue. « On se reverra en enfer, Léo. » C'est la dernière voix qu'il entendit, la voix d'Immuk, suivie de son rire cruel et du bruit de la porte qui se refermait.

Il s'épousseta et boitilla jusqu'à un bloc sanitaire afin d'endiguer le sang qui jaillissait de son nez. Lorsqu'il eut contenu le flot et refermé la petite entaille de la membrane, il rentra chez lui, changea de vêtements et se rendit au bureau d'Ensavlion. Gulio Ensavlion l'attendait. « Qui peut les blâmer ? demanda celui-ci après que Faulcon lui eut brièvement narré l'attaque. Un rifteur appelé Cal Reza s'est fait emporter par un vent du temps à cause de vous, et ces occurrences vont s'intensifier, comme vous le savez.

— Cal Reza s'est fait emporter parce qu'il était imprudent », dit

Faulcon amèrement en se touchant doucement le nez. « Il faut qu'il ait été imprudent. Je commence à mépriser toutes ces histoires de chance. »

Ensavlion éclata de rire.

« D'où la scène de ce matin avec l'amulette. Bien sûr, Léo, vous avez constaté que les coutumes de la Cité d'Acier sont aberrantes, c'est évident.

— Qu'ils aillent tous au diable. Pourquoi sont-ils tous si hostiles ? Je leur ai bien précisé que j'avais l'intention de remplir ma part du contrat. Je vais y aller, mais pourquoi faire pression sur moi ? » Ensavlion resta froid et pragmatique. « Parce que vous êtes un lâche. Oh, vous pouvez penser le contraire, mais ce n'est pas le cas de votre section. Vos coéquipiers ont été emportés, et l'usage aurait voulu que vous transmettiez votre chance au cours de longs et généreux adieux, et qu'en moins de deux jours vous descendiez attendre dans la vallée. Si vous aviez fait cela, tous les hommes et toutes les femmes de la section vous auraient accompagné et auraient attendu avec vous, afin de s'assurer que vous auriez passé vos derniers jours ou vos dernières semaines dans la vallée avec vos meilleurs amis. Mais non, il a fallu que vous fuyiez dans les collines. Et il y a deux jours, Cal Reza a été tué par une rafale, à cause de vous. Il n'est donc pas étonnant que votre section ait envie de tendre vos intestins d'un bord à l'autre du canyon. »

Faulcon rumina en silence pendant un moment, les yeux fixés sur les gigantesques cartes du monde. Il laissa son regard glisser avec désinvolture de photographie en carte et en écran, puis finalement sur ses mains, étendues sur ses cuisses.

« C'est complètement stupide », dit-il, essayant d'oublier les deux occasions au cours desquelles il avait mis en œuvre et fait respecter cette même règle de vie, la mort imposée d'un homme et d'une femme après des circonstances très semblables à celles qui rendaient maintenant son suicide impératif.

Il savait, et il n'arrêtait pas de se le dire. Il n'y avait dans son esprit aucune hésitation ni aucun doute : il accomplirait cet acte d'autodestruction volontaire ; mais cet empressement forcé, ce refus de laisser à un homme le soin de choisir son moment... tout cela commençait à l'énervier. Et qu'on le tienne responsable, par sa négligence, de la mort d'un jeune rifteur, ou de sa disparition, l'énervait tout particulièrement.

Il répéta cela à Ensavlion, qui secoua la tête, frappa violemment son bureau du plat de la main et faillit hurler en réaction à l'amertume qu'affichait son subalterne.

« Cal Reza est descendu dans la vallée en pensant à vous, en pensant à la malchance, la malchance que vous incarniez. En d'autres

termes, il est sorti avec la mort à l'esprit, avec des facultés de survie amoindries ; vous savez ce que c'est, vous êtes là depuis assez longtemps. Reza était vulnérable, et un homme est toujours dix fois plus vulnérable que ce qu'il pense. »

Mécontent, furieux, Falcon accepta la réprimande et le point de vue de son commandant. Il sentait qu'une obstination inhabituelle chez lui luttait pour demeurer la principale motivation de son comportement, mais petit à petit, en respirant lentement et en essayant d'oublier l'affront et la déloyauté de ses anciens camarades, il parvint à retrouver une certaine sérénité et une certaine résignation. Sa volonté d'affronter les vents du temps s'en trouva renforcée, et cette perspective ne l'inquiéta presque plus. Au contraire, il trouvait cela presque excitant : la chance de revoir Léna et Kris, la chance de vivre au-delà de ce qui ressemblait à l'aile sombre de la mort.

Ensavlion parut remarquer son relâchement, car lui aussi se détendit et se mit à tripoter un petit artefact extraterrestre dont il se servait comme presse-papiers.

« Existe-t-il une seule raison pour que vous ne puissiez pas aller dès maintenant dans la vallée, vous y asseoir et attendre un vent du temps ? »

Il en existait une, mais l'esprit de Falcon s'étrangla rien qu'à l'idée d'en parler à Ensavlion.

« J'attends », insista Ensavlion, un brin d'irritation dans la voix.

Falcon refusa de croiser son regard. Le visage du commandant était de nouveau couvert de transpiration, signe qu'il se crispait.

« Une seule raison, Léo, rien qu'une ? S'il y en a une, je veux l'entendre. »

Subitement, arrachant son regard du coin de la pièce, Falcon décida d'être franc avec son officier supérieur.

« Il n'y a qu'une raison, dit-il. Je veux voir Léna avant d'y aller. Je crois qu'elle m'attend. »

Ensavlion fronça les sourcils et dévisagea Falcon. Le presse-papiers tourna plus vite entre ses doigts. L'éclairage de la pièce se reflétait sporadiquement sur la surface inégale.

« Léna ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Le fantôme, dit Falcon d'un ton froid. C'est Léna. Si elle a survécu au voyage dans l'Outretemps, j'y arriverai moi aussi. Je vais minimiser les risques en allant d'abord lui parler.

— Le fantôme apparaît sous différentes formes selon qui le voit. Vous le savez. »

Mais Ensavlion était extrêmement curieux. Il tremblait presque sous le coup de l'excitation.

« Ah bon ? Kris a vu le fantôme la nuit où il est sorti seul. J'ai cru que c'était moi qu'il avait vu, d'après la manière dont il a cherché à

me fuir après cela, mais c'était Lena. Ce devait être Lena.

— Vous n'en savez rien. Moi, je crois plutôt que Kris a vu un fantôme qui l'a rassuré sur le sort de son frère Mark. Il a vu quelqu'un qui l'a persuadé qu'au-delà des vents du temps il y avait la vie... et Mark. »

Faulcon se souvint furtivement de cette vague de front vacillante, dévastatrice, de la minuscule silhouette affalée de Kris Dojaan qui avait disparu en un instant. Il se demanda où Kris était parti, et si, un peu plus tard, il s'était remis debout sur une terre étrangère. Il se demanda ce qu'il y avait vu.

« Alors peut-être qu'il y a de nombreux fantômes, reprit Léo. Peut-être que vous avez raison. Mais c'est Lena que j'ai vue. Je l'ai vue d'aussi près que je vous vois maintenant. Et la jeune Lena a vu son double âgé, et c'est pour cette raison qu'elle est tombée dans le vent. N'y pensez même pas, ne pensez pas à ce que cela implique. Il y a plus que de simples coïncidences à l'œuvre, commandant. Il est trop facile de voir le fantôme, et récemment il est devenu trop facile d'approcher un fantôme qui se révèle être une de vos connaissances.

— Les voyageurs, vous voulez dire ; ils nous considèrent comme des jouets.

— Les voyageurs ou quelque chose d'autre. » Faulcon ne put maîtriser le sourire qui effleura ses lèvres ; Ensavlion était très sérieux, les yeux vifs, le corps tendu par l'espoir.

« Je n'arrête pas de me demander ce que manigançait Kris. Pourquoi est-il devenu si secret après notre découverte sur le rivage de l'océan – à moins qu'il n'ait réellement pas eu conscience d'avoir pénétré dans la machine ? Il a prétendu être entré en contact avec Mark *après* la disparition de celui-ci, mais il n'a jamais fait mention de communications avec Mark après son arrivée ici. Vous avez peut-être raison pour les jouets, commandant... mais qu'en est-il des jeux de Kris ? Et de ceux de Mark ? Ou des jeux de ce quelque chose d'autre, ce quelque chose qui utilise le vent et se cache derrière sa vague destructrice. Peut-être existe-t-il tout un monde de voyage temporel au-delà du mur du présent.

— Évidemment qu'il existe ; je *sais* qu'il existe.

— Oui, mais nous savons aussi que les vents du temps peuvent tuer ; peut-être tuent-ils quatre-vingt-dix pour cent du temps. Peut-être que quelqu'un, ou quelque chose, souhaite que seulement quelques personnes les traversent. » Il se redressa, regarda Ensavlion, mais ne vit que la vallée. « Voilà pourquoi je veux rencontrer le fantôme avant d'y aller. Je ne sais pas ce qu'il est, ce qu'il signifie, mais il signifie quelque chose. J'en suis certain. Je veux disposer d'un avantage sur tous ceux qui ont été aspirés dans le néant. C'est logique, non ?

— Très logique, en effet », dit Ensavlion. Il se leva et contourna

son bureau pour aller s'appuyer contre le bord de la table, à côté de Faulcon, les bras croisés sur la poitrine. « Et je suppose que vous voudrez être seul lorsque vous tenterez de la voir ? »

Faulcon acquiesça.

« Elle ne se montrera pas si quelqu'un d'autre l'accompagne. Pourquoi ?

— Parce que, dit Ensavlion, que vous le vouliez ou non, vous faites désormais partie de la mission Attrapevent. Lorsque vous descendrez dans la vallée, j'irai avec vous. Parlez au fantôme... à Lena... tout ce que vous voulez ; mais lorsque le vent viendra vous prendre, vous aurez de la compagnie. »

Faulcon se leva et dévisagea Ensavlion. Il était troublé. Il avait si longtemps craint d'entreprendre seul ce voyage que pendant un moment il ne parvint pas à accepter l'idée que cette mort rituelle allait faire partie d'une mission. Puis le plaisir, la sensation de sécurité et la chaleur de l'excitation déferlèrent en lui, lui amenant un sourire aux lèvres. Il se détendit mais tenta de ne pas trop montrer de soulagement.

« C'est la meilleure nouvelle depuis des mois, commandant. Nous allons découdre la trame du temps par les deux bouts. » Ensavlion sourit.

« Et nous serons les seconds à y parvenir. Mais nous ne reviendrons pas comme le fantôme, vieux et desséchés. Nous allons ouvrir une brèche dans le temps, explorer le temps, et après cela nous rentrerons à la Cité d'Acier et nous raconterons à ses habitants une histoire qui pulvérisera leur petit monde douillet. »

La force de sa volonté, sa résolution prise de s'abandonner corps et âme aux vents du temps était tempérée par le doute, par la voix lancinante de la peur. L'excitation ressentie durant sa visite à Ensavlion, inattendue et bienvenue, le frisson qu'il éprouvait à faire partie d'une force expéditionnaire dans l'Outretemps, toutes ces émotions finirent bientôt par s'estomper. Le fait de pouvoir réagir si positivement à l'idée de partager un fardeau ne le perturbait pas. Car il venait justement de s'en rendre compte : ce qui lui arriverait dans l'Outretemps arriverait aussi à quelqu'un d'autre ; le plaisir ou la souffrance qu'allait lui offrir cette exploration, tout un groupe en ferait l'expérience avec lui. La solitude, véritable mur érigé autour de sa vie, muraille qu'il craignait de contempler, brûlait tel l'enfer à l'intérieur de son âme. Les Modifiés avaient d'une manière significative changé son attitude envers la solitude. En le persuadant d'accepter son isolement au lieu de lui résister, ils en avaient amoindri les effets. Mais les spectres ténébreux du naufrage temporel le paralysaient ; il commençait à appréhender la terrible solitude que devaient éprouver des hommes perdus à un milliard d'années de leurs proches. Avec Ensavlion peu importe ce qui arriverait, peu importe où il serait emporté, il serait accompagné par une autre âme. Ce qui rendait cette perspective supportable sans pour autant adoucir son inquiétude.

Faulcon fut impressionné par la détermination avec laquelle le commandant Ensavlion entreprit aussitôt d'organiser le premier, et ultime, plongeon dans les vents mystérieux de l'Outretemps. Il demanda à Falcon de lui laisser le soin de tout préparer tandis qu'il irait chercher Lena dans la vallée. Lorsqu'il reviendrait, sa combinaison-R serait ravitaillée, révisée et prête à partir. Falcon donna son accord et quitta la Cité d'Acier à moto, avec des provisions : eau et nourriture pour deux jours. Il fila directement à la station d'observation à côté de laquelle, quelques jours plus tôt, il avait pour la première fois vu le fantôme de près. La vallée avait changé ; à l'endroit où elle s'incurvait de soixante degrés, où s'élevaient des promontoires et des à-pic érodés par le vent, dissimulant la longue étendue rectiligne qui rejoignait l'horizon nord-est, à cet endroit se dressait désormais un immense portail métallique

aux motifs sombres ; même s'il ne remplissait pas toute la largeur du rift, il s'élevait à des centaines de mètres au-dessus de la végétation agonisante qui avait couvert, dans son ère d'origine, le sol de la vallée. Elle s'encastrait dans la roche de la paroi sud, mais elle était tordue et brisée bien avant d'atteindre la paroi opposée ; tel un gigantesque barrage, ce portail l'observait par les yeux de ses portes et par sa multitude de minuscules fenêtres circulaires étincelantes. Faulcon observa ce pont avec intérêt. Durant sa première journée de veille au bord du canyon, il aperçut des choses bouger à l'intérieur du mur, des silhouettes passer rapidement derrière l'une des portes ouvertes. Il se leva et courut le long de la falaise jusqu'à l'endroit où surgissait le portail. Là, il se rendit compte à quel point ce mur était large, de la largeur d'une grande autoroute, criblé de flèches, de cheminées et de petites structures cylindriques. Défiant le vent qui soufflait dangereusement fort au centre de la vallée, Faulcon s'avança sur le portail. Il scruta l'intérieur ténébreux de la structure, cria, appela Léna et écouta en vain l'écho caverneux de sa voix, aspirée dans le néant de ce lieu extraterrestre. Il revint au bord de la vallée et passa la nuit à la belle étoile, dans le froid et l'inconfort. La station Shibano était proche, mais il appréhendait de demander asile à ses techniciens ; il avait peur qu'ils refusent.

Il passa la seconde journée de la même façon, à marcher lentement le long de la vallée, se rendant à différents points d'accès, notant, quand il le pouvait, les nouveaux passages qui s'étaient formés depuis le dernier vent. La plupart du temps, il restait tapi dans le canyon, à quelques centaines de mètres du sommet de la falaise, mais assez près du monde extérieur pour s'y réfugier au cas où un vent se mettrait à souffler. Il avait abandonné l'idée d'appeler Léna. Il souhaita qu'elle apparaisse, mais seules les silhouettes sombres des combinaisons-R et des robots menant leurs lentes et ennuyeuses explorations animaient le canyon.

Deux heures avant que le crépuscule rougeâtre se transforme en nuit noire, il retourna à sa moto et, presque anéanti par une amère déception, il revint à la Cité d'Acier. Il gravit la rampe d'accès qui conduisait à la grande forme éclairée par les étoiles, et pendant un moment crut s'être trompé d'entrée, car le sas ne réagit pas à son identification. Il recula de quelques mètres et constata qu'il était au bon endroit. La paroi courbe et abrupte de l'unité de traversée le surplombait de sa surface grise et monotone. Il n'était qu'une minuscule silhouette sombre sur la large rampe, criant qu'on le laisse entrer. La porte demeura fermée.

Il contacta la sentinelle à l'aide du micro de son masque. Il entendit des rires acerbes, une obscénité, quelqu'un lui ordonna sèchement d'aller au diable, et il comprit que sa désobéissance aux

règles tacites de la Cité d'Acier était désormais connue aux quatre coins de l'installation. Il n'était plus qu'un paria, à la merci du monde. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à joindre Ensavlion, et seul un bruit mécanique aux connotations vulgaires l'accueillit lorsqu'il demanda à être mis en liaison avec lui. Il ne valait pas mieux qu'un chien aux yeux des sentinelles. On ne rendait pas service aux chiens.

Résigné sur son sort et tout aussi résigné à passer une deuxième nuit sous l'étréscillante voûte étoilée kamélienne, il s'éloigna de la cité. Quelques minutes plus tard, alors qu'il cherchait un endroit confortable où dormir, il se souvint des ruines de la station d'observation Eekhaut et s'y rendit.

La station Eekhaut avait été bâtie trop près du bord de la vallée. Elle avait été érigée alors que les hommes qui exploraient le monde de VanderZande cherchaient encore à savoir comment les flux temporels pouvaient modifier et abâtardir la structure géologique de cette planète. Ils observaient les stratifications et les insertions ignées qui dansaient de manière hystérique devant leurs yeux, et qui n'avaient aucun sens lorsqu'on les rapportait à la puissance axiomatique des lois universelles de la conservation. Et pourtant elles étaient là, et si on avait bâti la station Eekhaut en dédaignant de manière égocentrique la véritable puissance du vent, l'installation avait rapidement appris la leçon de sa vie ; une bourrasque l'avait déchirée en deux, emportant hommes et femmes avec elle, ne laissant que cette demi-coquille aux arêtes métalliques coupées aussi nettement que si elles avaient été usinées ; plus tard, le bord de la vallée était réapparu sous la forme d'une bande de terre de trois cents mètres, mais les vestiges de la station n'avaient pas fait partie de ce remodelage.

Faulcon gara sa moto à l'abri du dôme en saillie ; il pénétra par l'ouverture béante dans ce qu'il restait du centre d'opérations et trouva la porte qui menait aux petits dortoirs. Il utilisa la lumière de sa moto et, une fois la porte refermée derrière lui, il put remplir la pièce d'atmosphère à l'aide des réserves d'air qui fonctionnaient toujours. Il ne courrait pas le risque de se faire surprendre par une panne pendant son sommeil, mais tant qu'il restait éveillé, allongé par terre, il pouvait enlever son masque et profiter de l'odeur de cet air presque naturel, un peu confiné, portant les traces de la vie animale qui avait rôdé ici, lui rappelant qu'il était un intrus. Respirer sans masque, dormir ici, tout n'était qu'une question de risques. Et de survie. Son esprit était uniquement préoccupé par l'idée de survie, par le maintien en bonne condition de son corps. Il se rendit compte que sa volonté de résister à la loi des rifteurs faisait partie de ce prodigieux mécanisme de survie. Il rejetait instinctivement tout empressement intellectuel à se sacrifier. Tandis qu'il réfléchissait, tandis qu'il laissait son cerveau jouer avec les mots et les images des derniers jours et des

dernières semaines, voire des dernières années, il calma son corps et son esprit, trouva son propre espace et se laissa aller. Il était là, seul, caché, loin des yeux des hommes, et cependant il n'avait pas perdu le geste d'amitié et d'encouragement de Gulio Ensavlion. Faulcon appréciait cette solitude, cette occasion qui lui était donnée d'abaisser ses défenses mentales et de regarder en lui pour voir ce qu'il ressentait réellement...

De la peur ; une peur véritable. Génial. Il était content de rencontrer sa peur, de lui serrer la main, de la laisser déferler en lui. Il aimait la manière dont son estomac se soulevait, dont son poulx s'accélérait. Il était reconnaissant pour ce résidu de terreur, et pour son manque de disposition à mourir ; il appréciait la lâcheté qu'il voyait en lui.

Mais il y avait aussi son intégrité, et sa détermination à vivre honorablement. Il avait accepté ce contrat lorsqu'il était arrivé sur le monde de VanderZande. À l'époque, il avait trouvé ce contrat absurde, mais avait accepté de mourir au cas où ses coéquipiers viendraient à disparaître, sans jamais, cependant, considérer vraiment la possibilité d'être contraint au suicide par principe. Incapable d'envisager la nécessité de mourir volontairement, il avait donc signé le contrat avec autant de facilité que les autres (sans compter qu'aucun d'eux n'avait jamais parlé de « mourir », mais « d'aller dans le vent »). Maintenant que le respect des termes de ce contrat était devenu une réalité inflexible le fixant dans les yeux, il décida de l'honorer ; il éprouvait du ressentiment envers ceux qui remettaient son honneur en question. Il acceptait cette remise en question et son ressentiment. Il acceptait que sa peur l'ait poussé à prendre des gants ; les deux camps avaient leurs raisons et leurs torts. Il fut soulagé de se l'avouer, et la souffrance des deux derniers jours s'estompa lentement.

Mais les paroles, elles, ne s'estompaient pas, les paroles qu'il se rappelait avoir dites à Kris Dojaan ; le garçon avait apporté au monde de VanderZande un enthousiasme sain, un respect bienvenu, et un cynisme contenu à l'égard de certains des aspects les plus sauvages de la vie locale. Faulcon ne se souvenait que trop clairement de la stupeur de Kris lorsqu'on lui avait parlé de la règle du suicide. « Ce n'est pas humain ; c'est stupide !

— C'est ce monde qui est inhumain, Kris. C'est un monde rude qui nécessite des lois rudes.

— Je n'ai pas dit inhumain, j'ai dit que ce n'était pas humain. Il ne sied pas à l'homme d'accepter un sacrifice pareil. C'est mal. »

Un instant, Faulcon éprouva un amusement désenchanté tandis qu'il se rappelait comment la conversation s'était poursuivie, comment il avait dit à Kris que c'était le monde entier qui était mauvais ; c'est un monde qui change constamment, et en même temps qu'il change, il

change les hommes. Si l'on passe suffisamment de temps ici, le corps et l'esprit vont se tordre et se déchirer jusqu'à ce qu'on ait parfois l'impression de marcher en étant assis et d'être éveillé en dormant. À moins de combattre cet état de fait, comme nous l'avons tous combattu. Résister, résister au changement, résister jusqu'à ce que l'on ait envie de hurler.

Comment la conversation s'était-elle terminée ? Exaspéré, Falcon se rappela que l'alcool avait transformé leur conversation en un bafouillage incohérent. Pourquoi ce bref échange s'était-il insinué dans sa conscience à ce moment précis ? Essayait-il de se dire quelque chose ? Falcon sourit, se redressa et s'étira en avant pour tester la raideur de son dos. Il était resté allongé quelques minutes. Le sol était froid et dur. Toute cette conversation mentale avait un sens, ce qui ne manquait pas de l'amuser. Il était trop facile de rejeter ces souvenirs épars, ces images ou ces paroles qui erraient dans son esprit telles de vulgaires rêveries. En fait, ces conversations internes étaient souvent de bon conseil pour prendre des résolutions importantes. Et Falcon savait que quelque chose le dérangeait dans cette vallée et dans la nature de l'Outretemps ; ce n'était pas sa peur ; sa peur trahissait l'incertitude qu'il éprouvait, sa volonté de confier trop facilement son destin à l'inconnu, alors qu'en fait il devrait attaquer l'Outretemps avec beaucoup plus de perspicacité.

Le concept d'humanité avait été abordé une nouvelle fois lors d'un autre dialogue mouvementé : deux jours plus tôt, lorsqu'il avait été attaqué dans la salle par ses camarades de section.

« Tu as passé un contrat, Falcon... c'est ton intégrité qui est en jeu ; c'est ton humanité que tu trahis. »

C'est l'intégrité qui fait l'homme, pensa-t-il. Je le sais ; je sais jusqu'à quel point je peux me sentir honteux, et coupable, quand je romps un contrat, quand je laisse l'égoïsme dominer mon intégrité, mon humanité de principe. *Des opinions contraires* : bon sang, qu'est-ce qui compte le plus, la vie ou l'intégrité ? Certes, l'histoire est pleine de guerriers suicidaire et de personnes à l'altruisme incommensurable, de nobles sacrifices pour de grandes causes. Et alors ? Quelle grande cause ma mort va-t-elle servir ? Cette règle est fondée sur la peur ; un homme qui meurt pour sauver son peloton promet une cause, la cause de plusieurs vies sauvées au prix d'une seule. Cette règle particulière au monde de VanderZande est liée à l'obsession chance/malchance. Elle cherche à nous concilier un concept que nous avons anthropomorphisé : la Vieille Dame du Temps. Kris avait raison c'est une règle stupide, vraiment stupide, une règle absurde, mais une règle qui désormais nous contrôle. Des hommes peuvent mourir si cette règle est violée car ils sont obsédés par la déloyauté d'un homme comme moi qui traite apparemment ce code de conduite par le

mépris. On appelle ça de la folie et la folie peut tuer lorsque le monde est aussi imprévisible et hostile que celui-ci. Mais Kris avait raison. Qu'il est simple de voir que le suicide est une folie dans ces conditions ; qu'il aurait été difficile de le voir plus tôt. Tout ce qui attise ma détermination à attaquer la Vieille Dame du Temps, c'est mon intégrité ; voilà ce que l'on juge, ma bienséance, mon honneur, ma capacité consciente de m'autodétruire uniquement parce que j'ai accepté de le faire.

Il faisait froid dans la station. Il se mit debout, étira ses membres et frissonna afin de redonner un peu de chaleur à sa chair glacée. Il attacha son masque et sortit dans la nuit venteuse. L'action était le meilleur remède contre le froid, même si les températures nocturnes descendaient rapidement jusqu'à quelques degrés seulement au-dessus de zéro. Tandis qu'il approchait de la vallée, il remarqua que toutes les lunes étaient hautes dans le ciel nocturne ; Merlin était pleine. Avec sa jumelle Kytara, elle formait une structure étrange et fascinante, une lentille double qui observait le monde.

Il resta loin du bord des falaises, car malgré la lueur des lunes et du centre galactique, il trouvait difficile d'apprécier la distance qui le séparait du précipice. Tout en marchant, il se remémora les moments qu'il avait passés sur le plateau, dans le pays Hunderag : la chaleur du feu et de ses hôtes, surtout Allissia. Il se rappela une chose qu'elle lui avait dite : on peut trouver des raisons à tout, c'est le privilège des hommes. La raison peut tuer plus rapidement que n'importe quoi d'autre. La raison n'est qu'une menteuse.

Était-ce justement ce qu'il faisait à cet instant ? En soutenant que la lâcheté était une bonne chose, qu'il était bon de manquer à sa parole ? En utilisant la raison pour apaiser sa conscience ?

Il se souvint que les Modifiés lui avaient dit autre chose. Ils lui avaient dit que le fait de résister à la nature fondamentale de son humanité était le plus court chemin vers l'autodestruction. Ils avaient dit que toute résistance était l'affirmation d'un point de vue, et que si un point de vue opposé se manifestait, alors un tel homme serait pris au piège de ses idées. Le fait d'admettre le caractère inéluctable des événements empêchait que les puissants ou les circonstances manipulent notre liberté ou nos moyens d'évasion. Il s'était persuadé que le simple fait d'accepter l'inévitable était le meilleur moyen d'en faire l'expérience, de le vivre et d'y survivre ; tous ces raisonnements n'étaient qu'une forme de résistance, tendaient à prouver l'inévitable échec de Léo Faulcon à survivre aux vents du temps.

Cette soudaine allusion aux vents du temps le força à s'arrêter et à écouter attentivement le hurlement aigu des courants aériens au-dessus du canyon, la lointaine lamentation du vent qui soufflait en bourrasque entre les pinacles de roche érodés, à travers les profondes

ravines venteuses striant les parois inférieures de la vallée.

Il ne pouvait pas ignorer le fait que tout ce à quoi il pensait et tout ce qu'il faisait était lié à sa mort, à son sacrifice volontaire au vent. Cette pensée grandissait, se tortillait autour de lui et semblait sans cesse revenir à l'assaut. Était-il juste qu'un homme soit obsédé par sa mort quand l'avenir ne promettait rien d'autre qu'elle ? Évidemment. Toujours la raison, se dit-il toujours cette satanée raison. Un homme vivant ne devrait se préoccuper que de la vie, pas de la mort. Il pouvait penser à la mort après cet événement funeste alors qu'elle n'aurait plus aucune importance. Mais ce n'était pas comme ça que les humains réagissaient. Ça aurait pu être une attitude de Modifié, mais ils cultivaient l'art de l'acceptation sereine. À leurs yeux le passé comme le futur n'existaient qu'en fonction du présent ; tout n'était que récit rapporté, souvenirs, les souvenirs du passé étaient réels, tandis que les souvenirs du futur étaient flexibles, changeants, et s'écoulaient progressivement vers le goulot étroit du temps où régnaient les bulles du moment présent, qui déclaraient vrais certains récits et fantaisistes la plupart des autres qui montraient la réalité des choses, quoi que l'on ait espéré d'elles. Et une fois qu'une chose s'était produite elle devenait immuable, donc insignifiante. Les Modifiés étaient ainsi, et Falcon savait que c'était l'état véritable de l'humanité ; mais des millions d'années d'intelligence et d'anxiété avaient masqué ces facultés intuitives, avaient enlevé à l'homme tout espace où respirer, sauf lorsqu'il était mécontent.

La mort. L'intégrité. La découverte. Trois facteurs dans l'équation complexe qu'incarnait Léo Falcon, trois facteurs qui n'étaient pas en balance, qui ne s'additionnaient pas, trois facteurs auxquels il pensait, qui l'inquiétaient. Et tandis qu'il s'y attaquait, il avait l'impression d'être observé ; et que ces observateurs le testaient ; et que pour eux il n'était rien de plus qu'un jouet, ce qui le mettait en colère, très en colère.

Il se tourna, scruta les ténèbres, contempla les étoiles, puis baissa les yeux vers les vagues lueurs stellaires qui se reflétaient sur le métal des ruines. L'abîme de ténèbres qui s'ouvrait devant lui ne lui paraissait pas très engageant. Au contraire, il y voyait un sinistre refuge pour ceux qui considéraient Léo Falcon comme un spectacle, la viande crue de son existence posée sur la table, palpée et disséquée par des esprits extraterrestres inquisiteurs.

Il se mit à trembler. Jamais durant tous les mois qu'il avait passés sur Kamélios il n'avait si fortement ressenti la présence des extraterrestres. Il courut dans le noir, se cogna douloureusement le pied contre un rocher et trébucha. Il s'assit et agrippa son pied tandis que, terrifié, les yeux écarquillés, il scrutait les ténèbres. Elles étaient tout autour de lui, elles l'enveloppaient, jetaient des membres obscurs

autour de son corps frissonnant, l'attiraient dans leur gueule. Il se releva, hurla de douleur lorsqu'il reposa le pied par terre et revint en courant en direction de la forme illuminée par les étoiles de la station. La présence extraterrestre le suivit, chevauchant l'air autour de lui, avançant sans effort alors qu'il zigzaguait et sautait de côté, comme si elle s'accrochait à son dos et regardait par-dessus son épaule.

Soudain il s'arrêta. Son cœur battait à tout rompre et le sang martelait ses tempes si fort, si rapidement, qu'il avait l'impression que son crâne allait exploser. Sa vision était lumineuse, tourbillonnante. Les étoiles se déplaçaient dans le ciel et formaient des figures impossibles, le sol autour de lui ondulait et se tordait, tel un tapis de tissu vivant.

C'est de la folie. C'est moi qui fais tout ça. Il n'y a rien du tout.

Il s'accroupit et jeta un regard vers le canyon balayé par les vents. Il vit un promontoire de roc strié qui se dressait au-dessus du bord. Quelque chose à mi-hauteur de sa pente escarpée brillait d'une lueur régulière. Il savait que ce n'était que le reflet d'une lune sur une feuille de métal polie, un morceau d'épave rejeté sur la paroi de la vallée qui attendait que la marée l'en chasse à nouveau. La présence extraterrestre claustrophobe s'était légèrement dissipée ; il eut de nouveau l'impression d'être observé de loin ; que des yeux étaient fixés sur lui depuis le canyon, l'épiaient par-dessus la paroi abrupte, faisant les cent pas comme s'ils attendaient sa décision. Il pouvait entendre la respiration du vent, sa circulation rythmique, bruyante, d'est en ouest, puis d'ouest en est qui déferlait dans les ravines et les canaux de la vallée, qui sifflait à travers les espaces pulmonaires entre les à-pics et les promontoires de granit balafés par le temps.

Ils sont là. Ce n'est pas le produit de mon imagination ni de mon psychisme meurtri. Ils sont vraiment là, et ils m'observent...

Trop loin pour qu'il puisse la voir, quelque part dans les profondeurs du canyon, une lueur dorée brilla pendant quelques secondes ; il la vit éclairer l'air au-dessus de la vallée, comme si une allumette s'était enflammée, avant de lentement s'éteindre et de laisser la place aux ténèbres.

Une créature de la nuit cria son message dans le noir, gargouillement guttural suivi d'un cliquètement aigu. De l'autre côté de la vallée vint une réponse, et Faulcon laissa son regard suivre les battements d'ailes de cette créature qui s'en allait rejoindre son compagnon. Une heure durant, il écouta les bruits de la nuit, se demandant s'il avait imaginé ce brusque éclair de lumière, se demandant s'il allait réapparaître, se demandant ce qu'il avait apporté à la vallée, ce qu'il avait laissé sous le bord.

Le mouvement le prit par surprise. Il regardait droit devant lui, s'attendant à moitié à voir quelque chose surgir de la nuit. Une

silhouette humaine traversa le clair de lune à sa gauche, puis se tapit si bien qu'il ne vit finalement plus d'elle que le reflet de la lumière sur son masque.

« Lena ? » appela-t-il doucement.

Mais pour toute réponse, la silhouette partit comme une flèche et fila en direction du bord de la vallée. Il courut après elle, choisissant soigneusement son chemin, les yeux plissés pour voir où il posait le pied. Il tomba à plat ventre au sommet de la pente du canyon. Le fantôme était un peu en dessous de lui, et toujours il s'éloignait. Résigné à affronter le danger, il se tortilla par-dessus le bord et laissa son corps glisser sur la pente. Après quelques centaines de mètres, il atterrit sur une corniche et s'y reposa afin de reprendre son souffle. Il ne faut pas que je la perde ! Il repéra du mouvement en contrebas et son cœur palpita ; est-ce qu'elle le conduisait au fond du canyon ? Pas question qu'on me piège. Je vais rester ici.

Piégé par qui, et dans quel but, se demanda-t-il négligemment, tandis que les minutes passaient et que son corps commençait à trembler de froid. En effet, il avait peur de se faire piéger, et cette pensée amena avec elle des images de Kris Dojaan. Jamais réticent à transformer ses pensées oisives en discussions sérieuses, il se demanda, consciemment, si Kris Dojaan avait été piégé. Est-ce ce que je crois ?

Il n'avait pas de réponse à apporter à sa question, mais il trouvait curieuse la manière dont il avait eu l'idée de penser à lui-même comme à un spectacle, puis la manière distincte dont il avait ressenti une présence extraterrestre – peut-être rien de plus que la proximité de Lena, avant qu'elle ne se manifeste – et la manière dont il commençait maintenant à penser en termes de pièges et de jeux...

Du mouvement ; un rocher se détacha et dégringola sur quelques mètres avant de traverser un tapis de végétation broussailleuse. De nouveau il appela :

« Lena ? Tu es là ? »

Cette fois-ci, c'est la voix frêle du fantôme qui lui répondit. « Salut, Léo. Tu n'as pas froid ? »

— Plus maintenant. Je bous. Où es-tu ?

— Sur la corniche. Devant toi. »

Il plissa les yeux. Elle était là, accroupie et voûtée. Elle le regardait. Il ne fit pas mine de s'approcher ; instinctivement, il voulut la prendre dans ses bras, l'étreindre, mais l'image de son visage ridé et de ses favoris était vivace et lugubre dans son esprit. La Lena qu'il voulait revoir, c'était sa Lena ; le fait qu'elle finisse dans la vallée pour y chercher son jeune amant n'était pas aussi important à ses yeux que le fait de la retrouver et de passer du temps avec elle, du temps où elle était jeune, avant que ne se produise la tragédie qui la ramènerait

dans la vallée et ferait d'elle un objet parcheminé aiguisant la curiosité humaine.

« Ils sont là ? » demanda-t-il.

Lena ne répondit rien. Faulcon pensa qu'elle n'avait pas compris sa question.

« Les extraterrestres, les créatures qui voyagent dans le temps et qui nous observent. Est-ce qu'ils sont là ? Nos geôliers, nos surveillants, nos gardiens ? J'ai vu leur machine, ou du moins j'ai vu sa lumière dorée. Est-ce qu'ils sont là, Lena ? Est-ce qu'ils nous observent en ce moment ? »

Pendant un instant, le silence ne fut brisé que par le bruit du vent. Faulcon, le regard fixé sur un point situé quelque part au-delà du néant obscur, fronça les sourcils et reporta son attention vers la silhouette floue du fantôme. Avant qu'il puisse dire autre chose, ou répéter ce qu'il avait dit, la voix de Lena murmura :

« Mais tu sais qu'ils sont là. Tu ne les as pas sentis tout à l'heure ? Pourquoi me demander ce que tu sais déjà ? Ils sont toujours là, ils ont toujours été là. La question est : pourquoi ?

— Pourquoi, répéta-t-il. C'est une bonne question Lena. Mais je n'ai pas de réponse. Alors, peut-être si ça ne te dérange pas... tu pourrais y répondre ?

— Ai-je jamais eu des réponses aux questions que tu te posais ? »

Faulcon s'esclaffa et sentit un froid soudain s'insinuer à travers ses vêtements.

« Pas si tu n'existes qu'en fonction de moi, non. Je me suis posé la question. Je me suis interrogé sur le fantôme, sur un personnage qui a toujours constitué l'une des caractéristiques les plus énigmatiques du paysage ; si familier dans un certain sens qu'on avait tendance à négliger ce qui sonnait faux en lui. Tout le monde sait que le fantôme change ; personne n'a jamais vraiment essayé d'y trouver une explication saine, rationnelle, humaine, pratique.

— Une explication est-elle réellement nécessaire Léo ?

— Non, pas vraiment, pas après un certain temps. » Faulcon se recroquevilla sur la corniche, les bras autour des jambes, le menton sur les genoux, le regard triste, résigné, conscient que ce qu'il vivait n'avait rien d'une rencontre réelle.

« Kris était convaincu que tu étais son frère ; moi je croyais que tu étais Kris ; plus tard, tu es devenue Lena, et Lena s'est vue en toi au même moment où j'ai vu Lena en toi. Nous voyons ce que nous voulons voir. N'ai-je pas raison ? Il y a peut-être des centaines de fantômes, mais il est étrange qu'on n'en voie jamais plus d'un à la fois. Tu es une sorte de symbole de l'esprit, une image profondément ancrée. Quelque chose d'archaïque, d'archétypal... les morts ressuscitent, ceux qui sont perdus reviennent.

— Tu ne trouves pas ça intéressant ?

— Je ne comprends pas le fonctionnement du cerveau, Lena. »

Il la regarda et se sentit ému aux larmes, prêt à hurler. Il était en colère. Il voulait qu'on le contredise ; il voulait qu'on le rassure ; il voulait des preuves de la tangibilité de Lena, de sa réalité ; il voulait savoir s'il était possible de contrôler le temps ; que quelque part elle vivait toujours, jeune, vivante, passionnée, attendant qu'il la contacte.

« Tu n'es pas réelle.

— Qu'est-ce que la réalité ? Comment estimer ce qui est réel ?

— Par la mesurabilité, enchaîna-t-il. Je peux te voir, mais ce n'est pas une mesure. Tu n'as pas d'existence physique ; seul ce qui est physique peut être mesuré.

— Dans ce cas, tes rêves ne sont pas réels.

— L'activité électrique qui constitue le rêve l'est ; mais les événements qui ont lieu à l'intérieur du rêve... le facteur Lena... non, ça ce n'est pas réel.

— Comment mesure-t-on ce qui est physique, Léo ?

— Avec des instruments. Ce qui existe dans le monde physique ne peut être nié ; le monde physique est une réalité. »

La voix de Lena parvint à son esprit comme un murmure moqueur qui le distrayait de sa déprime et de son anxiété croissantes.

« Comment mesure-t-on les instruments, Léo ? Comment peut-on mesurer la réalité si l'on a besoin d'estimer la réalité pour la mesurer ? La réalité est ce qu'on voit, Léo. Il n'y a qu'une réalité, c'est ce que ton esprit interprète comme réel ; tout le monde est d'accord pour dire qu'une réalité partagée à grande échelle est plus réelle que la réalité qu'on observe seul. Ne remets pas en question ma réalité Léo, quand rien n'est réel ou irréel hormis ce qui se trouve dans ta tête. Ne sais-tu pas que tout ce qui t'arrive, c'est toi qui le génères, que tout ce que tu entends les autres dire, c'est toi qui le dis, que tout ce que tu vois, c'est toi qui l'imagines... »

Le ton calme et insistant d'Audwyn ! Il reconnaissait la forme des mots, même s'ils étaient prononcés, par la voix frêle du fantôme.

« ... Est-il important de savoir s'il y a effectivement eu un état d'existence dans lequel une forme de vie sans connexion avec toi a altéré l'air et produit des ondes sonores qui t'ont communiqué un mot ? Si ça n'arrive pas dans ta tête, ça n'arrive pas. Alors que je sois réelle ou non, tu es tout ce que je suis, et s'il existe une personne dans l'univers que tu devrais écouter, c'est l'égotiste à l'intérieur de ton propre crâne. »

Faulcon ne put s'empêcher de sourire quand il se rendit subitement compte qu'il se souvenait des paroles de son formateur, des années plus tôt. Son attitude envers les perceptions et les croyances avait alors subi l'épreuve du paradoxe simple, de la logique

naïve et des débats progressifs, qui le laissaient parfois le souffle coupé, parfois sceptique, parfois en colère, de jour en jour plus conscient de la médiocrité de ses véritables réflexions concernant la nature de sa propre existence. Le discernement qu'il y avait gagné s'était rapidement estompé ; l'esprit humain avait évolué de manière trop rigide pour être modifié par l'éducation, par les paroles des grands penseurs qui appartenaient à des époques et des cultures remontant à la naissance de l'homme ; ce n'est qu'avec la succession des générations, ce n'est qu'avec le conditionnement social mené sur des centaines d'années que l'esprit pouvait se développer, ou se contracter, voir au-delà de la logique et de la réalité, et ainsi voyager hors de ses principes existentialistes.

« Es-tu vivante ? demanda-t-il finalement, calmement.

— Je vis. »

Faulcon regarda le fantôme. « Est-ce que je pourrai jamais parler à Lena, la Lena que je connaissais ?

— Bien sûr que non. On ne peut pas rattraper le passé. La Lena que tu connaissais a disparu au moment où elle a disparu.

— Je veux dire la Lena jeune, insista patiemment Faulcon, pas la Lena vieille. Est-ce que je pourrai jamais lui parler, la ramener ? »

Le fantôme fit un bruit que dans le noir Faulcon ne put identifier..., un rire ? De la tristesse ? Il n'était pas sûr.

« J'étais perdue, dit-elle ; j'étais seule ; j'ai vieilli, les années ; la solitude ; j'ai vieilli, encore et encore ; bientôt je mourrai ; j'étais perdue ; j'étais perdue. Qu'est-ce que tu veux, Léo ? Tu veux me remonter comme un ressort, tu veux me tirer en arrière ? Tu veux me pousser contre le flux temporel et regarder mes rides s'évanouir, ma poitrine se raffermir, mes jambes redevenir minces et galbées et voir tout ce que tu aimais chez moi réapparaître ? Ou peut-être imagines-tu qu'il existe des millions de Lena, toutes d'âge différent, de la naissance à la mort, et que tu peux entrer dans une pièce et cueillir celle que tu préfères, la dépoussiérer, lui mettre des habits et l'emmener là où tu t'es arrêté ? C'est ça que tu veux Léo ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Je veux Lena. Je veux la jeune et jolie fille qu'on m'a enlevée il y a quelques jours, qui n'a donc vieilli que de quelques jours depuis et qui peut certainement revenir aussi jeune et jolie qu'elle l'était alors.

— Mais je ne suis ni jeune ni jolie, Léo. Je suis vieille, desséchée. Le temps a passé sur Lena. Pas ton temps, mais le sien. Qu'est-ce qui te permet de penser que son temps et le tien sont les mêmes ? Où est le livre de règles ?

— Oh, mon Dieu. »

Faulcon laissa sa tête tomber en avant. Une larme se forma dans ses yeux.

« Tu es une création de mon esprit. Pourquoi est-ce que je prends la peine de te parler ? » Le fantôme s'esclaffa.

« Je suis le reflet de ta confusion. Je reflète le désespoir que tu éprouves lorsque tu cherches à comprendre quelque chose, les vents... les vents du temps, la nature du temps sur le monde de VanderZande. Tu abordes l'étude du temps d'un point de vue qui dit : je ne sais rien sur rien. Ce n'est pas la bonne manière d'étudier quelque chose, Léo. Il faut déjà avoir décidé que c'est toi qui me génères, et que l'hypothèse ne laisse pas de place à la possibilité que Lena existe réellement et contribue à cette imagerie génératrice. Tu es tellement prisonnier de tes cheminements neuronaux que, bon gré mal gré, tu résistes au monde qui tente de te montrer quelque chose. Est-ce que tu avais pensé à ça ? »

Faulcon leva la tête. Il s'essuya les yeux du revers de la main et écarquilla les paupières de surprise lorsque son gant heurta ses lunettes protectrices.

« D'accord, réponds à cette question. Que sont les vents du temps ? »

Le fantôme éclata encore de rire.

« C'est la mauvaise question, Léo. Ce n'est pas du tout la question.

— C'est pour répondre à cette question que je suis venu sur Kamélios. Comment est-ce que ça pourrait être une mauvaise question ?

— C'est la mauvaise question. Essaie encore.

— Comment sont créés les vents du temps ? »

Le rire de Lena, si semblable à celui de sa jeunesse, noua l'estomac de Faulcon.

« C'est encore la mauvaise question ; quoi, comment, pourquoi, quelle importance, Léo ?

— J'allais demander pourquoi les vents du temps soufflaient. J'allais étayer ma question. Je pensais que tu la trouverais plus à ton goût.

— Mauvaise question, Léo. Toujours la mauvaise question. »

Exaspéré, Faulcon hurla :

« Quelle question, alors ? Arrête de jouer avec moi. Quelle question est-ce que je devrais te poser ? Dis-le-moi ! »

Le fantôme, pensa-t-il, s'était un peu éloigné, avait glissé du maigre angle de vue dont il disposait. Aussitôt il cria :

« Ne pars pas ! S'il te plaît, ne pars pas !

— Je ne pars pas. Comment pourrais-je partir alors que je n'ai jamais été ici ?

— Je ne sais pas quoi faire, Léna. Il faut que j'aille à la rencontre des vents. Il le faut, mais je veux savoir... je veux savoir à quoi m'attendre, comment réagir. Je veux savoir comment y survivre,

comment te retrouver.

— Pauvre Léo, tu n'abandonnes jamais. Tu n'abandonnes jamais. Allissia ne t'a-t-elle donc rien appris ? »

Faulcon était abasourdi. Comment le fantôme, Léna, comment pouvait-elle savoir ce qu'il avait fait sur le plateau... Il se leva, les yeux fixés sur la forme recroquevillée sur la corniche. Il avait froid. Il se sentait au bord du désespoir. Ainsi elle était vraiment une projection de son esprit ; elle n'était pas du tout réelle. Il s'était accroché au vague espoir qu'elle aurait pu être... « J'entends les rouages, Léo, dit le fantôme. Tous ces raisonnements, toutes ces explications. Elle a dit ceci, donc elle doit être cela. Elle a fait ça ce qui signifie que ceci est vrai, donc cela, donc ceci, donc cela, donc ceci. Abandonne, Léo. Laisse tomber. Je suis vieille, vieille, vieille. J'ai eu le temps d'aller partout, à toutes les époques. Je sais tout, Léo. Et il ne sait rien. Quelle que soit la raison que tu puisses invoquer, je trouverais une contre-raison. La raison est une menteuse. Rien ne vaut les connaissances naturelles ; les connaissances naturelles sont la seule vérité. »

Faulcon frissonna et s'effondra de nouveau afin d'essayer de conserver un peu de chaleur à son corps. Il chancela un moment sur la corniche et sentit passer une vague de panique alors qu'il pensait glisser ; il cilla et tourna le regard vers le bas, vers les ténèbres, vers l'endroit où les vents du temps soufflaient le plus fort. Il pensa au prochain vent qui allait souffler. Il pensa qu'il serait là, avec Ensavlion, pétrifié, et cependant déterminé. Petit à petit il deviendrait invisible, puis disparaîtrait complètement. Et les gens se demanderaient où il était parti, vers quelle époque, quel vaste futur, quel lugubre passé.

« Ça ne sert à rien », dit-il calmement, d'un ton presque apitoyé. « Le prochain vent à souffler dans la vallée sera mon Charon. Il emportera mon âme ; il me poussera en enfer et je devrai y aller. Je ne veux pas y aller, mais je n'ai pas le choix. Il faut que j'aille dans le temps, et j'ai terriblement besoin de savoir à quoi m'attendre. Mon Dieu, Léna, j'ai l'impression d'être soumis à une épreuve, d'être déchiré à chaque dilemme. Il n'y a sûrement aucune raison pour que tu ne me dises pas si je peux survivre ou non, si c'est la mort qui m'attend, ou une nouvelle vie.

— Si c'est une épreuve, Léo, ce serait de la triche que je réponde à ta question.

— Mais une épreuve pour quoi ? Qu'est-ce que les vents du temps signifient pour les hommes, Léna... ?

— Voilà la bonne question, Léo. » Ravie, elle éclata de rire. Puis elle s'éloigna. « Du moins, c'est une partie de la question. »

Faulcon se leva et marcha vers elle, mais déjà elle filait dans

l'obscurité, en bas de la pente, vers le précipice qui se trouvait sous la station Eekhaut. Sa voix imaginée traversa une fois de plus les ténèbres.

« Ne t'occupe pas de moi, ni de ce que je suis ou de ce que je représente. Pense à Mark Dojaan, pense à lui pour une fois dans ta vie. Arrête de le refouler. Pense à un homme vraiment différent des deux personnes les plus proches de lui. Pense à ce que cela signifie, et puis fais ce que tu dois faire. Fais-le vivant. »

Il appela Lena à travers les rafales nocturnes, encore et encore il l'appela, mais elle avait disparu. Lentement, non sans tristesse, il remonta au sommet de la paroi et retrouva l'abri frais de la station en ruine.

Aux premières lueurs de l'aube, il retourna à la cité déterminé à y entrer et à ne tolérer aucune ineptie de la part de la sentinelle.

Trois heures plus tard, Faulcon était confortablement assis dans un petit studio, en bordure du vaste secteur des archives ; devant lui, sur un large écran incurvé, s'affichait la photo en couleurs d'une ferme tentaculaire, bâtie à flanc de colline, dominant une vallée riche et cultivée, un domaine aux champs illuminés par le double soleil jaune qui plongeait vers l'horizon de ce monde – Automne d'Oster. Faulcon regardait la scène et essayait d'imaginer le jeune Mark Dojaan courir de la maison à la grange, dévaler le sentier tortueux qui menait à une clôture basse, apparemment branlante, et délimitait la zone de culture. Dans sa tête, une voix mécanique murmurait des statistiques à propos de la ferme. Faulcon n'y prenait pas garde. Il tendit la main pour changer l'image de l'écran ; les mots se turent, puis recommencèrent lorsqu'une nouvelle photo apparut.

Les articulations de Faulcon se rappelèrent douloureusement à son souvenir lorsqu'il tendit les doigts. Il n'avait pas pris la peine de bander les égratignures et les coupures de sa peau. L'entaille déchiquetée qui lui barrait la paume s'était rouverte aussi, et il avait attaché un tissu blanc autour de sa main. Sur l'écran était apparue une photo des parents Dojaan, de jeune gens revêtus d'habits multicolores ; ils se tenaient contre la clôture, devant un paysage d'arbres étrangement rabougris ; deux garçons se balançaient sur la clôture ; l'un était plus grand et plus blond que l'autre ; tous deux adressaient de larges sourires à l'appareil photo.

Derrière Faulcon, la porte du studio s'ouvrit et se referma. Sans se préoccuper du babil mécanique qui détaillait l'enfance de Mark Dojaan, Faulcon retourna et salua Gulio Ensavlion. Celui-ci vint regarder par-dessus l'épaule de Faulcon, puis alla s'asseoir sur la deuxième chaise, devant la console de visualisation.

« J'ai cru que vous alliez les tuer », dit-il, et Faulcon sourit.

« J'ai pris plaisir à les cogner, et je n'hésiterais pas à recommencer.

— J'ignorais que vous pouviez être aussi violent Léo.

— J'ai été le premier surpris », concéda Faulcon. Il frotta ses mains meurtries.

« Il fallait que je rentre à la Cité d'Acier et je ne pouvais pas attendre que vous tiriez les ficelles pour faire cesser ce blocus

officieux.

— Je vous ai fourni l'accès aux dossiers confidentiels, n'est-ce pas ? Il aurait suffi que vous me demandiez, ce matin... »

Faulcon lança un regard dur au vieil homme.

« Si j'avais demandé, j'aurais attendu pendant des jours. Je ne vous connais que trop bien commandant. Vous êtes un champion de l'indécision. » Ensavlion eut l'air légèrement blessé par la remarque au vitriol de Falcon, mais celui-ci enchaîna : « Tant que je serai là, commandant, il n'y a aucun risque que l'opération capote. Je suis proche de découvrir quelque chose. Dieu seul sait quoi. J'ai parlé à Lena... je pense ; je me suis mis à l'écoute de mes souvenirs inconscients... je crois ; en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, vous et moi allons changer la face de l'histoire kamélienne. » Falcon sourit au commandant Ensavlion. « En d'autres termes, malgré ma confusion, je suis très déterminé. »

Ensavlion s'intéressa à l'écran. « Les dossiers de Mark Dojaan, déclara-t-il. Du nouveau ? »

Faulcon secoua la tête, appuya sur une touche et passa rapidement en revue des images et des enregistrements sonores.

Il reconstitua l'histoire de Mark Dojaan en quelques aperçus. La voix mécanique le dérangeait, mais après avoir consulté l'interminable stock de photographies, il put examiner les documents écrits. S'il le fallait, il resterait assis là une semaine pour tout apprendre sur Mark Dojaan, parce que quelque part dans ce dossier il devait y avoir quelque chose qui éclairerait sa conversation avec sa projection mentale de Lena.

Ensavlion n'était pas là depuis plus de dix minutes quand il découvrit ce qu'il cherchait.

La photo montrait Mark Dojaan, jeune, probablement adolescent, assis devant un établi, qui bricolait quelque chose. La voix mécanique murmura : « Affichage loisirs ; sujet ardent musicien et artisan cristallier ; techniques apprises de son arrière-arrière grand-père et héritées de la branche paternelle. » Falcon se pencha en avant et frappa un bouton rouge : plus d'informations.

Une seconde photo apparut, un gros plan de la première. Mark travaillait avec une petite pointe électrique et façonnait une forme humanoïde dans un éclat de cristal vert, peut-être une émeraude. L'image changea. Mark et son frère Kris, toujours très jeunes, qui travaillaient sur un modèle réduit de croiseur interstellaire. L'insigne « pangalactique » était visible sur la coque ; une troisième image. Un échantillon des œuvres de Mark Dojaan.

Ensavlion eut le souffle coupé, littéralement ; il se pencha en avant et frappa l'écran du doigt.

« C'est cette satanée amulette ! » Falcon régla la console de

visualisation sur PAUSE et contempla l'amulette en forme d'étoile qui gisait au milieu d'autres gravures complexes et exotiques. « Maudit soit-il, dit-il, puis : à moins que ce ne soit moi qui sois maudit ? » Il éclata de rire. Ensavlion secouait la tête.

« Alors pendant tout ce temps Kris nous a bernés. Il n'a jamais trouvé cette amulette dans la machine, il l'avait apportée avec lui. Pourquoi a-t-il fait cela, Léo ?

— Je ne crois pas qu'il l'ait fait, répondit Faulcon. Il est venu sur le monde de VanderZande pour retrouver son frère. C'est son frère qui l'a retrouvé : Mark avait laissé cette amulette dans la carcasse pour que Kris l'y trouve. Voilà pourquoi Kris était persuadé que son frère était vivant. C'était un petit jeu adroit. Évidemment, il n'a rien avoué ; pourquoi l'aurait-il fait ? C'était un voyage personnel et confidentiel. Voilà pourquoi il pouvait envisager un voyage dans le temps avec tant de joie. Quoi que Mark ait manigancé, ou manigance, il n'a pas pu se montrer en personne, mais il voulait contacter Kris, et pour cela il a utilisé le bijou qu'il avait apporté sur ce monde... Quelle était l'amulette de Mark, vous vous en souvenez ? Est-ce qu'il en avait une ? »

Ensavlion réfléchit une minute.

« Ça fait longtemps. Je ne me rappelle même pas en avoir vu une sur lui. »

Faulcon appela une photo de Mark Dojaan sur Kamélios ; il fut parcouru d'un bref frisson lorsqu'il se retrouva face à ce visage serein et confiant, cette tignasse blonde qui lui tombait sur le front, presque jusqu'aux yeux, ce sourire à peine esquissé, cette silhouette, photographiée contre un panorama de la cité du rift, si arrogante, si consciente de sa propre personne. Entre les rabats de son col de chemise, un éclat de cristal scintillait, et lorsque Faulcon demanda un gros plan, il discerna une forme étoilée. La photographie avait été prise probablement moins d'une semaine après l'arrivée de Mark, dès la fin de son entraînement de base. Faulcon fit apparaître une seconde photo, sur laquelle il était manifeste que Mark ne portait pas d'amulette ; encore plus tard, après quelques mois passés sur le monde de VanderZande, il portait une spirale métallique, une véritable amulette, un véritable morceau de chance. Là aussi, il semblait afficher le visage que Faulcon se rappelait si bien : la ruse, l'égotisme, l'apparence d'un profiteur. Mark Dojaan avait réellement subi les changements de Kamélios, et Faulcon en éprouva un brin de tristesse. Pourquoi de la tristesse ? Il avait envie de pleurer et s'en demanda la raison. Il pensa que c'était parce que Kris avait été un homme direct et sincère, et que Mark aussi l'était autrefois ; mais Kamélios l'avait battu bien plus qu'elle ne battait la plupart des gens, elle avait violenté Mark encore et encore jusqu'à le transformer en quelqu'un de dur, de

calculateur, quelqu'un dont l'avidité dépassait toutes les autres considérations.

Les paroles vides qu'il avait adressées à Kris lui revinrent. Il lui avait dit que les changements de Kamélios étaient superficiels, que personne n'était changé en profondeur. Comment avait-il pu être aussi aveugle ? Faulcon se surprit à se demander à quel point lui-même avait changé sans qu'il s'en rende compte. Devait-il consulter son propre dossier dans la base de données ? Devait-il prendre le risque de se revoir tel qu'il était avant, Léo Faulcon, le jeune Terrien qui avait suivi sa meilleure amie de New Triton sur Kamélios, qui s'était jeté la tête la première dans la marche agitée du changement et s'était refusé le luxe d'estimer de manière intelligente ce qu'il se passait à l'intérieur de son crâne, à l'intérieur de son âme ?

Il jugea qu'il valait mieux ne pas consulter son dossier. Il se concentra de nouveau sur l'écran, sur l'image de Mark Dojaan. Lorsque suffisamment de temps se fut écoulé pour qu'il considère cette photo comme telle, et non plus comme la voix obsédante occupée jusque-là à lui crier des injures, il vérifia si l'amulette faisait partie des possessions de Mark après sa disparition ; ce n'était pas le cas. Il la portait sur lui ce jour funeste. Faulcon réafficha l'échantillon des œuvres de Mark et se renfonça dans sa chaise.

Il avait une vision assez claire de ce qui s'était produit. Kris et Mark étaient proches à un point que l'on ne pouvait pas mesurer par des moyens traditionnels ; ils étaient liés par l'esprit. Ce n'était pas un phénomène inhabituel, mais il était inhabituel dans le fait que ce lien avait fonctionné au-delà du temps et de l'espace, et avait appelé le garçon sur le lieu du décès de Mark. Kris était venu, hésitant, mal à l'aise ; mais dès sa première expédition, épié par son frère depuis l'Outretemps, il avait été attiré à un endroit où Mark pouvait le contacter, à l'aide d'une machine rejetée par le temps, et de l'amulette qu'il connaissait depuis Automne d'Oster. Faulcon se souvint combien Kris avait paru secret et vaguement amusé. Il avait réussi à faire croire à Faulcon, Ensavlion et même au conseil qu'il l'avait réellement trouvée, et personne n'avait jamais remis cela en question, parce que Kamélios était un monde rempli de ce genre de bric-à-brac.

Il avait joué avec Faulcon ; il avait demandé à Faulcon de toucher l'amulette et lui avait montré qu'elle chauffait. Il était tellement convaincu de retrouver son frère, de partager avec lui l'expérience du voyage dans le temps, que son humour puéril l'avait rattrapé. Pas étonnant que la structure intérieure de l'objet ait paru si primitive. Ce n'était qu'un ridicule mécanisme producteur de couleur, mais la Cité d'Acier n'avait pas su voir au-delà de cette charade.

Ce n'est qu'au moment de prendre la décision, au moment ultime qu'il avait tant attendu, le moment de chevaucher les vents du temps,

ce n'est qu'à ce moment qu'il avait permis au doute de remonter à la surface. En voyant cette noirceur sans fond, ce tourbillon de changement, il avait eu peur... et Falcon ne pouvait pas lui en vouloir.

« Mark est là-bas, dans l'Outretemps. Mon Dieu ça me donne le vertige. Et pas seulement Mark, non tous les naufragés du temps, tous les morts... toutes les victimes du monde de VanderZande. »

Ensavlion s'était penché en avant sur la console dans une attitude gauche, le regard dans le vague, perdu dans ses propres pensées. Falcon vit de l'émotion et de l'inquiétude traverser son visage, un léger froncement de sourcils, un mouvement des lèvres, le clignement incessant de ses yeux. Enfin, Ensavlion dit :

« Vous faites une supposition : vous supposez que c'est Mark qui a mis l'amulette là. Il est possible que Kris ait déjà été en possession de l'amulette, et qu'il ait prétendu l'avoir découverte. C'est une possibilité. Il est aussi possible que ce ne soit pas Mark qui ait placé l'amulette là où son frère l'a trouvée, mais les créatures qui nous observent. C'est une autre possibilité, n'est-ce pas ? »

Falcon réfléchit un instant aux paroles prudentes d'Ensavlion. Sur l'écran, l'image des bijoux et des gravures sembla se brouiller et vaciller.

« Je ne crois pas que Kris ait pris l'amulette avec lui. C'est autre chose qui l'a mise là... »

— Peut-être un extraterrestre. » Falcon se souvint qu'il avait senti une présence une force durant la longue nuit qui avait précédé la découverte.

« Oui, peut-être. Mais que ce soit un extraterrestre ou un humain, ça ressemble à un acte délibéré, destiné à établir un contact. Vous ne voyez pas, commandant ? »

— C'est un signe que le temps est effectivement occupé ; c'est la preuve que le temps est contrôlable sur ce monde. S'il y a des extraterrestres, il peut aussi y avoir des hommes. Pourquoi pas ? Pourquoi devrions-nous douter que des hommes puissent survivre dans l'Outretemps ? »

Quelque chose, ou quelqu'un, devait sûrement communiquer à travers le temps. Sur un monde où le temps se déchirait régulièrement, où le passé comme le futur semaient le chaos, il était parfaitement sensé de penser que des créatures comprenant les mécanismes des forces destructrices de l'univers patrouillaient le temps et s'assuraient que les formes de vie intelligentes ne se laissaient pas anéantir par leur mauvaise compréhension initiale de la situation.

Lena, ou quelle qu'ait été cette manifestation, lui avait fait des allusions transparentes, lui avait fait comprendre qu'il devait penser à Mark Dojaan, et elle l'avait conduit à la preuve dont il avait besoin

pour savoir que le temps était sans danger, que ce qu'il manquait entre l'homme et les gardiens du monde de VanderZande, c'était un mode de communication. Il avait vu l'amulette étoilée sur Mark à son arrivée, et l'avait consciemment oubliée ; il s'était lui-même dirigé vers l'indice qui indiquait que le temps était sans danger ! Et le temps était effectivement sans danger. Il le savait désormais, et l'immense poids de la peur s'envola de ses épaules.

Pense à un homme vraiment différent des deux personnes les plus proches de lui !

Tandis que Faulcon suivait la silhouette revêtue d'une combinaison-R le long de la crête de la vallée en direction de la station d'observation où attendaient les autres, il pensa à cet homme et à sa différence. Ce qui le réconforta ; Mark n'était plus la présence obsédante et menaçante de son passé ; il était devenu le point de mire de sa concentration, de sa détermination. Le visage de Mark Dojaan qu'il voyait désormais était un visage agréable et juvénile. Il s'agissait de Mark, deux ans plus tôt, et sa ressemblance avec son frère était frappante. Kris aussi lui souriait, et Faulcon sut qu'au-delà du temps il n'y aurait aucune colère, aucune hostilité. C'était la peur et la frustration qui avaient causé les querelles, les blessures, la tragédie. Maintenant que Kris et Mark étaient réunis, tous les mauvais sentiments se transformeraient de nouveau en encouragements et en proximité. Et Lena serait là...

Qu'allait-il lui arriver pour qu'elle revienne dans la vallée, créature desséchée à l'âge indéterminé... ?

Cette pensée discordante glaça le sang de Faulcon tandis qu'il longeait le sommet de la falaise. Même maintenant, même avec la satisfaction qu'il éprouvait, il n'avait aucune certitude concernant le fantôme et sa nature. Avait-il réellement parlé à Lena, à la véritable Lena, ou à l'image fantôme de sa confusion, projection dressée devant sa conscience pour l'aider à résoudre les faits et les images conflictuels de son propre cerveau ? Le fantôme existait bel et bien... on en possédait des enregistrements physiques ; mais est-ce que Lena était ce fantôme, ou plutôt une image pratique que son psychisme ravagé pouvait comprendre, et lui présenter ? Elle était entrée dans la vallée lorsque Kris avait disparu, réelle, antique, effrayée. Il l'avait vue.

Il avait la bouche sèche. À quelques mètres devant lui, la forme à la démarche chaloupée d'Ensavlion progressait en direction de la station Epsilon avec une régularité monotone. Ses pas soulevaient de la poussière, le soleil rougeoyant assombrissait sa combinaison jusqu'à lui donner l'apparence d'une ombre chinoise ; il ne restait que deux heures avant le crépuscule. Le silence régnait dans la vallée.

Il ne parvenait pas à ôter l'image de la Lena âgée de son esprit. Il

la retrouverait, évidemment. Il la retrouverait lorsqu'elle était jeune ; ça ne faisait aucun doute dans son esprit. Mais est-ce que quelque chose allait arriver, quelque chose qui permettrait à Lena de vivre pendant des années, lorsqu'il serait parti, lorsque Kris serait parti, lorsque Mark serait parti ? Combien de temps passeraient-ils ensemble, se demanda-t-il ?

J'étais seule ; j'ai vieilli ; j'étais perdue...

Ces mots tristes le rendirent malade ; il ralentit le pas, puis s'arrêta. Ensavlion sentit qu'il s'immobilisait et se tourna.

« Allez, ne faites pas traîner les choses. Si un vent souffle ce soir, nous voguerons dans le temps avant l'aube. Allez, Léo. »

Falcon exhorta sa combinaison à avancer et partit au trot.

J'étais perdue ; j'étais seule.

Ces paroles laissaient entendre qu'elle n'avait pas trouvé Falcon. Cependant, se rappela-t-il avec conviction, l'image dans le rift, la nuit précédente, n'était pas nécessairement la véritable Léna, le véritable fantôme. C'était les propres sentiments de Falcon, sa solitude, son impression d'isolement, sa peur qui avaient mis ces mots tristes dans cette triste projection cette nuit-là. Le véritable fantôme était le dernier d'entre eux à survivre à leurs existences dans l'Outretemps, une vie qui pourrait bien – il s'accrocha à cet espoir ! – les ramener tous à la Cité d'Acier à brève échéance. Le fait que Léna finisse ses jours dans la vallée pour observer son jeune double ne remettait nullement en question la certitude qu'ils allaient se revoir jeunes, revivre ensemble, s'aimer.

Il rattrapa Ensavlion alors qu'ils approchaient de la station étincelante, dont la fenêtre en surplomb crachait de la lumière ; à l'intérieur, Falcon discerna des silhouettes noires. Lorsqu'ils arrivèrent au niveau du sas, la porte s'ouvrit en glissant et la lumière de l'entrée se mit à clignoter.

L'équipe Attrapevent était composée de huit hommes et de quatre femmes, tous possédant au moins un an d'expérience sur Kamélios, tous blasés et cyniques au sujet de la vallée et de ses vestiges. Un unique lien les réunissait, et tendait à les isoler de tous les autres rifteurs expérimentés : le concept de *temps* les fascinait encore. Ils étaient déterminés à explorer les recoins les plus éloignés de ce monde, passé et présent. Ils avaient attendu patiemment que leur officier supérieur leur donne le feu vert, mais après une si longue attente, et tant de délai, il était manifeste pour Falcon et pour beaucoup d'autres qu'ils prendraient bientôt leur destin en main. Ils n'avaient pas entendu parler de la lâcheté de Falcon. Ils vivaient trop à l'écart de la Cité d'Acier pour cela, occupés à explorer et dresser des cartes en attendant l'ordre. Ils accueillirent Falcon assez aimablement. La plupart d'entre eux le connaissaient déjà de vue et

deux d'entre eux l'avaient même abordé quelques mois plus tôt. Il n'était pas un étranger ; Ensavlion, en revanche, était comme un chien dans un jeu de quilles. Ils se montraient courtois avec lui, mais distants. Il se tint à l'écart des membres de l'équipe, assis ou affalés. Il les observa, observa Faulcon, puis alla étudier des cartes et des notes. Il parla très peu et parut excessivement tendu avec tout le monde hormis Faulcon.

Ensavlion consacra l'essentiel des trois jours suivants à rôder au-dessus des écrans de surveillance et à répartir les postes, étudiant les lignes dansantes et les balayages circulaires en quête d'un signe ou d'une rafale.

Sur un écran vert miroitant, dans une pièce obscure, des lignes jaunes brillantes tremblotèrent et s'évanouirent ; un haut-parleur émit des sons saccadés et des crépitements. Ils vinrent par vagues, parfois très denses, d'autres fois au ralenti avant de disparaître complètement. Dans les longs moments de silence qui suivirent, on n'entendit que la respiration d'Ensavlion ; l'écran demeura vierge, les haut-parleurs silencieux. Puis un éclair, une ligne jaune, traversa comme une flèche le champ de vision ; suivi de parasites et de nouveau le silence. « Bon sang, qu'est-ce que c'est ? » L'homme qui était à la console se tourna légèrement vers Faulcon et haussa les épaules.

« Dieu seul le sait. C'est dans la zone de la vallée que nous balayons, mais ça n'a rien à voir avec un vent. Ou une rafale.

— Quelque chose doit bien en être à l'origine, dit Faulcon... quelque chose...

— On n'a jamais trouvé ce que c'était », annonça le technicien.

Il tendit le bras et effleura une bande de tissu vert thermosensible. Sur l'écran, l'échelle augmenta légèrement. Le technicien parut satisfait et se redressa. Des lignes jaunes tremblèrent, du bruit jaillit des haut-parleurs. Ensavlion se rapprocha et secoua la tête en observant l'énigme ; il ne comprenait pas.

Cinq jours passèrent de cette manière. La vallée était calme, les vents d'orage rebondissaient lourdement contre la station, soufflant de la poussière et des débris contre les murs ; mais pas de rafale temporelle ; pas un instant les membres de la mission Attrapevent ne paniquèrent au point de revêtir leur combinaison en vitesse et de se précipiter dans le rift.

Le sixième jour, peu avant l'aube rouge sang de VanderZande, un vent commença à se former à trois cents kilomètres à l'ouest ; quelques secondes plus tard, il soufflait dans la vallée et la station Epsilon s'éveilla.

Tandis que l'équipe sortait du bâtiment dans le jour naissant, Faulcon sentit l'incrédulité du groupe, qui s'attendait déjà à ce qu'Ensavlion ordonne à tout le monde de rentrer à la station ; il

entendit plusieurs d'entre eux murmurer que cette fois-ci, il ne serait pas question de revenir. Mais Ensavlion était en tête, silhouette solitaire qui dévalait en bondissant la pente de la vallée en direction des premières ruines étincelantes.

Faulcon ouvrit tous ses canaux de communication et écouta le grondement des vents, le gémissement des sirènes qui les prévenait de l'arrivée de ce traître vent. Ce vacarme l'excitait ; son cœur battait à tout rompre et il avait un goût de sel sur les lèvres. Il se mit à courir plus vite, à sauter plus loin, et son accélération soudaine entraîna le reste de l'équipe à l'imiter. Bientôt, ils ne furent plus que des silhouettes décharnées, sous les pieds desquelles la poussière s'envolait et qui glissaient au bas de la pente comme un groupe d'enfants courant vers le bord de l'eau.

Ensavlion se laissa rattraper et parla à Faulcon par radio. L'effort ne l'avait pas mis hors d'haleine, mais il avait le souffle coupé par l'excitation. Sa main paternelle frappa la combinaison de Faulcon avec une force telle que ce dernier remercia le ciel pour le blindage dont elle était pourvue.

Tandis qu'ils sautaient des ravines et des parois abruptes hautes de plusieurs dizaines de mètres à l'aide de leurs propulseurs, l'horizon passa de nouveau du rouge à un noir morne, à une obscurité effrayante au cœur d'une journée si radieuse. L'équipe s'arrêta un instant, aux aguets, alors que les vents du temps avançaient vers eux en grondant.

Quelques minutes plus tard, ils s'éparpillaient sur un terrain plus plat, à l'endroit qu'ils avaient choisi. Les parois de la vallée n'étaient éloignées que de deux kilomètres et le chaos de débris extraterrestres se concentrait sur les côtés du canyon. Là où ils s'étaient postés, la terre était plate et vide, striée et bosselée par endroits, mais elle demeurait tout de même l'un des lieux les plus déserts de la vallée du temps.

La voix d'Ensavlion était ferme et sèche lorsqu'il donna ses ordres.

« Dispersez-vous par groupes de deux. Lorsque le vent frappera, ne bougez pas. Laissez vos balises de détresse allumées où que nous atterrissions afin que nous ayons une chance de nous retrouver à l'autre bout du temps. »

Alors que le vent ténébreux approchait, envahissant les cieux, assombrissant substantiellement le jour, Faulcon et Ensavlion se tenaient ensemble, à vingt mètres des paires de combinaisons situées à côté d'eux.

Une profonde sérénité submergea Faulcon ; il sentait à peine les battements de son cœur ; il éprouvait presque de la joie en voyant le vent approcher. Ensavlion aussi se taisait. Il était sur le point de voir son rêve exaucé, de plonger dans l'inconnu et de se retrouver face à

ceux qu'il attendait, les créatures qu'il avait cherchées durant toutes ces années passées sur le monde de VanderZande. Ils l'attendaient sûrement, tout comme Lena attendait Faulcon. Cet acte de mort concentrait en lui une découverte et un retour qui instilleraient une nouvelle vie dans leur existence, une nouvelle passion dans le néant qu'il formait avec Ensavlion.

Quelque part dans la rangée de rifteurs, un homme hurla. Un autre cria, paniqué, son anxiété mâtinée d'excitation. Au loin, vers l'est, le paysage vacilla et changea : Faulcon vit apparaître une aiguille, surgie de la pente de la vallée, et qui en un clin d'œil disparut de nouveau ; une forme noire resta là, une forme sombre et maléfique sortie du passé le plus antique de Kamélios.

« Le voilà ! »

L'affirmation de l'évidence universelle. Enfin, le sang se mit à déferler dans le corps de Faulcon. Les cellules de son sang s'avivèrent, l'adrénaline l'emplit de froideur, de tension. Il écarquilla les yeux, tous les sens en éveil.

Ensavlion répéta cette phrase, encore et encore, et à chaque fois les mots s'entrechoquaient dans les écouteurs de Faulcon, si bien que ce dernier pouvait sentir la fièvre monter, la souillure de la peur, le battement de la peur, la tempête de peur qui menaçait de se déchaîner dans le corps et l'esprit d'Ensavlion. Le voilà... voilà... voilà...

Ailleurs dans la ligne de silhouettes noires immobiles, un homme hurla :

« Que Dieu nous protège... Dieu nous garde... »

Une voix de femme, plus calme que celle de son prédécesseur, cria ;

« Dans le vent à jamais, avec de la chance... de la chance pour nous tous. »

Faulcon fut surpris de trouver sa main posée sur l'éclat de cristal agrafé à l'extérieur de sa combinaison-R. Il en effleura le bord dentelé et jeta un léger coup d'œil sur sa gauche. Il vit qu'Ensavlion le regardait en souriant. De la sueur coulait sur le visage de Faulcon, l'irritant terriblement. Mais cette distraction ne fut que de courte durée. Le mur de noirceur, le vortex de disruption temporelle, emplit ses yeux, sa tête, son univers.

Il déferla vers eux. La vallée changea. Il put voir le changement, voir chaque détail, chaque forme et chaque structure qui allait et venait en même temps que la vague de front se déroulait dans la vallée, progressant vers les douze individus qui attendaient. « Restez près de moi », annonça-t-il, et il fut surpris par l'énergie de ses mots, surpris presque par les mots eux-mêmes.

La réponse d'Ensavlion s'insinua en lui, où elle reçut bon accueil, bien qu'elle fût laconique :

« Je vous tiendrais bien la main, mais ça ne se fait pas. »

Faulcon s'entendit rire, un son qui s'interrompit net lorsqu'il goûta le sel et l'humidité de sa lèvre supérieure. « Bon Dieu, pourvu qu'elle soit là...

— Elle sera là, Léo. Ils seront tous là. » Le tonnerre. Les capteurs de sa combinaison réagissaient au vent. Leur sirène hurlait leur avertissement par-dessus et à travers le bruit du tonnerre, ce grondement grave qui précédait le vent. La noirceur était quasiment absolue devant eux, la lumière derrière eux perdue dans ces ténèbres insondables. Faulcon scruta cette noirceur, essaya de pénétrer jusqu'à la vie qui se trouvait au-delà ; il se demanda fugitivement s'il regardait dans le futur ou dans le passé, ou juste dans le néant de l'espace, ou encore dans le néant de nulle part et de nul temps. Il chercha un éclat doré ; il chercha une grande fille maigre, qui marcherait vers lui, les bras écartés pour l'étreindre lorsqu'il franchirait les années et retrouverait son amour.

Il devait encore rester quelques secondes, et comme si son corps et son esprit réagissaient à l'idée de la mort, il commença à voir, précisément et passionnément, des scènes et des instants de son existence ; il sentit les odeurs de son monde natal ; il retrouva le goût des plats que sa mère lui cuisinait avec des épices terriennes, d'antiques recettes, piquantes et sucrées ; il sentit le silence érotique de la chambre de Lena, sentit la douceur de son corps, huma son haleine suave ; sa langue le titilla lorsque Lena darda sa langue dans sa bouche ; son parfum le stimula ; son rire le tourmenta.

« Lena... »

Quelques secondes...

Il eut subitement une vision explicite du fantôme temporel. La silhouette desséchée et voûtée le fuyait à toute vitesse comme elle l'avait fui quelques nuits plus tôt ; il souffrit un instant, mais son imagination était désormais sa pire ennemie. Cette nuit-là, quand il avait interagi avec Kamélios pour « voir » Lena sous les traits du fantôme, son imagination avait triomphé. Le côté le plus sombre et le plus profond de son esprit s'était frayé un passage à travers lui. Il lui avait clairement montré le chemin vers cette mission, lui avait montré que depuis le début il savait que les vents du temps n'étaient pas des vents de mort, dans la mesure où l'on était emporté en un seul morceau ; il y avait toujours un risque de mourir, comme Kabazard était mort, mais il pourrait survivre au fait de voyager à travers le temps.

Les mots de Lena l'avaient réconforté. Pense à un homme vraiment différent des deux personnes qui étaient les plus proches de lui.

Il pensa brièvement à Kris Dojaan, et à Mark, et il sut qu'eux aussi

l'attendraient, qu'ils seraient réunis. Quelques secondes... Pense à un homme... J'étais perdue ; j'étais seule... Il (Le souvenir amer de sa propre tristesse, traduite en images.)

Sa combinaison fut secouée par un vent physique qui commençait à le bousculer, qui essayait de l'ébranler ; mais la combinaison pouvait résister à des vents bien plus puissants que tous ceux que Kamélios pourrait lancer contre eux.

L'un des membres de l'équipe se mit à gémir. Il exprimait sa peur à sa manière, mais sans bouger. Il tenait ferme. Sa voix s'intensifia jusqu'à se transformer en hurlement aussi fort que celui des senseurs, couvrant jusqu'au grondement de tonnerre du vent. D'autres rirent ou plaisantèrent, ou prononcèrent des mots à voix haute, qui se perdirent dans le mugissement du vent du temps mais que Faulcon interpréta intuitivement comme des prières. Tant de dieux, aujourd'hui, tant de divinités auxquelles on demandait de la force, du courage.

Il se contenta de dire :

« Lena, protège-moi... Allissia, veille sur moi... » Étrange qu'il invoque le nom d'Allissia. Il frissonna...

Quelques instants, Allissia semblait courir vers lui ; il pouvait voir le moindre de ses détails, son visage rond, son sourire, ses yeux horribles, sa mince robe plaquée contre son corps par le vent, ses bras qui s'agitaient tandis qu'elle courait. Elle disait quelque chose, et ses paroles resurgirent, s'embrouillèrent, puis soudain s'éclaircirent.

La raison est une menteuse, avait-elle dit. On peut trouver des raisons à tout... à tout...

Et Lena – la Lena de son imagination – et les mots qu'ils s'étaient dits : les rouages... tous les rouages... comprendre les choses, les rationaliser... on peut trouver des raisons à tout...

Des raisons pour vivre ; des raisons pour mourir ; des raisons pour affronter un danger en ayant confiance en ses chances de survie... de survie !

Il eut un brusque haut-le-cœur ; les émotions déferlèrent en lui. Il revécut subitement toutes ces peurs de l'étrange qu'il avait éprouvées cette nuit-là, lorsqu'il s'était retrouvé face à la projection de Lena ; il éprouva de nouveau cette sensation d'être épié, jugé, mis à l'épreuve... La raison est une menteuse... Des jeux ! Des jeux ! Des épreuves, des jugements, des tortures... Des jeux !

Il restait moins que des secondes... seulement des instants. Ils l'avaient berné, après toutes ces précautions, après toutes ces promesses de survie, ils l'avaient berné et l'avaient emmené vers sa mort. Il était sur le point de mourir...

Ils étaient là : il pouvait les sentir, tout autour de lui... ils touchaient, sondaient, fouillaient, questionnaient...

« C'est une ruse ! » hurla-t-il, d'une voix perdue au milieu des

rugissements du vent. « Ils m'ont berné, Ensavlion, ils jouent avec moi depuis le début. C'était une épreuve, ils me mettaient à l'épreuve... Allez-vous-en... courez ! »

Il fit tourner sa combinaison et commença à courir ; l'immobilité de ses gestes sonnait faux, car sa combinaison ne bougeait pas. Paniqué, hurlant encore son désespoir, il tenta d'actionner manuellement la combinaison, mais l'épaisse armure resta arc-boutée contre le vent, face à lui. Une pensée traversa l'esprit de Faulcon comme l'éclair : cette satanée combinaison est contre moi... elle veut me détruire ! Sa panique, cependant, avait franchi les quelques pas qui le séparaient d'Ensavlion, et le commandant, après avoir fait demi-tour, commençait à courir. Son cri de terreur n'était qu'une note de plus dans le gémissement qui s'intensifiait. Faulcon tourna la tête et le regarda s'éloigner dans la vallée, mais il ne courait pas vite, et les bras de la combinaison étaient levés dans une attitude gauche ; au bout de quelques secondes, la combinaison avait de nouveau tourné et faisait décrire à son occupant de petits cercles rapides dans la vallée, comme un poulet décapité... pareil à Léo Faulcon lors de sa première expédition, il y avait si longtemps.

Un tourbillon de poussière surgit brutalement entre Faulcon et la silhouette dansante d'Ensavlion ; il reporta son attention dans la direction du vent et les ténèbres le dépassèrent, l'enveloppèrent. Le grondement devint assourdissant, et pendant un instant le bruit des capteurs de la combinaison parut intolérable. Le vent avait frappé.

Il vit la vallée telle qu'elle n'avait jamais été du temps de la Cité d'Acier : des parois vertes illuminées par le soleil, des spires opalescentes qui s'élevaient d'une cité vivante aux tentacules ondulants ; des créatures et des machines qui se déplaçaient presque avec paresse contre sa blancheur, et tandis que Faulcon les observait...

Les ténèbres, un silence soudain, et...

Un paysage balayé par la pluie, un portail noir, des visages ricanants sculptés dans la pierre et une procession de torches qui indiquait une cérémonie, une guerre, ou tout autre but inconnu...

Puis les ténèbres furent totales, et le son de la vie disparut ; Faulcon fut immergé dans un silence si profond, si net, si pur, qu'il se sentit tout à la fois bouleversé et en paix ; son corps s'abandonna à ce silence et il se trouva incapable d'y résister, comme si toute vie et tout mouvement n'étaient qu'un perpétuel va-et-vient contre le son, contre la musique, le vent, la parole, les vibrations. Une fois ce bruit universel disparu, la vie n'avait plus rien contre quoi lutter, et il commença à s'évaporer, à partir à la dérive, à se disséminer. Il n'y avait aucun son dans sa tête, pas même un bourdonnement, pas même l'écho neuronal des grondements telluriques qui, quelques instants plus tôt, l'avaient agressé.

Il tenta de hurler le nom de Lena, mais sa voix n'était qu'un mouvement de lèvres muet, et même ce mouvement n'existait que dans son esprit ; il essaya de serrer les dents mais il n'avait aucune sensation ; il essaya de bouger les bras, mais ils s'étendaient à l'infini, telles de grandes voiles paresseuses qui voguaient à travers le néant.

Pendant un instant il chuta, sans distinguer de différences dans les ténèbres, conscient seulement de l'écoulement du sang à l'intérieur de ses veines. Il adorait la façon dont il avait conscience de ses extrémités nerveuses, de son centre de pression. Il adorait cette sensation. Il se tordit et se tourna, malmené et secoué par un vent impalpable, silencieux ; il vire-volta, telle une feuille dans le ciel, une vie dans le vent ; il s'écoula vers le haut et vers le bas, les jambes déployées jusqu'aux confins du temps, la tête étirée puis s'enroula et se tortilla comme une corde, pour finalement se dénouer et se détendre si bien que son corps ondula et claqua : aucune douleur, aucune peur, aucune sensation autre que celle de la vague de son et de lumière, la corde de violon frappée et pleine d'énergie, puis il claqua, mourut à nouveau, et partit à la dérive...

De la couleur maintenant, mais aucune couleur qu'il puisse reconnaître. Peut-être du rouge, mais un rouge bleuté, changeant et tourbillonnant, et comme du rouge, même si ce n'était pas du rouge, plutôt – pensa-t-il, alors que sa pensée s'estompait, sa dernière pensée, la pensée oiseuse d'un homme à l'agonie –, plutôt la couleur du rire, striée de nuances de larmes, la brillance pétillante de l'amour, et là des teintes et des nuances d'enfance.

À travers tout cela – derniers instants, dernières impulsions nerveuses et mentales –, à travers tout cela, la lueur dorée, les points, les visages, les lignes, les panneaux qui se tordent, les multidimensions de la pyramide qui s'étendent dans l'espace et le temps jusque dans ses yeux et ses oreilles, ses doigts et ses orteils : la pyramide, l'énigme dorée, et Lena qui elle était là, elle venait à lui, la Lena de son rêve de mort, la Lena de ses pensées agonisantes, la Lena disparue depuis si longtemps, si perdue, si seule, que faisaient souffrir les souvenirs de son jeune amant, son jeune amant qui tombait maintenant à travers elle, à travers les ténèbres dorées, le rugissement silencieux du temps, du temps infini, du temps inexistant, vers le bas.

Pas de toucher, pas de température, pas de peur, pas de douleur, pas de bruit, pas de vision ; et bientôt, alors que le néant le vidait de toute émotion, bientôt il n'y eut plus de pensée, plus de sommeil, plus de conscience, plus d'existence. Tout s'acheva dans la paix.

Après le passage de l'orage, un calme presque mystérieux régnait dans la vallée. Son silence paraissait surnaturel. Des nuages noirs s'étaient rassemblés au nord et déferlaient maintenant sur les terres, couvrant le monde d'une cape funèbre gris et orange ; la pluie se mit à tomber, d'abord fine et douce, puis plus lourde entrecoupée de coups de tonnerre et de décharges électriques. Il plut une heure durant, et à cause de la tradition personne ne s'aventura dehors avant la fin de l'averse.

Le murmure de la pluie sur l'acier s'estompa et disparut ; le ciel s'éclaircit et le disque étincelant d'Altuxor perça les nuages qui se dispersaient ; au-dessus de la vallée, des formes rouges fuyantes, des vortex et des spirales dansèrent pendant quelques minutes, formes de lumière insubstantielles qui se réjouissaient du passage de la pluie.

Des hommes sortirent de la Cité d'Acier et de toutes les stations d'observation et se dirigèrent vers la vallée. Ils venaient en combinaison-R, en tracteur, en plate-forme aérienne et en petit hélicoptère ; ils venaient seuls ou en couple et parfois par équipes entières. Ils ne se pressaient pas, mais ils étaient curieux de savoir ce que le temps avait rejeté sur les rivages de leur monde.

Les hommes de la station Epsilon furent les premiers à arriver au bord du canyon ; ils étaient les plus proches de l'équipe Attrapevent, et ils descendirent chercher les fragments de ceux qui avaient échoué, qui n'avaient peut-être pas été proprement emportés par les vents du temps. Ils furent surpris par ce qu'ils virent grâce aux lentilles grossissantes de leurs combinaisons. Ils furent réellement très surpris.

Une seule combinaison-R se tenait dans la partie la plus profonde de la vallée, tournée face au vent, les jambes arc-boutées, immobile. Il n'y avait aucun signe des autres. Ils avaient tous été emportés.

L'identité de cet unique survivant de la mission n'intrigua que quelques minutes l'équipe de secours qui descendait à l'intérieur du rift. À mi-pente, ils distinguèrent les marques de la combinaison.

Derrière le masque, le regard perdu comme sous le coup de l'étonnement, Léo Faulcon passa d'abord pour mort. Le regard vide, la bouche ouverte comme s'il criait, les joues tirées, comme desséchées, des croûtes de sel sur les narines et les sourcils, tout laissait à penser que le choc, et la terreur, l'avait tué. Cependant, tandis que l'équipe

de secours contournait la combinaison pétrifiée, l'expression du visage de Faulcon changea, et une esquisse de sourire effleura ses lèvres tordues.

Puis les yeux se fermèrent et la combinaison ronronna une seconde, fit deux pas en avant, la tête inclinée, et finalement tomba à genoux.

On tira immédiatement Faulcon du dos de la combinaison, on enveloppa avec précaution son corps glacé et tremblant et on le ramena à la station ; de là, on le transporta à la Cité d'Acier, dans un hôpital.

Respirant à peine, le pouls si faible que parfois le stimulateur cardiaque devait bousculer le tissu apathique, Faulcon resta dans le coma pendant trois jours ; on surveilla ses rêves sur encéphalovidéo, ce qui aurait normalement requis une autorisation de Faulcon en personne, mais qui dans les circonstances présentes...

Au début, les images vacillantes de l'écran furent relativement claires. Elles montraient une plage, un océan agité, les mouvements d'une énorme créature juste sous la surface. L'image s'interrompait fréquemment, ce qui correspondait à des baisses d'amplitude des fréquences neurales. Lorsque l'activité reprenait, redevenait normale, l'image revenait aussi. Faulcon répondait à son propre nom par une image de son visage ; il répondait à du bruit soudain dans la pièce par une image de la peur : l'intérieur d'une minuscule chambre, sans fenêtre, avec des ombres ténébreuses qui bougeaient dans les coins tels des fantômes.

C'est après l'une de ces images de peur que l'image fondamentale changea brusquement. La plage s'estompa. Les ondes alpha de Faulcon se mirent à fluctuer de façon déconcertante et tout son corps se mit à frissonner. Lorsque son corps et son esprit se calmèrent à nouveau, l'écran afficha l'image de nuages tourbillonnants, qui brillaient d'un éclat vif, aux couleurs embrouillées ; tous ces bleus et ces rouges indiquaient que l'on avait affaire à un fiersig, mais un fiersig immobile, bloqué au-dessus d'une colline.

Tandis que l'intérieur de la pièce demeurait silencieux, coloré, extrêmement concentré, dehors, dans les grands espaces de la Cité d'Acier, le chaos régnait. Le bruit courait que Faulcon le lâche ne s'était toujours pas sacrifié aux vents. Personne n'envisageait même qu'il ait pu entrer dans le vent et en ressortir. C'était les membres de sa propre section qui étaient au centre du problème. Ils essayèrent de prendre l'hôpital d'assaut et furent tenus en échec par les gardes, dont on avait triplé les effectifs. On avait rarement assisté à de telles émeutes à la Cité d'Acier. L'existence de Faulcon, sa présence étaient considérées comme un outrage. Il détruisait le fonctionnement régulier de la section 8 ; il troublait les hommes et les femmes à tous

les niveaux. Il représentait un noyau de malchance pour toute la cité. Les gens exigèrent qu'il meure, qu'il soit brûlé, que ses cendres soient répan­dues dans la vallée.

À l'intérieur de la pièce, les hommes qui surveillaient et attendaient que Faulcon reprennent connaissance ne s'émurent ni ne s'inquiétèrent de la rumeur et de la colère du dehors.

En moins de deux jours, un deuxième groupe s'était formé, un groupe plus serein qui communiquait ses sentiments de manière plus pacifique ; à leurs yeux, Faulcon avait un esprit pur ; il était une chance divine. Ils croyaient qu'il était allé dans les vents et qu'il en était revenu ; il incarnait le tournant de l'histoire humaine sur le monde de VanderZande. La contradiction d'émotions à l'extérieur de l'hôpital réussit à neutraliser la plus grande partie des sentiments, bons ou mauvais. Le troisième jour, la paix régnait. Faulcon gisait calmement, au rythme d'une respiration par minute, et derrière ses paupières closes ses pupilles étaient écarquillées, comme s'il contemplait une scène enchanteresse.

Pourtant, sur l'écran de l'encéphalovidéo, il n'y avait rien de nouveau, rien que l'image d'un fiersig immobile, dont la fragilité multicolore planait contre le flanc de la colline.

Avait-il été dans le temps ? Le vent l'avait-il évité ? Il semblait impossible qu'un homme soit emporté par un vent du temps pour être redéposé exactement au même endroit ; et pourtant Ensavlion, dont la silhouette frénétique avait dansé à seulement quelques pas de Léo Faulcon, avait disparu, et les vents n'étaient pas précis au point de délimiter leur champ d'action au mètre près.

Finalement, l'une des infirmières prit l'amulette de cristal, la fit tourner entre ses doigts et souleva une question : est-ce que c'était l'amulette qui l'avait protégé ? Est-ce qu'ils avaient trouvé un moyen de survivre aux vents ? Un moyen dont ils disposaient depuis toujours mais qu'ils n'avaient jamais utilisé que comme une source d'énergie primaire ? C'était sans conteste un cristal de rosée solaire.

Le troisième jour, vers le crépuscule, quelqu'un en vint à la conclusion suivante : « Le cristal, d'une manière que nous ne comprenons pas encore, a protégé cet homme des effets du temps. Nous pourrions facilement mettre cette hypothèse à l'épreuve, mais pour le moment cette explication semble raisonnable. Il semblerait que Léo Faulcon ne soit jamais allé dans le temps. Les vents l'ont ignoré. » Faulcon ouvrit les yeux et sourit.

« Faux », dit-il d'une voix douce, légèrement enrouée ; il se força à se redresser, appuyé sur les coudes.

Il respira profondément, suffoquant presque. Cette brutale inspiration d'air stérile lui fit presque mal.

« Je suis allé dans le vent, et je suis revenu. Ils m'ont ramené. » Il

haleta, se mit à rire et retomba sur son oreiller. Il fixa le plafond. « Ils m'ont ramené. Mon Dieu, ils l'ont fait... et maintenant je peux aller la retrouver. Je peux tous aller les retrouver. »

Ses yeux se fermèrent.

Il se rendormit, de façon intermittente, sporadique ; pendant ses périodes de veille, il ne disait rien, ne faisait rien. Il restait tranquillement allongé, les yeux fixés au plafond. Lorsqu'il dormait, il rêvait de choses chaotiques, et de temps à autre seulement l'encéphalovidéo affichait un aperçu de colline, fiersig ou une plage rocheuse, images qui avaient prédominé durant tant de jours.

Un matin, alors que l'infirmière venait l'ausculter et baigner sa forme endormie, elle trouva Léo Faulcon debout à côté de son lit, nu, les yeux encore un peu perdus dans le vague, les mains tremblantes. Lorsqu'elle le repoussa doucement vers le lit, il lui saisit le poignet. Son regard se fixa sur elle ; son étreinte se relâcha.

« Donnez-moi mes vêtements.

— Je ne peux pas, rifteur. Pas sans les autorisations nécessaires. »

Faulcon lui concéda ce point. Il sourit, lâcha complètement l'infirmière et se mit à courir dans la pièce.

« Je meurs de faim », dit-il brusquement, au garde-à-vous, les mains sur les hanches. Il se frappa le ventre et les cuisses. « J'ai perdu plus de poids qu'il n'est convenable pour un homme. »

L'infirmière s'esclaffa et avisa son corps marbré de rouge.

« Vous avez en effet beaucoup maigri ces derniers jours. Je vais vous chercher un solide petit déjeuner. » Alors qu'elle passait à côté de lui, il l'attrapa par le bras et se pencha vers elle. Elle cligna des yeux et recula un peu devant son haleine aigre et rance. Faulcon en était conscient, mais il ne pouvait rien contre son manque de fraîcheur.

« Allez me chercher un justaucorps, dit-il ; ou une robe ; n'importe quoi. Et un docteur. Je suis prêt à partir. »

Il mangea son petit déjeuner, assis nu sur son lit ; il utilisa le plateau comme cache-sexe lorsque l'équipe médicale fondit sur lui pour lui examiner les yeux, l'esprit, le cœur et les muscles. « Je peux partir maintenant ? » En fin d'après-midi, on l'autorisa à récupérer ses vêtements et, sous la surveillance du système de communication interne de la Cité d'Acier, il traversa librement les places, couloirs et salons de la ville. Personne ne lui prêta vraiment attention ; il eut de la chance de ne croiser aucune de ses connaissances capables d'attirer les regards sur lui. Il refusa catégoriquement de parler de ce qui était arrivé, que ce soit à l'équipe médicale ou aux psychologues... ou aux représentants du conseil qui le harcelèrent de questions.

« Tout viendra en temps voulu », ne cessait-il de répéter. À la fin de la journée, il se rendit au hangar à motos et essaya de signer une autorisation de sortie pour son véhicule et un masque. On la lui

refusa. D'abord furieux, il décida de ruser. Il se trouva un coin, y déposa quelques justaucorps et s'assit sur ce rembourrage improvisé. Il passa là le reste de la soirée et toute la nuit, le regard fixé droit devant lui. Tôt le matin, deux techniciens l'abordèrent et l'informèrent que l'autorisation de sortie était arrivée et qu'il était libre de quitter la Cité d'Acier. Il sourit aussitôt, se leva, s'étira et fit des temps préparatifs pour un long voyage. Les techniciens l'observèrent, mais ne firent pas mine de le contrarier.

« Je vais revenir », dit-il tandis qu'il poussait sa moto vers la rampe de sortie ; il prononça ces mots en direction des techniciens, mais c'est en fait à ses surveillants qu'il s'adressait.

Pendant un moment, au moins, il sentait qu'il voulait rester seul, sans qu'on le suive ou qu'on l'observe. C'est-à-dire tous sauf Ben Leuwentok. Car c'était à la Cathédrale de Craie qu'il se rendait maintenant, pour trouver Ben, lui parler, et l'emmener au pays Hunderag.

Il contourna la vallée, sans même y jeter un coup d'œil ; le terrain devint plus escarpé et le chemin s'éloigna du rift en grimpant et serpentant, vers les pinacles calcaires qui se dressaient au milieu des forêts denses. Les skagbarks et les fougères feuillues le cernèrent bientôt et il se dirigea prudemment, tous les sens aux aguets, vers la cachette à demi camouflée où il était sûr de trouver Leuwentok au travail.

Près de là, subitement, il entendit le bruit d'un animal apeuré. Un cri aigu précéda une petite forme sombre qui sortit à toute allure des fougères et traversa le chemin avant de s'arrêter. Faulcon freina brutalement et éteignit le moteur de sa moto. Le silence était impressionnant, même s'il finit par prendre conscience de bruits de végétation piétinée au loin et du bruissement du vent dans les branches fragiles des skagbarks.

Un olgoï se tenait devant lui, ses quatre yeux écarquillés, sa mâchoire en forme de bec ouverte, béante, bavante. Son corps tout entier, supporté par ses pattes postérieures musclées, tremblait de peur tandis qu'il observait l'humain et sa machine. Dans ses minuscules mains, il tenait la forme inerte, probablement morte, d'un petit animal forestier pareil à une limace. Le ventre de l'olgoï n'était pas totalement fermé ; une entaille verticale courait de sa gorge à son entrejambe et laissait apparaître un rose luisant ; du fluide avait dégouliné sur les cuisses de l'olgoï.

La créature entamait sa course vers les montagnes. Presque inconsciemment, Faulcon leva les yeux et vit Merlin qui avait complètement émergé de la face cachée de sa partenaire éternelle ; dans la lumière éclatante du jour, les lunes n'étaient que des silhouettes pâles et colorées. Tandis que l'attention de Faulcon était distraite de l'olgoï, la créature mordit sa proie et arracha un énorme morceau à la masse informe pour le mâcher. Faulcon préférait se concentrer sur le gulgaroth qui avait relâché son petit symbiote, mais le gros animal était probablement loin maintenant. Il devait se diriger vers la vallée ou l'endroit, quel qu'il soit, qu'il avait choisi pour s'y reposer ou mourir.

L'olgoï déglutit, poussa un cri rauque et disparut dans les broussailles, mais ses déplacements bruyants permirent de le suivre

encore quelques secondes, avant qu'il ne s'évanouisse vers les collines lointaines.

« À très bientôt », annonça Faulcon, et il éclata de rire.

« Ça alors ! Revoici notre chasseur d'olgoïs ! Bonjour, Faulcon. »

La voix prit Faulcon par surprise ; il se contorsionna et regarda par-dessus son épaule. Ben Leuwentok était là et souriait derrière son masque ; il avait un sac et un appareil photo en bandoulière, et portait des habits de safari blanc et vert. Il s'approcha de Faulcon et ils se serrèrent la main. « Je venais vous voir, Ben.

— J'ai entendu dire qu'un vent du temps vous avait ignoré. Vous avez de la chance. »

Pendant un moment, ils échangèrent de longs regards scrutateurs. Il sait, pensa Faulcon. Il savait probablement depuis le début.

« Le vent ne m'a pas ignoré, dit-il calmement. Ils m'ont emporté et m'ont ramené. En un clin d'œil d'après ce qu'on m'a dit. En un clin d'œil. »

Leuwentok ôta le sac de son épaule et le posa par terre. Il obtura l'appareil photo en prenant son temps, concentré sur ce qu'il faisait, bien que son esprit fût manifestement ailleurs.

« Je suivais l'olgoï, dit-il. Merlin est brillante. La migration commence à battre son plein. » Il regarda Faulcon. « Combien de temps vous ont-ils gardé ? Des heures ? Des jours ?

— Je ne sais pas. Ça m'a paru instantané, et pourtant je me rappelle avoir flotté une éternité dans leurs esprits. J'étais désincarné, et pourtant je pouvais tout sentir. J'ai touché leurs cœurs, leurs âmes, leurs souvenirs. Je me suis plus approché d'eux que quiconque. Nous avons échangé des pensées. Je suppose que c'était la première fois, même s'ils ont dû se rapprocher de Kris Dojaan aussi. »

Leuwentok leva brusquement les yeux. « Ce nom m'est familier... le frère de Mark ?

— Exact.

— Je me souviens de Mark. Un homme cruel, totalement dénué de principes.

— C'est vrai, dit Faulcon. Mais ce n'est pas important. Mark a été emporté par les vents, mais il existait quelque chose entre lui et son frère Kris, une sorte d'empathie qui les maintenait en contact... » Leuwentok était coutumier de ces liens rares, mais indéniables.

« Personnalité quinze, dit-il, liens d'ego, conscience instantanée de chacun.

— Si vous voulez. Kris savait que son frère était ici, vivant, et le dévouement qu'il mettait à chercher Mark était presque tangible. Les créatures de ce monde lui ont répondu presque immédiatement. Elles l'ont piégé avec une amulette que son frère avait sculptée. Elles l'ont convaincu d'entrer dans les vents en le persuadant que son frère l'y

attendait. Et lorsqu'elles sont entrées en contact avec Kris, elles sont aussi entrées en contact avec moi et avec Lena Tanoway. Nous aurions dû nous sentir honorés. Nous étions un sujet d'étude spécial pour elles. »

De nouveau, Leuwentok tripota son appareil photo avant de regarder Faulcon.

« Pourquoi font-elles cela ? Pourquoi vous ont-elles laissé repartir ? Pourquoi avoir choisi de venir m'en parler ? Pourquoi ? Parce que je suis le prochain ? »

Son visage était blême derrière son masque, ses yeux écarquillés, son attitude celle d'un homme qui avait soudain peur.

Faulcon éclata de rire.

« Grimpez sur la moto. Je veux vous montrer quelque chose. »

Leuwentok obtempéra et se glissa sur la selle, derrière la mince silhouette de Faulcon.

« Pourquoi vous, Ben ? Pourquoi pas ? Vous êtes si près de comprendre l'immense forme de vie qui domine Kamélios... » Il fit démarrer l'engin d'un coup de pied et cria par-dessus le rugissement du moteur. « En fait, je vous soupçonne de tout savoir depuis le début. En tout cas, vous en savez plus que vous n'en avez laissé entendre la dernière fois que je vous ai vu.

— J'ai mes idées, voilà tout.

— Peut-être bien. »

Faulcon fit décrire un cercle à la moto et coupa à travers les troncs ombreux des skagbarks. Leuwentok s'agrippait trop fort et gênait Faulcon.

« Mais il y a une autre raison. Je veux vous emmener au pays Hunderag. Je veux que vous voyiez ce que j'y verrai, et alors vous saurez tout. Il se peut que je doive attendre un peu là-bas, et dans ce cas ce sera à vous d'aller avertir le Magistar Colona et les autres. » Tandis que la moto faisait des embardées sur le sentier et filait en direction de la vallée, Leuwentok hurla :

« Ça ne me dérange pas. Ça ne me dérange pas du tout. »

Ils approchèrent des pentes douces de la vallée ; là où la vallée finissait sa course, la largeur de la gorge était plus importante, mais la dénivellation était faible. Quelques épaves poussiéreuses et relativement inintéressantes jonchaient les pentes et la plaine en contrebas : des bâtiments en majorité, guère impressionnants. Les vents arrêtaient généralement de souffler un peu avant cette « plage », comme on appelait ce secteur.

Tandis qu'ils contemplaient le rift, Faulcon dit :

« Là.

— J'ai déjà vu tout cela. Des ruines. »

Ben regarda Faulcon.

« Ce ne sont pas des ruines », dit Faulcon rapidement, et il se tapota la tempe avec le doigt. « Des pensées. Des images. Des rêves. Des images issues de l'esprit d'une créature qui est plusieurs créatures en une seule, et qui s'écoule d'un bout à l'autre de cette vallée, presque en rythme avec sa vie. Elle ne réagit pas aux lunes, ou à la lumière du jour ; elle n'obéit qu'à ses caprices. Elle roule entre les falaises, en quête des minuscules formes de vie qu'elle observe depuis des années – des secondes à son échelle – et qu'elle observe encore maintenant. »

Leuwentok demeura silencieux un moment derrière son masque. Puis il secoua lentement la tête, et Faulcon imagina qu'il assemblait des pièces qui auparavant ne concordaient pas.

« Je m'étais posé la question. Je croyais que le vent lui-même résultait du passage des créatures : j'ai toujours cru qu'il y avait plusieurs créatures, j'ai toujours pensé à elles. Et je pensais qu'elles se déplaçaient dans le temps, tirant ces artefacts avec elles, créant des images oniriques. Mais je suppose qu'elles ne voyagent pas du tout dans le temps.

— Elles ne sont pas aussi contraintes que nous par le temps et par l'instant présent. Mais il n'est pas question de milliards d'années. Un instant pour elles représente peut-être quelques-uns de nos mois, et durant ce laps de temps elles sont libres. Tout ceci, toute cette vallée, n'est qu'une sorte de faux pli dans leur ego ; les ruines sont les souvenirs d'autres créatures qui ont exploré ce monde, et y ont peut-être vécu. Il y a même quelques ruines humaines si l'on y regarde de près, quelques souvenirs humains, tordus et modifiés juste ce qu'il faut pour nous rendre aveugles à leur véritable nature. Des formes de vie intelligentes ont exploré Kamélios pendant des milliers d'années et se sont fait berner tout comme nous. Ces créatures cherchaient des souvenirs, de la vie ; elles observaient les structures qui se construisaient, et ensuite elles les recréaient, leur donnaient une forme solide et les faisaient s'échouer sur le rivage de leur propre esprit collectif.

— Tolpari, dit Leuwentok. La pensée faite substance. Ça ne m'était jamais venu à l'idée. J'étais convaincu que la plupart de ces étranges manifestations étaient issues d'un esprit extraterrestre. Mais j'associais les ruines au temps, et j'acceptais leur réalité.

— Comme nous tous. Ce sont des images très concrètes, très réelles. Elles semblaient différentes de la pyramide, de Dieu et du fantôme.

— Les tolpari sont réels. Ce sont des phénomènes qu'en un certain sens nous connaissions davantage sur Terre que nous ne nous en rendions compte : des soucoupes volantes, des personnages, des animaux, tous créés par une concentration de pensées, substantifiés, et

même animés d'un souffle de vie – quant à savoir comment, ça, je ne peux pas le dire. Toutefois, ils ont toujours fini par disparaître. Contrairement aux artefacts de la Cité d'Acier.

— Même principe, intensité différente », dit Faulcon.

Il pensa à ce fantôme très matériel, celui qui était apparu sur les photos : allumé puis éteint par l'esprit de groupe qui le créait.

Leuwentok mit ses mains en visière et, pendant une minute environ, scruta l'horizon.

« Mais pourquoi font-elles cela, Faulcon ? Pourquoi ces ruses ? Pourquoi ces images ? Est-ce qu'elles essaient de communiquer en nous jetant des échos de nos propres esprits ? »

Faulcon se remémora ce moment de conscience rapprochée où il avait flotté dans le silence, au contact de cette perception. Il était devenu, durant un moment, une partie du vent, il avait vu en un instant les désirs et les souvenirs des habitants indigènes du monde de VanderZande ; il se sentit pris de vertiges, d'une légère nausée ; il sentit son corps prêt à tomber de la falaise et recula, en même temps qu'il secouait la tête pour dissiper ce brusque assaut sensoriel qui menaçait de lui faire perdre l'équilibre.

« En un sens, oui, dit-il. Elles essaient bien de communiquer. Mais leur conception de la communication n'est pas la même que la nôtre. À leurs yeux, la communication fait partie de leurs fonctions reproductrices, et elle se résume à : “Porte ma vie, mon existence, ma conscience, porte tout cela, cette partie de mon esprit, à un autre individu sur un autre monde.” Et une partie de cette communication implique de trouver la réponse à une simple question : qu'est-ce qui peut conduire un homme à mourir ? Qu'est-ce qui pourrait nous persuader de sacrifier nos vies au vent lorsque nous rencontrerons le partenaire de cette créature, à un millier d'années-lumière d'ici, mille ans dans le futur ? La jalousie était-elle la clef ? Ou la passion ? L'intrigue ? La curiosité ? Elles nous ont bien eus avec la curiosité ! Elles nous ont donné des bâtiments, des apparitions, des formes de vie – jamais de forme de vie intelligente, c'était le supplice de Tantale –, des pyramides, elles nous ont donné tout ce qui pouvait aiguïser notre appétit pour l'inconnu. Elles ont embrouillé nos cerveaux pour voir ce qui y demeurerait constant, afin de voir quelle pulsion pouvait y être ancrée assez profondément afin de déclencher le facteur lemming, le bouton de sacrifice instantané. Elles semblaient être à l'écoute des plus réceptifs d'entre nous psychologiquement. Ceux qui étaient dépourvus de cette ouverture d'esprit sont probablement morts. Ces créatures ne nous comprenaient pas, parce qu'elles réagissaient presque instinctivement. Elles ne faisaient que nous préparer à les assister dans leur cycle de reproduction. Nous sommes des olgoïs, Ben, des messagers... Pour ces créatures du vent,

nous ne sommes que des olgoïs interstellaires, bons à recevoir leur semence vitale et à nous éparpiller vers d'autres mondes, d'autres vents, pour déposer cette semence – et nos vies – en un magnifique accouplement ; un accouplement dont le but n'est pas la reproduction de la forme physique de ces créatures, mais la communication... l'esprit de vie communiqué à d'autres entités de leur espèce, un remplissage, un lien entre les existences. Ces dernières années, elles ont cherché ce qu'elles pouvaient nous inciter à faire, comment nous programmer pour que nous nous comportions de manière identique à chaque fois que nous rencontrerions leurs semblables sur d'autres mondes. Elles ont envoyé des fantômes, et elles sont entrées dans nos têtes avec différentes sortes de fantômes. Elles nous ont fait courir dans tous les sens comme des poulets décapités, qui picoraient des énigmes, fouillaient des temps perdus. »

Faulcon était hors d'haleine ; il s'accroupit, ramassa un petit caillou par terre, le jeta par-dessus le bord de la falaise et le regarda dégringoler la pente. Leuwentok s'était enveloppé de ses bras et, concentré, ne disait rien. Faulcon pensa qu'il avait peut-être peur de parler, au cas où cela l'empêcherait de comprendre parfaitement ce que disait Faulcon, ce qu'il communiquait de ce qu'il avait appris durant son expédition mouvementée.

« Quoi qu'ait pu voir le frère de Mark dans la vallée, il a vu un fantôme, et quel qu'ait pu être cet individu, il a fini de le convaincre d'aller dans les vents du temps, il a renforcé sa croyance en la possibilité de survie après les avoir traversés. Il m'est arrivé la même chose. Ma peur allait être submergée par la raison, et au dernier moment, alors que j'étais sur le point de tomber dans le piège, alors que je parvenais finalement à me convaincre que je pouvais voyager dans le temps, j'ai compris ! La créature a réagi à cette panique car c'était comme une énorme décharge d'énergie mentale – c'était une communication au sens où nous l'entendons. Ces créatures du vent ont fini par le comprendre elles aussi. Soudain, elles ont pu se rendre compte que nous n'étions pas des machines biologiques, que nous ne possédions plus de pulsion animale commune qu'elles pouvaient programmer à leur guise. Une immense créature intangible, qui essaie de communiquer avec nous : porte ma vie, mon existence, porte l'esprit de ma vie à mes semblables sur d'autres mondes. Mais nous ne pouvions pas le faire ; nous sommes trop divers, trop différents les uns des autres. Nos pulsions primaires ne sont plus que des fantômes désormais ; des fantômes. Nous sommes devenus une race superficielle, consciente du caractère transitoire de l'existence, fixée à un moment donné du temps, occupée à évaluer nos mondes individuels. Le monde primaire, le lien entre l'homme et la terre, a été détruit car il était devenu inutile. Les créatures n'avaient plus rien à

saisir, elles ne pouvaient plus rien nous transmettre ; rien que des bouts de rêves, de désirs, d'images, de choses différentes à chaque homme. Elles ont échoué encore et encore. Elles ont capturé quelques rifteurs, et en ont tué beaucoup par négligence. Elles n'ont trouvé aucune clef pour nous piéger tous ensemble, et donc aucun moyen de nous programmer pour nous suicider, ou du moins procéder à une "union" sur un autre monde. Ces échecs qui ont survécu, ceux qui se sont perdus, elles les ont entreposés dans un endroit où ils dorment, loin de nous, préservés parce qu'elles ne savent qu'en faire.

— Vous en êtes sûr ? » La voix de Leuwentok était mal assurée.

« Je le sais.

— Vous les avez vus ? Où est-ce que vous les avez vus ?

— Dans mes rêves, Ben. Pour l'instant, seulement en rêve. Mais je veux que vous m'accompagniez dans le pays Hunderag.

— Je viendrai, Faulcon. Vous me connaissez. Je travaille depuis des années pour essayer de comprendre l'écologie de Kamélios. Je pensais y être parvenu. Je comprends les lunes, la faune, je pensais comprendre que l'humanité réagissait à des rêves extraterrestres, que nos rêves non exaucés et ceux d'une créature ou d'une entité inconnue étaient liés, provoquant le chaos de la Cité d'Acier et de tous ses départements, et l'échec des études scientifiques. Je pensais que nous n'étions que des créatures superficielles piégées par des pulsions profondes, d'antiques pans de nos existences, des vestiges. Maintenant vous me dites qu'il n'y a pas de profondeur. Nous sommes des créatures superficielles piégées par la superficialité : je veux savoir, je veux avoir, je veux toucher, expérimenter... toujours je veux. Et je veux savoir. La connaissance est-elle une chose si superficielle ? La connaissance est-elle si vide de sens ? »

Faulcon se détourna de la vallée, étira ses membres engourdis et revint à la moto. Il parla tout en marchant.

« Je ne peux pas répondre à cette question, Ben. Les Modifiés m'ont fait comprendre quelque chose lorsque je me suis trouvé avec eux. Ils m'ont dit que les connaissances naturelles étaient la seule vérité. » Il regarda Leuwentok, qui marchait à côté de lui, voûté, les sourcils froncés. « Ce avec quoi vous êtes né, ce avec quoi vous mourez, ce qui constitue votre vie. Les connaissances naturelles. Tout le reste, tout ce que l'on apprend, tout ce que nous nous évertuons à obtenir, tout cela n'est qu'absurdité. Notre espèce cherche depuis si longtemps à découvrir des raisons d'apprendre que nous avons perdu notre capacité à savoir sans effort, à savoir naturellement. Nos amies dans la vallée, les créatures du vent, n'ont jamais connu ce que nous avons connu, un si grand néant, une forme de vie si éphémère. »

Leuwentok émit un bruit, peut-être un rire amer. « Il y a de la vérité dans ce que vous dites, et du non-sens. Sans la science, sans

fournir d'efforts, nous ne serions pas ici, à l'autre bout de la galaxie, sur un monde extraterrestre ; sans maladie.

— Ou alors nous y serions depuis bien longtemps ; sans maladie. Nous sommes une espèce impatiente, crispée, Ben. Nous ne pouvons pas attendre que les choses arrivent ; il faut que nous les fassions arriver. Nous avons dédié nos existences à essayer ; essayer est devenu une religion pour nous, quelque chose d'honorable, et nous avons oublié le fait qu'essayer, c'est échouer. En définitive, notre succès, notre compréhension du microcosme dans lequel nous vivons, arrive des générations trop tard et lorsqu'il arrive enfin, c'est de manière totalement superficielle. »

La moto avait basculé ; ensemble, ils la soulevèrent et enlevèrent la poussière de ses panneaux.

« Je n'y crois pas vraiment, avoua Leuwentok. Comment le pourrais-je ? Je suis un homme moderne. L'ère des roses est depuis longtemps terminée pour moi. » Il remit son sac sur l'épaule, puis hésita et sourit. Son masque se plissa légèrement. « Il y a quelques minutes, quand vous m'avez demandé de vous accompagner, j'avais peur. J'avais horriblement peur. » Faulcon ne dit rien. Il se contenta de regarder le biologiste. « Vous voyez, Faulcon, je crois vraiment ce que vous avez dit. C'est évident. Mais je ne l'avouerai qu'à vous. Pas question que je me l'avoue à moi-même. Comment le pourrais-je ? Je suis un homme moderne. »

Faulcon se tapota deux fois la tempe, puis éclata de rire.

« Montez sur la moto. Premier arrêt. Regard Supérieur ; puis les Jaraquath et leur nourriture de cauchemar. »

Allissia travaillait dans les champs inférieurs. Elle creusait des sillons dans le sol rocailleux, prêts à accueillir les nouveaux calcas. Elle vit les arrivants longer le bord du plateau et, pendant un instant, la Modifiée et les rifteurs se regardèrent par-delà ce kilomètre de distance. Le jour approchait de sa fin et le vent, puissant, faisait voler les cheveux, la poussière et le pollen sucré des forêts d'altitude. Allissia s'abrita les yeux et se rendit finalement compte que l'un de ces hommes était Léo Faulcon. Elle sautilla trois ou quatre fois, puis s'arrêta, puis sautilla encore un peu. Elle agita les bras. Puis elle plissa les yeux, se demandant pourquoi les silhouettes sur leurs machines étranges s'étaient si brusquement immobilisées.

Sur la langue de terre qui les séparait retentit soudain le rugissement répété des motos ; l'un des hommes agita le bras et Allissia cria avec ravissement, lâcha ses outils et son sac de terre, puis se tourna rapidement pour aller chercher son époux.

Audwyn était dans les champs d'altitude. Allissia traversa le village en courant. Elle s'arrêta juste une seconde dans sa maison afin de s'assurer qu'elle disposait de toute la nourriture dont elle aurait besoin pour ses hôtes, puis elle partit tel un olgoï, bondissant et trébuchant, à travers les bois de skagbarks et dans le champ animé où l'on procédait aux récoltes.

Audwyn se trouvait non loin. Il arrêta de travailler lorsque Allissia cria son nom. Plusieurs Modifiés se rassemblèrent autour d'elle. Leurs corps empestaient la sueur et la saleté, leurs visages étaient plissés et satisfaits, mais exténués après tant d'efforts. Audwyn essuya la terre de sa lame et embrassa l'acier froid. Il posa l'outil au bord du champ, la pointe vers l'intérieur, promettant de compenser deux fois son absence des récoltes le lendemain. Cependant, personne ne lui reprochait de partir.

Audwyn devança la silhouette bondissante d'Allissia et tous deux atteignirent la maison après une course qui les laissa essoufflés. Faulcon et Ben Leuwentok les attendaient à la lisière du village. Les Modifiés reprirent haleine et allèrent à leur rencontre. « Je suis venu vous demander votre aide », annonça Faulcon.

Sa voix paraissait lasse à travers son masque obstrué et poussiéreux. Allissia le prit par le bras, le conduisit à la maison tandis

qu'Audwyn marchait avec Leuwentok et écoutait le récit de leur voyage jusqu'au plateau. Leuwentok semblait plutôt à l'aise avec les Modifiés.

« Ne parle pas, insista Allissia, jusqu'à ce vous ayez mangé et que nous ayons porté un toast à nos retrouvailles. »

Ils s'assirent autour de la grande table en bois. La vue de la nourriture amena l'eau à la bouche de Faulcon, même s'il ne s'agissait que de simples légumes et de viande bouillie. Leuwentok semblait redouter ce repas, mais il se détendit lorsque Allissia lui permit d'y goûter. À sa surprise, il trouva ces aliments très savoureux. Comme de juste, ils levèrent avec Audwyn leur gobelet de calcare. Ils vidèrent le liquide sucré et s'agrippèrent le sternum tandis qu'il leur descendait de la gorge jusqu'au bout des doigts, brûlant tout sur son passage.

« Excellent breuvage », dit Leuwentok, et il retira un moment son masque pour sentir la boisson.

Puis ils mangèrent, et le repas, qui n'avait demandé que quelques minutes de préparation, ne mit que quelques secondes à disparaître de leurs assiettes.

Lorsqu'ils furent rassasiés, et qu'Audwyn et Allissia eurent eux aussi avalé quelque chose, Faulcon proposa qu'ils aillent se promener du côté du champ d'altitude afin de regarder les récoltes. Leuwentok se sentit brusquement assez mal et décida de s'allonger quelques minutes. Faulcon et les autres traversèrent les bois à une allure tranquille, écoutant les créatures du crépuscule s'enfuir dans les ombres rougeâtres et profondes. Au loin, dans les terres montagneuses situées au-delà du plateau, une femelle gulgaroth poussa un hurlement mélancolique ; ce bruit donna des frissons à Faulcon. C'était l'époque où les femelles descendaient de leurs repaires montagneux en quête des olgoïs. Il n'était pas rare qu'elles s'aventurent jusqu'aux fermes des Modifiés.

Audwyn remarqua la soudaine hésitation de Faulcon, la manière dont sa tête s'était dressée pour se tourner vers le cri lointain, l'étroitesse de ses paupières derrière les larges lunettes transparentes.

« C'est donc là que tu veux aller ? Dans les montagnes ? »

Ils étaient maintenant à la lisière de la forêt. Dans la fraîcheur du crépuscule, les champs étaient auréolés d'orange et ondulaient sous la brise en rythme coloré. Seuls quelques Modifiés avaient terminé leur labeur journalier et s'étaient regroupés dans les clairières couvertes de chaume. Ils se reposaient sur leurs outils à long manche ou étaient assis, les bras passés autour de leurs genoux. Ils contemplaient le soleil couchant ou parlaient à voix basse. Ils ne semblaient pas troublés par les hurlements sporadiques, mais insistants, du gulgaroth.

« Les montagnes », acquiesça Faulcon tandis qu'il se concentrait sur les pics immaculés et les pentes ténébreuses qui paraissaient

maintenant presque faire partie du ciel. « Pas jusqu'au sommet, certainement. Pas jusqu'à la neige. Mais jusqu'à une vallée profonde qui regarde vers des pics jumeaux. C'est ce qui dort là-bas que je cherche. »

Il se tourna vers Audwyn, qui était visiblement mal à l'aise. Ses grands yeux fixes étaient cerclés de rouge, et bien qu'il sourît, bien qu'il feignît de garder son sang-froid, Faulcon se rendit compte que l'idée d'une expédition dans les territoires du gulgaroth le dérangeait profondément ; à moins qu'Audwyn n'ait simplement deviné le but de la venue de Faulcon dans leur village, et que malgré la philosophie des Modifiés qui prônaient leur supériorité sur les circonstances susceptibles d'affecter leur existence, la perspective d'aller dans les vallées le rendait nerveux. Faulcon le regarda sans trop d'insistance, se demandant quelle étincelle de souvenir, quelle trace du passé, avait bien pu asticoter Audwyn au point de le faire réagir avec une peur tout humaine. Ce n'était plus le moment de faire des allusions subtiles.

« J'ai besoin d'un guide, Audwyn. »

Le Modifié sourit.

« Bien sûr. Mais c'est deux guides que tu auras. Allissia doit venir. »

Il tendit le bras vers sa femme et le passa autour de sa taille. Allissia se blottit contre le grand homme. Dans ses yeux aussi on pouvait lire une inquiétude passagère, un instant de peur avant l'acceptation.

« Tu es quelqu'un de troublant », dit-elle.

Faulcon leva un sourcil interrogateur. Elle haussa presque imperceptiblement les épaules.

« À ta dernière visite, tu cherchais le courage de pénétrer dans les profondeurs de la vallée du rift. Maintenant, tu cherches des guides pour les hautes terres.

— Tout est lié, dit Faulcon. Je suis allé dans la vallée. J'y suis allé sans hésitation. J'y suis allé avec d'autres, et ensemble nous avons affronté les vents du temps, et ensemble nous avons voyagé dans leur royaume. »

Audwyn et Allissia échangèrent un regard surpris. Audwyn secoua la tête, signe manifeste de sa confusion, lorsqu'il dit :

« Tu as voyagé dans le temps, dans les vents ? Tu y es allé et tu en es revenu ? Comment est-ce possible ?

— On ne voulait pas de moi, dit simplement Faulcon. Je suppose qu'on avait besoin de moi ici. Je devais jouer le rôle de messenger, mais j'ai décidé de garder le message pour moi pendant un certain temps. Je voulais voir par moi-même où la marée temporelle déposait ses débris. »

Audwyn reporta son attention sur les montagnes. « Les hautes

terres. Très bien, nous allons nous préparer. Le voyage sera long et dangereux. C'est l'époque où les gulgaroths vont chasser. Ils sont encore plus agressifs que d'habitude. »

Faulcon, et peut-être aussi Audwyn, se rappelèrent que leurs chemins respectifs avaient un an plus tôt croisé celui d'un gulgaroth en chasse, et qu'Audwyn avait de justesse échappé à la mort.

Allissia avait compris avant Audwyn ce que recherchait Faulcon.

« L'endroit où le temps a rejeté ses débris... pour y chercher ce qui dort là-bas, dit-elle. Les naufragés du temps. C'est ce que tu veux dire ?

— Il n'y a pas de naufragés du temps, dit Faulcon. Il y a juste des individus qui se sont perdus. Et Lena est parmi eux.

— Je ne comprends pas, dit Allissia. Tu as été projeté dans le temps comme les autres naufragés, et tu es revenu... Est-ce qu'ils ont tous été ramenés dans notre monde et à notre époque ?

— Allissia, il n'existe pas d'autre temps que le présent ; il n'y a jamais eu de vent qui soufflait du passé vers le futur, mais seulement un vent qui soufflait des souvenirs et des désirs, à une échelle que nous ne pouvons presque pas appréhender. Des souvenirs concrets, des passions sincères, et une tentative désespérée de communiquer avec ceux qu'il considérait comme des courriers. Les naufragés ont été emportés dans la structure des créatures qui remplissent les vallées et les fonds océaniques. Je ne sais pas ce qu'elles leur ont fait, mais elles les ont changés, plus que vous, bien plus. Les gardiens du monde de VanderZande les ont placés dans une vallée, dans les hautes terres ; ils ont pris soin d'eux, à l'écart de tous, tandis qu'ils dormaient. Les gardiens ont fini par reconnaître la nature de leurs courriers, et je pense qu'ils se sont rendu compte qu'ils ne leur seraient d'aucune utilité. Il leur a fallu beaucoup de temps pour parvenir à cette conclusion, mais je pense que désormais les vents n'emporteront plus personne. »

Faulcon s'aperçut à leur visage que ni Audwyn ni Allissia ne pouvaient saisir ses paroles. Soudain, il sourit et repartit en direction du village. Les Modifiés lui emboîtèrent le pas.

« Je connais la vallée qui regarde vers des pics jumeaux, dit Audwyn.

— Je sais. »

Faulcon jeta un regard derrière lui ; Audwyn était troublé ; il se rappelait quelque chose, mais pas complètement. Lorsque Faulcon dit : « Nous devons garder les yeux ouverts en quête d'hommes solitaires », Audwyn faillit sursauter et son visage blêmit de façon assez surprenante.

Allissia ne savait pas. Elle dit simplement :

« Si ta Lena doit être tellement changée... pourquoi est-ce que tu

veux la retrouver ? Pourquoi ne pas la laisser en paix ? »

Parce que je ne peux pas. Parce que je ne peux rien contrôler dans ma vie, et surtout pas mes concessions égoïstes à la curiosité, et encore moins le besoin que j'éprouve de terminer le puzzle, de revoir Lena, de me prouver qu'elles sont réellement ce qu'elles disent être, ces créatures du vent de Kamélios. Parce que, sans Lena, je ne suis qu'une ombre ; parce que avec elle, quelle que soit sa forme, je peux faire semblant d'être complet ; une partie de mon esprit peut à nouveau se reposer, la partie humaine, la partie anxieuse, la partie aimante.

« Parce que je ne suis pas complet sans elle », reconnut-il à voix haute.

La forêt était visiblement plus sombre que lorsqu'ils l'avaient traversée dans l'autre sens ; les vents nocturnes agitaient ses branches arachnéennes contre les cieux rougeâtres.

« Tu n'es pas complet en toi-même ? » murmura Allissia, et lorsque Faulcon regarda par-dessus son épaule, les yeux rivés de manière significative sur sa main serrée dans les gros doigts de son mari, elle sourit. « Moi je reste un individu. Même sans Audwyn. Si j'étais totalement seule, je continuerais à vivre, je survivrais. Je suis complète en moi-même. »

Faulcon secoua la tête. Il descendit un talus escarpé en se balançant au tronc penché d'un skagbark. Il leva la main pour attraper Allissia alors qu'elle sautait ; Audwyn descendit sur les fesses.

« J'en ai l'impression, dit Faulcon. Alors même que je suivais Lena sur le monde de VanderZande, alors même que j'étais obsédé à l'idée de la retrouver, alors même que j'attirais l'amitié de... quelqu'un d'autre, d'un autre homme, alors que je l'attirais en moi comme la vie elle-même, je pensais toujours à moi comme à un individu qui s'adonnait à des rituels sociaux. Mais je ne pense plus comme cela désormais. Quand je chassais l'olgoï en solitaire, je ne me sentais pas seul mais isolé, coupé de la partie de moi qui n'existe pas en moi mais en toi, en chacun de nous. Je fais partie de quelque chose de plus grand que moi, et Lena contient la plupart de ce qui n'est pas à l'intérieur de moi. Je suis incomplet sans elle. C'est pourquoi je dois la retrouver. »

Après le crépuscule, Faulcon alla à l'orée du village et écouta les bruits de la nuit, regarda les lueurs lointaines près de la vallée du rift et les hauteurs enténébrées des montagnes méridionales. Il y avait une fête quelque part dans le village ; il entendait le son d'un étrange instrument à cordes, qui accompagnait des voix discordantes car non entraînées. Un forgeron réparait des outils. Le bruit de son marteau sur le métal chauffé au rouge était étouffé par les portes closes de son atelier, ce qui ne l'empêchait pas de ponctuer la musique. Faulcon

pouvait sentir l'odeur du charbon ; il retira un instant son masque et sentit l'odeur écœurante du skagbark, l'arôme âcre de la cuisine.

Il faisait très froid et il ne regretta pas d'avoir emporté des vêtements supplémentaires pour le voyage. Lorsque Audwyn sortit finalement de la maison et vint vers lui, l'haleine du Modifié formait un nuage gelé. Faulcon le regarda approcher. Ils n'avaient rien dit depuis leur retour de la forêt et des champs d'altitude, mais il savait qu'Audwyn voudrait lui parler, au calme, en privé.

« Je crains que ton ami ne soit très malade.

— Ben ? Il s'en remettra. Il a trop mangé de nourriture synthétique. »

Pour toute réponse, Audwyn signala à Faulcon que Leuwentok ne serait pas en état de partir le lendemain.

« Ce n'est pas important, dit Faulcon. Je crois que je préfère qu'on n'y aille que tous les deux.

— D'accord », dit Audwyn, et il resserra son manteau autour de son cou alors qu'un vent glacial se mettait à souffler de l'est.

Ils ne dirent plus rien pendant un certain temps. Faulcon se tut jusqu'à ce que le Modifié trouve le moment idéal pour se faire confirmer l'idée qui le tracassait. Au-dessus d'eux, au-dessus du village, les lunes étincelaient. Merlin, la plus brillante de toutes, attirait l'attention de Faulcon à chaque fois qu'il tournait la tête.

Enfin, Audwyn tendit la main et prit Faulcon par le bras. Il le conduisit lentement à l'abri d'une des maisons, là où la nuit n'était pas aussi implacable. « Comment est-ce que je m'appelais ?

— Darak Iskaruul. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour examiner les dossiers ; j'ai vu ton visage et je t'ai aussitôt reconnu, mais je n'ai pas pu lire grand-chose. Pour autant que je puisse dire, tout ce dont tu te rappelles de la Cité d'Acier est conforme. » Audwyn arrondit un peu le dos ; Faulcon s'aperçut qu'il était furieux et qu'il laissait sa colère s'exprimer sans réserve.

« Conforme, sauf la manière dont je suis parti. Peu m'importait de ne pas connaître mon nom, mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on m'a implanté de faux souvenirs.

— Mais personne ne savait d'où tu venais. Tu étais un vagabond, et quelqu'un a suggéré que tu devais arriver de la cité. C'est ce que tu te rappelles. Personne n'a voulu te tromper, j'en suis certain. »

De nouveau le silence, puis Audwyn demanda : « Quand est-ce que je me suis fait emporter ? Je suis ici depuis cinq ans.

— Alors tu dois avoir dormi pendant près d'une année. Tu te souviens si tu es arrivé ici au printemps ? Lorsque Merlin était pleine ? »

Audwyn hocha la tête et Faulcon sourit légèrement.

« La lune a un effet puissant sur la vie animale... et sur les

hommes. Lorsque Merlin est pleine, et que les olgoïs s'en vont dans les collines remplir leur rôle de transporteurs de vie, en même temps quelques dormeurs se réveillent et vont errer seuls dans les hautes terres, consumer ce qu'il leur reste d'existence. Quelques-uns survivent. Vos colonies ont dû les trouver il y a longtemps et les aider, sans savoir d'où ils venaient, présumant sans doute qu'ils venaient de la vallée du rift. Peut-être les Modifiés ont-ils pensé bien faire. Ils sauvaient la vie de ces hommes solitaires, ils les changeaient, les adaptaient, leur permettaient d'oublier. Maintenant ils le font de façon routinière. Tu te rappelles quantité d'événements de ta vie passée, mais pas ce qui t'a conduit dans le vent du temps. Cependant, à moins que je ne me trompe, tu commences maintenant à te souvenir. »

Audwyn se redressa et secoua la tête. Son regard se porta au-delà de Faulcon, vers les terres envahies par la nuit au-delà du plateau.

« Non, tu n'as pas tort. Je me souviens de la vallée où j'ai dormi. Je m'en souviens très clairement... une lumière étincelante, comme un fiersig, oui, un fiersig, suspendu contre le flanc de la vallée. Je l'ai traversé et j'ai été submergé par la lumière éclatante du jour, et lorsque je me suis retourné, j'ai vu les lueurs. Je me souviens de m'être étouffé, d'avoir pleuré et d'avoir eu l'impression de mourir... Et puis un Modifié, un cueilleur, m'a couvert les yeux et les a baignés. Il m'a demandé d'où je venais et si j'aimerais faire partie de leur communauté, de ceci ; je me souviens avoir accueilli cette suggestion avec joie. Je me souviens du bonheur que j'ai éprouvé à dormir dans la Maison Grise et à me rapprocher de ce monde. »

Il faisait trop froid pour parler plus longtemps dehors, aussi revinrent-ils à la maison, vers la chaleur du feu, vers une longue nuit de repos.

« Je n'en avais aucune idée, dit Audwyn. Avant que tu mentionnes la vallée qui regarde en direction des deux pics, je ne me souvenais de rien. Allissia n'a jamais rien su. Je crois que tu as raison, Léo ; personne ici ne sait d'où viennent réellement les hommes solitaires. »

Il rit doucement. « Quelle ironie ; certains naufragés du temps vivent depuis des années parmi les hommes, sans que personne ne s'en soit rendu compte. »

Dans la maison, ils trouvèrent Leuwentok enveloppé dans ses couvertures et adossé au mur, blême et mal à l'aise, essayant de se lancer un sortilège de sommeil. Allissia était déjà en train de préparer les paquets pour le long voyage. Elle ne fit aucune objection quand Audwyn lui dit qu'elle ne viendrait pas.

Découverte

Ce n'était pas la vallée dont il se souvenait avoir rêvé, mais les nuages étaient bas et les montagnes jumelles s'y cachaient pour le moment. Cette vallée ne possédait ni l'éclat ni la fraîcheur de la terre qu'il avait connue pendant son contact. Elle était morne et humide. Ses pierres étaient sombres et déplaisantes, les végétaux enchevêtrés et désagréables.

Cependant, Audwyn était certain de savoir où les trouver. Calmement, résistant à Faulcon qui affirmait qu'ils devaient pousser davantage à l'est, il descendit la pente traîtresse, entre les rochers qui dominaient leurs silhouettes trébuchantes, jusqu'à déboucher dans un espace ouvert d'où Faulcon put discerner une plus grande partie de la vallée. Sans un mot, Audwyn attendit que Faulcon aperçoive le fiersig, et sourit en entendant le rifteur, le souffle coupé par la surprise et la joie.

Des couleurs et des formes, presque statiques, qui étreignaient la terre sous un surplomb rocheux : en hauteur, sur la pente opposée de la vallée, encore une longue escalade en perspective. Il y avait une caverne, même si l'on ne pouvait en distinguer l'entrée à travers les tourbillons de son gardien.

Il était temps pour Faulcon d'y aller seul. Peut-être la créature de la grande vallée l'aurait-elle emmenée directement ici, mais il ne l'avait pas souhaité... il avait besoin de Ben, d'Audwyn et d'Allissia, il avait besoin de puiser quelque chose en eux, de leur transmettre quelque chose ; il avait besoin de leur compagnie avant d'aller attendre Lena. Le temps était venu pour la solitude. Il était temps de s'allonger à côté de la silhouette endormie de Lena et d'attendre qu'elle remue et s'éveille.

Audwyn commença à dresser la tente. Il attendrait quelques jours avant de rentrer chez lui. Faulcon était convaincu qu'il ne rentrerait pas seul.

Audwyn n'était plus qu'une minuscule silhouette dans le lointain lorsque Faulcon se tourna une dernière fois et lui fit signe. Si le Modifié lui répondit, Faulcon fut incapable de le voir. Le fiersig

scintillait autour et au-dessus de lui. Lorsqu'il pénétra dans sa forme insubstantielle, il fut inondé de couleur et de silence ; il sentit une douce étreinte et comprit qu'ils étaient avec lui. Au fond, au-delà d'un couloir de ténèbres, il distinguait dans l'air les silhouettes humaines qui lévitaient. Il avança vers elles.

FIN

Quatrième de couverture

Alors qu'ils explorent l'étroite plaine côtière de la mer Palubérienne, Lena Tanoway, Léo Faulcon et Kris Dojaan découvrent une épave extraterrestre très ancienne, véhicule blindé déposé là par le Souffle du Temps. En effet, sur le Monde de VanderZande le vent peut déplacer temporellement les hommes et les objets, et il convient de s'en méfier comme s'il apportait la mort. Ce phénomène bien connu des pionniers est certes étrange, mais Lena et son équipe scientifique ne vont pas tarder à découvrir qu'il y a plus étrange encore sur cette planète résolument autre...

Avec *Le Souffle du Temps*, Robert Holdstock livre une aventure très sensuelle sur une planète étrangère merveilleusement décrite. Un tour de force, humaniste, qui n'est pas sans rappeler deux des grands classiques du genre : *Solaris* de Stanislas Lem et *Le Monde inversé* de Christopher Priest.

À la fois chantre de la celtitude et spécialiste des mythes européens, Robert Holdstock est surtout connu pour ses deux cycles de fantasy, La Forêt des Mythagos et Le Codex de Merlin, tout deux récompensés en France par le Grand Prix de l'Imaginaire.